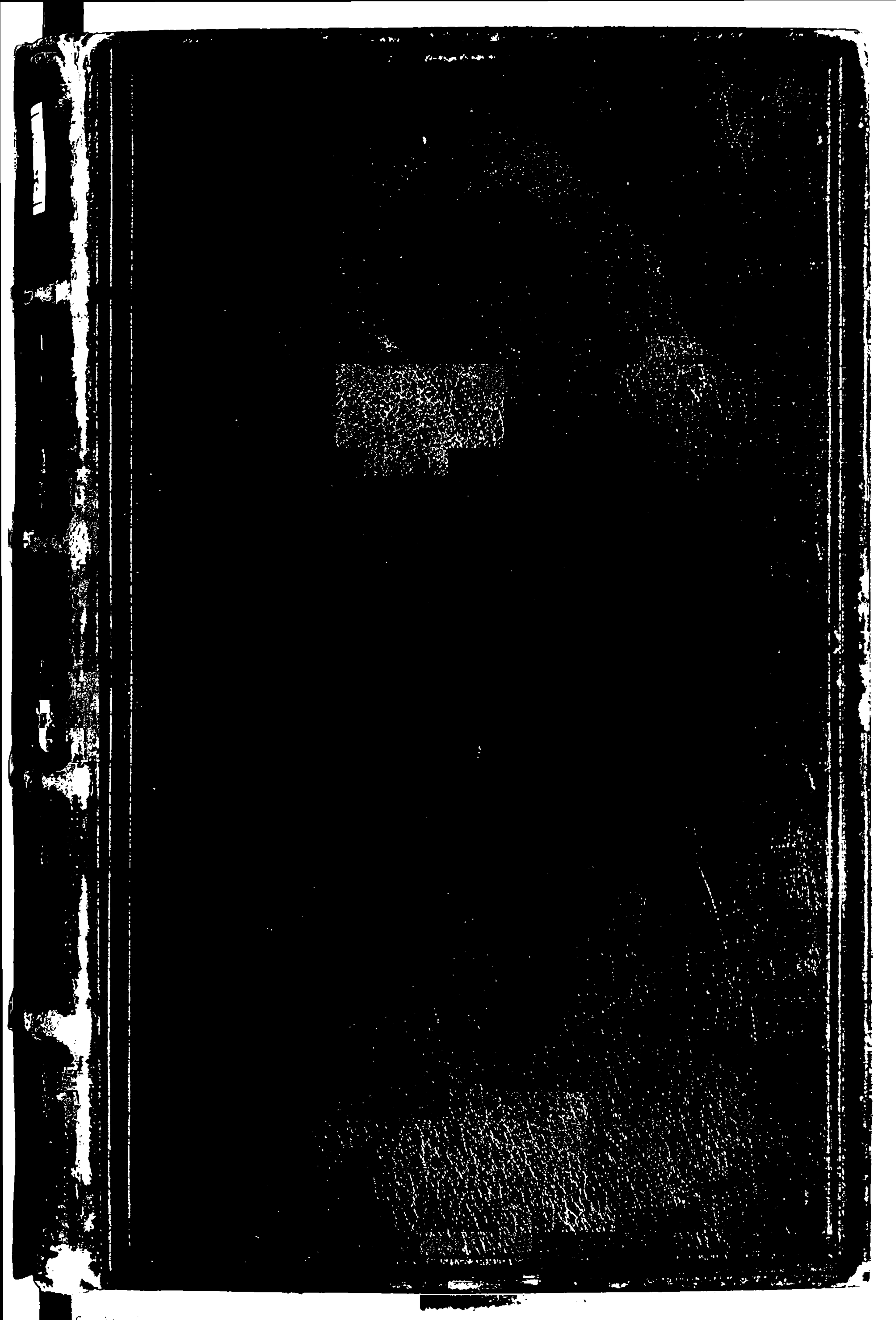
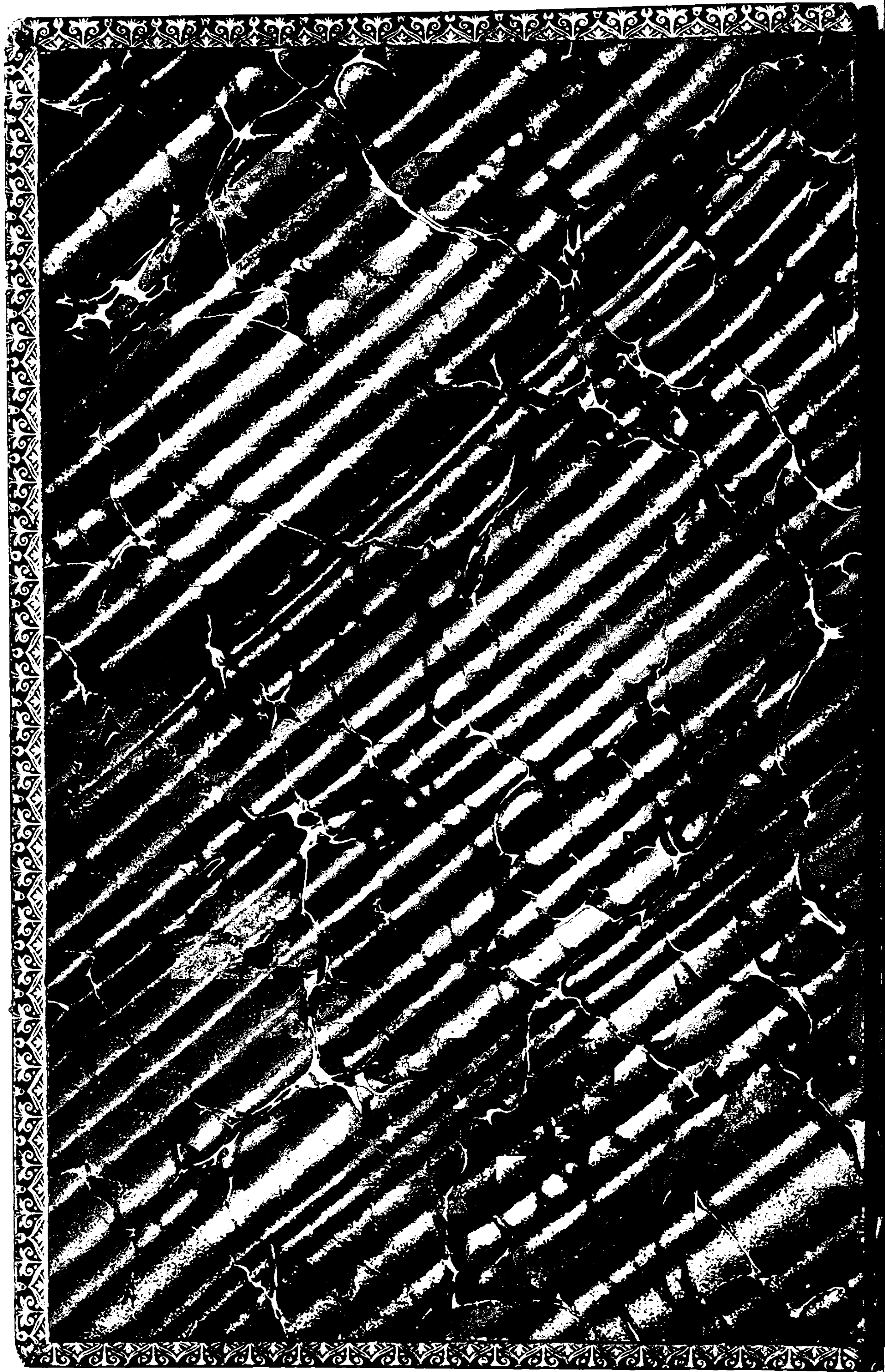
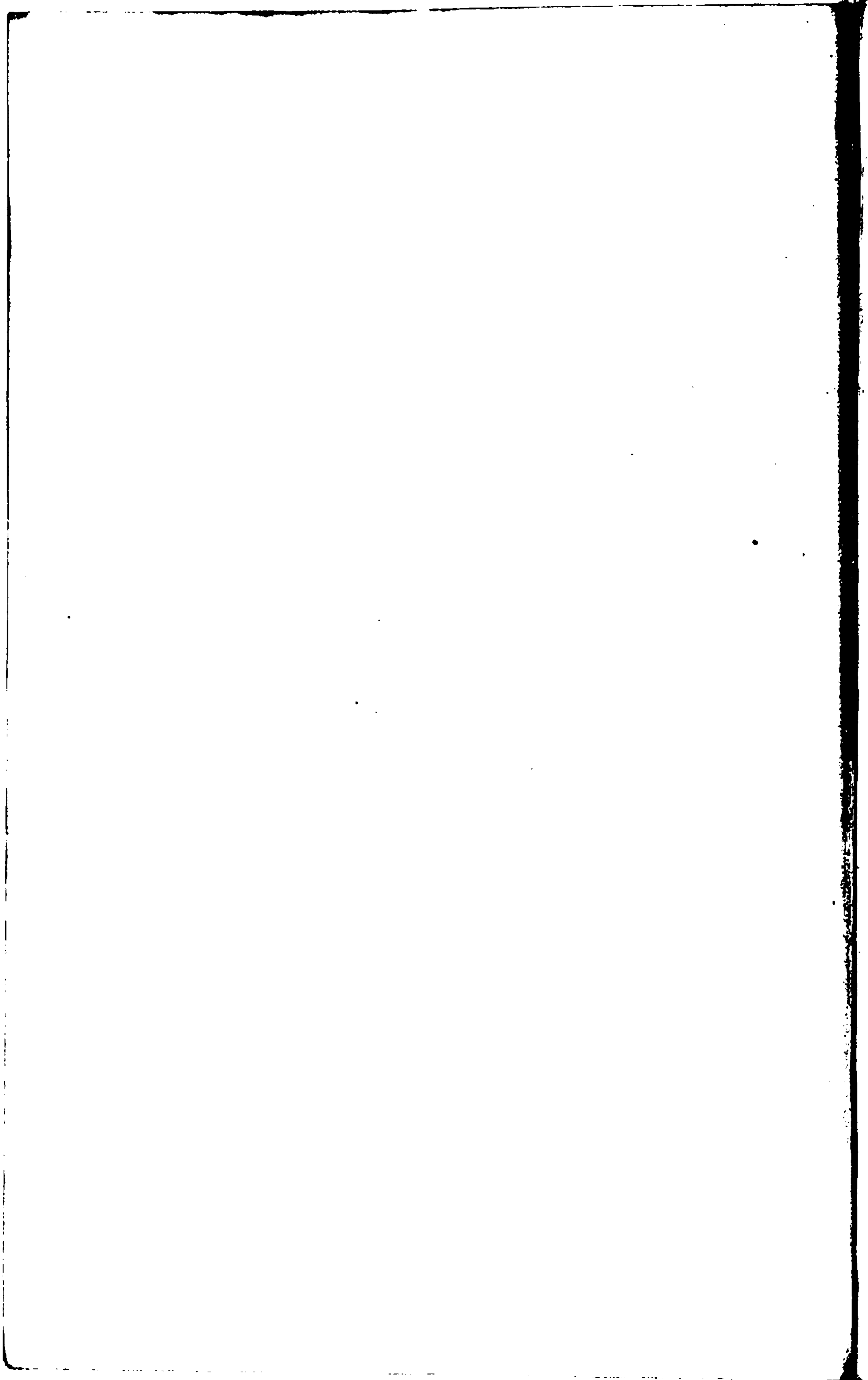




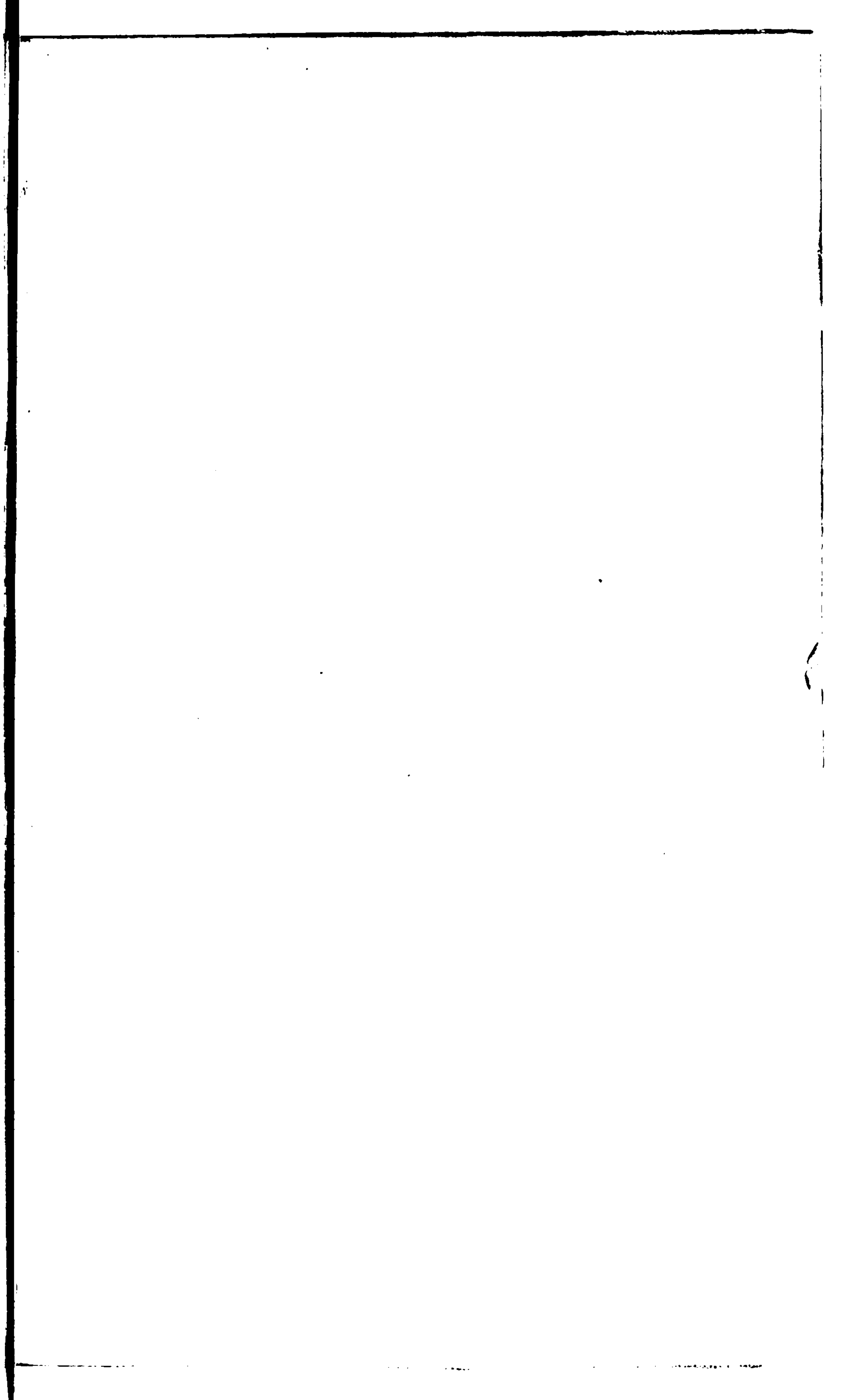












2

25815

# VOYAGE AUTOUR DU MONDE

DE L'ASTROLABE ET DE LA ZÉLÉE,

POUR LES ORDRES

**Du contre-amiral Dumont-d'Urville,**

PENDANT LES ANNÉES 1837, 38, 39 ET 40.

**PAR ÉLIE LE GUILLOU,**

Chirurgien-major de la Zélée.

Ouvrage enrichi de nombreux Dessins et de Notes scientifiques.

MIS EN ORDRE

**PAR J. ARAGO.**

Une Livraison par Semaine.

32 LIVRAISONS A 50 CENT. — L'OUVRAGE COMPLET, 16 FRANCS.

**Livraison.**

G 20815

ON S'ABONNE A PARIS,

**Chez Berquet et Pétion,**

11, rue du Jardinet.

Et en général chez tous les Libraires de France et de l'Étranger

1842.



## LIVRES DE POIDS.

|                                                                                                                                                                                                                                     |        |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| <b>Aventures de Voyage en Orient</b> , par Alphonse Royer. . . . .                                                                                                                                                                  | 2 vol. |
| <b>Aymar</b> , par H. de Latouche. . . . .                                                                                                                                                                                          | 2 vol. |
| <b>Aventures d'un Gentilhomme allemand</b> , par Spindler. . . . .                                                                                                                                                                  | 2 vol. |
| <b>Aventures d'un Gentilhomme parisien</b> , par lord Ellis. . . . .                                                                                                                                                                | 2 vol. |
| <b>Auberge (l') des Trois Pins</b> , par Roger de Beauvoir. . . . .                                                                                                                                                                 | 1 vol. |
| <b>Année (une) en Espagne</b> , par Charles Bidier. . . . .                                                                                                                                                                         | 2 vol. |
| <b>Conversion d'un mauvais Sujet (la)</b> , par Itaban. . . . .                                                                                                                                                                     | 4 vol. |
| <b>Croisière (la) de la Mouche</b> , par Paul Hennequin. . . . .                                                                                                                                                                    | 2 vol. |
| <b>Charlotte Corday</b> , par Alphonse Esquiros. . . . .                                                                                                                                                                            | 2 vol. |
| <b>Dernier (le) Marquis</b> , par Jules David. . . . .                                                                                                                                                                              | 2 vol. |
| <b>Derniers (les) Bretons</b> , par Souvestre. . . . .                                                                                                                                                                              | 4 vol. |
| <b>Deux Misa (les)</b> , chronique espagnole du XIX <sup>e</sup> siècle, avec des auto-<br>graphes de Xavier Mita et de Francisco Espoz, par le général Saint-<br>Yon, ancien officier d'ordonnance de l'empereur Napoléon. . . . . | 3 vol. |
| <b>Femmes (les) proscrites</b> , par Arnould Fremy. . . . .                                                                                                                                                                         | 2 vol. |
| <b>Impressions de Voyages en Espagne</b> , par Fontaney. . . . .                                                                                                                                                                    | 1 vol. |
| <b>Jolie Fille (la) du Faubourg</b> , par Ch.-Paul de Kock. . . . .                                                                                                                                                                 | 2 vol. |
| <b>L'Homme et l'Argent</b> , par Souvestre. . . . .                                                                                                                                                                                 | 2 vol. |
| <b>L'Homme aux trois Culottes, ou la République, l'Empire et la Res-<br/>tauration</b> , par Ch.-Paul de Kock. . . . .                                                                                                              | 2 vol. |
| <b>Loisirs (les) d'une Femme du Monde</b> , par la comtesse Merlin. . . . .                                                                                                                                                         | 2 vol. |
| <b>Mademoiselle de Verdun</b> , troisième partie du <i>Faubourg Saint-<br/>Germain</i> , par le comte Horace de Viel-Castel; deuxième édition. . . . .                                                                              | 2 vol. |
| <b>Mémoires de la reine Hortence et de la Famille Impériale</b> , par<br>mademoiselle Cochelet, (madame Parquin). . . . .                                                                                                           | 4 vol. |
| <b>Pages de la Vie Intime</b> , par madame Melanie Waktor. . . . .                                                                                                                                                                  | 2 vol. |
| <b>Rose et Marie</b> , par l'auteur de <i>l'Échelle du Mal</i> . . . . .                                                                                                                                                            | 1 vol. |
| <b>Ruysch</b> , par Roger de Beauvoir. . . . .                                                                                                                                                                                      | 1 vol. |
| <b>Souvenirs d'un Demi-Siècle</b> , par Touchard-Lafosse. . . . .                                                                                                                                                                   | 6 vol. |
| <b>Sur nos Grèves</b> , roman maritime, par Eugène-Carand. . . . .                                                                                                                                                                  | 2 vol. |
| <b>Trois (les) Pirates</b> , par Edouard Corbière. . . . .                                                                                                                                                                          | 2 vol. |
| <b>Une Maîtresse de François I<sup>er</sup></b> , par madame Aug. Cottis. . . . .                                                                                                                                                   | 2 vol. |
| <b>La comtesse de Servy</b> , par madame Arnaud. . . . .                                                                                                                                                                            | 2 vol. |
| <b>Clémence</b> , par la même. . . . .                                                                                                                                                                                              | 2 vol. |
| <b>Une Cantatrice</b> , par madame Hippolyte Tannay. . . . .                                                                                                                                                                        | 1 vol. |
| <b>Le Fosse et la princesse Éléonore d'Est</b> , par madame Cottis. . . . .                                                                                                                                                         | 2 vol. |
| <b>Pirate et Corsaire</b> , par Auguste Bouffé. . . . .                                                                                                                                                                             | 2 vol. |
| <b>Mémoires du général Beiffard</b> , par H. Violet. . . . .                                                                                                                                                                        | 5 vol. |
| <b>Au milieu des Douleurs</b> , par Michel Raymond. . . . .                                                                                                                                                                         | 2 vol. |
| <b>Le Journaliste</b> , par E. Souvestre. . . . .                                                                                                                                                                                   | 2 vol. |
| <b>Quinze Ans d'exil dans les États romains</b> , par le comte de Châtillon. . . . .                                                                                                                                                | 2 vol. |
| <b>Hots de Martin Vaz</b> , par E. Corbière. . . . .                                                                                                                                                                                | 1 vol. |
| <b>Passion et Devoir</b> , par madame Hippolyte Tannay. . . . .                                                                                                                                                                     | 2 vol. |
| <b>Entre deux Lames</b> , par Pujol. . . . .                                                                                                                                                                                        | 2 vol. |
| <b>Singhy le Malais</b> , histoire indienne, par Bonet. . . . .                                                                                                                                                                     | 2 vol. |
| <b>Fille du Trombone</b> , par Saltet. . . . .                                                                                                                                                                                      | 2 vol. |
| <b>Cœurs (les) Brisés</b> , par madame Louise Colet. . . . .                                                                                                                                                                        | 2 vol. |
| <b>Coralie l'Inconstante</b> , par madame A. Arnaud. . . . .                                                                                                                                                                        | 1 vol. |
| <b>Mederine</b> , par madame Ancelet. . . . .                                                                                                                                                                                       | 2 vol. |
| <b>Charlotte Corday et madame Roland</b> , par madame Louise Colet. . . . .                                                                                                                                                         | 1 vol. |
| <b>Deux Mois d'émotions</b> , par la même. . . . .                                                                                                                                                                                  | 1 vol. |



**VOYAGE**  
**AUTOUR DU MONDE.**



SCEAUX. IMPRIMERIE DE E. DÉPÉE.



Complément aux Souvenirs d'un Aveugle.

**VOYAGE**  
**AUTOUR DU MONDE**

DE L'ASTROLABE ET DE LA ZÉLÉE,

SOUS LES ORDRES

**Du contre-amiral Dumont-d'Urville,**

PENDANT LES ANNÉES 1837, 38, 39 ET 40.

**PAR ÉLIE LE GUILLOU,**

Chirurgien-major de la Zélée.

Ouvrage enrichi de nombreux Dessins et de Notes scientifiques;

MIS EN ORDRE

**PAR J. ARAGO.**



1

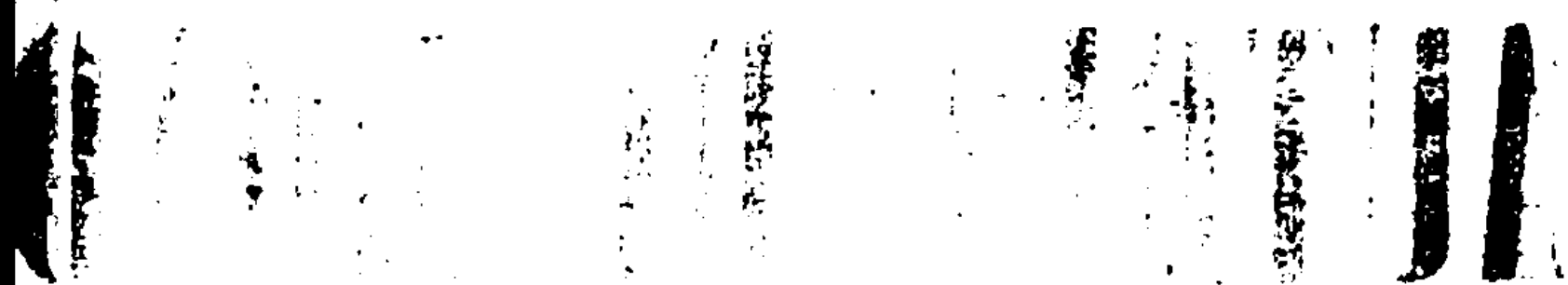
PARIS

BERQUET ET PÉTION, ÉDITEURS,

RUE DU JARDINET, 11.

1849



[illegible]

## PRÉFACE.

---

Une horrible catastrophe a frappé le chef de l'expédition aventureuse dont je retrace les principales circonstances ; après avoir guidé nos corvettes sur toutes les mers, l'amiral Dumont d'Urville a été dévoré par une tempête de feu dans une promenade de famille : la France et la Marine ont perdu un citoyen intrépide ; moi, un juge à qui le premier j'en aurais appelé de la sincérité de mes récits.

Mais , ne l'ai-je pas fait ? L'amiral d'Urville avait

appris que je rédigeais l'histoire de notre voyage si long et si périlleux ; il en avait lu les premières pages , celles où la philosophie du livre commence à se développer , et il s'est félicité de me voir mettre la main à l'œuvre , il a applaudi au succès des premières livraisons , car il pensait que je dirais tout ce qu'il était utile de dire , et que lui-même aurait quelque chose à gagner à mes confidences. Citons ses paroles : « Tant mieux , plus il y aura de livres publiés à l'occasion de la campagne pendant laquelle nous avons exploré des régions si diverses , plus elle sera connue , plus il en reviendra de gloire à chacun de nous. »

Cependant la tâche était rude à remplir , et j'ai dû mettre à profit l'exemple qui m'était offert dans les *Souvenirs d'un Aveugle* , par J. Arago ; je me suis adjoint , avec bonheur , la plume de cet écrivain qui a si bien lu les grandes pages qui ne vivent aujourd'hui que dans sa pensée.

L'un et l'autre nous avons parcouru le monde , sillonné les mers , étudié les archipels et les continents. l'un et l'autre nous sommes revenus la tête et le cœur pleins des grandes choses que nous avons étudiées , et nous n'avons pas voulu garder pour nous seuls les conquêtes de nos yeux et de notre intelligence.



A chacun de nous une part égale de l'éloge ou du blâme de ceux qui liront ces pages ; elles sont le fidèle miroir des phénomènes après lesquels nous avons couru, dans notre soif ardente d'étude et de curiosité ; nous revendiquons comme un prix dû à notre zèle, la foi qui s'attache à toute œuvre de conscience. Oui, nous sommes vrais dans nos récits, oui, nous sommes vrais dans les détails et dans les faits généraux ; oui, nous le sommes dans l'esquisse des mœurs et des coutumes des peuples rebelles ou dociles à la civilisation avec lesquels nous avons fraternisé.

Si le mensonge est une honte pour tout narrateur, il est une lâcheté pour celui qui écrit l'histoire des nations. Dans cette succession des temps et des idées qui font les royaumes et les empires ; tout se lie, tout se tient, tout se coordonne ; la journée d'aujourd'hui est la conséquence de celle d'hier, et l'année qui s'ouvre est le reflet de celle qui vient de se fermer.

A l'aide de la division des chapitres, nous avons évité la difficulté des transitions ; mais qu'on ne nous en fasse point un reproche, ce sont les jalons de la course immense que nous venons d'analyser ; ils sont plus utiles encore à nos lecteurs qu'à nous-mêmes.

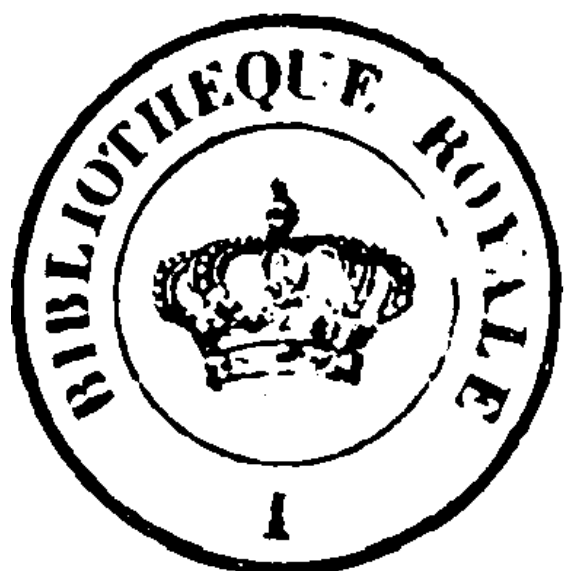
Le livre est donc là, dégagé de tout détail oiseux ; il apprendra, nous l'espérons, quelques vérités

.



utiles à ceux qui veulent connaître l'histoire des peuples jetés sur notre globe; il montrera la lutte incessante de la civilisation contre la barbarie, et les progrès de la première, appuyés sur l'or, le bronze, ou la religion, les trois grandes puissances qui gouvernent le monde.

---



1

## DÉPART

— Septembre 1837 —

**Toulon. — Baléares. — Cap de Gates.  
— Gibraltar. — Ténériffe.**

C'est un jour solennel que celui où l'on quitte sa patrie, ses amis, sa famille; c'est un jour qui ne s'échappe jamais de la mémoire, car on laisse derrière soi toutes ses affections, car on n'a rien devant soi pour adoucir l'amertume des regrets.

La gloire! vain mot pour le cœur, et cependant mot puissant, plein de magie pour celui dont la tête ardente veut un avenir après sa mort.

Je trace ces lignes au moment où l'ancre dérape. De la main je salue le môle attentif; le navire frétille doucement sous la brise, et je prends le large plein

d'émotion, sans songer aux périls que je vais braver dans mes courses à travers toutes les zones, au milieu de tous les océans.

Le 7, à onze heures du matin, nous fîmes, pour ainsi dire, le premier pas de cette longue pérégrination, pendant laquelle devaient succomber tant de courages... Paix aux morts!...

Après avoir doublé la grosse tour, nous mettons en panne pour attendre l'*Astrolabe*, qui ne fait son mouvement que trois heures plus tard. Nous voici bord à bord, naviguant de compagnie comme deux amis dévoués appelés aux mêmes fatigues, nous jurant des yeux et du cœur un mutuel appui pour le moment possible du désastre... Oh! il y a, je vous jure, une vive agitation dans nos âmes! Là-bas, derrière nous, une patrie absente; sur nos têtes, le ciel bleu; à nos pieds, la vague qui mugit, et devant nous, l'immensité des mers...

En route.

Voici Minorque qui se dresse comme un fantôme à l'horizon; la montagne *del Tauro*, bizarre et noirâtre, et près d'elle la Méditerranée qui s'engouffre dans la belle rade de Mahon.

Salut à Richelieu! salut aussi aux antiques peuples des Baléares, ces plus habiles frondeurs du monde, dont l'histoire des Espagnes garde un si glorieux souvenir!...

Ivice et Formentera, humbles tributaires de Minorque, ne tardent pas à se montrer à tribord; nous passons vite, car ces îles et leur voisine, Cabrera, ont



été le froid tombeau des prisonniers français faits à Valence pendant les dernières luttes de l'invasion napoléonienne. Partout où la guerre porte ses ravages, elle laisse après elle une large trace de sang qu'une paix de longues années peut à peine effacer.

Le lendemain nous nous trouvons en face du cap de Gates, au terrain âpre et déchiqueté. Les volcans ont passé par là.

Et maintenant nous voici dans le détroit célèbre que les colères de l'Océan ont creusé entre l'Espagne abâtardie et l'Afrique sauvage. D'un côté, à droite, Gibraltar, taillé dans le roc, avec ses souterrains casematés par la nature, avec ses canons meurtriers, ses formidables galeries, son pavillon dominateur, ses uniformes rouges, ses juifs cosmopolites et sa misère orgueilleuse s'étalant sur les quais et les places publiques; de l'autre, à gauche, le mont aux Singes, géant fantastique aux pieds duquel est une citadelle espagnole que les Anglais dédaignent quand ils viennent de s'asseoir insolemment sur le sol ibérien. Maîtresse de ces deux points, une nation peut se dire souveraine de la Méditerranée: Ceuta et Gibraltar sont des boulevards imprenables.

Après quinze jours d'une lente navigation, nous dépassons enfin le détroit pittoresque, et nous nous apercevons, aux allures de la corvette, que sa quille se balance sur un vaste océan. — Au large donc, et que Ténériffe vienne bientôt rompre la monotonie de nos jours sans brise, de nos nuits trop calmes et trop silencieuses.

Salut à l'île volcanique ! La voilà qui répond à nos vœux et qui se dessine au loin avec ses rudes anfractuosités, ses formes fantastiques et ses criques profondes, que le flot visite en bouillonnant. Nos regards avides cherchent au sud des premiers mornes le sommet neigeux. Le voilà ! Du feu à sa base, du feu à son sommet, du feu et des frimas. Oh ! nous visiterons le Pic !

Le 29 nous mouillâmes en face de Sainte-Croix, cité bizarre où se prélassent à la fois la paresse, la superstition et la débauche ; population active comme le sol qui la nourrit ; forte et puissante comme le bitume sur lequel elle piétine ; teint coloré comme la lave qui repose sur sa tête ; mais Guanches dégénérés et vaincus par plusieurs siècles de servitude.

Ténériffe est l'un des grands ossements africains ; elle fut l'ancienne Atlantide, détachée du continent, et que les volcans sous-marins ne cessent d'entretenir et d'alimenter.

Les vents, les flots et les gouverneurs ont leurs caprices. Nous comptions dès ce premier jour nous livrer à nos études et à nos excursions périlleuses dans l'intérieur de l'île ; mais voilà qu'on nous apprend que d'après un ordre nouveau, tout navire venant de la Méditerranée est soumis à une quarantaine.

C'est là une déception, la première et par conséquent la plus pénible. Au reste, nous verrons bientôt si nos paroles, qui sont celles de la Faculté, pourront faire lever le *veto* apposé sur nos projets. — Vains efforts ! nous passons quatre jours en rade sans com-

munication avec la terre. Aussi chacun de nous, sur le pont de la corvette, étudie avec amour ou l'histoire des hommes qui ont brillé jadis dans cet archipel, ou celle des phénomènes météorologiques qui se dessinent en caractères irrécusables sur les roches vomies par les volcans.

D'autres vous ont dit avant moi l'histoire glorieuse des Guanches ; d'autres vous ont décrit l'aspect tout à fait sauvage de Ténériffe. Je vous dois de nouvelles confidences, de nouveaux récits ; écoutez.







## TÉNÉRIFFE

— Octobre 1857 —

**Excursion dans l'île. — Détails.**

Saluons le départ du pavillon jaune, puisque son absence nous émancipe et que nous pouvons donner un libre cours à nos études.

Le 4, à huit heures du matin, nous nous élançons dans les canots impatients et pleins d'ardeur. Là, une ville avec ses habitants si curieux à voir, avec ses édifices bizarres, ses églises silencieuses, ses moines pavant les rues, ses jeunes filles provoquant les étrangers; plus loin, un terrain déchiqueté, des criques, des cônes de lave, des vignobles vigoureux, un désert,



une montagne imposante planant sur l'immensité de l'Océan. Fuyons la ville.

Ce que j'aime avant tout, c'est ce que tout le monde ne voit pas, et je suis taillé comme ce voyageur exceptionnel qui a nom Jacques Arago, dont j'ai si souvent lu les pages énergiques. Si la foule est là pour des occupations stériles, je m'échappe et je cours vers les lieux où ma tête et mon cœur s'enrichiront de documents utiles à mon présent, profitables à mon avenir. Les voyages sont peu de chose s'ils ne doivent rien laisser dans la mémoire, et fouler la terre ce n'est pas la posséder.

Le commandant descend le premier et se rend auprès du consul, M. Brétillard, qui l'attend sur le môle. Nous, c'est-à-dire mes camarades Dumoulin, Coupvent, Lafarge, Dubouzet et moi, nous nous occupons des préparatifs de notre excursion, et déjà, par la pensée, nous foulons sous nos pieds les laves dominatrices des nuages.

Nous voici donc coiffés de nos grands chapeaux, enveloppés dans de légères blouses, armés de baromètres, de marteaux, de carnassières, escortés de cinq piétons guidant nos chevaux; le tout gravement suivi d'un âne portant provisions et bagages. Ainsi doivent se faire, selon moi, toutes les courses scientifiques... Rien n'est mortel comme un carrosse : voir la nature à travers une croisée, ce n'est pas la voir, et puis vous diriez que c'est elle qui marche et non pas vous.

La chaleur est étouffante, et de quelque côté que

se portent nos regards, nous ne voyons qu'un pays désolé, abrupte, sauvage, couvert de débris volcaniques. Ça et là pourtant, comme des caravanes aventureuses, glissent à nos côtés, surprises de nous voir, de jeunes filles aux allures d'indépendance et de liberté, avec leurs jupons si courts, qu'une jambe vigoureuse se montre sans entraves; un petit fichu au cou, un chapeau d'homme sur la tête, une camisole serrée à la taille, et cette virilité puissante qu'elles tiennent de leur pays calciné à la fois par les volcans et le soleil.

Après une heure de marche, nous arrivons à *Lagüña*, ancienne capitale de Ténériffe, régulièrement bâtie moitié en briques blanchies, moitié en lave, vivant pour ainsi dire des ossements terrestres sur lesquels elle est élevée; les rues en sont larges, les maisons à un seul étage; la prudence, sans doute, les a ainsi construites, car les tremblements de terre doivent être fréquents à Ténériffe, et les hauts édifices ne résisteraient pas à leurs secousses.

Aux pas précipités de nos montures, la population, les jeunes filles surtout, se placent aux fenêtres, et pour répondre courtoisement à cette curiosité féminine, nous ralentissons le pas et nous saluons de la main et du regard les joviales figures s'épanouissant à l'espérance d'une halte dans leur maison.

Mais nous avons devant nous, et loin encore, le but de notre voyage; le devoir l'emporta sur le plaisir: nous piquâmes nos chevaux et nous laissâmes derrière nous les désirs et les regrets.

La ville est située dans une plaine, sur l'emplacement d'un ancien marais desséché qui lui a donné son nom.

Le pays est sec, aride, privé d'eau, et cependant de distance en distance pointent, comme des nids d'aigles, d'assez gracieuses maisons de campagne et des champs clôturés où doit couler quelque source bienfaisante.

Une rencontre heureuse vint rompre la monotonie de notre excursion déjà si rude. Nous avions à peine dépassé *Laguña*, que nous vîmes accourir vers nous un piéton proprement vêtu qui, nous saluant avec grâce, nous demanda si nous n'étions pas Français.

— Nous le sommes.

— Ah ! tant mieux ; c'est une douce parole que vous venez de me faire entendre. D'ici à Paris il y a plus de distance que de Paris aux antipodes, et je me félicite de cette rencontre comme d'une bonne fortune.

— Vous êtes Français comme nous, si nous en jugeons par votre politesse et votre accent.

— Oui, messieurs ; et pour peu que vous ayez quelques instants à me donner, je vous dirai l'épisode de ma vie qui m'a jeté dans cette île : le malheur aime à raconter.

— Nous allons à la recherche de ce qui peut nous instruire ou nous intéresser ; vous voilà, vous citoyen de notre patrie, seul dans un désert ; contez-nous votre histoire ; mais avant, acceptez un peu de vin. La brèche que vous ferez à nos provisions ne nous appau-



vrira pas, et nous fraterniserons la gourde à la main.

— J'accepte avec reconnaissance, et je serai bref dans mon récit.

— Oh ! vous pouvez raconter à votre aise ; nous sommes heureux de vous voir éprouver tant de joie à notre rencontre ; et puis le Pic est là-bas, et ses pieds sont trop solidement attachés au sol pour qu'il nous échappe. Nous écoutons.

— La mer a ses caprices, messieurs, vous le savez, ou vous le saurez bientôt, puisque vous la parcourez. Hélas ! je suis une des mille victimes de ses fureurs. En 1815, je partis avec ma femme sur un beau navire qui devait nous porter à Montevideo. J'allais tenter la fortune loin, bien loin de chez moi, comme si la capricieuse prenait à tâche de ne jamais se fixer à nos côtés. A la hauteur des îles du cap Vert, une tempête violente pesa sur nous et nous poussa vers les côtes d'Afrique ; les flots nous vomirent sur la plage ; le navire fut brisé ; ma femme et moi nous perdîmes notre petite fortune ; mais nous arrivâmes sains et saufs sur le rivage inhospitalier. Nous y serions morts de faim, de soif, de misère, si la Providence ne nous eût envoyé un bateau pêcheur. Le patron nous accueillit, et le lendemain nous fîmes voile pour Ténériffe, où nous trouvâmes des cœurs généreux. Je me fis jardinier, ma femme m'aida dans mes travaux rustiques ; je vécus bien, car mon travail était de la reconnaissance ; et peu de temps après, grâce à mon zèle, à mon dévouement, à mes connaissances acquises, je fus nommé directeur du jardin botanique d'Orotava.

— Vous avez déjà fini ?

— Encore une fois, merci de votre politesse. Que je regrette de ne pouvoir vous la rendre comme je le voudrais ! Si mon devoir ne m'appelait impérieusement à Sainte-Croix, s'il m'était permis de rétrograder, je vous aurais présentés à ma femme, qui vous eût accueillis avec toute sa bonté de chaque jour.

Après quelques détails utiles et curieux sur le pays, don Miguel Daguerre nous serra cordialement la main, et nous poursuivîmes notre route.

Vous ne sauriez croire combien de pareilles rencontres sont de joyeux épisodes en cours de voyage ! Un homme, un ami qui vient à vous alors que vous vous croyez seul, isolé, c'est la source limpide dont vous entendez le murmure, c'est la rade protectrice dont vous cherchez l'abri après une tourmente, c'est la verte oasis après les fatigues du désert. Dès que vous avez franchi un océan, si le piéton qui vous salue est Européen, il n'est plus Espagnol, Russe, Anglais, il est votre compatriote, il est votre ami.

La route, assez plane, se dessinait toujours avec ses fatigues sous les rayons d'un soleil perpendiculaire, et nous nous trouvâmes bientôt avec plaisir auprès de la fontaine que don Miguel Daguerre nous avait indiquée et à laquelle il nous avait recommandé de faire halte. L'eau de cette fontaine est délicieuse ; elle coule dans un aqueduc formé de planches mal jointes, supportées par des piliers de bois à cinq ou six mètres du sol, et après deux lieues de trajet, elle livre ses flots à la petite ville d'Otoronte. Cette eau prend sa

source à une petite distance au-dessus, dans une forêt délicieuse à parcourir; une saignée faite à l'aqueduc à moitié délabré permet à un filet d'eau de tomber dans une auge en pierre, et c'est cette auge qui est le grand abreuvoir pour les hommes et pour les chevaux. Des villageoises au teint basané, conduisant un troupeau de chèvres, vinrent en même temps que nous y puiser des forces et de la fraîcheur.

De là, le paysage se dessine ravissant et grandiose : à droite, des montagnes arides, imposantes; à gauche, de riches plantations; en face, la ville d'Otoronte, derrière laquelle se dresse le rideau bleu de l'Océan; et au milieu de tout cela, le calme des champs et une petite chaumière pour s'abriter contre les orages.

Comme Daguerre nous avait assuré qu'au-delà de cet aqueduc nous ne trouverions point de lieu commode pour le repos, nous mîmes à profit ses conseils; nous nous assîmes sous les premiers arbres de la forêt, et nous fîmes un de ces repas excellents qui nous seraient enviés par tous les gastronomes de la terre : du pain trempé dans de l'eau, quelques gouttes d'eau-de-vie et un appétit de voyageur.

Cependant nos guides, à qui l'expérience avait donné d'utiles leçons, nous engagèrent bientôt à nous remettre en route. Nous obéîmes à regret, et nous vîmes se dérouler devant nous un pays nouveau, jeune, plein de vie, tout verdoyant, sur lequel s'agitaient à la brise les couronnes élégantes du palmier. A droite et à gauche, de riantes campagnes; mais ici rien ne semble avoir été fait pour le piéton aventureux, car le



chemin qu'il a à parcourir désormais est rocailleux et formé de sinuosités ardues et rapides. On longe la mer à deux milles environ de distance, et on arrive bientôt à Matanza, petit bourg d'une quarantaine de maisons, bâti sur le bord d'un ravin célèbre dans le pays par la défaite des premiers agresseurs des Guanches; une demi-lieue plus loin, votre regard visite Vittoria, célèbre encore par la terrible leçon que les Espagnols donnèrent aux Guanches dans l'art de la guerre.

Dans cet intervalle, le voyageur s'étonne du nombre de petites niches de saints et de madones placées sur le bord du chemin, et le géologue peut étudier des nappes immenses et à peu près horizontales de basalte recouvrant des couches de tufs volcaniques. Les révolutions terrestres ont bouleversé le pays, et Dieu sait ce que couvrent les masses imposantes qui dominent le sol.

Peu de sites se révèlent au voyageur d'une manière plus pittoresque que le pays que nous venions de parcourir; mais c'est surtout le premier aspect d'Orotava qui nous frappa d'admiration. De la montagne opposée à la ville, à une lieue environ de distance, on embrasse en même temps et la cité bâtie à mi-côte, et le port du même nom qui en est éloigné de trois milles, et le jardin botanique qui sert d'échelon d'un lieu à l'autre; plus, çà et là, de jolies *casitas* rappelant les bastides de la Provence, jetées au milieu de nombreux monticules, évidemment cônes chétifs d'anciens volcans éteints. Étendez vos regards, et vous voyez à

droite la mer avec ses flots tumultueux, à gauche une longue pente de montagnes, et par-dessus, le pic dominateur, jetant vers le ciel des tourbillons d'une fumée rougeâtre.

Il était quatre heures du soir quand nous arrivâmes à la *funda d'Orotava*. Nous commandâmes le diner, et les curiosités de la ville devinrent ensuite l'objet de nos investigations. L'église de *los Padres* reçut notre première visite. C'est un édifice assez bien bâti, qui contient un joli jeu d'orgues, quelques passables sculptures, de curieuses mosaïques; mais les peintures de la nef jurent horriblement auprès de tout cela; elles sont un sarcasme contre l'artiste espagnol qui a osé les signer. Un moine en soutane délabrée nous aborda civilement et nous pria d'entrer au couvent pour nous rafraîchir; nous merciâmes; puis nous voyant très occupés à considérer les richesses de son église, ce bon religieux nous en expliqua minutieusement les détails, qu'il voulait nous forcer à admirer; et dans son enthousiasme, il compara sa chétive chapelle à Saint-Pierre de Rome.

En sortant, nous aperçûmes un superbe courant d'eau glissant dans un canal prismatique au milieu d'une rue très inclinée. Cette eau vient d'une source située à deux lieues au-dessus de la ville et s'échappant du sol à la *Cueva del Pino*; dans la cité elle sert à tous les usages domestiques et fait reposer agréablement la vue sur les graminées verdoyantes qui l'encaissent; au-dessous de la cité, elle prodigue sa bienfaisante influence



à de nombreux et beaux jardins qui bordent le chemin par où l'on descend au port d'Orotava.

Ce sentier est entièrement pavé ; sa pente est modérée, mais continue ; de nombreux piétons, de jolies laveuses au jupon retroussé y circulaient en même temps que nous. Nous nous arrêtâmes quelques instants à admirer le mouvement des gens et des bestiaux se pressant sur la route, et la riche végétation, les magnifiques vignoblès qui pesaient sur le sol. Le port d'Orotava se dessine là tout près ; mais le jour est trop avancé, et nous faisons halte au jardin botanique, où l'on nous accueille avec la plus cordiale amitié.

Vous connaissez le mari que nous avons trouvé peu de temps après avoir dépassé *Laguña* ; voici la femme : quarante ans à peu près, petite, accorte, joviale ; elle nous devine au premier regard.

— Vous êtes enfants de France ? Oh ! permettez-moi de vous embrasser tous.

Et nous recevons la violente accolade.

— Nous sommes Français.

— Que je suis heureuse de vous entendre ! Oh ! si mon mari était là, comme il m'aiderait à faire les honneurs de la maison !

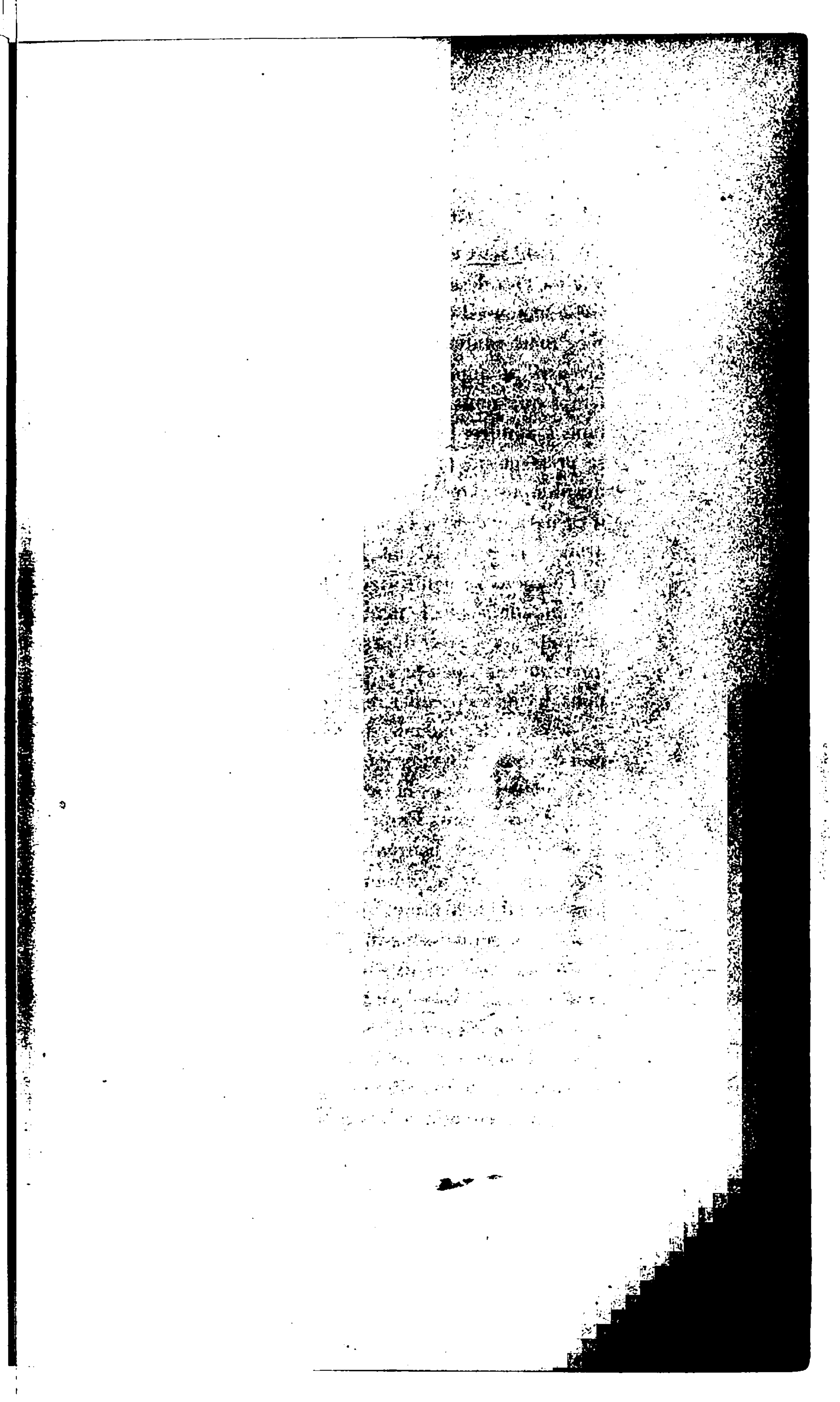
— Nous connaissons votre mari.

— Vrai ! tant mieux ; honnête homme des pieds à la tête. Où l'avez-vous vu ?

— Près d'*Aguas Garcias*.

— A la bonne heure, et nous voici en pays de connaissance ; cette fontaine me vaut toujours une joie.

— Comment cela, madame ?





1. The first is the fact that the

Edith. Riggo F<sup>ro</sup> et C<sup>ie</sup> r Richer.7.

S. A. R. LE PRINCE DE JOINVILLE, DANS LA PLAINE DE LAGUNA.

(Général.)



— Je suis heureuse, laissez-moi vous dire l'histoire.

— Nous avons écouté le mari, nous sommes prêts à entendre la femme.

— Il conte mieux que moi, mais c'est égal ; le plaisir de vous voir me donnera peut-être de l'esprit, et puis c'est tout simple ; je vous prie seulement d'excuser les mots espagnols que je mêlerai à mon récit ; mais le cœur n'a qu'une langue, vous me comprendrez.

— Nous sommes tout oreilles.

— Il y a un mois à peu près de cela, j'allais à Sainte-Croix, lorsque je trouvai sur la route, près de la fontaine même où vous avez rencontré mon mari, un jeune seigneur, grand, bien fait, aux manières distinguées, que suivaient beaucoup d'autres seigneurs moins beaux que lui.

— Il s'approcha de vous ?

— Presque en courant.

— Il vous fit la cour ?

— Mais oui...

— Et vous l'écoutâtes ?

— Sans doute.

— Que vous demanda-t-il ?

— Un verre de vin, que je lui donnai de bien bon cœur.

— C'était un Espagnol ?

— Un Français, un fils de roi, le prince de Joinville, qui venait comme vous étudier le pays.

Après cette conversation tenue debout, tant nous étions empressés les uns et les autres de lier connaissance, l'excellente M<sup>me</sup> Daguerre voulut nous

montrer toutes ses richesses, regrettant fort à chaque période que son mari ne nous en fit pas les honneurs. Le jardin, dessiné par un riche Espagnol, est devenu depuis quelques années la propriété du gouvernement; il est grand, spacieux, ouvert à tous les vents; à la partie supérieure est creusé un vaste réservoir qui répand de tous côtés ses eaux vivifiantes, venant, après plusieurs sinuosités, se réunir dans un dassin central. Là se groupent d'une façon pittoresque une foule d'arbustes du midi de la France; à côté se dressent puissantes les productions territoriales, et çà et là quelques-uns des curieux végétaux de la Chine et du Japon; l'arbre qui produit le sang-dragon, indigène des Canaries, dont les rameaux dichotomes se couronnent de feuilles en forme de lames de sabre; à côté se pavane l'arbre à suif, suintant dans toutes les saisons, avec ses larges feuilles ovales et ses bouquets de fleurs blanches et odorantes; puis encore le bananier, avec ses fruits si onctueux suspendus en régimes sous ses immenses parasols pouvant abriter des familles entières; puis le palmier à la tige élancée et filandreuse, promenant dans les airs sa chevelure toujours verte; puis l'arbre à vernis du Japon; et à l'ombre de cette opulence végétale, l'ananas parfumé aux couronnes si élégantes, jetant autour de lui ses émanations balsamiques.

La rose européenne est là aussi voisine de la rose du Bengale, la première dotée de ses couleurs et de ses parfums, la seconde brillant seulement aux regards, mais plus fraîche peut-être et plus coquette.

Voyez encore le géranium, l'œillet avec toutes ses variétés, le camélia, le magnolia; et, pour réjouir le visiteur, les grappes pendantes d'un raisin succulent que vous êtes invité à cueillir.

Vous ne sauriez vous imaginer combien le voyageur se plaît à toutes ces nuances de couleurs, à tous ces épanouissements d'une nature si féconde, à toutes ces merveilles réunies, pour ainsi dire, afin de le délasser de ses fatigues, et lui rappelant à chaque pas le sol qu'il a quitté, la terre qu'il foule, les pays éloignés qu'il va parcourir.

Mais tout chagrin a ses heures de grâce, tout bonheur ses instants de regrets. Nous dûmes quitter ce jardin d'une nouvelle Armide; nous dîmes adieu à l'excellente exilée qui avait eu tant de plaisir à nous recevoir, et nous nous mîmes en route pour la *posada*, où nous arrivâmes accablés de fatigue et pleins de rians souvenirs.

Voici encore une des mille jouissances promises et accordées aux touristes et aux voyageurs amis de la science : l'auberge où nous venions nous reposer et nous délecter nous offrit un poulet, patriarche du lieu, dur comme une semelle de botte; un gigot de la même famille; et pour dessert, seulement du raisin. Tout cela fut englouti au milieu du calme le plus parfait de la nature, car il était près de neuf heures, et la ville, selon son habitude, dormait d'un profond sommeil. Pour coucher, on nous offrit des cadres, des tables, un billard; le tout surmonté de nappes servant de draps de lit : c'était assez pour nous pré-



parer à l'ascension du lendemain ; et nous nous réveillâmes dispos, fringants comme tout piéton intrépide qui entreprend une route difficile de laquelle il espère quelque gloire. Tout le monde n'a pas dominé le pic de Ténériffe.

**TÉNÉRIFFE.****Ascension au pic. — Détails.**

A six heures du matin , par un temps magnifique , nous nous mîmes en route. Cinq mules au pied solide pour nous servir de montures, deux autres pour porter les bagages, sept guides pour les chemins qui conduisent jusqu'à la base du cône, et un pour gravir sa cime. Voilà notre caravane.

En remontant la ville, qui, je crois vous l'avoir dit, est bâtie en amphithéâtre, nous remarquâmes quelques grands édifices, entre autres le collège, naguère si florissant; mais c'étaient de plus magiques tableaux que nous allions chercher, et nous franchîmes le plus



rapidement possible le sentier ardu et glissant qui nous conduisait hors de la cité encore assoupie. Ici le chemin devient plus égal et le sentier doux à parcourir, car de la main nous pouvions toucher et prendre les grappes d'un raisin vermeil suspendu aux treilles qui couronnaient nos têtes.

Après une demi-heure de marche, nous nous trouvâmes dans la région des nuages et sur les accores d'un ravin profond, aux escarpements abrupts, au fond duquel le regard se repose sur de magnifiques châtaigniers projetant çà et là leurs silhouettes fantastiques. C'était déjà une nature grandiose, c'était déjà un beau repos pour notre œil attentif, avide des grands effets d'une nature si riche et si puissante.

Dès que nous eûmes atteint le côté opposé de ce passage difficile, nous gravîmes avec précaution sur le penchant d'une colline presque verticale, labourée jusqu'à la cime, où, dans la belle saison, d'immenses champs de blé balancent leurs têtes dorées et dominent les beaux vignobles dont les trésors reposeront bientôt dans les caves.

Puis nous nous trouvons sur un plateau ondulé où la bruyère se joue tortueuse au travers des coulées de roches volcaniques dont le piéton se fatigue, et que le sabot de nos mules frappe avec une sécurité merveilleuse. Nous nous reposons, et tandis que d'un regard nous interrogeons le pic, dont la masse gigantesque grandissait à chaque instant, nous voyons venir à nous des villageois conduisant de magnifiques bœufs, et de jeunes filles apportant à la ville des figes délicieuses et le

fruit azuré de la plante grasse et épineuse qu'on désigne chez nous sous le nom de raquette. Au jardin botanique d'Orotava et tout le long de la route jusqu'à cette ville, déjà il nous avait été permis d'étudier ce précieux végétal sur lequel prospère l'insecte qui donne la cochenille; son fruit inodore est aigret et onctueux, mais fort difficile à peler, tant les épines qui l'enveloppent sont aiguës et déliées.

Nos physiciens, restés au pied de la montagne pour quelques opérations, nous rejoignirent bientôt; et après avoir cassé la croûte et dessiné l'aspect général du pays, nous reprîmes joyeusement notre course vers le but tant désiré du voyage.

A midi, et après une assez rude ascension, nous dominons la plaine appelée *las Cañadas*, désolée, triste, où poussent douloureusement quelques tiges de genêt, arbuste raboteux, dont la tête, à cinq ou six pieds du sol, grisonne sur un terrain jaunâtre de pierre ponce et d'obsidiennes brisées.

Vous êtes bien loin ici de cette admirable végétation tropicale dont le souvenir est si doux à garder, et cependant, visiteurs amicalement accueillis, une grande quantité de papillons aux couleurs brillantes tourbillonnent capricieusement autour de vous. Il est probable que pour leur nourriture ces fragiles insectes redescendent par bandes à de certaines heures, et ne remontent ensuite qu'afin de changer de climat : inconstants et vagabonds comme les hommes.

Voici bientôt huit heures que nous sommes en marche, et à peine avons-nous fait trois lieues; mais

les mules sont infatigables; elles frappent du pied, nous répondons à leur appel, et nous gravissons la base du cône volcanique jusqu'au point de repos appelé dans le pays *Stanza de los Ingleses*, c'est-à-dire halte des Anglais; car ces messieurs aiment à laisser partout des traces de leur passage et baptisent dans leurs excursions les montagnes, les rivières, les torrents et jusqu'à la roche solitaire perdue dans l'immensité.

Le froid est vif sur ce plateau, de vingt-cinq mètres à peu près de parcours; et tandis que nos deux camarades physiciens interrogent leurs instruments au profit de la science, tandis que nos guides font pétiller la flamme onduleuse, Dubouzet, Lafarge et moi nous voulons essayer d'escalader le pic dès le soir même, et nous nous mettons hardiment en route. Pendant une demi-heure nous suivons un sentier visiblement dessiné; mais bientôt cette trace disparaît sous les larges monceaux de laves polyédriques. Nous errons çà et là suivant les caprices du terrain; nous fatiguons en vain nos forces et nos courages, et, après vingt tentatives infructueuses, nous sommes obligés de redescendre à la *Stanza de los Ingleses*, où nos guides, dont nous n'avions pas voulu suivre les conseils, nous raillent de notre inutile intrépidité.

— Ah! vous croyez, nous dit l'un d'eux, qu'on vient ici pour se promener?

— C'est pour cela que nous y sommes.

— Où est le terrain uni, où sont les arbres qui vous abritent, où est le chemin tracé, où est la jeune fille



que vous suivez du regard? La promenade délasse, égaille; réjouit; et il me semble, messieurs, que la fatigue a déjà commencé pour vous.

— Mais nous voulons aussi nous instruire.

— Qu'est-ce que vous apprendrez? Que ce pays est sauvage? Tout le monde le sait.

— Eh bien! nous voulions le savoir comme tout le monde.

— Et puis, ne vous avais-je pas dit qu'il fallait encore quatre heures de marche pour arriver au sommet?... Ne vous aperceviez-vous pas que le jour baissait? Il est dangereux, je vous assure, de se trouver là-haut par une nuit qui d'un moment à l'autre peut devenir orageuse.

— Nous avons fait trop tard cette réflexion, et dorénavant nous serons plus dociles.

— A la bonne heure; il faut écouter les vieux.

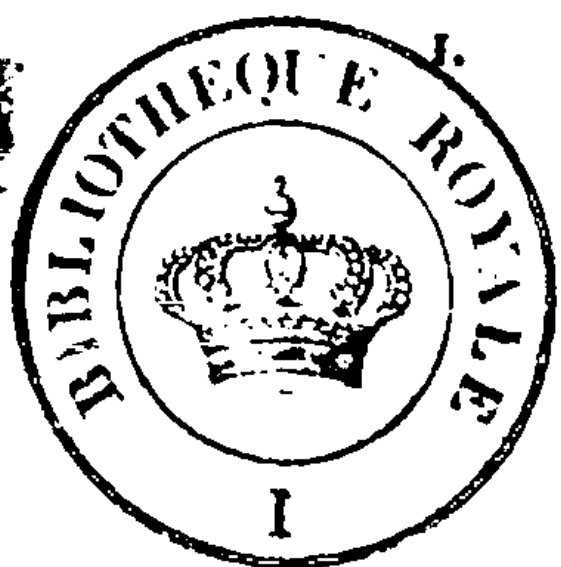
— Surtout lorsqu'ils sont jeunes.

— Ici nous le sommes toujours, et soixante ans ne pèsent pas sur nos têtes.

Le Guanche avait raison; et la nature de ces hommes privilégiés ressaisit toute son énergie dès qu'il y a combat entre elle et les rigidités d'un pays de lave.

Dubouzet, Lafarge et moi nous donnâmes doublement raison à notre guide en nous abattant comme des oiseaux de proie sur les vivres respectés par nos camarades.

Deux petits enclos de laves à ciel ouvert étaient notre domaine : l'un pour les mules, l'autre pour les piétons. Nous invoquâmes le soleil; mais le froid lui



défendit de nous entendre, et, redoutables auxiliaires d'une rude température, des myriades de puces nous tinrent sans cesse en éveil. Quelle est donc l'aventureuse et misérable caravane de bohémiens déguenillés qui a semé dans cette région ces implacables insectes que le froid ne peut détruire?... O mes chers visiteurs futurs du pic, ne vous arrêtez point à la *Stanza de los Ingleses* si le temps vous le permet; car, après une heure de halte, vos jambes porteront la trace de nombreuses ampoules occasionées par l'aiguillon importun de ces imperceptibles insectes, qui ne nous harcèlent que trop dans les chaudes cités espagnoles.

Je m'étais pourtant assoupi; vers minuit, le froid et les puces me réveillèrent, et je jouis d'un spectacle ravissant. Tout était silence autour de moi; là-bas, là-bas, l'Atlantique; sous mes pieds, des villes bâties avec de la lave; sur ma tête, le pic avec ses fantastiques fumeroles, jetant par intervalles une clarté douteuse, blafarde; et pour coupole l'immensité des cieux brillamment pailletée d'étoiles scintillant avec un éclat à blesser le regard. C'était un spectacle magique et religieux à la fois, dans lequel se recueille la pensée; j'étais là pour ainsi dire seul, car le sommeil n'avait point quitté mes amis, et je me reportai involontairement vers cette patrie absente que le cœur ne quitte jamais. Dans mon active imagination, je crus la voir se dresser au milieu des flots; je la saluai de la main, et je priai pour qu'elle me fût un jour rendue avec toutes ses richesses et toute sa gloire.

Recueillons-nous pourtant et chassons loin de nous

les pensées qui peuvent attiédir l'ardeur des voyages. Nous voici debout, tous alertes, dispos; et quoique pendant une demi-heure encore les mules eussent pu nous délasser, nous les quittâmes ici, car plus haut nous n'aurions pas trouvé de gîte assez commode pour elles, et puis l'on dirait que l'on va plus vite quand le corps est en action, et nous avions hâte, je vous l'atteste, d'atteindre ce cône dominateur que le Mont-Blanc, le Chimborazo et l'Himalaya ont détrôné depuis que ses ossements terrestres ont été visités par la science.

Nous foulons du pied le plateau *Alta Vista*, sorte d'esplanade de dix à douze mètres de surface, encaissée dans des blocs d'obsidienne et de basalte. Maintenant plus de chemin, plus de sentier, et quoiqu'il fasse à peine jour, les guides nous pilotent de la voix et du geste avec une adresse merveilleuse et une intrépidité de chamois.

L'horizon se colorait de pourpre; les teintes de la montagne se ravivaient dans cette première heure du jour où la nuit s'efface comme par enchantement; et de toutes parts le sol était beau à étudier dans ses caprices.

Alerte encore! les guides nous encouragent, nous poussent, et nous voici à la *Cueva de las Nieves*. A la bonne heure, un nom espagnol! L'Anglais n'a pas pu débaptiser cette magnifique station où nous nous arrêtons un instant pour quelques observations météorologiques.

La partie de la grotte où l'on peut descendre a huit



mètres de profondeur; nous y trouvâmes, avec un étonnement mêlé de joie, un débris de la corde qui avait servi à M. Quoy, naturaliste célèbre et infatigable investigateur, quand il voulut étudier les richesses de cette retraite ignorée. Ce sont là de ces souvenirs qui retrempent les courages, et je saluai le nom de M. Quoy, mon confrère, avec amour et vénération.

Nous planions sur l'immensité des mers; tout à coup un disque lumineux se dresse à l'extrémité des flots, la nature se ravive, les étoiles s'effacent, et le soleil trône seul sur le monde.

Un lever du soleil dans les régions tropicales, alors que vous dominez l'horizon de quatre mille mètres, est un des plus magnifiques spectacles offerts à l'admiration du voyageur; nous en jouîmes dans toute sa majesté. Le ciel se purifiait, la nature semblait respirer à l'aise, la mer lançait ses ondulations diaphanes, et le géant lumineux montait toujours, embrasant l'atmosphère restituant au monde son éternelle parure.

Un chaos gigantesque de laves vomies là dans un accès de poétique humeur nous dérobait la vue du pic. Bientôt nous grimpons avec difficulté une arête rapide, et nous atteignons enfin la *Vista del Piton*, plateau circulaire qui environne la base du cône, véritable pain de sucre, plus vertical que tout le reste.

Ici les difficultés étaient immenses; nous nous sentions fatigués par une marche longue et douloureuse, et nous avions remarqué que le terrain sur lequel nos pieds allaient poser ne présentait aucune solidité, car

il est formé de cendres, de débris aréniformes de ponces mêlés de quelques roches assez solides. Conseillés par nos guides, nous évitâmes de nous échelonner, car la chute des pierres, occasionnée par les pieds et les mains des premiers *grimpeurs*, aurait pu devenir funeste à ceux qui les suivaient, et nous escaladâmes le dernier cône du mont géant les uns à côté des autres, sur la même ligne, comme des soldats en bataille, plongeant souvent dans la cendre jusqu'à mi-jambe, et cherchant de notre mieux à nous éloigner des ardentes fumeroles qui s'échappaient des nombreuses fissures de cette cheminée volcanique. Souvent des blocs de roches se détachaient sous nos pieds et roulaient jusqu'au plateau de la *Vista del Piton*; et alors nous nous félicitons d'avoir pris nos précautions pour éviter le choc de ces projectiles meurtriers.

Plusieurs de nos camarades se virent sujets à un singulier phénomène : ils saignèrent copieusement du nez, et nous fûmes forcés de faire halte quelques instants... J'ajouterai en passant que nos gourdes de peau éprouvaient une dilatation vraiment extraordinaire. Encore un effort, et nous trônons sur le sommet déchiqueté du volcan. Nous y voici. Le tableau est imposant de majesté; nous nous sentons tout fiers de notre conquête. La veille, lors de notre première ascension, nous avions déjà vu les nuages s'abaisser sous nos pieds, courir au gré de la brise capricieuse, se jouer dans les airs et présenter à l'œil étonné comme d'immenses troupes de chèvres errantes, dont les intervalles étaient remplis par la mer bleue se perdant jus-



qu'au douteux horizon.... Aujourd'hui, le paysage aérien a changé: c'est comme un vaste champ de neige très peu accidenté et gardant l'immobilité d'une nature sans vie.

Mais d'autres études plus sérieuses, plus précises, appelaient notre attention : c'était une belle chose à décrire que le magnifique panorama que nous foulions en ce moment; aussi chacun de nous y porta-t-il son attention la plus scrupuleuse.

Rien de ce qui est au-dessous des nuages n'arrive à nous; nous peignons pour ainsi dire des crêtes suspendues dans les airs. Vers l'est s'échelonne un vaste amphithéâtre; vers l'ouest se dressent de nombreux cratères dont un surtout semble régner sur ses voisins et menacer même la souveraineté de celui qui continue d'attirer l'attention des voyageurs.

Le contour de ce dernier, nommé *Teyde* dans le pays, peut avoir de deux cent cinquante à trois cents mètres; il est relevé vers le Nord, échancré et évasé au Sud; sa cavité est une demi-sphère creuse, profonde de quelques cinquante mètres d'un côté, de vingt-cinq à trente de l'autre. J'y descendis, et je la parcourus dans plusieurs directions; je mis le pied au centre même du cratère; tout autour de moi s'élevaient des tourbillons de fumée empestant le soufre, et je ressentais une très vive chaleur, pareille à celle qu'on devrait éprouver en entrant dans une fournaise ardente. Le volcan semble assoupi, mais il se montre toujours menaçant; à chaque instant de sourdes détonations se font entendre, et, malgré moi, Pline au Vésuve se re-

fléta dans ma pensée; j'avais, en effet, de sérieuses craintes; les exhalaisons du soufre gênaient parfois ma respiration, et je finis par n'être plus rassuré sur la solidité de la couche de cendres qui obstruait le soupirail ignivome... Peut-être le jour n'est-il pas loin où la colère du volcan, étendant ses bras sur l'île, donnera fatalement raison à mes funestes pressentiments.

En piétinant sur ce sol en combustion, nous en faisions dégager de brûlantes vapeurs, et à un pouce de la surface le feu était assez actif pour allumer un cigare. A combien de mille mètres pourtant bouillonne la lave qui pousse si haut ses émanations embrasées!

Notre premier élan de curiosité satisfait, nos observations préliminaires achevées, nous voulûmes réparer nos forces affaiblies. Nous nous assîmes sur la partie la plus élevée et la plus rocheuse de l'orifice du cratère; et tandis qu'à travers nos vêtements à demi-calcinés nous éprouvions une chaleur fort incommode, les autres parties de notre corps, soumises à l'action de l'air raréfié, souffraient d'un froid rigoureux. C'était un déjeuner et une provocation à la fois. Un énorme pâté fut hissé sur la roche la plus aiguë du *Piton*; nous l'entourâmes comme des soldats qui vont tenter un assaut, et peu d'instants après il ne resta plus de débris de la forteresse démolie. Nous bûmes à la réussite de notre entreprise et au succès de nos courses à venir : les vœux et la prière devaient arriver après la joie et les menaces.

Avant de descendre, et dès que nos devoirs d'observateurs furent accomplis, notre curiosité de voyageurs

frivoles eut son tour. Les guides nous servaient à merveille dès que nous cherchions à nous procurer des échantillons des belles cristallisations de soufre et d'alun qui tapissent les parois des fissures entr'ouvertes ; mais quand ils nous virent recueillir avec soin des fragments de la roche grise et terne qui sert de rempart au cratère , et même des échantillons des cendres éparses çà et là, ils se prirent à nous regarder en pitié ; ils pensèrent que nous tenions à démolir la masse gigantesque du *Piton*, et ils se mirent bravement en mesure de nous aider dans ce travail, en détachant et faisant rouler dans l'abîme des fragments volcaniques qui bondissaient sur la pente rapide du cône et ne s'arrêtaient qu'aux accores du plateau circulaire.

Il était onze heures ; la conquête venait de s'achever ; nous dûmes rentrer dans nos retranchements ; et nous voici tous , intacts et lestés , reprenant le chemin que nous avions parcouru , moins fatigant sans doute , mais aussi périlleux , surtout lorsque les poches et les sacs se trouvent chargés des échantillons du minéralogiste et du géologue. Ne livrez pas , dirai-je à ceux qui viendront après moi , vos richesses aux guides : ceux-ci vous prennent pour des fous et prétendent vous guérir en se débarrassant à votre insu du précieux fardeau que vous leur avez confié.

A mesure que nous descendions dans des régions plus tempérées , le soleil dardait sur nous ses rayons les plus pénétrants , et les roches polies basaltiques rendirent fort pénible cette partie de la route.

A trois heures après midi seulement nous quittons



l'endroit où nous avons passé la nuit, et à huit heures nous fisions notre rentrée triomphale à Orotava.

Véritable auberge espagnole, la même grande maison nous ouvrit ses portes; mais, hélas! je vous l'ai déjà dit, point de lit, point de chambre à coucher, et, pour surcroît d'infortunes, une agglomération rapace et bruyante de joueurs, qui toute la nuit nous assourdirent de leurs cris et du bruit argentin de leurs piécettes.

Six piastres chacun payèrent notre bienvenue ou plutôt notre malvenue, car, la dernière nuit surtout, nous ne pûmes jouir d'un instant de sommeil.

Le lendemain, à cinq heures du matin, nous sonnâmes le *boute-selle*; à onze heures nous arrivions à *Santa-Cruz*, et à quatre heures après midi nous étions sous voiles.



## EN MER.

### **Passage de la ligne. — Détails. — Côtes du Brésil. — Détroit de Magellan.**

Nous voici de nouveau loin de toute terre, et cette fois pour long-temps. L'Océan est large; viennent maintenant les tempêtes, pourvu qu'elles nous poussent de l'arrière. Nos vœux sont compris : le 40 octobre nous tropiquons, et le 50 nous passons la ligne.

Tant de voyageurs vous ont raconté les burlesques cérémonies qui consacrent ce jour solennel, où l'on passe sans s'en apercevoir d'un hémisphère dans un autre, que je me vois dispensé de vous initier aux folies qui eurent lieu sur *la Zélée*. La gaieté si commune aux matelots se fit jour à travers les occupations du bord,



ceux d'entre nous qui n'avaient pas encore franchi l'équateur se soumirent sans opposition aux ablutions d'usage et reçurent dévotement le baptême.

La fête accomplie, ordre de piquer à l'O. fut donné, et comme nous ne nous attendions point à voir la terre du Brésil, cette terre puissante découverte par le Portugais Cabral, nous saluâmes avec amour la nouvelle route que nous venions de prendre. Toute cette navigation fut heureuse; les vents alisés nous poussaient avec une courtoisie remarquable, les grains du tropique leur venaient souvent en aide, et le 11 novembre nous vîmes pointer à l'horizon le cap *Frio*, que nous allâmes reconnaître à trois lieues de distance. De ce point à la rade de Rio, où nous avions l'espoir de relâcher, nous longeâmes la côte qui se dresse rocheuse sur les premiers plans, mais qui se couronne au loin des éternelles forêts pesant sur le sol brésilien.

Dans l'O., presque à l'entrée du goulet, nous remarquons deux petites îles surmontées de fortins. Hélas! nous recevons l'ordre de mouiller, et dès-lors s'évanouit notre espoir de visiter la cité impériale, car nous apprenons que le commandant ne s'est approché de Rio que pour y déposer un de nos officiers, M. Lemaître, dont la santé s'affaiblissait de jour en jour. Chacun de nous regretta un homme de mérite; je regrettai un ami.

Cependant le grand canot de l'*Astrolabe* entra seul dans le goulet, et après avoir accompli sa mission, il revint à bord avec des provisions fraîches.

Dans ce court trajet, il reçut des officiers anglais mouillés en rade des témoignages de la plus vive sympathie. Il est à remarquer, en effet, que les officiers de la marine britannique, chaque fois qu'ils se trouvent en rapport avec nous, semblent répudier la politique haineuse qui sépare les deux royaumes voisins.

Nous avions lu le *Voyage autour du monde* de Jacques Arago, et, le livre à la main, il nous fut aisé de nous convaincre que le hardi voyageur avait bien vu. Il nous avait signalé la silhouette de la côte qui s'étend de Rio vers l'O., et présentant l'aspect bizarre d'un énorme géant couché. En effet, là-bas, là-bas, une tête et un front osseux, puis l'œil formé par une grotte énorme, puis le cou dessiné par un abaissement de la colline, puis les pectoraux représentés par le plateau de Sainte-Agathe... puis enfin les genoux, et le pied imité par le pain de sucre qui forme le point O. de l'entrée de la rade. Les navigateurs feront bien de profiter de cet utile enseignement, qu'une nature généreuse semble leur avoir donné.

Que je vous dise, avant de quitter ce mouillage inopportun, combien nous fûmes frappés de surprise et de joie par la visite de myriades de papillons aventureux venant s'abattre sur les navires, comme pour les inviter à se reposer dans leur patrie. Nos mâts, nos cordages en étaient inondés; c'étaient les évolutions les plus bizarres, c'étaient les couleurs les plus variées et les plus riches, c'étaient les formes les plus élégantes et les plus légères. C'est qu'au Brésil tout est opulence et grandeur : ses eaux sont les plus poissonneuses du



monde, ses terres les plus fertiles, son ciel le plus pur. Ici point de tempêtes, jamais le passage de ces ouragans terribles qui désolent nos colonies, jamais de maladies contagieuses ; et l'on dirait que les éléments se sont donné le mot pour attirer dans cet empire, presque aussi vaste que l'Europe, les mécontents de tous les autres pays de la terre.

Nous dérapâmes, et nous mîmes le cap au S. En peu de jours nous nous trouvâmes par le travers du Rio de la Plata, ce fleuve imposant qui devait enrichir la métropole, selon les récits des premiers navigateurs, car ils prétendaient que la teinte blafarde de ses eaux n'était que le reflet des immenses couches de sable d'argent qui en formaient le lit, et qui est aussi large à son embouchure que la longueur de nos plus belles rivières européennes.

A quelles causes météorologiques attribuer les épouvantables hécatombes au milieu desquelles nous naviguons ? Les eaux de la mer sont jonchées d'une immense quantité de cadavres d'insectes vomis au large par les courants. La peste exerce-t-elle aussi ses ravages sur les populations ailées ou microscopiques qui planent sur nos têtes ou que nous foulons sous nos pieds ? Quoi qu'il en soit, ce phénomène me frappa d'étonnement, et l'observateur ne devait pas le passer sous silence.

Si le point est exact, nous verrons bientôt la partie sud de la terre des Patagons, et nous aurons franchi l'Atlantique. Espérons que l'avenir sera plus favorable à nos études et à notre curiosité, car, hormis Téné-

riffe, si digne de nos regrets, rien ou presque rien de cet océan n'occupe nos souvenirs.

Qu'est-ce, en effet, que le passage rapide des bandes innombrables de marsouins courant comme la tempête et se montrant toujours avec elle comme pour la combattre? Tenez, les voilà tournoyant autour du navire, qui pourtant file trois lieues à l'heure; la flèche n'a pas plus de rapidité. Qu'est-ce encore que la visite odieuse du vorace requin, rôdant autour de nous comme pour attendre un cadavre d'homme vaincu par le climat? Qu'est-ce que ces émigrations turbulentes de poissons volants qui viennent s'abattre sur les porte-haubans de la corvette, ou ces stupides fous posés sur les vergues et attendant la mort comme un bienfait? A peine nous rappelons-nous le vol léger du paille-en-queue, le plus amoureux des habitants de l'air, de l'hirondelle de mer, sa rivale, et du damier, si coquet, si fringant.

De plus magiques tableaux nous attendent, de plus imposantes scènes nous sont réservées. En avant! à nous les roches sous-marines qui menacent notre quille de cuivre; à nous les terres inhospitalières de l'Océan Pacifique; à nous les montagnes de glaces où nous serons peut-être enclavés; à nous la mer immense avec ses calmes si longs et si meurtriers; à nous le typhon avec son deuil et ses horreurs; à nous le naufrage avec son heure solennelle!...

Voilà les émotions que nous cherchons, qui nous attendent sans doute, et cependant nous découvrons de nouveau d'un œil satisfait la côte d'Amérique, vers

laquelle nous mettons le cap. Ici la terre est basse, elle borne ces Pampas éternelles, solitudes ignorées que l'ouragan laboure et nivelle depuis la terre de Feu, où il prend naissance, jusqu'au Rio de la Plata, où il vient expirer contre les impénétrables et solides barrières des forêts brésiliennes.

Une agréable surprise nous est réservée. Au lieu de nous diriger vers la terre des États, comme nous nous y attendions, le commandant met le cap sur le détroit de Magellan, large fissure faite au continent américain par les efforts réunis de l'Atlantique et du vaste Océan.

Le Portugais Magellan, poursuivi par la tempête, allait être jeté au plain; il trouve une embrasure et s'y enfonce; le premier pas franchi par le hasard, il pousse plus loin par curiosité; il avance, il avance encore, cherchant la source d'une rivière, et il découvre l'Océan Pacifique, dont le problème avait occupé le monde.

Nous suivons la route de Magellan, et son nom vole de bouche en bouche, comme celui d'un voyageur ami. Le chef d'expédition mande le capitaine de *la Zélée* et lui remet une carte détaillée du détroit. Nul doute, nous allons fraterniser peut-être avec les Patagons, ces peuples minotaures et géants dont les historiens disent tant de merveilles. Ne vous ai-je pas annoncé les richesses qui nous attendent dans ce voyage de circumnavigation entrepris avec tant d'ardeur et de dévouement?

L'intention du commandant est d'aller mouiller vers le milieu du détroit, à Port-Famine, qui tire nos



nom, comme on le sait, d'une épouvantable catastrophe. On raconte, en effet, que d'après les rapports de Sarmiento, navigateur espagnol menteur et enthousiaste, une colonie alla s'établir dans un lieu qu'il avait dit très peuplé et couvert d'édifices admirables par la hardiesse des constructions et par la richesse des matériaux. Selon lui, les portes des maisons étaient en or massif ainsi que les instruments aratoires et les ustensiles de ménage. On émigra, car, à cette époque de croyance stupide, on avait foi au merveilleux encore, et l'on se flattait que l'*Eldorado* n'était point une chimère.

Hélas! la colonie poussée par Sarmiento dans le détroit de Magellan y fut bientôt réduite à la plus affreuse misère, et lorsque, quatre ans plus tard, quelques navigateurs allèrent à sa recherche, on ne trouva que des ruines, des ossements et des tombes!...

Ce n'est pas nous que de pareils récits pouvaient effrayer. L'histoire des voyages a beau nous présenter dans tous les pays de la terre les cadavres d'hommes et les cadavres de navires brisés sur les côtes, nous voyons sans sourciller les périls qui nous attendent pendant notre navigation ardue, et nous nous reposons avec amour de nos fatigues après avoir rempli avec ardeur l'honorable mission que nous avons acceptée.

Allons visiter le Port-Famine. Nous voici dans le détroit, qui peut avoir six à huit lieues dans sa partie la plus orientale. Des deux côtés la terre est basse, égale, nue et peu boisée, et cependant la quille des deux na-

vires se fraie un passage difficile au travers de zones épaisses de fucus arrachés par les tourmentes de leurs couches sous-marines. A quatre ou cinq lieues de là, le canal se rétrécit presque tout à coup et ne conserve que deux lieues de largeur, pour reprendre bientôt une étendue plus développée. Ici déjà le sol devient moins humble ; il se boise, il grandit, il s'échelonne, et l'on devine qu'il va se perdre vers l'ouest dans la partie la plus méridionale de cette vaste cordillère des Andes qui traverse les Amériques du nord au sud.

Le second jour de notre entrée dans le détroit, doucement poussés par une brise courtoise, nous pûmes jouir d'un spectacle magnifique, aussi beau, sans contredit, que celui dont nous avons naguère été témoins sous les zones tropicales : c'était un coucher de soleil.

Des nuages massifs tièdes et chauffés à leur centre, mais éclatants de feu dans toute leur silhouette, se dessinaient à l'horizon comme de gigantesques chaudières dans lesquelles aurait fermenté le bitume embrasé. Des flots de lumière s'en échappaient comme par torrents, et l'on eût dit que le grand astre voulait revenir sur ses pas pour reconquérir le monde. Là-bas, là-bas, à l'équateur et au large, les couchers de soleil ont sans doute une grave majesté ; mais l'horizon est loin, et rien ne s'interpose entre vous et lui pour varier les effets de la scène. Ici les hautes terres de la partie occidentale du détroit, et parmi elles la montagne neigeuse de Sarmiento, sur la base de laquelle s'élève de silencieuses forêts, et un rideau étroit dans la mer qui allait se perdre au milieu de ce sol

accidenté, pailleté de mille jets de lumière qui chatoyaient à sa surface. Claude Lorrain lui-même vous eût donné une idée imparfaite de tant de grandeur et de richesse, et Martins, ce peintre de l'espace, eût renoncé à le reproduire.

En dépit des *pratiques* qui recommandent au navire voyageur de mouiller chaque soir dans le détroit, pour ne pas être drossé par les courants, comme la brise était fraîche et que le commandant avait de bonnes cartes, nous restâmes sous voiles. *La Zélée* était alors à deux encâblures de *l'Astrolabe*. Tout à coup une brume épaisse nous sépare et voile la côte; le vent devient capricieux, et nous sommes séparés de notre guide dans une position assez critique.

« Tout le monde sur le pont! » s'écrie le capitaine. A ce signal d'alarme, les officiers, les premiers à leur poste, reconnaissent en effet les périls qui nous environnent; plusieurs fois nous frisons les brisants, plusieurs fois nous évitons une mort presque certaine. Mouiller était impossible; point d'abri contre l'ouragan qui nous saisissait, point de sûreté en pliant nos voiles, car nous pouvions déraper, et les courants nous jetaient alors sans miséricorde sur les bancs de sable qui encombrent cette partie du détroit. Nous errâmes ainsi toute la nuit dans une inquiétude profonde, redoutant à chaque instant de voir s'ouvrir notre fringante corvette. Mais le jour venant à poindre, nous aperçûmes *l'Astrolabe* à peu de distance, et désormais nous pûmes lutter avec plus d'efficacité contre les dangers d'une navigation si incertaine.



Revenons sur nos pas. La veille de cette nuit de crise nous avions vu sur la côte errer quelques quadrupèdes et pétiller des buissons embrasés ; puis nous aperçûmes des hommes autour de ces feux, improvisés sans doute pour nous attirer ; et nous dirigeâmes toute notre attention vers l'extrémité du cap Saint-Vincent, où tourbillonnait une flamme plus active. Ce pouvaient être des naufragés qui avaient besoin de secours ; le commandant le comprit, nous piquâmes généreusement sur cette partie de la côte ; mais nous reconnûmes, à l'aide de nos longues-vues, que c'étaient des Pêcherais, peuplade indigène de cette partie orientale de l'Amérique, hommes dégénérés, pauvres, trapus, sans vigueur, en tout opposés aux Patagons qu'ils avoisinent.

Pourquoi ces contrastes ? Pourquoi ces vicissitudes sur le même terrain, avec la même richesse du sol, les mêmes rigueurs de l'atmosphère ? Il y a bien des études à tenter encore pour que l'histoire du genre humain soit complète.

Nous voici enfin au Port-Famine ; nous mouillons en plein été, le 43 décembre, à quatre heures après midi. Le paysage est d'autant plus magnifique qu'il contraste en tout avec les sites sauvages et monotones que nous avons côtoyés les jours précédents. Au loin, de hautes montagnes couvertes de neige ; près de nous, à l'O., une côte sablonneuse traversée par la rivière la Serger, que nous étudierons plus tard ; à l'Est, la pointe Santa-Anna, terminant d'une manière abrupte un plateau peu élevé ; l'ouverture de la baie déga-

geant à la vue une large étendue du détroit, et dans le fond les ruines de ce triste et célèbre établissement commencé sur les brillantes espérances données par Sarmiento. Qu'en reste-t-il aujourd'hui? Nous le saurons.

Nous étions avides des émotions de la terre; armés de nos fusils, de nos marteaux, de nos crayons, nous descendons presque tous, car la navigation a ses points de repos qu'il faut se hâter de mettre à profit.

Le sol est couvert d'une belle végétation, et de tous côtés des plantes et des fleurs que l'Europe y a empruntées : des myrtes presque à chaque pas; des fuschia, dont la tige, de cinq à six pieds de haut, supporte des fleurs rouges et violettes, admirables de couleur et d'élégance; des véroniques croisettes, si remarquables par la disposition de leurs feuilles opposées en croix.

Là aussi le fraisier avec ses parfums, le groseiller, le chèvrefeuille, le céleri et de petits arbustes touffus ayant cinq à six pouces de haut et chargés de fruits qui rappellent nos lucets. Nous ne nous lassons point de ce spectacle, et à une si grande distance de notre patrie, nous pouvons nous croire sans efforts au milieu de nos plus belles plantations européennes.

Si la faim vous talonne, si vous voulez ranimer vos forces épuisées par les fatigues de la course, vous trouverez sur la côte des moules et des patelles excellentes; et comme la mer est extrêmement poissonneuse, la pêche et la chasse pourraient alimenter à elles seules une colonie.



Nous cherchons un coin de terre pour nos déportés; la Guyane et le Sénégal sont, dit-on, trop rapprochés de la métropole; Madagascar est une île trop meurtrière; les Anglais ne veulent pas que nous ayons de comptoirs dans les Moluques; nous ne possédons pas un petit État dans le vaste Océan Pacifique, pas un port, pas un abri sur toute la Nouvelle-Hollande; rien à nous depuis le Kamschatka jusqu'au Chili.... Eh bien! dans le détroit de Magellan, au point que je signale, est un terrain fertile et vierge, sous un ciel qui a ses colères et ses bienfaits, dans un passage difficile qui peut devenir une ressource immense pour la navigation; c'est là que je propose au législateur d'envoyer ceux qu'a frappés la loi, ces hommes aux robustes poitrines, à la brûlante énergie, qui ne tarderont pas à comprendre dans les travaux de chaque jour qu'ils peuvent être encore d'une grande utilité au pays qui les a répudiés et proscrits.

Le temps est beau, le soleil radieux; aussi voulons-nous utiliser le jour qui vient de se lever. Dubouzet, Thanaron, Montravel et moi nous allons, en compagnie du capitaine, explorer *la Serger*; ses eaux sont peu profondes, ses courants rapides, ses bords très boisés. Nous avons fait cinq milles à peu près dans les sinuosités du courant, quand nous descendîmes pour notre déjeuner; il fut improvisé sur des troncs d'arbres à l'aide desquels nous allumâmes un grand feu.

De tous les côtés et dans chacune de nos excursions, nous trouvons sur le rivage la trace du passage récent ou ancien de quelque navigateur: ici c'est une

inscription à la mémoire de quelques matelots anglais naufragés dans un canot pendant les explorations du capitaine King; là un poteau surmonté d'un baril, hasardeuse poste aux lettres où nous trouvons une foule de papiers écrits à l'encre ou au crayon, donnant des détails sur une navigation plus ou moins heureuse, et invitant tout voyageur à les faire parvenir à leur destination. Nous aussi, au retour, nous confiâmes quelques-uns de nos secrets au baril protecteur, et ce n'est pas sans une bien grande joie que nous avons appris plus tard que nos lettres étaient arrivées à bon port.

Comme nous avions encore quelques jours à rester au mouillage, chacun de nous se livra avec ardeur au plaisir de la chasse ou de la pêche. Dans une seule de nos excursions, je tuai dix-huit pièces de gibier, et le maître calfat, plus intrépide et plus habile que moi, fit une véritable Thébàide du sol qu'il avait parcouru. Les oies, les canards, les grives et une immense quantité de perroquets, voilà surtout les familles ailées dans lesquelles nous répandions le deuil.

Quand on s'est trouvé jeté dans un pays aussi curieux à étudier, les détails deviennent nécessaires. Je dois donc vous parler d'une nouvelle excursion à la haute montagne du Tarn, qui se dressait à l'O. Plus heureux que nous dont la brume a rétréci l'horizon, d'autres explorateurs, ayant atteint le piton, pourront décrire l'aspect général du pays; c'est assez pour nous de leur indiquer la route à prendre, ou plutôt le chemin qu'il faut se créer.

Le 22 décembre, nous partîmes pleins de courage.

Nous étions neuf, sept officiers, deux matelots, ces derniers habiles parmi les plus habiles à se créer des ressources, intrépides, goguenards, contant à merveille et riant de leur misère comme vous riez de vos beaux jours. L'un d'eux, Lejeune, avait dû se faire prêtre, puis pharmacien ; les solitudes et les grilles du cloître lui donnèrent l'amour de l'espace et d'un air libre, et le voilà baleinier ; lui, homme de haute stature, athlète infatigable, robuste piéton, matelot insultant à la tempête qui mugit, à la foudre qui éclate, à la mort qui se dresse.... Voilà de ces compagnons de voyage que je vous souhaite à vous qui visitez les continents, à vous qui sillonnez les mers.

Son camarade, Rochefort, avait les allures, le langage et les mœurs d'une jeune novice ; et comme il chantait à merveille et que sa mémoire était fertile, nous le priâmes de nous rappeler les airs joyeux des opéras et des vaudevilles qui avaient charmé notre enfance.

La première partie de la route fut difficile, tant les arbres abattus par les ouragans jonchaient le sol : c'était une escalade bien plus qu'une course ; mais bientôt nous trouvâmes des éclaircis au milieu des forêts, et nous arpentâmes le terrain avec plus de liberté. Comme nul sentier n'était tracé, la boussole seule nous servait de guide, et vers cinq heures nous arrivâmes au pied de la haute montagne, but désiré de notre excursion. Cependant la journée était avancée ; il fallut se décider à chercher un gîte pour la nuit ou à la passer à la belle étoile dans ces éternelles solitudes. Aussitôt nous nous



mimes à l'œuvre : celui-ci se fit bûcheron, celui-là charpentier; Lejeune s'occupa de la cuisine; Rochefort fredonna ses romances.

Pour table, les broussailles; pour siège, le gazon et quelques troncs d'arbres; pour dôme, la voûte azurée du ciel; pour assaisonnement, notre appétit. Nous mangeâmes avec une voracité de cannibales... et l'ingénieux Lejeune trouva le moyen de dresser trois services. D'abord une turlutine, sorte de bouillie fabriquée avec du biscuit trempé d'eau et un peu de graisse. Ne faites pas fi, messieurs les Parisiens; je vous en souhaite autant pour vos jours de gala, surtout si un cordon bleu aussi habile que le nôtre vous le prépare. Vint ensuite un ragoût de petits pieds, charmants volatiles qui ne faisaient qu'une bouchée, et dont notre plomb meurtrier avait interrompu les chants et arrêté le vol; mais ici la tâche de Lejeune devint difficile, et dans son désespoir il se frappait la tête et la poitrine avec fureur.

— Qu'as-tu donc, mon brave?

— J'ai... j'ai que ma réputation est compromise, ma gloire en danger.

— Pourquoi cela?

— Eh! messieurs, ne voyez-vous pas que je l'ai perdu?

— Quoi donc?

— L'essence de tout bon repas, et ce que vous allez manger sera détestable.

— Calme-toi, mon ami; tu nous donnes un dîner de Sybarites; tes plats sont délicieux.



— Oui; mais celui que je confectionne en ce moment....

— Sera délicieux comme les autres.

— Du tout, j'ai perdu mon poivre... et sans poivre, messieurs, point de vrai bonheur à table; sans poivre, je suis pis qu'un mousse, je ne vaudrais pas un fil Carret...

— La, la, point de colère; prends cette écorce que nous avons ramassée en route, et ton poivre est remplacé.

— Du tout : je veux me suffire à moi-même. Je n'ai pas de poivre, mais j'ai du fromage, et mon fromage remplacera le poivre. Vous verrez si je suis bon à quelque chose, et si je répare mes bévues.

Le ragoût fut délicieux, en effet, et peu s'en fallut que notre ami Lejeune ne reçût de nos mains une couronne de myrte; sa modestie le sauva de l'ovation.

Enfin notre troisième service fut une oie grosse et grasse, mère de famille sans doute, que nous venions d'arracher à ses rejetons. Elle fut rôtie à l'aide de quelques branches croisées auxquelles nous l'avions suspendue. Tel fut notre délicieux souper. Fasse le ciel que nous en trouvions souvent de pareils dans le cours de notre long voyage!

Il s'agissait maintenant de nous fabriquer des couchettes pour la nuit, et le terrain sur lequel nous pîentions était imbibé d'eau. Pour nous garantir de l'humidité, nous abattîmes un nombre considérable de branches, et nous nous étendîmes sur ce lit peu moelleux, après avoir pris soin d'allumer plusieurs grands feux autour de nous. Dans la possibilité d'une attaque

de quelque bête féroces, et pour alimenter la flamme, nous veillions à tour de rôle; et le lendemain matin nous nous relevâmes un peu meurtris, mais pleins de zèle pour mener à bonne fin l'excursion projetée.

En effet, après avoir mis en sûreté nos armes, dont le poids nous eût inutilement embarrassés, nous reprîmes notre route avec ardeur, sous une pluie qui commençait à fouetter le sol.

A mesure que nous gravissions la montagne, la pente devenait plus rapide, le vent plus fort, la neige plus tourbillonnante.

Il y avait quelques périls, je l'avoue, à une course aussi aventureuse, et l'un de nous, mon collègue Hombron, se vit forcé d'y renoncer. Ses jambes ployaient à la peine, et sa tête avait le vertige. Quant à moi, comme le vent s'engouffrait dans mon manteau, j'aimai mieux recevoir les rafales neigeuses que d'embarrasser ma marche, et j'abandonnai mon chaud vêtement. Au retour, je fus assez heureux pour le retrouver, et près de lui nous recueillîmes aussi notre pauvre camarade, qui n'avait pu faire un pas, ni en avant ni en arrière, et qui nous attendait dans les plus vives inquiétudes.

Cependant, après des efforts inouïs, nous atteignîmes le sommet de la montagne, crête aiguë où la neige n'avait point séjourné, emportée par la bourrasque. Le temps était dur, nous grelottions; et malgré cette intensité de froid, nos physiciens remplissaient avec zèle et dévouement leur devoir de conscience.

La tâche était accomplie, quoique imparfaitement;



car, au milieu des tourbillons de neige et de pluie qui nous environnaient de toutes parts, il nous fut impossible d'apprécier l'aspect général du pays : l'horizon était à quelques pas de nous.

La descente s'exécuta avec une grande vitesse ; je recouvris mes épaules du manteau bienfaisant ; nous prêtâmes l'appui de notre bras à ce pauvre Hombron, qui nous priait de ne plus l'abandonner... et, à midi et demi, nous étions tous sur la plage, en face des corvettes.

Rien ne donne le goût des voyages comme les voyages eux-mêmes ; le succès d'une entreprise vous pousse à une autre. Aussi, après avoir abandonné mes camarades, m'élançai-je de nouveau dans les hasards d'une nouvelle et lointaine pérégrination ; et, qu'on ne s'y trompe pas : sur un pays vierge, au milieu d'une nature abrupte, loin de toute civilisation, il y a quelque témérité à s'enfoncer dans les clairières, à pénétrer dans les forêts, à gravir les roches escarpées. Heureusement ou malheureusement peut-être, nul obstacle sérieux ne se dressa devant moi ; je visitai sans encombre la pointe *Voces*, et rentrai à bord à cinq heures, épuisé de fatigue, mais fort satisfait de mon excursion.

Je réserve pour les notes scientifiques d'une publication importante qui aura lieu plus tard, le résultat des observations d'histoire naturelle qui m'ont continuellement occupé pendant le voyage ; seulement je me hâte de donner raison au géologue qui avait pensé qu'il devait se trouver à l'hémisphère S., comme dans l'hé-

misphère N., des terrains secondaires contenant des débris de corps organiques; mes observations vers le pôle austral coïncident de la façon la plus victorieuse avec celles de mon confrère Robert vers le pôle arctique.





## DÉTROIT DE MAGELLAN.

**Détroit de Magellan. — Suite. — Cap Froward.  
— Port-Gallant. — Détails.**

L'ordre de virer au cabestan fut donné ; la mer était calme, le vent très léger, et la brume, quoique sensible, se trouvait tiède et n'obscurcissait pas assez l'horizon pour nuire à nos manœuvres. Nous courons au S., *l'Astrolabe* et *la Zélée* voyageant toujours de compagnie, se renvoyant également les craintes et les espérances, toutes deux animées du plus chaud enthousiasme.

Tout à coup le cap Froward se présente de l'avant, et nous touchons presque de la main cette pointe mé-

ridionale des deux Amériques, ce dernier soupir ou cette première vie de l'immense chaîne de montagnes qui va se perdre là-bas, là-bas, dans les glaces du pôle arctique.

Ici la route fait éperon, et désormais nous courons au N.-O. Nous glissons avec assez de rapidité devant la baie protectrice des navires de Bougainville, et le lendemain soir nous mouillons au port Gallant; nous avons alors franchi à peu près les trois quarts du détroit.

Comme je l'ai déjà fait observer, le terrain, qui vers l'E. est tout-à-fait humble et bas, s'élève à mesure que l'on court vers l'O.; et nous voici complètement encaissés dans de hautes montagnes. Nos hydrographes ne perdirent pas de temps; j'avais aussi, en ma qualité de géologue, des études à terminer; et comme nous n'avions que vingt-quatre heures devant nous, je m'armai de courage et me mis en route vers une crête élevée que j'appellerai montagne *des cristaux*, à cause des jolis échantillons que je ramassai sur toute sa surface.

Le plateau n'a pas plus de cinq à six cents mètres, et cependant il me fut assez difficile d'en atteindre la cime. Je cheminaï long-temps sur une crête aiguë dont le pied à gauche se baignait dans un large torrent, tandis que la partie E. plongeait verticalement dans un golfe parfaitement abrité.

Dès que mon ascension fut achevée, je me vis assailli par une de ces rapides bourrasques qui démâtent les navires et les brisent contre les roches. Je tins ferme quelques instants, puis je m'assis et me cramponnai à



un roc ; les cailloux volaient, les blocs de schistes roulaient dans l'abîme. Plusieurs fois je courus le danger de la vie ; mais je ne descendis que lorsque mes observations furent achevées.

Là-haut, c'était la tourmente avec toutes ses fureurs ; à l'abri du mont, c'était le calme avec toute sa quiétude. Je recommande le golfe que j'indique aux navigateurs égarés dans le détroit, où l'on ne saurait trop s'assurer un bon mouillage.

Le panorama qui se déroula devant moi, dès que j'eus atteint le sommet de la montagne des Cristaux, est de toute magnificence. Le détroit s'étend en longs rubans accidentés jusqu'à une distance de plus de dix lieues ; les terres qui l'environnent se modulent avec toute leur variété, et çà et là, dans le chenal, un nombre considérable de petits îlots dominant à peine le flot qui les ronge.... Sur ma tête, le ciel avait la limpidité de l'azur le plus diaphane ; à l'est, une brume épaisse envahissait l'horizon ; mais du côté de cet immense Océan Pacifique que nous brûlions de sillonner, les rayons du soleil couchant se reflétaient avec un éclat à blesser le regard.

Tout est imposant dans cette Amérique dont nous foulons une des extrémités : les végétaux, les forêts, les fleuves, les torrents, les montagnes ; partout une nature puissante et jeune, partout des dômes éternels de verdure ; le Chimborazo et le Cotopaxi, le condor qui fouette leurs têtes blanches de son aile vigoureuse, le crocodile qui patauge dans les marécages, le redoutable pampéro qui décapite les fronts les plus robustes,

et ces hommes de fer insoumis à la civilisation, qu'ils viennent combattre jusqu'aux portes des cités royales.

Voyons si l'Asie nous présentera les mêmes phénomènes ; voyons si en Asie nous éprouverons les mêmes émotions.

Que je n'oublie pas un immense glacier sur lequel je planai quelques instants du sommet de la montagne, et dont l'aspect effrayant faillit me donner le vertige. Ce sont là de ces tableaux que l'imagination garde religieusement jusque dans la tiédeur de la vieillesse la plus reculée.

J'avais compté sur une absence de quatre heures au plus ; mais l'attrait des sites que j'avais parcourus, les difficultés du trajet, les périls mêmes qui m'entouraient de toutes parts, ne me permirent d'arriver à bord qu'à la nuit bien avancée, tout meurtri, tout déchiré, et tout fier d'avoir accompli un devoir de plus.

Le matin du 54 décembre, la brise s'étant levée de l'O., nous reprîmes la route déjà parcourue, et nous vîmes bien que nous devions renoncer à l'espoir de traverser de bout en bout le détroit célèbre de Magellan. En mer surtout, c'est le caprice des éléments qui trace la route, et l'éloignement ne fait pas la distance.

En quelques heures nous atteignîmes la baie de Saint-Nicolas, visitée jadis par Bougainville, parrain d'une grande partie des criques et des anses qui accidentent ces rivages éloignés. Les noms du chevalier de Bournan et de Dubouchage rappellent ses compagnons ; ceux de cap Remarquable et de l'îlot de l'Observatoire attestent ses observations ou ses travaux.

A peine mouillés, chacun de nous se rendit à terre pour ses petites excursions, et l'on projeta une expédition sérieuse pour le lendemain.

En effet, dans deux canots, le commandant d'Urville (car il faut le nommer au moins une fois), le capitaine de la *Zélée*, plusieurs autres officiers et moi, nous partîmes pour explorer la rivière de Gennes, large à son embouchure, mais diminuant bientôt sensiblement de largeur et de profondeur. Elle est tellement obstruée de troncs d'arbres entraînés par les torrents, qu'il est impossible de la remonter bien haut. A peine avions-nous fait deux milles que les difficultés nous arrêtaient, et nous descendîmes sur le rivage pour déjeuner. Nous étions tous d'une gaité folle; le champagne fut sablé, et le commandant, faisant trêve à sa gravité ordinaire, se joignit à nous dans les élans d'une joie que la sérénité du jour rendait encore plus bruyante. Nous le remerciâmes pour les médailles qu'il nous avait distribuées la veille, et, selon notre habitude, nous achevâmes notre repas en buvant au succès de notre expédition.

Au milieu du cataclysme de paroles éclatantes qui nous échappaient, le chef d'expédition adressa la même question à chacun de nous en particulier, en nous invitant à y répondre avec la plus grande franchise.

— Voyons, messieurs, vous savez que nous allons piquer vers le pôle sud, nous enfoncer dans les glaces australes; jusqu'à quel degré voulez-vous que nous poussions?

— Jusqu'à soixante-seize.



— Jusqu'à soixante-dix-huit.

— Bah ! bah ! s'écria-t-il avec enthousiasme, nous irons jusqu'à quatre-vingt-deux.... Et l'on but à la réussite de cette audacieuse entreprise.

Hélas ! la parole du commandant ne fut point prophétique. Mais n'anticipons pas sur les événements, et achevons en quelques lignes nos dernières observations sur les sites qui nous entourent.

Où M. de Bougainville n'a pas dit vrai, ou le cap Remarquable, qu'il a décrit et signalé, a changé de forme et de nature. Il n'est point composé de débris de coquillages en couches, mais bien de galets entassés sans régularité. Si nous fouillions scrupuleusement dans les relations de nos confrères, que d'erreurs aurions-nous à signaler ! Tâchons que ceux qui viendront après nous n'aient pas le même reproche à nous faire.

Le 3 janvier, nous levons l'ancre et nous repassons devant le port Famine. Un canot se rend à terre pour confier quelques lettres et quelques dépêches au baril indicateur hissé sur le poteau du rivage, et le 4, nous mouillons devant la terre des Patagons.

Je vous l'ai dit, le détroit est large à son embouchure, puis il se rétrécit rapidement et s'élargit de nouveau ; c'est là que nous jetâmes l'ancre.

Le voilà donc ce peuple nomade, indompté, dont les voyageurs et les historiens ont fait tant de récits fabuleux ! Sur son pays plat, sans arbres, légèrement ondulé, sablonneux, il vit dans un mouvement perpétuel, comme s'il voulait errer çà et là avec les brises carabiniées qui le visitent. Monté sur de rapides coursiers, il

envahit l'espace ; et quoique fuyant toute civilisation , il aime assez à se trouver en rapport avec les Européens qui viennent mouiller sur les côtes. C'est une nature bizarre , exceptionnelle , que celle de ces hommes de fer , vivant sous un ciel rigide , couverts de peaux de bêtes , et ne voulant ni huttes , ni villages , ni cités ; ils campent là ou là , partout où le caprice les arrête , fichant en terre deux ou trois pieux , et s'abritant sous leurs peaux de jaguar , de cheval ou de guanake , sorte de quadrupède de la famille des chameaux , et dont ils font leur nourriture habituelle. C'est le même animal qui , sous le nom de *lama* , rend tant de services aux habitants des Cordilières ; les Patagons ont préféré le laisser à l'état sauvage.

Tenez , voyez les feux qu'ils ont allumés sur les mornes de la côte. Les voici maintenant arrivant par bandes ; nos canots veulent aborder ; ils se présentent et nous indiquent la plage la plus sûre et la plus facile. A la bonne heure , c'est là de l'humanité , de la confiance ; nous aurons à raconter.

Tous les archipels du monde ont un mot privilégié pour fraterniser avec les peuples visiteurs. Ici ce mot est *Chaoua*. Avant d'aborder , nous le prononçâmes d'une voix éclatante ; les Patagons , enchantés , le répétèrent ; tout fut dit : nous vécûmes en paix au milieu d'eux.

Tous les individus qui nous entourèrent avaient de cinq pieds six à cinq pieds dix pouces français. Quelle nature ! Ils étaient gros , charnus , bien bâtis , se drapant avec aisance et grâce dans leurs peaux élastiques ; leur



teint est bronzé, leur nez droit, leur figure ovale, leur œil petit, mais éclatant, leur chevelure épaisse, noire et flottante sur les épaules; presque tous la fixent à l'aide d'un bandeau qui lui laisse toute sa liberté, mais l'empêche de couvrir la face au milieu de leurs évolutions. Quelques-uns d'entre eux, montés sur leurs chevaux, se plaisent à les faire manœuvrer, et c'est un spectacle fort divertissant, je vous assure, que de voir deux ou trois hommes en croupe lancés à bride abattue au milieu des ondulations de ces plaines de sable. Leur selle est une peau fortement liée à l'aide d'une sangle; ils ont rarement des étriers, et les cavaliers qui s'en servent n'ont qu'une petite lanière formant à l'extrémité une sorte d'anneau dans lequel ils font pénétrer l'orteil.

Contrairement à presque tous les peuples de la terre vivant dans les solitudes, les Patagons ne portent sur leur corps aucune trace de tatouage. Chez ceux-là, ces dessins sont les insignes de la souveraineté, souvent aussi une histoire parlante des hauts faits de leur famille. Si les Patagons ont des chefs, et cela doit être, rien ne les distingue à l'extérieur, si ce n'est peut-être la richesse du bandeau de leur chevelure.

Les armes des Patagons sont quelques fusils achetés aux Européens ou aux Espagnols du Rio-Negro, de grands couteaux, et surtout ce lacet à boules qu'ils ont emprunté aux *Gaoutchos*, leurs rivaux, ou plutôt qu'ils leur ont légué. Ce lacet est une lanière élastique de huit à dix pieds de longueur, aux deux extrémités de laquelle se fixe un lourd galet. Quand ils ont à com-

battre un homme ou un quadrupède, ils font tourner la courroie sur leur tête et la lancent avec une adresse merveilleuse, de telle sorte qu'elle enlace l'ennemi. On voit aussi de ces lacets à triples branches et conséquemment armés de trois pierres. Cette javeline d'une nouvelle espèce est une arme meurtrière entre les mains des Patagons.

C'était encore un spectacle fort curieux que de voir tous ces individus, hommes et femmes, se grouper avec empressement autour de nous, planter leurs tentes à peu de distance du débarcadère, et attendre là les échanges qu'ils pensaient que nous serions avides de leur proposer. Les petits miroirs, les colliers, les verroteries obtinrent peu de succès, et nous comprîmes dès lors que la coquetterie joue chez eux un rôle très secondaire. Il est vrai que nous sommes à trois mille lieues de l'Europe civilisée. Ce qu'ils préféraient, c'étaient de grands couteaux, des haches, des sabres; voyez : l'utilité, la défense. En échange, nous reçûmes des lacets à simples ou triples lanières, mais surtout des peaux de jaguar et des plumes d'autruche.

Disons, à la louange et à la honte des dames de la Patagonie, qu'elles étaient parfaitement couvertes de peaux, sans doute par une prudence bien méritoire; mais qu'elles n'eurent pas beaucoup à se défendre contre nos attaques, car elles étaient d'une saleté remarquable : peut-être est-ce là une coquetterie du pays.

La journée avait été orageuse; le vent de N.-O. soufflait avec une violence extrême, et comme nous recon-

nûmes l'impossibilité de recevoir des canots du bord, il fallut bien se résoudre à camper avec les Patagons et à tâcher de réparer au milieu d'eux nos forces épuisées par une longue diète. En fouillant nos carnassières, nous y trouvâmes une trentaine de petits oiseaux, innocentes victimes auxquelles nous donnâmes une large tombe ; et quoique nous fussions partis avec quelques biscuits, notre générosité et notre imprévoyance nous firent faire un bien mauvais repas. Le brave Lejeune en eût rougi de honte, ou plutôt il aurait bien su nous improviser un splendide festin, pourvu toutefois que le poivre ne lui eût pas fait défaut.

Cette visite chez les Patagons eut cela de rare et d'heureux dans l'histoire des voyageurs : c'est que la franchise et la loyauté ne cessèrent d'exister dans nos relations ; que les lambeaux de viande sèche que nous en reçûmes étaient bien préparés ; qu'ils mirent un grand soin à nous abriter contre la tempête ; et nous sommes convaincus aujourd'hui que tout indomptés que sont ces hommes, les plus grands de la terre par leur stature, il faudrait peu de chose peut-être pour leur faire accepter les bienfaits de la civilisation.

Que je n'oublie pas de vous dire que parmi eux nous reconnûmes cinq étrangers : quatre matelots pêcheurs de phoques abandonnés sur la plage par leurs navires, qui nous demandèrent passage, et que nous laissâmes plus tard au Chili ou ailleurs ; le cinquième était un habitant de Buenos-Ayres qui avait fui la ville et accepté avec amour la vie aventureuse des Patagons.

Dans mon avidité d'excursion, je me jetai, le len



demain de mon arrivée, bien loin de la peuplade qui nous avait si bien accueillis; et quoique le soleil se perdit déjà à l'horizon, j'oubliai tout-à-fait la corvette; je revins fort tard, et je me vis forcé de passer la nuit au milieu de mes nouveaux hôtes, sous une tente à demi protectrice, où le froid m'empêcha de goûter le sommeil.

Je profitai de mes heures de calme pour étudier dans tous ses détails la vie nocturne des Patagons. Devant chaque tente un feu modeste; de distance en distance je voyais la flamme ondoyer; les Patagons piétinaient auprès, s'accroupissaient, et faisaient rôlir quelques bribes de chair qu'ils avalaient avec voracité. Plus tard, l'un d'eux se détacha et alla donner ses soins à une femme souffrante étendue sur des peaux. Le médecin de nuit, à genoux, fit quelques passes de la main, quelques grimaces ridicules, nazilla des patenôtres et se retira sans attendre l'efficacité de son remède. Après avoir fait le tour du camp sans autre incident, je m'arrêtai près de la tente de celui qu'on avait nommé le chef; je le saluai, et comme il me montra du doigt, non loin de nous, le gîte de l'un de mes compagnons, j'appelai, et le phrénologue Dumoustier me répondit.

— Que faites-vous là, mon brave? lui dis-je.

— J'observe.

Singulière manière d'observer, en effet, que de s'enfoncer sous un grand amas de peaux et de se livrer au sommeil le plus profond.

Le voyageur qui arrive dans un pays ignoré ou sau-

vage doit s'estimer heureux d'y rencontrer un homme capable de lui donner des détails précis sur les mœurs et les habitudes qu'il cherche à décrire ; aussi m'empressai-je de profiter de la circonstance favorable qui m'était offerte, et j'allai visiter l'Européen vivant depuis quelques années au milieu de la peuplade hospitalière dont nous avons déjà une si haute opinion. C'était un Espagnol né à Barcelone, d'où il partit un beau jour comme marin sur un navire de commerce qui vint toucher à Buenos-Ayres. L'immensité des mers lui donna le goût de l'indépendance : il déserta ; et comme les Patagons étaient arrivés dans la cité argentine pour leur trafic de peaux de bêtes et de plumes d'autruche, il se proposa au chef de la famille nomade, et fut accepté. Cette vie errante convenait à ses allures ; il devint Patagon par son humeur belliqueuse et son ardent désir des excursions. Plus tard, il se maria, il eut des enfants ; aujourd'hui ses affections de famille le retiennent plus que jamais dans ces immenses solitudes.

Si vous saviez, me dit-il, combien ce peuple est bienveillant, bon, généreux ! Jamais le meurtre n'a signalé sa puissance sur l'étranger naufragé dans ces parages ; jamais navire n'a été pillé ; jamais de fraude n'a été commise dans les échanges ; et si quelque individu, par hasard, est vu enlevant clandestinement un objet quelconque, il est rigoureusement châtié, car on le méprise dans la peuplade : le mépris chez eux est le fer du bourreau européen.

Mais ce qui a lieu de surprendre l'étranger qui



A. Legrand del.

Lith. Rigo l<sup>re</sup> et C<sup>ie</sup> Richer J.

# CHEF DE PATAGONS EN TENUE DE GUERRE

Berquet et Pelton. Editeurs.

11, rue du Théâtre.





nous visite, poursuit l'Espagnol, avide et heureux de raconter dès que j'eus forcé son humeur taciturne, c'est la justice et l'humanité qui règnent dans la distribution des vivres. On organise une chasse; les hommes seuls y prennent part. Eh bien! au retour, chaque famille a sa portion égale et proportionnelle de nourriture, soit qu'elle ait envoyé ou non un ou plusieurs de ses enfants à la poursuite du guanaque, du jaguar ou de l'autruche.

Le chef de la peuplade n'a d'autorité réelle qu'en temps de guerre. Vous avez vu celui que nous nous sommes choisi : il est fort, robuste, intrépide. Des querelles s'engagent; il se revêt de sa tunique de peau taillée comme la soutane de vos prêtres, laissant toute leur liberté aux bras et aux jambes; il s'arme d'un sabre européen et se coiffe d'un casque surmonté de plumes de diverses couleurs : en France on l'appellerait un héros.

Le mariage se conclut sans de grands apprêts. On se présente à une famille, on fait la demande, et si elle est agréée, un immense festin est préparé; le cheval est immolé au profit de tous.

Dans les funérailles on enterre également avec le guerrier son coursier, le plus fidèle compagnon de ses exploits et de ses périls.

Je reçus les confidences de l'Espagnol en lui témoignant toute ma gratitude, et il me parut si satisfait de la vie aventureuse qu'il s'était créée, que la violence seule pourrait aujourd'hui le rendre à nos mœurs européennes.



C'est que dès qu'une fois on a respiré l'air de la liberté, nos rues, nos cités populeuses, nos routes rétrécies sont des prisons dont on brûle de s'affranchir.

## SOUS VOILES. — GLACES.

**En mer.—Navigation dans les glaces.— Archipels.  
— Détails. — Scorbut. — Arrivée au Chili.**

C'est ici que commence, à proprement parler, ce périlleux voyage entrepris avec tant d'enthousiasme. L'Atlantique n'a de secret pour aucun navigateur; les côtes qui la bornent à l'E. et à l'O. sont connues, souvent visitées, et vous trouvez partout des abris sûrs contre les tempêtes. Cet océan est une route publique où l'on se promène, où l'on ne navigue pas. Cependant n'embellissons pas trop le tableau, et Dieu vous garde des terribles *raz de marée* qui se font sentir dans les Antilles, et surtout des épouvantables coups de vent qui font tourbillonner à l'air les constructions les plus solides, les navires les plus vigoureux.

Çà et là encore, vous vous trouvez dans une navigation tropicale, au milieu d'une agglomération imprévue de trombes gigantesques qui courent avec les vents; et gare à vous alors si elles s'ouvrent sur votre navire ou si elles éclatent auprès de vous; la catastrophe vous entraîne, vous engloutit, et votre pays attristé envoie vainement à votre recherche : la mer garde bien ce qu'elle garde.

Les matelots au long cours disent, dans leur énergique langage, que la Méditerranée est un plat à barbe où l'on ne peut virer de bord sans avoir le beaupré sur la terre. Cela est vrai; mais les lames de la Méditerranée sont courtes, rageuses, et les ouragans qui les soulèvent ont jeté bien des cadavres de navires sur les récifs qui les bordent. Laissons donc à chaque mer sa part de fatigues et de dangers.

Une brise soutenue de l'O. nous poussa bientôt au large; nous pûmes voir à tribord les humbles caps Saint-Sébastien et Arénas, deux pointes orientales de la terre de Feu. Un peu plus à l'E., après le détroit de Lemaire, se dresse la *terre des États*, haute, imposante, creusée par des criques profondes, incessamment tourmentées par les tempêtes australes.

Nous la laissâmes loin de nous à l'O., et nous ne vîmes pas sans émotion passer à contre-bord un navire auquel nous nous serions estimés heureux de demander des nouvelles de notre Europe... Mais il s'éloigna de nous, et les corvettes continuèrent de piquer dans le S.-E.

Glace ! glace ! devant nous !... C'était le 13 janvier.



Il y a des époques dans la vie qu'on n'oublie jamais. Dans une navigation au milieu des archipels les plus nombreux, le navire cingle en sûreté pourvu qu'il puisse maîtriser les vents, car la science lui a dit où sont les rochers sous-marins qui ouvrent les quilles, les rescifs contre lesquels vont se briser les coques, les courants qu'il faut soumettre, les ports où l'on peut s'abriter; et, en cas de naufrage, une terre hospitalière est là où le matelot peut trouver du pain, un asile, une espérance!

Mais ici, dans ces mers orageuses du pôle austral, mers encore si rarement sillonnées, parages inconnus, au milieu d'une agglomération de montagnes de glaces obéissant aux tourmentes qui les poussent, les pressent, les déchirent et les ouvrent, si vous heurtez un peu violemment ces masses dix fois, mille fois plus volumineuses que vos navires; si vous vous trouvez enclavés dans des passages, dans des anses formées par ces îles voyageuses... adieu, patrie! adieu, amis! Nulle terre généreuse ne recevra vos dernières confidences, et ces parages dévorateurs auront rempli leur mission.

N'importe, courons aux difficultés à vaincre, aux périls à soumettre, à la mort à braver.... Là est la gloire, et nous sommes partis pour voler à sa conquête.

A dater de ce jour jusqu'au 22, nous avons continuellement longé à tribord et à babord quelques blocs de glaces errantes diminuant de grosseur, mais augmentant en nombre à mesure que nous approchions de la banquise. Celle-ci était immense et se dessinait

à l'horizon par une zone blanche, reflet de sa surface; toutefois elle me parut plus raboteuse que celle que j'avais vue quelques années avant au pôle boréal lors de l'expédition envoyée à la recherche du capitaine Blosseville, commandant *la Lilloise*.

Ainsi, aux deux extrémités de la terre les mêmes phénomènes, les mêmes barrières à l'investigateur. La science s'arrête là.

C'est pourtant un imposant tableau à observer que celui d'une zone glacée où nous avons peine à supporter la rigueur du froid, au milieu de la saison la plus favorable de l'année; où se reproduisent heureuses des familles innombrables de poissons, de crustacés, d'oiseaux, de mollusques, comme si cette population vivace avait voulu braver la puissance de Dieu.

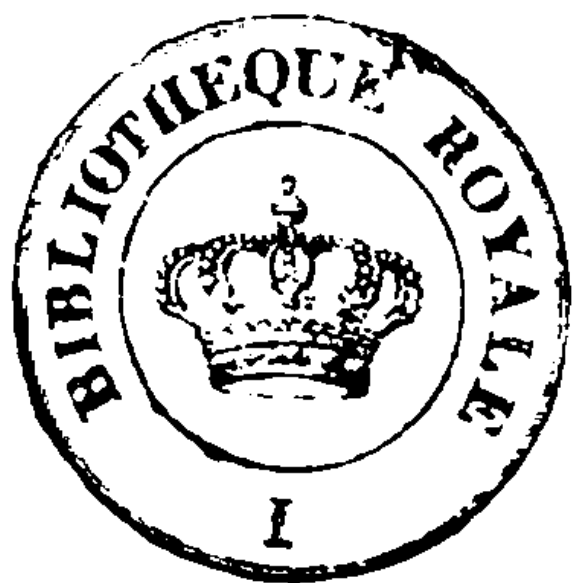
Ici, en effet, le roi des mers, ce gigantesque cétacé qui peut ouvrir un navire d'un seul coup de tête et faire le tour du monde en quinze ou vingt jours; la baleine dans ces parages ne manque point de vivres; elle engloutit dans sa gigantesque charpente des myriades de vasaux, et se joue parmi les glaces comme pour insulter à leur stérile colère. Auprès d'elle les phoques philosophes, flegmatiques habitants des pays rigoureux, dressés sur la partie postérieure de leur corps et vous regardant arriver comme des amis. Puis le manchot, cet oiseau-poisson, nageant toujours entre deux eaux, et aussi rapide au milieu des vagues qu'il est lourd dès qu'il a gagné le rivage. Sur votre tête voltige l'élégant chionis, tandis que le pétrel et le goéland s'élancent d'une aile plus rapide, et que l'albatros, poé-

tiquement nommé mouton du Cap ou plutôt oiseau des tempêtes, plane à votre zénith, et, rapide comme la balle, disparaît en un clin d'œil à l'horizon.

Ainsi de tous côtés, sur les glaces, dans les eaux, au sein des airs, une nature bizarre et curieuse; et là, au milieu de tant d'études à faire, nos corvettes aventureuses, deux navires séparés du monde civilisé, n'ayant pour guides que la boussole et les caprices des ouragans.

Cependant des taches jaunâtres s'étaient dessinées sur une des plus colossales montagnes qui nous environnaient; les opinions se trouvaient divisées sur la nature de ces colorisations, et M. Dumoulin, qui se rendit sur la glace pour ajouter à des observations précises sur ce phénomène d'autres observations plus utiles sur le magnétisme terrestre, s'assura que ces taches étaient dues à des accumulations de fientes d'oiseaux et de phoques, ainsi que je l'avais annoncé, et non à des sables ou fragments de roches, comme on le croyait généralement.

Jusqu'au 26, nous côtoyâmes la banquise, et ici comme dans le nord c'étaient les mêmes bizarreries, les mêmes singularités, les mêmes caprices sur sa surface. Tantôt la glace se dressait en élégants candelabres, tantôt c'était une statue grossièrement ébauchée. Près de nous se dessinait un dôme, plus loin pointaient des minarets; on eût dit une Nécropolis blanchie ou les débris d'une cité nouvelle renversée par quelque terrible commotion. Au surplus, le silence partout,





partout cette solitude imposante et majestueuse qui crée les religions.

Terre!... Ce cri du bord est toujours accueilli avec amour. Nous visitons, à l'aide de nos longues-vues, le piton qui domine les flots, et si le point est exact, ce doit être l'île *Lauriès*, faisant partie du groupe Powell's. Au premier aspect nous aurions dit un sol pareil à celui de la terre des États; mais, de plus près, c'est une terre tourmentée, ce sont des rochers escarpés, des champs de neige, un lieu de désolation. — Signalons en passant à l'attention des navigateurs, à la sollicitude de nos frères poussés dans ces régions australes, quelques écueils situés au N. de cette île, et dont les navires feront sagement de s'éloigner. Sur les accores de ces rescifs dormaient paisiblement des masses gigantesques de glaces, comme si elles avaient voulu se reposer de leurs courses vagabondes.

Mais nous ne voulions pas que la banquise fût un obstacle à notre excursion polaire; nous tenions à honneur d'arriver au moins à l'un des parallèles indiqués par nous à notre déjeuner de Magellan; et comme le temps grossissait et que nous avions déjà fait quelques infructueuses tentatives de mouillage, nous résolûmes de lutter contre la tempête qui venait de se dresser avec toutes ses horreurs. Veille! veille! veille! Nous ne pouvons pas fuir, car les premiers obstacles de la route vont ouvrir notre carène de cuivre; nous ne pouvons pas louvoyer, car l'espace nous manque et la colère de la tourmente nous menace de trop près.... Alerte! alerte! Tout le monde est sur le pont, tous les

yeux plongent dans les tourbillons de neige qui nous enveloppent. Les voiles sont serrées, nous mettons à la cape, une houle impétueuse nous fatigue et nous disloque; c'est un duel acharné, c'est une guerre à mort entre les éléments et nous... Voyons à qui sortira vainqueur de la lutte...

Les navires se redressent avec majesté, le chemin nous est ouvert de nouveau.

Oh! que je vous plains, vous qui n'avez pas été spectateurs au moins une fois de ces turbulences océaniques, où la puissance de l'homme se fait si bien sentir! Les vents déchainés qui tourbillonnent, les brumes épaisses qui vous envahissent, les flocons de neige qui se dressent devant vous en réseaux impénétrables, les glaces qui cheminent en sens opposés, tout ce que le ciel, tout ce que la terre, tout ce que la mer ont de violence ne veulent pas que vous alliez là ou là. Eh bien! vous capitaine expérimenté, vous à qui l'aspect de la mort n'enlève ni l'énergie ni la présence d'esprit, vous irez là et là parce que votre devoir vous a tracé la route à suivre, parce que vous avez sous vos pieds un solide navire qui obéit à vos ordres, et auprès de vous un équipage intrépide qui ne sourcille pas aux flots prêts à l'engloutir.

Nous savions bien que de grandes choses nous étaient réservées dans notre excursion polaire; voici déjà un premier feuillet de l'imposante Odyssée que j'ai promis de dérouler à vos yeux.

L'ouragan avait cessé; des vents plus courtois se le-



vèrent, et nous continuâmes notre chemin au S.-E. ; mais les brumes nous tenaient rigueur, nous étions forcés d'aller à petites voiles, et le problème semblait tous les jours plus difficile à résoudre.

Le 5 février, le ciel se dégagea ; une bonne brise du N. fit enfler nos voiles développées, et nous filions très bien nos sept nœuds au milieu des immenses glaçons contre lesquels se heurtaient incessamment les lourdes joues des corvettes. Bientôt nous nous trouvâmes tellement entourés de blocs plus ou moins accidentés, que nous étions effrayés de la route que nous avions faite. N'importe, nous ne pûmes nous résoudre à rétrograder, et pour éviter toute secousse trop violente, nous nous amarrâmes à un glaçon immense et consentîmes à suivre sa bonne ou mauvaise fortune. — Dans cette situation, très peu joyeuse, je vous l'atteste, les masses qui nous heurtaient dans leur passage nous donnaient de vives inquiétudes pour la sûreté des corvettes, et chacune des secousses que nous recevions était un prélude du sort funeste que tant d'autres navires n'avaient pu éviter. Pendant cette mortelle journée notre navigation fut lente et douloureuse ; vainement nous essayâmes de nous dégager. — Le lendemain les glaces se refermèrent sur nous comme la pierre de la tombe, et nous nous trouvâmes complètement enclavés.

En attendant qu'un rayon de soleil ou qu'un vent généreux nous dégagât, nous tuions les heures inutiles par cette gaité de bord qui n'abandonne jamais les hommes de cœur, et nous visitâmes les îles flot-

tantes qui nous environnaient. L'éternelle banquise s'étend au-delà de l'horizon ; descendons sur la banquise comme nous le ferions sur une terre nouvellement découverte. — L'équipage des deux corvettes émigre, et nous voilà tous armés de bâtons, de gaffes et de fusils, chassant les pétrels et les phoques, que nous venons poursuivre jusque dans leurs retraites les plus ignorées.

Hélas ! ce n'était pas assez des dangers que la mer vomissait autour de nous : la plus terrible des maladies qui pèsent sur les vaisseaux vint nous visiter avec toutes ses horreurs, et ce ne fut pas sans un profond saisissement au cœur que j'acquis la certitude que le scorbut allait nous envahir pendant notre enclavement dans les glaces. — L'équipage me parut triste, démoralisé, et nous n'en étions cependant qu'au début de notre longue campagne!...

Le commandant vint nous voir, il était malade, faible, enroué ; il me sembla très chagrin et fort inquiet de notre position. Il donna quelques ordres au capitaine de *la Zélée* ; mais je ne crus pas devoir lui annoncer encore l'invasion du fléau dévastateur.

Si les matelots souffraient déjà, les navires ne se portaient guère mieux. Les carcasses gardaient profondes les plaies faites par les glaçons errants, et bien des plaques de cuivre étaient enlevées de la coque. Le porte-scie, qui devait nous protéger de l'avant, avait été brisé, et nous sentions bien que si une pareille navigation devait se continuer encore, nous courions les dangers les plus imminents.

Ne croyez pas que tout soit tristesse et désolation dans les périls et les catastrophes; il y a toujours çà et là comme un rayon de lumière qui perce les ténèbres, des éclairs de naïveté, ou de poltronnerie, ou de courage, qui viennent de temps à autre égayer les scènes de deuil. Rappelez-vous ce mot gardé par mon confrère J. Arago et prononcé au moment où sa corvette plongeait dans l'abîme. L'abbé de Quélen était descendu dans le grand canot, et avec lui se trouvaient entassés les uns sur les autres des pores qu'on avait sauvés du faux-pont envahi. Comme on jetait le dernier et que l'abbé craignait sans doute de couler bas: «*Eh bien!* s'écria-t-il d'une voix endolorie, *est-ce qu'on embarque ici tous les cochons du bord?*... » Le mot fit fortune, et l'équipage en riant redoubla d'activité.

Nous errions, comme je vous l'ai dit, sur la banquise; un de nos mousses, Coulomb, monte sur le baslingage, ouvre ses grands yeux, tourne la tête à droite, à gauche, et nous dit: «*Eh bien! où est donc la ville?*»

Puérilité si vous voulez, messieurs; mais trouvez-vous ainsi que nous au milieu des glaces polaires, dans une des positions les plus périlleuses affrontées par les navigateurs, et vous me direz si le rire ne vient pas bien vite sur les lèvres au premier mot de gaité ou de candeur, comme la joie à l'âme au premier cri d'espérance!

Un plus grave épisode, et qui pouvait avoir les suites les plus funestes, a droit à quelques lignes de ma narration.

Après l'émigration générale sur la banquise et



quand nous vîmes que le vent favorable commençait à souffler, nous rejoignîmes tous le bord. Les voiles s'enflèrent; chacun de nous se félicitait d'avoir échappé à un immense péril et jetait un regard insolent vers les glaces que nous laissions derrière nous, lorsque, débouquant d'un énorme pilier, un homme s'élance et pousse des cris de terreur. — Il court, il chancelle, il glisse, tombe, se relève, et sa voix et ses gestes indiquent le plus grand désespoir. C'était Antoine Aude, maître calfat de *l'Astrolabe*, à qui de profondes méditations avaient fait pendant quelques instants oublier les corvettes. Il voyait fuir devant lui les navires; il se sentait déjà seul au milieu de ces océans de glace où il aurait trouvé une mort si affreuse. C'était la folie, c'était le délire; et les corvettes avançaient toujours. Enfin de bloc en bloc, de cascade en cascade, et après des contusions sur tous les membres, il rallie son navire bien-aimé, où il se montre à ses camarades avec une métamorphose vraiment miraculeuse : tous ses cheveux avaient blanchi.

Comme un de ses amis le raillait sur la frayeur qu'il avait dû éprouver :

— Bah ! bah ! je n'avais pas peur, dit-il d'une voix encore tremblottante; et si mes cheveux ont blanchi, c'est que j'ai voulu prendre la teinte du pays où je croyais passer mes vieux jours.

Quoi qu'il en soit, le pauvre maître calfat fit une longue maladie après ce semi-tragique événement, et tous les secours de l'art purent à peine le rendre à la santé.

Ce ne fut que le 9 février, à l'aide d'un vent frais du S. et après des efforts inouïs, que nous parvîmes à nous dégager en brisant les glaçons qui nous emprisonnaient; mais cette retraite, qui dura six heures, ne fut point exécutée sans de rudes fatigues pour nous tous. En pareille circonstance, officiers et matelots donnent également la main à la manœuvre; dans le danger les rangs s'effacent: la mort n'admet pas de distinction.

Le soir, nous reprîmes notre route à l'E. pour chercher un nouveau passage à travers la banquise. Efforts inutiles! Jusqu'au 44, tantôt poussés par un vent généreux, tantôt à demi voilés par les brumes ou par d'épais réseaux de neige, nous courûmes à peu près dans le même parallèle, 62° de latitude; mais de ce jour, après avoir atteint le 55° de longitude aux environs des terres de Sandwich, le commandant crut devoir renoncer à de nouvelles tentatives, et c'est alors aussi que je me vis forcé de lui apprendre que le scorbut sévissait sur l'équipage avec une incroyable intensité. Les corvettes virèrent de bord, et, contraints malgré nous de donner un démenti à nos paroles provocatrices de Magellan, contre les impossibilités d'une navigation plus antarctique, nous reprîmes notre route vers les archipels des Powel's et New-Shetland, où nous comptions puiser d'utiles et curieux renseignements.

Dans la nuit du 46 au 47, tandis que nous nous croyions éloignés de tout péril, le cri de *veille! veille!* retentit plus fort que jamais... Mais il était trop tard

pour exécuter aucune manœuvre... Nous filions quatre nœuds au moins, et nous rangeâmes de si près une énorme montagne de glace, que les hommes de quart en éprouvèrent une impression de froid très sensible; peu s'en fallut aussi que ce ne fût là le dernier élan de la corvette.

Nous voici de nouveau en vue des îles *Powel's*; l'aspect s'en dessine toujours grandiose; leurs surfaces planes sont couvertes de neige et tranchent fortement avec des roches verticales qui se montrent toujours d'un brun foncé. Cependant çà et là je remarquais des teintes d'une verdure sombre, et par intervalles aussi quelques touffes plus colorées qui semblaient annoncer des arbustes d'une certaine hauteur. Des habitants, point; les seuls êtres vivants qui visitent ces lieux de désolation sont les phoques, les pingouins, les manchots... quelques oiseaux voyageurs... et la rapide baleine faisant tourbillonner les eaux qui les emprisonnent. Toutefois, tel fut l'effet du contraste, que je trouvai, à mon retour de la banquise, les îles *Powel's* beaucoup moins effrayantes que lors de ma première visite.

Le commandant mit en panne; nous imitâmes sa manœuvre, et les grands canots des deux corvettes piquèrent à terre. Dubouzet et moi fûmes les seuls qui descendirent. Quel ne fut pas notre étonnement de trouver des roches de sédiment en couches presque verticales, en place de roches volcaniques que la conformation extérieure des terres semblait indiquer! Nous abattîmes quelques manchots; et dans l'impossibilité où nous nous trouvâmes de nous éloigner du rivage à



cause de la pente rapide des falaises de roches, nous revînmes à bord, heureux encore de cette excursion qui n'avait duré que quelques heures. Il y a de la vanité à se dire : Nul pied européen n'a foulé ce sol avant moi.

Les 21 et 22 février, nous étions encore en vue des *Powel's* et des îles inaccessibles, faisant peu de route; mais les jours suivants la brise souffla plus fort, et le 23 nous arrivions en vue de l'archipel des *New Shetland*. L'île de *Clarence*, de forme pyramidale, se dégage d'un rideau de nuages gris; puis nous glissons devant les îles *de l'Éléphant*, *O'Brien*, *Aspland*; l'île *Narrow* offre un pic très élevé d'apparence volcanique. Toutes ces côtes sont très escarpées, et leur base est parfaitement dégagée de glaces. Sur les plateaux et les penchants des collines se remarquent de la neige et des affleurements de roches.

Le 26 février, nous étions près du volcan de *Bridgman*, et les canots furent expédiés pour l'explorer. J'étais encore de la partie; mais la houle déferlait avec tant de violence qu'il nous fut impossible de débarquer... Vainement nous fîmes le tour de l'îlot pour chercher une petite crique abritée; à chaque détour nous étions accueillis par les chapitres de pingouins se tenant debout sur leurs larges pattes palmées; et en glissant par le N. de l'îlot, nous vîmes s'échapper de sa paroi presque verticale d'abondantes fumeroles : c'est là un des volcans les moins élevés du globe, et malgré sa petite étendue et sa modeste hauteur, la glace et le feu semblent s'en disputer la possession.



Le grand d'après J. Lebreton

Lith. Rigo l<sup>re</sup> et C<sup>re</sup> Richer 7.

TERRES LOUIS - PHILIPPE

Découvert le 28 Février par les corvettes l'Atalante et la Zélée.





C'est près de là aussi que surgit au milieu des flots le fameux volcan *Déception*, qui peut-être a déjà poussé à l'air ses agitations dernières. Il peut avoir de dix à douze lieues de circonférence, et la hauteur de ses parois circulaires est à peu près de soixante à quatre-vingts mètres. Sa partie intérieure est un vaste bassin dans lequel les flots se sont frayé un passage et ont lutté victorieusement contre le bitume et la lave, qu'ils ont étouffés. Ainsi, près du pôle, le feu et la glace sont en guerre permanente : le premier pour bâtir un nouveau monde, la seconde pour l'engloutir.

Nous passâmes assez près du cratère pour remarquer que des couches de glaces et de cendres superposées formaient comme des étages ou des échelons de cette île, la plus curieuse qu'aient vomie les océans.

En piquant plus au S.-O., nous nous trouvâmes de nouveau en face de la banquise courant E. et O., et par-dessus celle-ci on apercevait une terre du même gisement; nous la côtoyâmes les jours suivants. Au loin, de hautes montagnes dont les arêtes seules se montrent à découvert; près des rivages, des rochers détachés et d'énormes blocs de glaces se reposant sur leurs accores. C'est à cette terre que nous avons imposé le nom de *terres françaises*, ou terres *Louis-Philippe*, et chacune de ses pointes, de ses anses, fut baptisée du nom des officiers des corvettes.

Nous étions à l'époque du carnaval, ces jours de folie s'écoulèrent pour nous dans une tristesse profonde. Quelques matelots hissèrent d'un air morne un fantôme de mascarade; la plupart sentaient qu'ils cou-

vaient une maladie mortelle, et je comprenais mieux qu'eux tous combien nous avions besoin de repos.

Il était temps de quitter les froids parages de l'Océan austral, où la brume se promène si dense que les navires, pour leurs signaux, se voient contraints de sonner la cloche, dont le tintement plus ou moins sonore indique la position de chacun d'eux.

Nous fîmes route vers le N.-O., et ce ne fut pas sans un vif transport d'enthousiasme que nous vîmes enfin briller au ciel ces étoiles dont l'éclat nous avait été interdit depuis près de deux mois; c'étaient des amis que nous retrouvions après une longue absence et dont nous pouvions suivre la marche au milieu de nos nuits plus sereines.

Hélas! ici se déroule une triste page de notre douloureuse histoire; ici un de nos plus joyeux matelots, Le Preux, ouvre la longue liste des malheurs qui doivent nous frapper. Le scorbut l'avait saisi dans les glaces; torturé par le mal physique et peut-être aussi par la nostalgie, le plus redoutable des fléaux qui pèsent sur l'humanité, il nous dit adieu dès les premiers pas du voyage qu'il espérait accomplir jusqu'au bout.

Là, dans le faux-pont silencieux, un homme venait de rendre le dernier soupir au milieu d'une trentaine de malades sur la vie desquels j'avais à veiller... Je le fis coudre dans une toile et jeter clandestinement par un sabord. Le flot s'ouvrit, puis se referma, puis tout fut dit... Où est la tombe de Le Preux?...

Je l'avoue, mon cœur était brisé, mes espérances éteintes... Nous n'avions presque plus de bras pour la



manœuvre; sept ou huit de mes malades n'avaient plus, selon les apparences, que quelques heures à vivre, et tous ceux-ci, sans contredit, eussent suivi le sort de Le Preux si la brise, plus favorable, ne nous eût poussés avec force vers des parages plus bienfaisants.

Nous voici sous un ciel généreux, sous une brise pleine de courtoisie... Terre!... c'est le Chili... Salut à un sol hospitalier! salut à des hommes!



## CHILI.

**Talchanano. — Voyage aux Cordillères. — Mœurs.  
— Épisodes.**

D'abord la Méditerranée, les Baléares et Gibraltar ; puis l'Atlantique, Ténériffe et le Brésil tout pailleté de sa puissante végétation et de son ciel toujours d'azur ; puis les côtes de cette république Argentine en guerre permanente avec la civilisation comme elle l'est avec les terribles pampéros qui la nivellent ; puis le célèbre détroit de Magellan et les peuples nomades qui parcourent les parties méridionales de l'Amérique ; puis se dresse la terre de Feu... et nous entrons dans les glaces australes.

Affranchis d'une navigation monotone, vainqueurs des premiers dangers d'un voyage qui doit être si long



encore, nos deux navires se balancent avec majesté sur les flots océaniques et se reposent sur leurs câbles tendus dans une rade spacieuse et paisible, en face d'une nature magnifique, au milieu d'une nation qui nous accueille comme on accueille des amis.

Hélas! nous avons besoin de tous ces bienfaits! Équipages et navires étaient *déralingués*, pour nous servir de l'expression pittoresque des matelots. Ceux-ci, vaincus la plupart par le scorbut, abattus par la crainte de le voir sévir avec plus d'intensité encore; à moitié soumis, malgré leur énergie, par les rigueurs d'une température inconstante et glacée, ne se sentaient pas seulement malades dans le présent, mais ils l'étaient déjà dans l'avenir, et l'amour-propre seul leur faisait envisager d'un œil serein les dangers qui se dressaient devant eux dans une navigation si longue et si ardue.

Et voyez : tout était d'accord pour désoler nos regards et notre pensée; les carènes des corvettes se trouvaient entamées en plusieurs endroits, les cuivres roulés se détachaient des bordages; les mâts étaient endoloris, les voiles déchirées; on eût dit deux cercueils se promenant sur les océans.

Il fallut porter à terre les hommes que le scorbut avait saisis. Ces regards vitrifiés, ces membres grêles, cette chevelure suintant une sueur fétide, ces joues creuses, ce teint hâve, tous ces hommes à demi cadavres, auxquels nous avons craint de dire un dernier adieu... toutes ces calamités, je vous l'atteste, nous faisaient désirer une relâche avec cette ardeur de l'A-

rabe qui soupire au milieu du désert après l'ombre et la fraîcheur de l'oasis.

Cette halte est donc déjà une récompense ; mais là aussi nous attendent de nouvelles études, de nouvelles fatigues, et nous ne sommes pas gens à nous arrêter dès les premiers pas de notre course.

Après vingt jours de mouillage, l'état sanitaire de nos hommes me laissant quelque tranquillité, je quittai Talchauano avec l'intention d'aller visiter le célèbre volcan d'Antuco, l'un des plus formidables des Cordillères. Les préparatifs étaient longs, difficiles, car mon absence devait durer une douzaine de jours ; mais je trouvais tant de bienveillance, tant d'aménité chez les habitants de la ville, que tout embarras me fut épargné. Je me plais à citer avec reconnaissance et en première ligne MM. Mathieu, Bardel, Serrano et Gaspard, qui ne reculent devant aucun sacrifice et qui accueillent avec la plus franche cordialité tous les étrangers qu'une bonne étoile conduit chez eux. Peu de paroles, peu de promesses, beaucoup de faits ; leurs services sont si empressés qu'ils vous disent merci alors que vous acceptez sans façon ; ce n'est pas une froide politesse européenne, c'est une fraternité d'âme ; vous arrivez, vous saluez, vous êtes amis.

Un cheval pour moi, un pour mon guide, une mule pour mon bagage. Ce bagage se composait de mes instruments de travail et d'un matelas. Quant aux vivres, quelques galettes de biscuit et les ressources que nous devions trouver en route. Ne parlez pas de voiture dans ce pays si près de la civilisation, si loin de la sau-



vagerie ; car à peine avez-vous une route *fréquentable*, une route assez large de Talchauano à Conception ; hors de là, ce sont partout sentiers étroits, raboteux, escarpements difficiles, fondrières et ravins ; nul pont jeté sur les torrents qui de toutes parts accidentent le terrain d'une façon si pittoresque.

Eh bien ! tant mieux pour moi qui aime à étudier une nature vierge, un sol peu nivelé : ce que je veux, c'est une lutte plutôt qu'une promenade ; le repos me fatigue, la course me délasse, surtout quand mon regard et mon intelligence sont occupés.

J'avais été averti qu'il me fallait des armes ; j'en pris. Je couvris mes épaules du *poncho* national, pièce de drap carrée avec une fente au milieu pour le passage de la tête. Je me coiffai de ma casquette à galon d'or, fort propre, me dirent mes nouveaux amis, à me garantir des attaques des malfaiteurs, qui devaient me prendre pour un officier chilien. Comme on le voit, il en coûte fort peu pour se faire respecter par les détrousseurs de caravanes, vivant de rapines au milieu des bois et sur les flancs des montagnes. Avant tout, si vous voulez voyager en sécurité au Chili, soyez citoyen du Chili : il y a risque pour l'étranger qui ne sait pas l'espagnol.

Je longeai d'abord le cours du Bio-Bio, dont les débordements, occasionés par les pluies et la fonte des neiges, envahissent fréquemment la route. — Deux heures après, j'étais chez M. Delaunay, industriel français qui a établi une scierie mécanique dans une véritable solitude. Mon arrivée fut pour lui une joie ;

son serrement de main fut pour moi un bonheur. Sa femme était là aussi, bonne, complaisante, généreuse; leur jolie fille, âgée de dix-huit ans, sembla s'épanouir à la première parole française tombée de ma bouche, et peu d'instants après j'étais au milieu de ma famille.

M. Delaunay était propriétaire avant tout; je n'échappai à aucune plante, à aucun canal, à aucun ruisseau; je dus tout voir, tout examiner, tout admirer; et ce sont en effet de grandes et belles choses qu'il a exécutées. Ici des plantations utiles, là des canaux de transport, plus loin des chemins nivelés, d'un autre côté des ponts suspendus. Le pays s'est ravivé sous le beau vouloir, sous la ferme exécution de M. Delaunay : la fortune est sœur de l'industrie.

Que je rétrograde de quelques jours. A mon départ de Talchauano, j'étais escorté de cinq à six baleiniers dont l'habitude est, après leur mouillage et la fatigue de leur pêche, de venir faire bombance à Conception; ce sont, en général, de bons et braves camarades, de vrais loups de mer, capables de louvoyer sur la grand'route si les vents leur sont contraires, comme ils le font au milieu des océans, et qui vous content de la façon la plus pittoresque les mille dangers de leurs combats de tous les jours. A les en croire, chacun d'eux a été avalé au moins une demi-douzaine de fois par de redoutables cétacés; et vous les voyez sur terre insulter aux tempêtes qui les ballottent et aux flots qui leur servent si souvent de tombe.

Mais à Conception je pris un nouveau compagnon de voyage, M. Descarts, jeune homme de vingt-cinq

ans, plein d'activité et de droiture, qui, sachant que je devais m'enfoncer dans l'intérieur du pays, me proposa de faire route avec moi.

— Est-ce la curiosité qui vous a conduit dans ce pays? lui demandai-je.

— Oui, monsieur, j'ai toujours été très curieux de savoir comment on faisait fortune.

— Et maintenant le savez-vous par expérience?

— Pas encore; mais j'arriverai, j'espère, car le courage et la persévérance ne me manquent pas.

— Avec de l'intelligence on arrive toujours.

— Erreur, monsieur, grande erreur; on n'arrive qu'avec de l'intrigue, et le Chili est moins loin de la France que vous ne croyez. Je me suis aperçu que les hommes de tous les pays de la terre ne se laissent gagner que par la *douceur*; je me suis donc fait liquoriste.

— Et facétieux?

— Oh! ceci ne me regarde pas; je suis né avec une gaité d'enfant; je lutte avec ardeur contre toutes les difficultés de la route, et, ma foi, après moi le déluge.

— Oui, le déluge de piastres et d'onces.

— Qu'il vienne, et le pays s'en trouvera à merveille, car je veux le convertir à l'industrie.

En effet, ce brave garçon si plein de zèle a déjà établi une distillerie d'assez bon rapport au confluent des deux rivières qui forment le Bio-Bio; il envoie ses produits à Valparaiso, à Chiloë et sur toute la côte; et si Dieu lui prête vie, il aura bientôt noblement gagné une fortune considérable.



Nous nous liâmes d'amitié, et ce ne fut pas sans regret que je le quittai après deux journées de marche, pour achever seul ma course aventureuse. Il était gai, conteur, facétieux même; mais, après avoir quitté *Chigua-Yanqui*, je le trouvai pensif, taciturne, et je soupçonne fort les beaux yeux de mademoiselle Delaunay d'avoir opéré ce changement. — Veuille le ciel que je reçoive un jour le billet de faire part!

Mon compagnon de voyage et moi, solidement assis sur nos rapides montures, nous commençâmes à gravir un sentier étroit, rocailleux, couronné de bois touffus, nommé *las Augusturas*, dans lequel une mule chargée a peine à se frayer un passage. Ici le silence n'est troublé que par la voix lointaine des cascades roulant dans les abîmes. Du reste, nulle habitation, nul point d'arrêt; si vous êtes surpris par des voleurs ou des brigands, n'appellez au secours que votre épée, vos pistolets d'arçon : ce sont là vos seules *sauvegardes*; et peu de sites au monde se dressent plus favorables aux embuscades des bandits.

Cependant nous grimpions toujours dans cette gorge abrupte, et le roc nous dominait de si près que nous pouvions jouer du marteau sans quitter nos montures; l'on croirait voyager dans des catacombes.

Arrivés au sommet, nous fîmes halte pour jouir du magnifique panorama étalé à nos pieds. Le cours du Bio-Bio se dessinait comme un galon d'argent sur un manteau nuancé de vert et de brun; il traversait une plaine riche et populeuse; et parmi les brillantes cascades qui fixent les regards, une d'elles surtout attire

l'admiration du paysagiste. Détachée de la cime où elle est née, sa nappe tombe verticalement sur des arbres gigantesques qui la brisent en mille cascates élégantes, et bientôt elle roule paisible et sinueuse sur les flancs de la montagne.

Rien de remarquable à Hualqui; seulement serrez la main, si jamais vous vous perdez jusqu'ici, au brave Thomas Ruys, qui vous donnera quelques lambeaux délicats de la viande séchée qu'il fabrique à merveille, et dont on fait une grande consommation dans tout le Chili. A Hualqui il y a une église; je ne sais pas s'il y a des habitants. On appelle cela une ville ici, et pourtant on y aperçoit à peine une centaine de maisons bâties en terre et à un seul étage.

De Hualqui à la Quilacoya, rivière roulant des paillettes d'or, et sur la rive gauche de laquelle est un petit village du même nom, le chemin est plus difficile encore, plus zigzagué, plus pittoresque, plus grandiose. On s'aperçoit déjà que l'on gravit un premier échelon de cette immense Cordillère si souvent visitée et cependant si peu connue.

Tout le terrain est granitique et micacé, de sorte que lorsqu'il est frappé par le soleil, il devient éclatant de lumière. Quant aux molécules aurifères arrachées à ce sol, on les recueille dans le lit même de la rivière, ou bien dans des rigoles distancées par des barrages contre lesquels s'arrêtent les parties les plus lourdes du sable charrié. Je ne fais nul doute que cette rivière ne devint une immense source de fortune pour

l'actif industriel qui saurait tirer parti d'une aussi heureuse position.

Nos chevaux délassés, nous poursuivîmes notre marche légèrement ascendante, et M. Descarts, ayant atteint le but de son voyage, me dit adieu.

Plusieurs chemins s'étaient présentés à nous d'abord; j'en pris un avec un temps de galop; mon guide, resté derrière moi, en prit un autre; nous voilà séparés. J'étais dans un embarras extrême, car seul au milieu d'une immense solitude, sans carte du pays, sans itinéraire tracé, je courais grand risque de passer la nuit à la belle étoile, et les jaguars sont d'incommodes visiteurs. Cependant je redoublai de vitesse et j'arrivai à Yambel, où le curé, pour qui j'avais des lettres de recommandation, me proposa gracieusement d'envoyer à la recherche de mon domestique. J'acceptai; mais celui-ci se trouva le lendemain matin au rendez-vous indiqué, accusant l'indolence de sa mule du retard qu'il me faisait éprouver. J'acceptai son excuse, et j'en fus quitte pour un jour de repos.

Le surlendemain, nouvelle excursion vers le but de mon voyage; mais mon drôle de guide était un drôle en effet, car il ignorait la route à tenir, et nous nous perdîmes une seconde fois.... Je voulus me mettre en colère.

— A quoi bon? me dit-il; allons toujours.

— Où cela nous mènera-t-il?

— Je suis sûr, seigneur, que cela nous mènera quelque part, et c'est là que vous voulez aller sans doute.

— Mais mon temps est limité, faquin.



— Eh bien ! vous irez là au lieu d'aller là, et peut-être y gagnerez-vous quelque chose : tout notre pays est curieux à étudier.

— Va donc, et éclaire la route.

Tandis que je prenais mes notes et qu'Antonio serpentait çà et là de l'avant pour trouver un sentier plus facile, il vit venir à lui deux hommes à cheval, et me rejoignit en un instant, en s'écriant d'un air égaré :

— Vos pistolets, seigneur, vos pistolets !

— Un jaguar ?

— Plus que cela.

— Deux ?

— Bien plus, seigneur ; deux hommes, deux brigands !

Je m'armai, en effet, et je fis halte. Antonio, tremblant derrière moi, m'encourageait, dans son intérêt personnel, à une vigoureuse défense.

Deux cavaliers arrivèrent presque à bride abattue ; ils s'arrêtèrent à quelques pas de nous, et leur voix brève m'interrogea en espagnol.

— Qui êtes-vous ?

— Voyageur.

— Que venez-vous faire ici ?

— Étudier ce pays et les mœurs de ses habitants.

— Que direz-vous de cette rencontre ?

— Il me paraît que vous voulez me permettre d'en dire quelque chose ; je n'ai donc rien à craindre.

— Si mon camarade et moi l'avions voulu, vous seriez déjà à terre, car notre redoutable lacet est dans nos mains, et nous cerclons l'homme comme le tigre.

— Je vous remercie de votre générosité ; mais sachez aussi que j'ai là deux pistolets d'arçon et que les balles vont vite.

— Pour nous quatre il vaut mieux que nous nous quitions bons amis.

— Je pense comme vous.

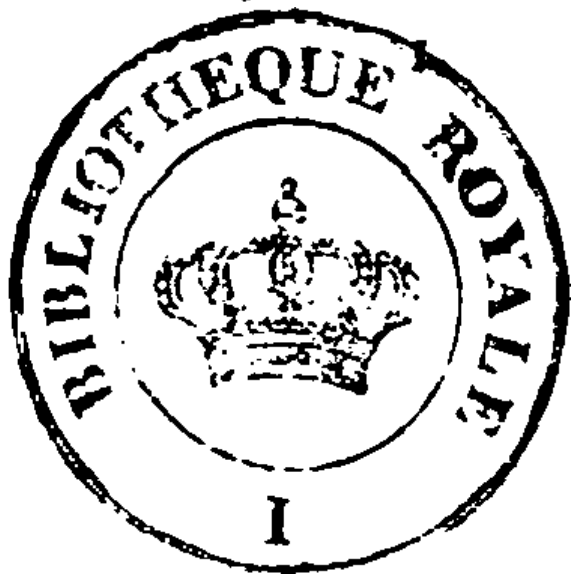
— Allez donc, poursuivez votre route, et n'oubliez pas de dire que vous avez trouvé dans l'intérieur du Chili, voyageant seul avec un ami dévoué, un exilé de son pays, un jeune soldat qui aime mieux les vastes solitudes des forêts et des montagnes que les plaisirs des grandes villes ; ajoutez que cet homme-là est Français comme vous et qu'il vous souhaite un bon voyage dans sa langue.

Notre concitoyen et son compagnon piquèrent des deux et disparurent au milieu des massifs qui nous entouraient.

Je vous citerai une autre fois peut-être, car il échappe en ce moment à ma mémoire, le nom de cet aventureux jeune homme, ancien élève de l'École polytechnique, que nous retrouvâmes plus tard à Conception.

C'était la journée aux aventures et aux curieuses rencontres ; le soir j'arrivai à Tucapel, et je fus accueilli par un ancien hidalgo.

Don Léon Friz était grand, sec, anguleux ; ses yeux ardents me visitèrent avec curiosité ; son front chauve gardait encore quelques légers brins de cheveux blancs tombant sur ses tempes amaigries. Il avait été capitaine dans les armées du Chili pendant la guerre de l'indépendance, et son corps droit semblait toujours figurer





dans les rangs. Je fus reçu par lui avec courtoisie, mais aussi avec ce cérémonial froid et compassé que les anciennes familles espagnoles regardent comme de la dignité. Sa politesse n'avait rien de respectueux ; au contraire, elle était toute protectrice ; et je m'humiliai sans rancune, car je me suis toujours courbé avec respect devant la vieillesse.

Don Léon ouvrit la lettre de recommandation que j'avais pour lui, et je ne saurais vous dire sa joie en lisant la signature de don *Thomas*.

Ce don *Thomas* était M. Mathieu, négociant à Talchauano, qui avait été compagnon d'armes de don Léon, et de plus très vivement aimé de l'une des filles de l'hidalgo. Aussi me parla-t-on de lui avec un véritable enthousiasme, et quelques instants après je reçus les amicales confidences de la jeune fille, dont l'embonpoint me prouva que le premier amour avait été oublié. Je m'assis sur une natte à côté d'elle, et le dîner fut servi, véritable dîner chilien conservé dans toute sa pureté. Une table basse d'un pied tout au plus de hauteur ; un *brasero* à côté ; autour de la table le père Friz et un de ses proches parents sur des escabeaux ; en face Mercerita, que vous connaissez ; puis moi, et à ma gauche une sœur, la mère et un petit enfant dont les traits me rappelèrent d'une façon cruellement perfide ceux de don Thomas : le hasard a ses fatalités.

Le premier plat servi fut un magnifique rôti de dinde ; merci pour nos usages, et je dus compter sur le potage au dessert. Après le rôti vint le *charquikan*,

le mets le plus estimé des Chiliens : c'est de la viande desséchée, légèrement bouillie, flanquée de pommes de terre et escortée d'un immense oignon confit dans du vinaigre ; le plat est délicieux, je vous l'atteste, et nul habitant du Chili ne fait sans lui un repas complet. Au troisième service nous eûmes de la viande bouillie, nageant dans une sauce assez épaisse, figurant à merveille le potage que j'avais prévu ; des confitures excellentes furent notre dessert.

Nous buvions tous, dans la même tasse, un petit vin du pays fort délicat, et le café fut remplacé par le *mathé*. Vous ignorez ce que c'est que le mathé ? Cette liqueur se fabrique avec les feuilles de certaines plantes sèches infusées dans de l'eau bouillante ; elle se prend à l'aide d'un tube au travers duquel on l'aspire. Je ne vous en dirai pas le goût ; j'essayai d'en prendre une gorgée : ma langue et mon palais en furent horriblement blessés.

Après le mathé, les demoiselles Friz ôtèrent leurs bas sans façon, pour se chauffer au *brasero*, et fumèrent de nombreuses cigarettes. Une journée venait de passer sur elles ; tous se retirèrent dans la chambre à coucher commune, et moi heureux de cette étude de mœurs de famille, je restai dans la salle à manger où l'on me dressa le lit qu'à l'exemple des voyageurs citadins, je portais sur ma mule.

Le lendemain matin, je fis une petite excursion, et je fus reçu avec une parfaite cordialité par le seigneur don Ignacio Molina, qui me salua en français et me

prouva dans la suite qu'il avait lu les meilleurs de nos historiens.

Je déjeunai chez lui ; mais don Léon l'ayant appris plus tard , en témoigna de l'humeur, prétendant que j'étais son hôte à lui seul , et qu'il voulait à lui seul me faire les honneurs du pays. Je m'excusai ; et comme je lui confiai que Molina désirait m'accompagner jusqu'au bout de mon voyage , la paix fut rétablie entre nous.

Tucapel , que j'allais quitter, est actuellement un bourg imperceptible où l'on trouve cependant les débris d'une citadelle bâtie jadis par les Espagnols pour se défendre contre les excursions des Araucans, peuples indomptés qui naguère encore (en 1825) ont porté l'épouvante jusqu'à Concepcion.

Les jours suivants , mon nouveau compagnon de voyage et moi nous essayâmes vainement de traverser la Laja , grand fleuve descendant des Cordilières et courant à l'O. pour se jeter dans le Bio-Bio. Nos efforts pour trouver un nouveau gué furent infructueux, et nous dûmes alimenter notre curiosité par l'étude du pays que nous parcourions.

Dans le *rancho*<sup>1</sup> où nous demandâmes l'hospitalité, je trouvai le cadavre d'une femme qui venait de mourir après avoir étonné le pays par ses sinistres prédictions. Nul ne savait son origine ni sa ville natale ; elle errait depuis long-temps au milieu des solitudes et des habitations , faisant force grimaces , force signes de croix, jetant à l'air les mots les plus incohérents, et se

<sup>1</sup> Hameau ; maison rustique.



proclamant à haute voix *Marie la crucifiée*. Hélas ! l'infortunée , dont peut-être un amour malheureux avait bouleversé la raison, ne redoutait plus de misères humaines.

J'examinai ce froid cadavre ; ce fut une belle fille et de naissance distinguée : ses traits amaigris avaient quelque chose d'imposant encore ; ses cheveux noirs et d'une longueur démesurée flottaient çà et là sur sa couche mortuaire ; ses doigts minces et effilés disaient un sang pur, et les lambeaux du manteau de soie qui avait voilé ses épaules attestaient peut-être une splendeur passée.... Il y avait, à coup sûr, un grand drame dans la vie de cette pauvre femme qui venait de s'éteindre là, sans amis, sans espérances... dans un désert.

Morte de misère et de douleur, *Marie la crucifiée* a trouvé du moins, après sa dernière agonie, des cœurs compatissants qui lui ont donné un cercueil et une tombe. On se cotisa dans les alentours, j'offris aussi mon obole, et aujourd'hui le voyageur peut aller s'agenouiller auprès de la croix de bois noir qui couvre les restes de la folle des Cordilières.

Après de constants et d'inutiles efforts pour franchir la Laja, je me décidai à rejoindre la corvette, et mes préparatifs étaient achevés lorsque, dans une dernière promenade sur les bords de la rivière, je rencontrai une famille de sauvages indiens arrivés depuis peu de temps de l'intérieur des terres. Leur caractère de physionomie est pareil à celui des Patagons, mais leur taille infiniment moindre : le plus grand avait quatre

pieds six pouces. Je ne pus obtenir aucun renseignement sur le pays qu'ils avaient dû traverser, et j'appris seulement que leur habitude était de venir chercher parmi les chrétiens un abri contre les mauvais jours de l'hiver, et qu'ils ne vivaient que des aumônes publiques.

Étaient-ce des Patagons dégénérés? étaient-ce des exilés fuyant une ingrate patrie? L'histoire des hommes est encore bien incomplète; je laisse une riche récolte à mes successeurs.

Quant à moi, douze jours après mon départ, j'étais de retour à bord de *la Zélée*, heureux et mécontent à la fois du voyage que je venais d'achever.

## CHILI. — MANGARÉVA.

**Départ de Talchauano. — Valparaiso. — Ile de Juan Fernandez. — Arrivée à Mangaréva.**

Que vous dirai-je des mœurs et des habitudes dans les principales cités de la république chilienne? Depuis quelque temps le commerce européen y a établi un grand nombre de ses comptoirs, et vous voyez arriver aussi de l'intérieur, à travers les pampas du Paraguai et les cordilières neigeuses, des caravanes de voyageurs faisant échelle à San-Yago, ville brillante et riche, pour venir plus tard apporter sur la côte les débris non vendus de leurs pacotilles. Vous le reconnaissez comme moi, le Chili est un vaste bazar où l'on ne doit pas être plus surpris de se rencontrer que nous ne le sommes en nous retrouvant dans une ville européenne.



Au surplus, si le sang y est chaud, les plaisirs y sont calmes, et peut-être en trouverions-nous la cause dans la lassitude de la jouissance : rien n'est mortel comme un bonheur continu. La coquetterie est ici à l'ordre du jour chez presque toutes les femmes ; pour elles, le luxe est le nécessaire ; et ce qu'elles aiment avant tout, c'est leur domination sur l'étranger qui les visite.

Une chose assez remarquable frappera tous les voyageurs : c'est qu'au Chili, où tant de sang espagnol se trouve mêlé au sang indien, vous rencontrez un grand nombre de femmes blondes et à tempérament lymphatique, caractère distinctif de tous les peuples nés sous une zone rigide.

Le jeu est un besoin du Chilien : j'avoue à ma honte que je n'ai pas demandé si le gouvernement tolérât l'ouverture de ces maisons pernicieuses qui engloutissent tant de fortunes ; mais ce que je sais, c'est qu'il en existe un très grand nombre à Conception, où hommes et femmes, jeunes et vieux, vont tenter les caprices du sort. Quand nos vices prennent leur volée, ils font vite le tour du monde et se cramponnent partout avec une incroyable ténacité... Allez, allez, quoi que dise le moraliste, la civilisation n'est pas toujours un bienfait, et elle laisse souvent après elle bien des misères et de la corruption.

Les femmes sont ici d'une beauté remarquable ; elles ont dans leur démarche cette allure d'indépendance et de jeunesse qui caractérise les Andalouses, et leurs regards audacieux sont le dédain ou la provo-

cation : tout étranger est bien accueilli ; tout Français bien fêté.

Dans presque toutes les maisons vous trouvez un piano ; dans toutes sans exception, au moins une guitare. Du reste, peu ou point de talent remarquable : on fait de la musique parce qu'elle accompagne des paroles amoureuses. Les chants patriotiques sont plus rares et s'oublient petit à petit dans les douceurs de la paix ou les loisirs du *far niente*, un des plus doux passe-temps de la fille Chilienne.

La contredanse française est à la mode et lutte, sans en triompher, avec la contredanse anglaise ; mais toutes deux cèdent le pas à quelques danses nationales qui sont presque toujours un véritable drame avec ses déclarations, son amour, ses péripéties, son dénouement.

Le Chilien est brave. Ne touchez pas à ses usages, n'insultez ni à son climat ni à sa nationalité. Selon lui, le Chili est le plus beau pays du monde, et il pourrait bien avoir raison.

Vous comprenez avec quel regret nous dûmes quitter Talchauano après un mois et demi de séjour parmi ses heureux habitants ; mais nous avons encore une station à faire à Valparaiso. Le 25 mai, nous levâmes l'ancre, et le 28 nous mouillâmes pour la seconde fois dans un port du Chili.

Valparaiso est une cité européenne : en quelques heures vous avez compris la ville et ses habitants ; aussi dès que nous eûmes assisté à une course de chevaux, nous ne trouvâmes que de futiles études à com-



pléter, et nous nous hâtâmes de retourner à bord, d'où le signal du départ venait de se faire entendre. Salut au Chili !

Cependant pour dernier adieu à ce sol poétique, si souvent ébranlé par les tremblements de terre, ajoutons que les chevaux sont magnifiques, bien taillés, généreux, et qu'ils peuvent faire sans se reposer une trentaine de lieues par jour. Ici hommes et quadrupèdes sont de nature privilégiée.

Le canon retentit, le chant du matelot résonne, on vire au cabestan, l'ancre dérape, hisse le grand foc ; en route.

Je viens de dire un long adieu à tout pays civilisé. Un vaste océan s'ouvre devant nous ; des archipels sauvages nous attendent ; peut-être resterons-nous bien des mois, bien des années sans recevoir des nouvelles de notre vieille et bien-aimée patrie... N'importe : devant nous sont les périls et la gloire, courons à la gloire et aux périls.

Cette terre haute, montagneuse, volcanique, qui pointe à l'horizon et sur laquelle nous mettons le cap, est une île de 8 à 10 lieues de circonférence, et cependant elle occupe un vaste espace dans les souvenirs de la jeunesse. C'est Juan-Fernandez, c'est l'île de Robinson Crusoé. Aujourd'hui il ne reste rien ni de Vendredi, ni des cannibales, ni du héros extraordinaire qui nous a si vivement intéressés, ni même de la nature du sol ou de l'aspect des sites décrits par Foë. ~

C'est un point important que cette île, placée à deux

cents lieues environ du continent. Les baleiniers y atterissent dans toutes les saisons quand ils viennent se reposer au Chili; et on les voit souvent y compléter leur cargaison d'huile et de peaux par la chasse des phoques qui y ont établi leur domicile.

Les corvettes mirent en panne, j'allai à terre avec Goupil, le dessinateur, et quelques autres officiers désignés à cet effet; mais notre course n'eut aucun résultat bien remarquable, et nous retournâmes à bord après avoir recueilli divers échantillons de roches volcaniques.

Nous trouvâmes établies sur le rivage deux ou trois familles de pêcheurs; et l'un d'eux s'était même logé dans l'une des cavernes profondes creusées pour servir de prison aux Espagnols du Chili condamnés à l'exil.

L'intention du commandant avait été de relâcher à l'île de Pâques, si célèbre par ses magnifiques ruines et ses curieuses antiquités; mais pendant plus d'un mois les vents nous furent contraires, et nous fîmes route vers l'archipel *Gambier*, aujourd'hui Manga-réva.

Voici la première de ces îles nommée *Crescent*; nous ne nous y arrêtons pas, et nous filons droit sur le groupe même pour mouiller au milieu des rescifs qui le protègent. Tandis qu'à petites voiles nous cherchons un passage, deux pirogues se détachent de la côte, l'une se dirigeant vers l'*Astrolabe*, l'autre vers la *Zélée*. Plusieurs hommes au teint brun-rouge, et dont deux ou trois seulement tatoués, montent à bord; ils

étaient tous couverts de vêtements à l'européenne, déchirés, mais propres ; ils se montrèrent confiants et gais, nous serrant la main et nous saluant en ôtant leur chapeau : on eût dit de bons bourgeois endimanchés, mais pieds nus. Ils prononçaient avec empressement les deux mots *Catholica Romana*, qu'ils s'appliquent avec une sorte d'orgueil. Nous les interrogeons par nos gestes les plus significatifs et à l'aide de quelques mots de la langue taïtienne, puisés dans le vocabulaire de Bougainville ; ils nous font à leur tour parfaitement comprendre qu'ils ont tous reçu le baptême et qu'ils ont dans leurs îles diverses personnes de notre nation.

C'était pour eux une joie que notre arrivée ; c'était pour nous un grand étonnement que de trouver au milieu de l'Océan-Pacifique, dans un de ces archipels jadis si funestes aux explorateurs, des êtres à demi civilisés, des costumes de notre pays et quelques-uns de nos usages. Nos missionnaires avaient opéré ce prodige, et nous leur rendions grâces d'avoir presque civilisé des insulaires qui avaient jusque-là considéré tout visiteur comme un ennemi à combattre.

Au surplus, disons que le commerce plus encore que la marine militaire est utile aux progrès de la civilisation. Ici déjà, avant les missionnaires français, des pêcheurs de perles, mouillés au milieu de l'archipel, avaient commencé l'œuvre de régénération, et leur conduite toute bienveillante et pacifique était parvenue à vaincre les défiances des insulaires. Le bronze peut soumettre, mais l'empire des bons procédés a plus





Légrand, d'après L. Lebreton.

Lith. : Rigo Fr<sup>s</sup> et C<sup>ie</sup> Richer.

EVÊCHÉ DE MANGARÉVA.

(Océanie.)



de puissance, et la parole porte plus loin que le canon.

Les naturels arrivés à bord voyant l'incertitude de nos manœuvres, s'empressèrent de nous piloter et de nous conduire à un mouillage sûr et commode. Nous devions nous montrer reconnaissants d'un pareil service, et nous leur offrîmes une grande quantité de nos objets d'échange, qu'ils reçurent avec une parfaite gratitude. J'ajoute qu'ils se firent matelots pour nous être plus efficacement utiles ; ils grimpaient avec une grande agilité au haut des mâts et au bout des vergues.

Dans mes études physiologiques, je voulus prendre la dimension exacte de la charpente de la plupart d'entre eux, et je fis à cet égard une remarque extrêmement curieuse : c'est que les insulaires qui étaient tatoués avaient quelque honte à nous montrer ces dessins, et ils s'empressaient de nous faire comprendre qu'ils leur avaient été imposés par la violence avant l'arrivée des missionnaires ; mais que désormais ils n'accepteraient plus de pareils caractères de sauvagerie.

Ceci est bien différent de ce que nous avons vu plus tard dans d'autres archipels et de ce que raconte notre ami J. Arago, qui prétend avec raison que les indigènes des Carolines, des Sandwich et quelques peuplades sauvages de l'intérieur du Brésil tirent hautement vanité des dessins qui les couvrent et assurent leur distinction, puisqu'ils disent à tous, comme nos pages écrites, leurs exploits et ceux de leurs ancêtres.

Nous avions hâte de varier nos desserts. Aussi le soir



même de notre mouillage, le 4 août, plusieurs canots furent mis à la mer et lancés dans diverses directions, mais surtout vers les deux îles les plus rapprochées de nous. Les missionnaires établis dans le pays nous accueillirent avec une aménité parfaite et nous firent cadeau de cocos rafraîchissants, de bananes succulentes et du précieux fruit de l'arbre à pain. — Vous le voyez, notre première visite à un archipel sauvage a l'air d'une halte au milieu d'un peuple de frères. Le drame viendra-t-il plus tard ?

L'histoire primitive de ces insulaires, aujourd'hui si bons, présente le plus haut intérêt. Nulle tradition ne dit s'ils sont venus des Sandwich, des Carolines, des Mariannes, des autres îles océaniques ou même de quelque continent ; mais, ce qui est certain, c'est que pendant de longues années la misère et les maladies les plus fatales aux hommes ont pesé sur eux. Dans leur désir d'excursion, ils abattaient les arbres les plus vigoureux et les plus utiles, afin de s'en fabriquer des pirogues ; la famine les assaillait de toutes parts ; le plus fort seul trouvait des vivres assurés dans ses massacres ; et les pères, réduits à manger leurs enfants, consentaient ou plutôt proposaient un échange de ceux-ci avec leurs voisins, pour ne pas s'abreuver de leur propre sang : c'était la pitié dans le carnage.

Nos pieux missionnaires arrivèrent au milieu de cette désolation générale ; ils apportèrent des paroles de consolation et d'espérance ; ils se dévouèrent dans ce que la religion a de plus magnanime au bénéfice de ces malheureux, à qui ils firent comprendre les bien

faits de la charité. Les arbres fruitiers furent respectés, des plantations utiles enrichirent une terre déjà si féconde, les familles dormirent avec plus de sécurité, et la douceur des mœurs naquit avec la paix et l'abondance.

La première religion des Mangaréviens était l'idolâtrie; ils avaient des temples ornés d'un grand nombre d'idoles taillées dans le bois. Quand les missionnaires y arrivèrent pour la première fois au milieu de l'épidémie, ils furent assez prudents pour ne point parler tout d'abord de religion. La piété surtout a besoin de sagesse pour se faire jour à travers les croyances. Nos prêtres donnèrent à entendre aux indigènes que pour que le fléau cessât ses ravages, il fallait transporter les malades dans un lieu abrité, et le principal temple, en effet, servit d'asile à ceux qui jusque-là mouraient autant par la contagion que par le caprice et les rigueurs de l'atmosphère. La maladie eut un temps de repos, et c'est alors seulement que les missionnaires parlèrent de leur Dieu unique, si grand, si plein de miséricorde. « Notre puissant génie, dirent-ils, serait blessé du contact de tous ces dieux que vous lui donnez pour frères; ceux que vous avez adorés jusqu'à ce jour ne sont rien auprès du nôtre; renversez-les, brisez-les, livrez-les aux flammes, et notre grand Dieu étendra sur vous sa main paternelle. »

Le sacrifice fut accompli, et de ce jour le fléau sembla cesser ses ravages. C'est que l'espérance est déjà une consolation, c'est qu'une consolation est le plus efficace remède à bien des infortunes.



En moins de quatre années tout cet archipel devint catholique, et l'on ne s'y souvient qu'avec horreur des scènes de dévastation qui ont failli en faire un désert.

L'archipel de Mangaréva est un des points d'arrêt les plus commodes pour les navires qui, partis du Chili ou du Pérou, traversent de l'E. à l'O. le vaste Océan-Pacifique; je le signale aux navigateurs. On y trouve en effet des ancrages passablement abrités, une température presque toujours bienfaisante, un ciel pur et des vivres en abondance. Les porcs, les poules, les fruits vous sont donnés en échange des bagatelles européennes, telles que couteaux, haches, scies, mais surtout contre des vêtements. Vous ne verrez pas un seul homme nu dans ce groupe de cinq ou six îles, toutes riches d'une végétation puissante.

Les perles qu'on y pêche ne sont pas d'une aussi belle eau que celles de Ceylan; mais le commerce en tire déjà de grands bénéfices, et nul doute que dans l'avenir cette industrie ne devienne une puissante source de richesses. Ce commerce est principalement exploité par un négociant français, M. Jacob, chez qui nous avons reçu la plus franche et la plus cordiale hospitalité.

Du reste, contrairement aux habitudes mercantiles des ministres anglais, qui semblent faire de la prédication de l'Évangile, une propagande de comptoir, nos missionnaires français de la maison de Piepus, se sont interdit de se livrer à aucun commerce, à aucune exploitation. Le missionnaire français donne et ne vend point.

Baptêmes, mariages, cérémonies escortant le chrétien depuis sa naissance jusqu'à sa mort, toutes nos pratiques religieuses sont en usage dans l'archipel de Gambier; et avant notre départ l'état-major des deux corvettes, en grande tenue, assista à une messe solennelle dite par monseigneur de *Nicopolis*, au milieu d'une vaste esplanade ornée de tentes, et au bruit de la mousqueterie. Il y eut piété, recueillement, gratitude dans les âmes: c'était la religion catholique dans toute sa majesté.









A Legrand d'après E. Le Guillou.

Lith. Rigo Frères et C<sup>ie</sup> n. Richer, J. Paris.

HAAPA-WAÏNÉ.

Régente de Taïo-haë, Archipel Nouka-hiva.



## NOUKAHIVA.

**Sauvages. — Les Femmes. — Détails.**

Le hasard plus encore que le calcul fait les conquêtes. Dites-moi pourquoi, par exemple, cet archipel, l'un des premiers découverts par les navires européens, est encore aujourd'hui le plus sauvage, le plus rebelle à la civilisation ?

Comme aux Sandwich, aux Philippines, aux Mariannes, dans l'archipel des amis, à Taïti, à la Nouvelle-Zélande, les missionnaires ont apporté à Noukahiva des paroles de paix et de bienveillance, des consolations pour le présent, des espérances pour l'avenir. Comme partout, ils se sont jetés ici avec un zèle ardent pour la propagation du christianisme qu'ils venaient y prêcher. Comme nulle part, ils ont eu des



difficultés à combattre, des impossibilités à vaincre, et Noukahiva est encore aussi sauvage que si nul navire n'avait mouillé dans ses ports, que si ses indigènes n'avaient eu aucune idée de nos mœurs, de notre puissance, de nos habitudes européennes.

Ne me dites pas que les naturels de ces îles sont plus farouches que ceux de la Nouvelle-Zélande ou des Sandwich. Là-bas comme ici il y a eu des meurtres, des expéditions cannibales, des massacres de nos concitoyens isolés sur les plages; mais là-bas plus qu'ici, les regrets et le repentir ont suivi le carnage, et la paix est venue bientôt en aide au commerce pour rétablir l'harmonie entre des hommes dont jusque-là le plus fort écrasait le plus faible, ou par les armes ou par la trahison.

Eh! voyez : des comptoirs anglais, espagnols, français ou américains sont établis dans tous les archipels qui pavent le grand Océan-Pacifique; les nouveaux venus y respirent à l'aise et y agrandissent presque toujours leur fortune. A Noukahiva, nul comptoir pour les Européens, nuls vêtements pour les indigènes. C'est l'homme primitif dans tout ce qu'il a de plus abrupte; c'est pour ainsi dire le milieu entre nous et le singe, c'est l'intelligence du besoin et rien au-delà.

Je sais bien que je prononce peut-être une hérésie, et que vous me répondrez que quoiqu'il fasse l'homme révèle toujours l'homme, et la plus grande puissance du Créateur. Eh! que m'importe, à moi, qu'il se soit créé une religion généreuse ou barbare, qu'il ait des

temples, des idoles, des pratiques pieuses, des cases pour s'abriter? Ce que je veux, c'est que la logique des faits ait ses conséquences; c'est que lorsque vous apportez des secours à celui qui souffre, il y ait de la reconnaissance chez l'un comme il y a de la générosité chez l'autre. A Noukahiva, autant que dans toutes les parties du monde, les saisons ont leurs caprices, l'atmosphère ses rigueurs, la maladie son intensité. Eh bien! l'homme y est nu, complètement nu, il n'a pas voulu de vos vêtements; ses cases y sont incomplètes, il n'a pas voulu de vos habitations bien closes; le commerce lui eût donné quelques jouissances de la vie, il n'a pas voulu de votre commerce.... Mais n'anticipons pas sur notre narration et peut-être aurai-je quelque chose à modifier dans mes récits.

C'est le 24 août que se dressèrent devant nous les premières îles de cet archipel si curieux; et nos préparatifs de défense et d'excursion furent bientôt achevés. Cependant, comme déjà notre ardente curiosité avait reçu un grand échec à Mangaréva, comme nous avons déjà étudié une demi-civilisation de nos demi-compatriotes dans ce dernier archipel, nous dûmes penser que Noukahiva serait bientôt déchue à nos yeux de cette réputation terrifiante que lui ont faite les navigateurs.

Nous voici à peu de distance des îles *Dominique* et *Madre de Dios*. Nos longues-vues interrogent toutes les criques, toutes les sinuosités, toutes les anses de ces côtes volcaniques et peu boisées; nous apercevons de loin en loin quelques maisonnettes carrées, blan-



ches, et des pavillons flottant sur elles. — Plus tard nous apprimes que c'étaient les premières tentatives de pêcheurs baleiniers ou de quelques échappés de Port Jakson qui venaient ici se reposer de leurs courses fatigantes, ou tenter d'y reconquérir leur liberté perdue. —

Une pirogue se détache de la Dominique et paye vers nous ; elle avance, la voici presque bord à bord, nous lui jetons une amarre, les indigènes s'y cramponnent, et en deux élans un sauvage est parmi nous.

Adam n'était pas mieux vêtu ; il l'était moins, car le nouveau-venu avait cru sans doute voiler ses formes à l'aide de bizarres tatouages le couvrant des pieds à la tête. C'étaient des zones en zigzag, des courbes, des losanges, des figures menaçantes, des requins la gueule ouverte, disposés avec une sorte de symétrie.

Il est grand, bien taillé, souple, d'une extrême agilité ; vous le diriez piqué de la tarentule ; il s'assied, se redresse d'un bond comme frappé par une secousse volcanique ; il gesticule, il parle, il va de l'un à l'autre, prononçant quelques mots anglais au milieu de son langage éclatant ; il nous fait les propositions les plus incandescentes que ses gestes nous aident à comprendre ; il nous invite à aller à terre en nous montrant son île, et en nous apprenant de la manière la plus précise que nous y trouverons toutes les commodités de la vie, abondance, repos, bons mouillages pour les navires ; en un mot jamais le charlatanisme de nos paroles n'a été aussi loin que le charlatanisme

des gestes de ce curieux insulaire; mes yeux en sont encore fascinés.

Tandis qu'il consent à garder l'immobilité de quelques minutes, nous étudions sa charpente et sa physionomie. Sa tête est rasée; seulement au sinciput deux touffes de cheveux d'une grande longueur, mais roulés en chignons. Son front est haut, légèrement déprimé, son nez aquilin, ses yeux vifs, brillants, sa bouche moyenne, ses dents d'une blancheur éclatante, son teint café au lait foncé, sa figure ovale.

Il a la poitrine large, les bras et les jambes charnus et nerveux à la fois, l'abdomen peu proéminent, les pieds et les mains bien modelés; enfin c'est un homme taillé pour la force et pour l'agilité, un véritable gladiateur, comme n'en ont pas eu souvent les cirques de Rome.

Deux autres sauvages l'avaient accompagné; c'était un contraste: ils étaient taciturnes, moroses, inquiets; ils semblaient dominés par le premier dont la peau était pure de toute tache, tandis que la leur offrait de larges plaques de dartres hideuses à voir; peu de tatouages, leurs cheveux légèrement crépus, leurs formes moins athlétiques: c'étaient évidemment le chef et les esclaves.

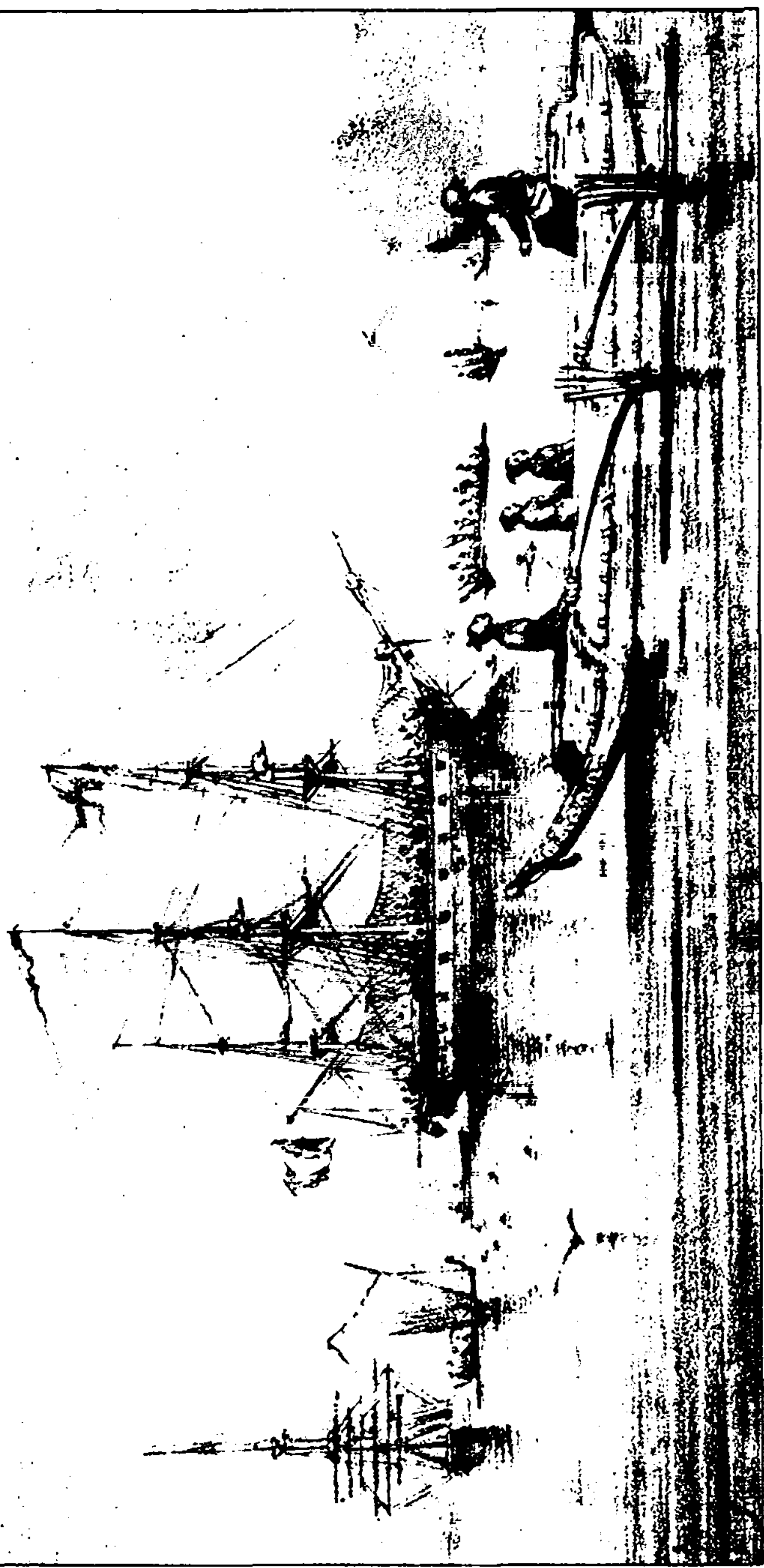
Notre gai sauvage voyant que nous ne voulions pas céder à son invitation d'aller mouiller à la Dominique et que nous poursuivions notre route, s'élança, rejoignit sa pirogue et nous dit adieu après avoir reçu quelques légères bagatelles en échange de son empressement et de sa joyeuseté. Le lendemain nous mouillâ-

mes à la baie de Tayo-Haë, sur l'île Noukahiva, la principale de cet archipel, qui lui doit le nom sous lequel on le désigne aujourd'hui.

A peine eûmes-nous laissé tomber l'ancre, qu'un essaim de vierges folles du pays entourra le navire; elles étaient toutes venues à la nage, car depuis quelque temps les pirogues se trouvaient *tabous* pour elles, c'est-à-dire sacrées, et on les eût sévèrement punies si elles avaient violé cette loi fondamentale de leur religion. — La plupart d'entre elles tenaient verticalement d'une main, tandis qu'elles nageaient de l'autre, un bâton de deux à trois pieds de longueur, au haut duquel elles avaient amarré quelques guenilles pour voiler leurs charmes dès qu'elles seraient arrivées à bord; elles criaient, elles gesticulaient, elles faisaient mille évolutions bizarres; on eût dit un vol de canards sauvages abattus sur un étang. On les voyait se cramponner aux câbles, aux filains qui étaient à la traîne, aux chaînes de porte-haubans, grimper et essayer de se faufiler à travers les mailles du filet d'abordage, qui avait été placé pour éviter ce dangereux assaut; ressource salutaire à laquelle on adjoignit encore la vigilance de quelques sentinelles échelonnées sur la dunette et les bastingages.

C'était un curieux spectacle, je vous l'assure, que celui de tant de femmes jeunes, alertes, avides de plaisirs, curieuses jusqu'à l'impertinence, escortées de petites filles de huit à dix ans, donnant un énergique assaut à des marins âpres à la curée dont ils ne pouvaient approcher ni des doigts ni des lèvres. Hâtons-





d'après E. Le Guillou.

Lith. Rigo frères et C<sup>ie</sup> Richer, 7.

## RADE DE TAIO-AE.

Un escaut de femmes vient à bord à la nage.



nous d'ajouter, pour diminuer l'amertume des regrets, que la plupart de ces femmes portaient sur leur corps des empreintes hideuses d'ulcères dartreux, et qu'il eût été fort imprudent de les accueillir avec trop de confiance.

Deux hommes seuls obtinrent la permission de franchir la barrière; ils nous avaient fait entendre qu'ils appartenaient à des familles de chefs, ce que les dessins de leur corps semblaient assez indiquer; et puis, ils s'étaient présentés à nous avec plus de formes, plus de confiance; ils venaient comme pour traiter d'égal à égal; nous étions d'ailleurs bien aises de les dessiner, et certainement nous devions obtenir d'eux d'utiles et curieux renseignements.

Initiés à certains usages du pays par le récit des voyageurs qui nous avaient précédés, Dubouzet et moi acceptâmes la proposition qui nous fut faite par les nouveaux venus de devenir leurs *tayos*, c'est-à-dire que nous échangeâmes nos noms, et que nous nous trouvâmes ainsi liés à la vie, à la mort.

Nous les invitâmes à notre table où ils mangèrent avec sobriété. Quand ils virent arriver un poulet, l'un d'eux se retira de deux pas en s'écriant : Tabou ! tabou ! (sacré.)

En effet, nous ne pûmes parvenir à leur faire accepter un morceau du volatile, et nous apprîmes d'eux qu'étant destinés à l'état de prêtres ou de devins, ils ne pouvaient enfreindre les préceptes sacrés de leur religion. Au surplus, ce n'était qu'un noviciat à subir,



et plus tard la permission de manger du poulet et autres mets interdits devait leur être octroyée. Il en est ainsi de toutes les croyances, de tous les états : aux forts et aux puissants toutes les douceurs, aux faibles et aux esclaves toutes les privations.... C'est là une maladie universelle.

Nous n'avions pas encore complété le cérémonial du tayo ; le lendemain il devait être achevé. Mon frère, mon moi m'apporta un grand éventail en feuilles de vaquois parfaitement tressé, une espèce de hausse-col courbé en fer à cheval, orné de graines rouges, et une belle lance en bois durci. — Je lui donnai en échange une chemise, des hameçons, diverses autres bagatelles et une vieille redingote dont il parut vivement épris.

A dater de ce jour Élouari Le Guillou m'accompagna dans toutes mes excursions, et il n'aurait pas confié à d'autres le soin de veiller à ma sûreté et de pourvoir à mes besoins.

Ne vous hâtez pas de me croire en contradiction avec les premières lignes de mon livre sur ce curieux archipel ; car, sans l'égide que je m'étais donnée, je n'aurais trouvé nulle sécurité au milieu de ces peuples antropophages.

C'est une curieuse histoire que celle du tayo de notre lieutenant Dubouzet, et je vais vous la conter aussi succinctement que possible.

Il était venu à bord avec des façons si joviales, des allures de dévouement si franches et si naïves, que

THE [illegible] OF [illegible]  
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]  
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]  
[illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]





que le plus léger bruissement ait éveillé le navire ; éclipse, éclipse totale du tayo qu'on appelle vainement, qu'on cherche inutilement dans tous les recoins de la corvette.

Le manteau bleu doublé de rouge était là, le fusil aussi... rien ne semblait indiquer la cause d'une fuite aussi clandestine ; que pouvait donc être devenu notre intéressant ami Maté-Oumo ?

Un bruit arrivé de terre nous apprit bientôt que le Tayo-Dubouzet avait eu des songes, qu'un esprit du pays lui avait dit qu'il courait de grands périls au milieu de nous, et qu'en conséquence il s'était retiré chez une peuplade voisine. Nous crûmes ou feignîmes de croire ; mais, deux jours après, lorsque l'enseigne Montravel voulut descendre à terre pour une excursion, il chercha son beau fusil à deux coups, et il ne le trouva point ; le fusil s'était enfui avec le rusé tayo... Ce qui fit dire à Lemoine, notre facétieux infirmier, que M. Montravel avait des fusils qui *partaient* sans être chargés.

Les conteurs aiment les digressions ; celle-ci sera courte. Comprenez-vous, un infirmier jovial et facétieux ! Un infirmier, c'est-à-dire un homme qui vit au milieu des douleurs et des misères des autres ; de plus, un infirmier qui a nom Lemoine ! Il est vrai que dans certains couvents la gaité est à l'ordre du jour, et dans ce cas, Lemoine de *la Zélée* eût pu, sans anachronisme, endosser le froc et porter la sandale.

Notre Lemoine avait un remède amer pour toutes les tortures de ceux qui lui étaient confiés ; mais il avait aussi pour eux des paroles de consolation et d'espérance ; et l'infortuné qui s'en allait, lui pressait la main comme à un ami. Je lui donnai certain jour une potion détestable pour un de nos scorbutiques ; mais à peine les lèvres du malade l'eurent-elles touchée, que la nauséabonde fiole fut rendue à l'infirmier. Or, celui-ci sachant très bien qu'on ne persuade à merveille que par l'exemple, dit au récalcitrant sur son hamac : « Tiens, mon brave, puisque tu n'en veux pas, je te remercie de ta résistance, ce sera mon second déjeuner. » Et il avala le calice.

J'ai tant de choses sérieuses à vous conter, que vous me pardonnerez ces lignes en faveur d'un homme qui a rendu de si grands services à ses camarades les matelots de *la Zélée*.

Maintenant poursuivons notre récit :

Je ne vous dirai pas la tenacité des femmes qui étaient venues nous joindre au mouillage ; mais j'avoue à notre honte que la vigilance des gardes fut mise en défaut, et que bon gré, malgré, nous nous vîmes contraints d'accueillir des créatures qu'il eût été inhumain de renvoyer la nuit, exposées à la dent vorace du requin.

Le lendemain elles revinrent à la charge, et cette fois toute liberté leur fut octroyée sur le pont, car nous ne voyagions pas seulement pour voir de loin les peuples, mais aussi pour les étudier de près. Accroupies en rond, elles commencèrent ce qu'elles nommaient

une danse, ce que j'appelle, moi, un chant. Il serait plus exact de dire que c'était un chant et une danse à la fois, quoique les jambes fussent étrangères à cet exercice. C'étaient des mouvements de corps en avant, à droite, à gauche, rapides, précipités; c'étaient des battements de mains, des gestes de bras, s'élevant et s'abaissant en mesure; le tout chaud, passionné, étant sans doute la représentation de quelque drame national.

Ce que voulaient surtout les actrices de ces scènes fort amusantes, c'était nous inspirer de la joie ou de l'intérêt; elles y réussirent parfaitement.

Groupés autour d'elles nous étions tout yeux, tout oreilles pour suivre leurs mouvements, leurs chants, leurs cadences, et nous avions trop de courtoisie pour cacher notre plaisir; aussi forcée nous fut de nous montrer sages jusqu'au fanatisme pour ne pas succomber aux mille tentations qui nous étaient offertes; je ne réponds pas cependant que tous les Joseph du bord aient abandonné leur manteau à ces ardentes Putiphar du vaste Océan-Pacifique.

Leur chant n'était pas sans harmonie, loin de là. C'était un accord parfait de notes tantôt longues, tantôt précipitées, formant des mesures exactes, régulières, marquées par des battements de main, et certains claquements de langue fort bizarres à entendre.

Voici une de leurs chansons, intitulée *Chant de départ de Vavao*, traduite dans notre langue musicale ;



*Allegretto. Mètr. 100 = ♩*

SIX A HUIT VOIX  
à l'unisson.

DEUX OU TROIS  
PERSONNES  
exécutant des claque-  
ments de langue.

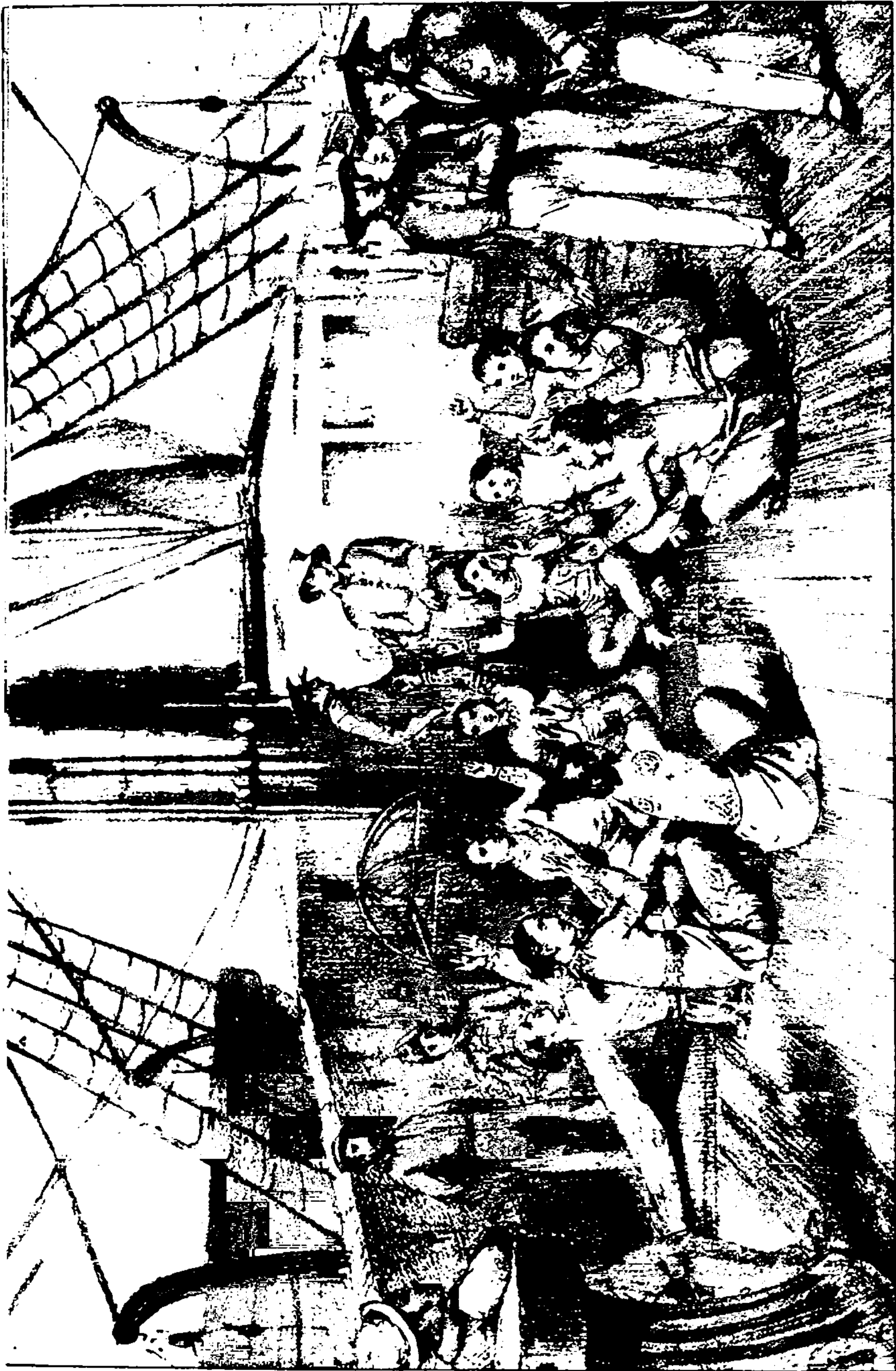
TUTTI  
battant la mesure avec  
les mains.

Mais, pour se faire une idée exacte de cette musique, il faut avoir été témoin de ces élans, d'abord calmes et timides, qui grandissaient par degrés; et la fin de la scène était vraiment dramatique, quoiqu'avec beaucoup moins d'excentricité que n'en donnent aux Sandwichiens les récits de M. J. Arago.

Du reste, à Noukahiva ainsi qu'à Owhyhée, les femmes dansaient seules en rond, accroupies; et comme les tatouages des deux peuples ont une parfaite identité; comme les mots les plus sacramentels des deux langues ne diffèrent en rien dans les consonnances, nul doute que les deux nations n'aient la même origine; nul doute que les enfants de Noukahiva la sauvage, ne descendent des îles Sandwich, presque civilisées aujourd'hui.

Nous n'étions pas gens à nous montrer ingrats pour la bonté des dix à douze jeunes filles que nous avions accueillies ce jour-là, et il nous fut d'autant plus facile de les rendre heureuses, que la générosité n'enlevait rien cette fois à notre opulence. Pour dîner, elles se contentèrent de galettes, de biscuit; des verroteries, de vieilles chemises, furent pour elles des cadeaux précieux; et comme les pirogues étaient toujours *tabou* pour elles, nous les portâmes à terre dans nos embarcations.

La nuit était venue; nous allions nous livrer au sommeil quand plusieurs feux allumés près de la côte attirèrent nos regards. Petit à petit le nombre s'en accrut, et bientôt plus de cent foyers se reflétèrent sur les eaux paisibles. Nous crûmes d'abord à une attaque contre



Legrand d'après E. Le Guillou.

Lith. Rigo Fr<sup>es</sup> et C<sup>ie</sup> r. Richer, 7.

DANSE DES FEMMES DE NOUKA-HIVA.

à bord de la Zélée.





les navires, et déjà nous nous préparions à une défense vigoureuse ; mais nous ne tardâmes point à être rassurés : c'était une pêche aux flambeaux.

Une torche résineuse est placée sur l'avant d'une pirogue payagée avec le moins de bruit possible. Un homme est là, debout, silencieux, attentif, armé d'une sorte de trident dont les pointes sont en os ou en arêtes de poisson emmanchées dans un long roseau. Attiré par l'éclat du feu, le poisson vient à la surface ; au même instant le dard est lancé, il a saisi sa proie, et le roseau frétille fébrilement sous les derniers mouvements du prisonnier. L'adresse de ces chasseurs est vraiment miraculeuse ; j'en ai vu peu à trois brasses de distance manquer le but indiqué.

Les périls des premières rencontres n'existaient plus ; nos matelots s'étaient familiarisés avec les agaçantes nymphes de Noukahiva, et moi, protégé par mon Tayo, je pouvais me livrer à mon goût prédominant d'exploration.

Je descendis à terre ; les maisons bâties sur une estrade en lave, élevée à trois pieds du sol, sont parfaitement construites ; elles se composent de deux portions bien distinctes, l'une destinée au coucher, l'autre aux repas et aux réunions de familles. Conques de guerre, fusils en assez grande quantité, Calebasses, armes de pêche, nattes, casse-tête, voilà tout le mobilier. Je trouvai en outre çà et là quelques lambeaux de tissus européens, des couteaux, des verroteries et des bouteilles accrochées à des piquets ou placées sur des étagères le long des murailles.



Il paraît que le culte de la mort est en grande faveur chez les habitants de Noukahiva, car auprès de presque toutes les demeures vous voyez de petits morais, c'est-à-dire des cimetières, au bord desquels on ne passe qu'avec le plus profond respect. Vous voyez aussi un grand nombre de cocotiers *tabou*, consécration indiquée par une bande de l'étoffe appelée *tapa* dans le pays, fortement liée au tronc de l'arbre. Nul n'oserait, sans s'exposer aux plus épouvantables supplices, fouler aux pieds ces morais vénérés ou toucher aux fruits sacrés de ces arbres.

Mais tout près du rivage se voyent les constructions en lave d'un morai gigantesque où sont encore, debout sur des pieux, plusieurs figures grossièrement sculptées en bois, toutes couvertes de feuilles de cocotier ou de lambeaux de *tapa*. — Sur une vaste place pavée de larges dalles s'élève, à hauteur d'homme, une estrade carrée d'une soixantaine de mètres de côté ; sur cette estrade un grand édifice destiné sans doute aux réunions d'appareil, et deux troncs de cocotiers fichés en terre supportant un cadavre.

L'air retentissait des sons clairs du tam-tam ; les abords du morai étaient gardés par de jeunes sentinelles, et vis-à-vis se dressaient les préparatifs d'une fête.

Je m'approchai ; quatre hommes dans la force de l'âge se relayaient pour faire résonner plusieurs tambourins de diverses grandeurs ; de larges fosses étaient creusées en terre et au-dessus de grands feux allumés. Bientôt des porcs tout entiers flanqués de fruits à

pain, prirent la place des charbons incandescents et furent recouverts de pierres et de cendres chaudes ; les tiges de kava infusaient dans d'énormesalebasses. Les populations accoururent, mais elles se tenaient à distance, et j'appris que l'on célébrait en ce moment l'anniversaire de la mort d'un homme très considéré dans le pays.

Tout-à-coup sur un monticule voisin parut une espèce de chef ou de grand-prêtre, vêtu d'un manteau blanc de *Tapa*, d'une toque ornée de longues plumes colorées, et portant à la main un large éventail blanchi à la chaux. Il s'avança lentement, monta avec gravité les gradins du morai ; les musiciens le saluèrent avec respect et lui cédèrent leurs baguettes ; le grand-prêtre frappa quelques mesures sur les tambourins, se dépouilla de son manteau, et le repas commença.

Des jeunes gens parés de colliers de graines rouges et de curieuses plaques blanches en guise de boucles d'oreilles, servaient de cuisiniers et d'échansons. Le repas terminé, le grand-prêtre reprit son manteau, frappa de nouveau quelques coups sur les tambourins et se retira avec le même cérémonial, la même gravité que j'avais remarqués à son arrivée.

Les convives étaient peu nombreux ; quatre à cinq hommes seulement prenaient part à ce repas ; aucune femme n'y assistait, aucune même ne donna la main aux préparatifs ; mais après le festin je vis porter à diverses cases des quartiers de porcs, et les restes des fruits qui avaient été cuits dans les fours souterrains : d'abord le magnifique festin du grand-prêtre, puis les

modestes repas des familles ; partout les religions ont leurs privilèges.

Depuis cinq jours que nous étions mouillés à Tayo-Haë, j'avais scrupuleusement examiné tous les environs de la baie, et nulle part je n'avais été sérieusement inquiété, même dans les promenades solitaires que je finis par oser me permettre ; toutefois j'engage les navigateurs à montrer un peu plus de prudence que je ne l'ai fait, car les naturels de ces îles sont excessivement voleurs, et dès que j'étais seul je devenais leur victime. Mon impuissance à les punir leur donnait une audace extrême ; certain jour un de ces drôles fouilla dans ma carnassière et me déroba un marteau, un ciseau à froid et ma boussole. Dans ce moment je m'amusais à jouer de leurs tambours, fabriqués à l'aide d'un tronc d'arbre creusé, et d'une peau tendue ; mais à l'air malin et goguenard de ceux qui m'entouraient je soupçonnai une perfidie ; aussitôt qu'elle me fut connue, je m'adressai à mon voisin, et je la lui reprochai sévèrement ; il me fit entendre qu'il ne possédait rien à moi, ce qui du reste était vrai puisqu'il avait glissé les objets volés à ses confrères sur lesquels je trouvai le marteau dont je m'emparai de vive force, et la boussole pour laquelle je dus capituler ; m'estimant heureux qu'on me la rendit en échange d'un petit eustache de la valeur d'un liard au moins ; je ne revis plus mon ciseau à froid.

Le vol ici n'est pas un vice, il est peut-être une vertu.

Cependant comme j'ai pour habitude, ainsi que je vous l'ai déjà dit, de m'éloigner de nos points de relâ-



che et de chercher des études périlleuses, je m'adressai à quelques transfuges anglais établis dans le pays, pour savoir d'eux de quel côté mon excursion me serait le plus favorable. Ils me répondirent qu'en traversant la montagne à l'E. du mouillage, on arrivait à une peuplade farouche fort intéressante à voir, mais qu'il fallait pour cela user d'une grande prudence.

— Je puis vous accompagner, me dit l'un d'eux, je connais à peu près la route; néanmoins nous prendrons encore un guide du pays, et tous trois bien armés et bien résolus nous pourrons nous défendre contre des ennemis s'il s'en présente.

Comme on le voit, mes recherches géologiques n'étaient pas toujours des courses de plaisir.

Nous partîmes; le ciel était pur, la chaleur tempérée. Je portais un beau fusil à deux coups et un excellent pistolet; mes guides s'armèrent aussi.

Dès que vous quittez la plage, se dresse une colline que vous montez avec fatigue; plus loin une crête plus rapide que vous ne pouvez gravir qu'en vous aidant de vos mains. Mais dès que cet obstacle est vaincu, le paysage se dessine de l'autre côté avec certaines ondulations, et vous découvrez la rade du *Comptroller* dont vous êtes éloigné de six à huit milles.

Nous cheminions enchantés de la rencontre de quelques sauvages très enjoués, et de plusieurs jeunes filles fort aises de la visite d'aussi bons étrangers, mais qui nous faisaient de sottes grimaces ou des propositions qu'il n'eût pas été sage d'accepter, quand le bruit d'une décharge de mousqueterie se fit entendre. Nous

nous tinmes en alerte, et nous interrogeons d'un œil inquiet tous les sites qui nous environnaient lorsque, peut-être près de rétrograder, nous vîmes venir à nous, au pas de course, un indigène effrayé... Nous l'arrê-  
tâmes; et le voilà racontant à mes guides le sujet de sa terreur : « Deux armées ennemies, les Happas et les Taïpii en étaient venues aux mains; la bataille avait lieu de l'autre côté de la baie du Comptroller, et notre présence serait utile au parti que nous voudrions protéger. » Point n'est besoin de vous dire que je n'avais garde de venir en aide ni aux uns ni aux autres.

La rade du Comptroller est divisée en deux parties, séparées par une colline peu élevée; sous mes pieds le village des Happas; plus loin la plaine des Taï-pii, où le combat était engagé.

Je me décidai à descendre, bien résolu cependant à renoncer au projet que j'avais formé de passer la nuit loin du bord. Je trouvai le village des Happas presque désert; quelques femmes seulement, quelques enfants erraient çà et là; j'étais regardé par eux comme un être surnaturel; je trouvai une trentaine de maisons réunies et entourées de places publiques et de moraï semblables à ceux de Tayo-Haë.

L'accueil qu'on me fit témoignait de l'étonnement, mais fort peu de bienveillance; j'étais à coup sûr un objet de curiosité, en même temps un sujet de convoitise, et certainement si la nuit m'eût surpris dans le village, il est à présumer que je ne vous raconterais pas aujourd'hui cette excursion aventureuse. Je partis donc sans donner le temps au soleil d'avancer dans sa

course, j'admirai à mon retour la magnifique vallée des Happas, et je me hâtai le plus possible de fuir un lieu où mes jours étaient en danger.

Bientôt j'arrivai à un petit village fort gai, tout odoriférant où je fus accueilli avec une grande aménité. On me donna des bananes, des cocos, et je fis cadeau en échange de petits couteaux, de colliers et de miroirs dont on parut apprécier la magnificence. Une petite fille de huit à dix ans vint à moi en m'accablant des plus naïves caresses, et tandis que je dessinais sa jolie figure, mes guides se prirent de querelle avec un indigène qui me semblait fort irrité. Je m'armai promptement de mon fusil; mais John, mon Anglais, me fit signe que j'étais dans l'erreur, que cet homme venait en ami, et que nous n'avions rien à craindre de lui; il m'apprit aussi qu'il nous fallait hâter le pas et prendre désormais de grandes précautions pour échapper aux dangers qui nous menaçaient avant d'achever notre course; car on venait de l'instruire que nous devions être attaqués.

Nous redoublâmes de vitesse, et en peu d'instants nous nous vîmes en effet entourés d'une cinquantaine d'individus dont les manières n'étaient pas très rassurantes; déjà nous nous préparions à repousser la force par la force, quand une jeune et belle fille absolument nue s'élance vers moi, m'enlace dans ses deux bras, fait face aux curieux importuns et jure qu'elle me protégera contre toutes les attaques. C'était une chaleur ardente, c'était une lionne, ce fut à coup sûr ma sauvegarde et j'arrivai avec elle jusqu'à la crête aiguë



d'où je découvrais les navires. Là mon ange tutélaire me dit adieu, et il me fut aisé de comprendre qu'elle aurait voulu pour témoignage de mon amitié autre chose que le serrement de main affectueux que je lui donnai.

Quel ne fut pas l'étonnement de tous ceux que je rencontrai sur la plage en me voyant arriver sain et sauf ! C'est alors seulement que je compris l'imminence des dangers auxquels je venais d'échapper ; la population ébahie de Tayo-Haë m'entourait avec un étonnement mêlé de doute ; on ne croyait pas que j'eusse visité les Happas si voisins des Taï-pii, dont ils ne prononçaient le nom redouté qu'avec terreur ; et ceux qui avaient foi en mes paroles étaient les plus émerveillés de mon miraculeux retour.

Sur les corvettes la joie de me revoir fut grande, car le bruit y était accrédité que j'avais été fait prisonnier, rôti et mangé ; aussi des préparatifs de vengeance étaient déjà faits, les caronnades chargées, mes amis pleins de zèle et de dévouement, et les navires allaient déraper pour s'emboîser dans la rade du Comptroller et y mettre tout à feu et à sang.

Pour ma part, j'avoue qu'il m'a été fort agréable d'avoir pu, dans cette circonstance, me passer des bons offices de mes camarades, et je déclare que mis à la broche par les Taï-pii ou les Happas, je leur aurais servi un mets fort coriace.

Après les épisodes, la masse ; après les détails, les généralités ; ainsi doit-on procéder pour ne pas s'égarer dans la route.

Les Marquises ont été découvertes en 1595, par Mindana, qui les appela du nom qu'elles portent, en reconnaissance des bienfaits qu'il avait reçus de la marquise de Mendoza.

Mindana était parti du Pérou pour compléter la reconnaissance des Salomons qu'il avait découvertes à un précédent voyage. Il ne retrouva pas les Salomons, mais il dressa la carte de plusieurs îles du magnifique archipel de Noukahiva. Chose bizarre; ce ne fut que deux cents ans après que les Fitji, les îles des navigateurs, Otaïti et les Sandwich furent découvertes.

Cook, l'illustre navigateur, qui ne voulait point de secret pour lui dans le vaste Océan-Pacifique, visita les îles Noukahiva en 1774, et n'y obtint l'hospitalité qu'après des escarmouches sanglantes. Plus tard arriva le capitaine Wilson, dont l'unique mission était de répandre dans l'Océanie, un grand nombre d'apôtres de l'Évangile; il en déposa à Noukahiva ainsi qu'à bien d'autres archipels de l'Océan-Pacifique; mais les résultats obtenus n'ont pas été les mêmes partout. A Taïti, par exemple, nous aurons bientôt occasion de le constater, les missionnaires firent de nombreux prosélytes; à Noukahiva leurs enseignements furent tout-à-fait stériles.

Du reste l'histoire des missionnaires Crook et Harris est fort curieuse, et je vais vous la dire en peu de mots; elle prouve que pour être apôtre il ne suffit pas d'avoir une charité ardente, il faut avoir aussi du courage et de la persévérance.

Les indigènes de Too-wati étaient peu disposés à



écouter des prédications saintes. Leur roi, partant pour une expédition de quelques jours, proposa à ses nouveaux hôtes de l'accompagner. Crook accepta, Harris refusa et demeura confié aux bons soins de la reine près de laquelle il devait, d'après l'usage du pays, remplacer en toute chose le roi absent.

Malheur en advint à l'infortuné Harris, car il faisait de la chasteté un principe religieux, et la reine humiliée de son indifférence en vint bientôt à des doutes et à des perquisitions alarmantes pour la pudeur du prédicant. Afin de s'y soustraire, Harris s'enfuit dans les bois; mais le besoin et la frayeur égarèrent ses sens, et quelques jours après, quand les matelots de M. Wilson vinrent le recueillir sur la plage, ils le trouvèrent complètement fou. C'est pousser bien loin la charité chrétienne, et Joseph, de chaste mémoire, eut une frayeur moins grande de la vivacité de Putiphar.

Crook revint de son expédition; il ne convertit personne à Too-wati; mais il y vivait dans l'espérance d'un meilleur avenir, et s'était acquis l'estime générale, lorsqu'un transfuge italien dont j'ai oublié le nom, débarqua au milieu de la population qui lui donnait l'hospitalité. Le nouveau-venu était animé de sentiments tout opposés à ceux du pieux missionnaire; il ameuta contre lui les indigènes et obligea Crook à renoncer à son œuvre de civilisation.

Depuis cette époque, des navires de guerre ou des baleiniers de diverses nations ont fréquenté les Nouka-hiva; la plupart ont été obligés de recourir aux armes pour réprimer les méfaits des farouches indigènes, et

cependant nous voyons de temps à autre des matelots, des pêcheurs ou des échappés de Sidney chercher ici un terme à leurs courses aventureuses, ou un abri contre les punitions qu'ils ont encourues. De ces hommes, les uns se bornent à jouir paisiblement de l'abondance des vivres et de la facilité des plaisirs dans ces îles parfumées. D'autres visent à de plus hautes fortunes, exploitent les penchants destructeurs de ces peuples et se mettent à la tête de leurs guerriers; mais aucun exemple, aucun enseignement venus du dehors, n'a jusqu'à présent apporté de changement réel aux mœurs des Noukahiviens. En 1858, ils sont encore ce qu'ils étaient du temps de Mindana et de Crook, c'est-à-dire de véritables anthropophages.

Vous dirai-je l'apparition de Porter au milieu de ces populations féroces? Cet intrépide Américain était parti d'un des ports du Pérou pour ses luttes de corsaire contre des navires anglais. Arrivé à Noukahiva, il décida que l'une des baies de ces îles servirait à garder ses prises; mais il fallut d'abord vaincre les sauvages Naturels qui s'opposaient vigoureusement à sa descente. Une heureuse circonstance vint à son secours; les Tayo-Haë étaient en guerre avec les Happas; il se mit à la tête de ceux-là et marcha avec eux vers la baie du Comptroller. Les Happas furent soumis et Porter se déclara suzerain de l'île entière. Toutefois, les Taï-pii qui ne voulaient point de domination étrangère et qui se croyaient en force contre Porter, s'ameutèrent, formèrent une armée avide de carnage, et ce ne fut qu'après deux batailles sanglan-

tes que le capitaine Américain, qui était descendu avec deux cents hommes armés de fusils et de sabres, parvint à soumettre les Taï-pii.

Au surplus, la férocité de ces indigènes fut toujours la même ; sitôt que dans une rencontre ils se sentaient les plus forts, les massacres avaient lieu, et ce fut pour se protéger contre ces cannibales que Porter se vit obligé de bâtir un fort et une petite ville.

Il partit ; ses hardis navires continuèrent leurs croisières ardentes. Le lieutenant qu'il laissa à Noukahiva se trouva bientôt contraint de combattre ses soldats révoltés ; et las enfin de tant de fatigues, de meurtres et de périls, il prit un beau jour le large avec un des navires capturés aux Anglais, et il abandonna les naturels de ce groupe d'îles à leur instinct féroce.

Aujourd'hui nulle trace n'existe, ni du fort, ni de la ville bâtis par Porter. Quand les sauvages veulent prouver leur puissance, les ruines et le sang viennent l'attester.

Ce fut pour nous un grand désappointement d'apprendre quelques jours plus tard que le capitaine Du-Petit-Thouars, pendant que nous étions à Tayo-Haë, déposait à une île voisine des missionnaires qui avaient pris passage sur sa frégate. L'avenir nous dira si le zèle de nos compatriotes a triomphé enfin de la sauvagerie des Noukahiviens.



## TAITI

**Généralités. — Mœurs. — Détails.**

Voici donc cette île joyeuse dont on fait à l'Europe de si ravissants tableaux ! Voici ce ciel toujours pur, ces rivages pleins de suavité, ce peuple de frères, d'amis tendant la main à chaque étranger, lui offrant ses fruits pour ses repas, ses demeures pour abri, son lit pour lieu de repos.

Bougainville découvre Taïti ; — il débarque sur une plage facile qu'il nomme anacréontiquement la pointe de Vénus. Lui, son état-major et son équipage sont reçus avec une cordialité sans exemple ; et peu s'en faut que, comme Annibal à Capoue, ils n'oublient tous leur patrie absente,

Les récits de Bougainville sont empreints d'un caractère de vérité qui ne permet point le doute ; et puis, n'y a-t-il pas plus de profit à publier les hostilités des insulaires que leur aménité ? Otez la difficulté, vous ôtez le mérite ; et Bougainville, ce chef d'escadron fait tout d'un coup capitaine de frégate, aimait assez le merveilleux pour qu'il dût reculer devant un mensonge, alors surtout qu'il n'eût rien rapporté à sa vanité de voyageur. Peu s'en fallut, après ces récits, que l'Europe émerveillée n'émigrât pour cette Otaïti, douce vallée d'amour, jetée au sein du vaste Océan Pacifique, au milieu de peuplades anthropophages, éternel effroi des navires aventureux.

Mais voilà que cet homme indompté par les tempêtes de toutes les zones, ce matelot infatigable qui a doté le monde de tant de découvertes, et qui a trouvé enfin une tombe au sein des flots qu'il avait soumis, voilà Cook qui découvre Otaïti presque en même temps que Bougainville.

Lisez les récits du capitaine anglais. Rien n'y est suave, rien n'y est parfumé ; c'est une description de mœurs et d'usages absolument pareils à ceux qu'il a déjà étudiés dans d'autres archipels voisins ou éloignés. Avec son tact exquis il signale bien quelques modifications importantes, quelques délicatesses de plus ou quelque peu de sauvagerie de moins dans les habitudes otaïtiennes ; mais il a raison de les attribuer à la douceur de la température et à l'influence de la végétation vive et puissante qui se presse sur les côtes de la nouvelle découverte.

Quoi qu'il en soit, ce n'est plus du passé d'Otaïti que nous allons nous occuper aujourd'hui ; il appartient désormais à l'histoire des premières conquêtes de nos navigateurs, et ce n'est pas pour ce pays à demi-civilisé que l'Europe émigrera désormais. Si elle veut un ciel plus pur, une terre plus féconde, des eaux plus limpides, une vie plus heureuse, elle n'a qu'à faire halte à Mowhé, dans ce délicieux village de Lahéna, où notre ami Arago faillit perdre son fidèle Petit, ce matelot si dévoué que vous aimez déjà sans doute.

En partant de Noukahiva, le 2 septembre, *l'Astrolabe* toucha fortement sur un rescif de corail, et ce ne fut qu'après de longs efforts et un travail de douze heures qu'on parvint à la remettre à flot.

Nous longeâmes quelques petits ilots, bas, très boisés, appelés dans le pays *moutous*, sur les premiers plans desquels se dressaient de belles touffes de cocotiers aux palmes onduleuses se jouant avec la brise. De chacun de ces points de terre, que vous diriez des berceaux de verdure flottant au gré des vagues, se détachaient ces élégantes pirogues à balancier qui coupent le vent avec tant de vitesse, et qui étaient pagayées par des hommes dont quelques-uns vêtus à l'européenne. Notre relâche avait été assez longue à Noukahiva ; nous savions que la marine n'est autre chose que la guerre de l'homme contre les éléments, et qu'il faut profiter de tous les vents favorables. Nous ne pûmes donc recevoir aucun des visiteurs, et du reste nous avions à répondre à la courtoisie des vents,



qui nous poussaient avec une constance toute amicale. Jamais jusque-là nous n'avions fait de traversée plus facile ; jamais peut-être nous n'en ferons de plus rapide. Une fois orienté, le navire, pendant huit jours, n'eut besoin d'aucune manœuvre.

La houle était forte, il est vrai, comme on le voit souvent après une tempête ; mais nous étions déjà façonnés au roulis, et nous voyions avec amour le sillage s'allonger derrière nous jusqu'à l'horizon.

En vérité, ce trajet est trop beau, le coup-d'œil qui s'offre à nous trop riant ; c'est Otaïti ! Nous cherchons la rade de Matavay ; et pour prendre le mouillage nous rangeons à portée de pistolet les rescifs de la côte, en glissant devant la Pointe-des-Cocotiers. La Pointe-de-Vénus est plus à l'E. ; mais que nous importe la distance ? Nous comptons bien pouvoir la franchir d'une manière ou d'une autre ; car il est des noms historiques qui rappellent tant de souvenirs qu'on ne peut se dispenser de les visiter, alors même qu'il y a péril au voyage. Heureusement ou malheureusement, ici la course est aisée, et le pèlerinage se fait au travers d'une plage riante de sable, auprès de laquelle s'élève une belle végétation, et presque à chaque pas vous voyez accourir à vous de jeunes femmes cherchant à fixer sur elles seules votre curiosité de voyageur.

Le rivage en est encombré ; des pirogues à balancier voltigent autour de nous. Est-ce l'Europe civilisée qui se déroule à nos regards, et qui est venue s'asseoir au milieu du vaste Océan Pacifique ? Est-ce plu-

tôt une île sauvage jetée par les tempêtes sur nos côtes envahies, et le peuple nouveau cherche-t-il dans sa politesse à adopter nos mœurs et nos usages?

Ici point de nudités, point de ces scènes hideuses sur lesquelles l'œil du navigateur ne se repose qu'avec discrétion. Les modes de notre pays ont déserté, et les voici toute-puissantes au milieu d'Otaïti et des îles coquettes qui l'avoisinent. Nous avons peine à en croire nos regards; et c'est un spectacle bien curieux, je vous l'atteste, que ces robes, ces mousselines, ces fleurs et ces chapeaux qu'on croirait sortis naguères de chez nos couturières et nos modistes, voilant et parant à la fois des femmes au teint bronzé, toutes prêtes à fraterniser avec nous. Aussi avons-nous hâte de descendre et de nous rendre compte de ce curieux phénomène, car nous craignons encore de nous tromper sur la réalité des tableaux qui viennent de nous frapper.

C'est bien cela, pourtant; nous donnons la main aux Otaïtiens qui nous voyent arriver avec plaisir, mais sans étonnement et sans enthousiasme. C'est là l'Europe ou peu s'en faut, l'Europe moins la chaussure et la couleur. A Otaïti les hommes ont la tête rasée, excepté un petit cercle en forme de couronne, mais à cela près, ce sont des *fashionables* en chemise de laine rouge, sans souliers ni bas. L'emprisonnement des pieds n'a jamais été compris par aucun peuple de l'Océanie; il ne l'est pas plus par les nations africaines et les sauvages des deux Amériques.

Nous avons eu beau faire cependant, nos soins et





notre persévérance n'ont pu donner aux Otaïtiennes ni cette démarche élégante de nos jeunes femmes, ni cette grâce toute décente dont elles se parent dans nos salons à la mode. Ici l'on sautille et l'on se dandine en cheminant; l'on s'accroupit sur ses talons pour s'asseoir ou se reposer. Vous comprenez combien doit en souffrir la fraîcheur de la toilette. Par exception, toutefois, une de ces jeunes filles se fait remarquer par ces allures presque parisiennes, et si, comme nous, vous l'aviez vue à cheval, vous l'auriez prise pour une des meilleures élèves de Faucher ou de Franconi. Tenez-vous à vous en convaincre? cela en vaut la peine, et vous n'avez que quelques pas à faire : Franchissez l'Atlantique, doublez le formidable cap Horn; courez au N.-O., laissez tomber l'ancre à Papéiti, et vous trouverez la gentille Maria, attirant à elle tous les étrangers, et les faisant servir dans l'auberge fort achalandée de son père. Ne diriez-vous pas que je vous parle d'un village à quelques lieues de Paris?... Oh! la civilisation a des ailes de feu, et quand elle le veut, les forêts n'ont point de solitudes assez profondes, les montagnes point de cimes assez escarpées, les zones point de frimats assez dévorateurs, les Océans point de tempêtes assez redoutables.... Quand elle le veut, elle se pose, elle usurpe, elle domine.

Hélas! est-ce un bienfait pour les peuples soumis, est-ce un bienfait pour elle-même? Je suis plutôt voyageur que philosophe, à d'autres à résoudre la question.

Ne croyez pas pourtant que ce soit sans une lutte



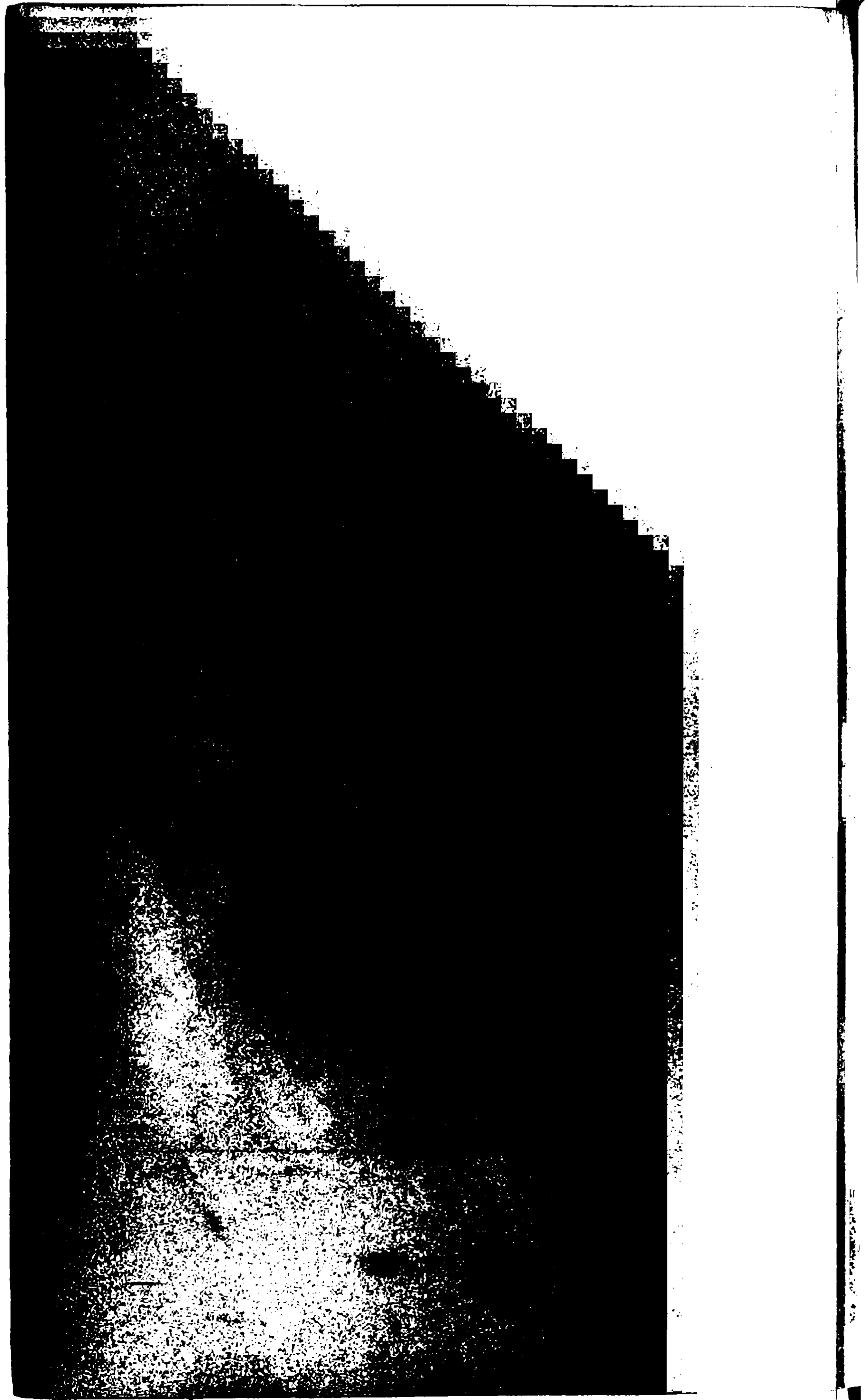
Lérand

Lith. Rigo Fr<sup>es</sup> et C<sup>ie</sup> - P. Lar.

MARIA.  
*La belle écuyère de Haïti*

Parquet et 100, 100, 100

11 rue de Jarente







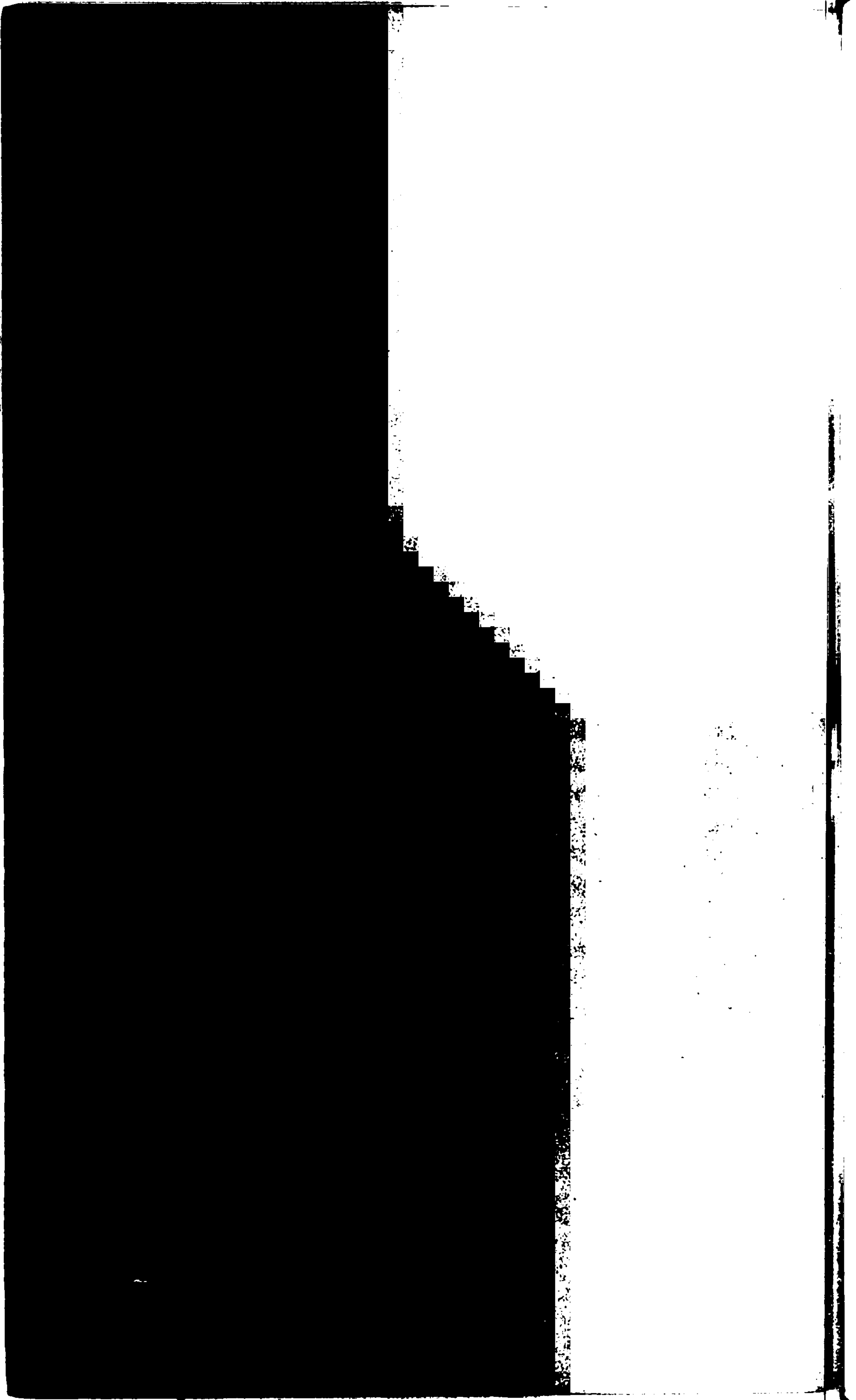
Legrand d'après E. Le Guillou.

Lith. Rigo Fr<sup>es</sup> et C<sup>ie</sup> r. Richer, 7.

PAPA - TOÏ.  
*Gailienne puo sang.*

Berquet et Pelion éditeurs.

11. rue du Jardinèt.



ardente que la sauvagerie ait courbé la tête devant nos usages, et qu'elle ait abandonné tout-à-fait ses premières habitudes. Il n'en est point ainsi ; et, soit instinct, soit calcul, la coquetterie des femmes y gagne quelque chose. Tenez, voyez : leurs oreilles, au lieu de nos anneaux stupides et sans grâce sont vaniteusement parées de morceaux d'étoffes rouges ou de fleurs odoriférantes. Cela est étrange, j'en conviens ; mais cette bizarrerie vous reporte involontairement vers le passé, et vous devinez presque le peuple primitif dans celui que vous venez, pour ainsi dire, de tailler à votre ressemblance. La femme est femme dans tous les pays de la terre ; et à Otaïti, elle l'est peut-être plus qu'ailleurs. Pardon pour mes compatriotes de la grande cité du monde.

Une heure environ après avoir laissé tomber l'ancre, nous vîmes arriver une gracieuse pirogue à simple balancier, portant un missionnaire qui monta à bord. Il nous apprit qu'à Papéïti était aussi mouillée la frégate *la Vénus*, commandée par M. Du Petit-Thouars, et que nous serions près de lui plus en sûreté encore qu'à Matavay. Le commandant de l'expédition en décida autrement ; il résista aux instances du capitaine de la frégate qui lui avait envoyé un pilote ; et comme l'état sanitaire de *la Zélée* me permettait une excursion, je partis le soir même dans la grande pirogue de Papéïti. Ce ne fut pas sans un bien vif plaisir que je me trouvai bientôt au milieu de quelques vieux camarades tout joyeux de me revoir. Nous pressions nos demandes avec une active curiosité ; nous parlions



avec amour de notre pays si éloigné, et nous nous donnions rendez-vous dans un de ces beaux ports européens où nous devions enfin trouver la récompense de nos travaux et de nos fatigues.

Comme je crois vous l'avoir dit dans mon chapitre précédent, le capitaine Dupetit-Thouars venait de déposer deux missionnaires à *Madre de Dios*, archipel Noukahiva. Il avait déjà sillonné une partie des océans qui bordent les Indes, touché au Kamchatka, à la Californie, au Pérou, au Chili; il avait visité les Sandwich pour une négociation diplomatique, et il se trouvait maintenant à Otaïti pour demander satisfaction d'insultes faites à des missionnaires français.

Fesons de l'histoire.

Deux de nos zélés prédicants étaient arrivés à Otaïti dans le but d'y établir la religion catholique. Comme cela se pratique dans tout pays civilisé, ils avaient demandé à la reine la permission d'éclairer le peuple, en le réunissant sur la place publique. Cette permission obtenue, les deux saints apôtres qui avaient déjà appris la langue du pays, montèrent sur des tréteaux et proclamèrent les grandes vérités du catholicisme; mais la reine agissant sous l'influence des ministres anglicans établis déjà dans cet archipel, ordonna aux nouveaux venus de cesser leurs sermons. Ceux-ci se présentèrent à elle; et loin de vouloir lutter par la force, ils lui dirent que leur but n'était point de détruire le culte déjà établi par les Anglais, qu'ils venaient essayer de faire quelques prosélytes, qu'ils ne demandaient pas mieux qu'une lutte de principes fût ouverte entre les

deux Églises, qu'ils ne voulaient se servir que des armes de la persuasion, et que la reine elle-même aurait à choisir entre les deux religions prêchées.

Les Anglais ne voulurent point accepter l'épreuve ; ils étaient forts et puissants, ils tinrent à rester puissants et forts ; et, pour cela, ils usèrent de ruse et de violence. Une des lois fondamentales du pays défend sous des peines sévères de forcer les portes des habitants pendant la nuit. Que firent les missionnaires Anglais ? Ils grimpèrent sur les maisons où logeaient leurs antagonistes, ils en brisèrent le toit, enlevèrent de vive force les nouveaux venus par cette ouverture ; et après les avoir insolemment jetés dans une goëlette qui leur était dévouée, ils les firent partir pour les Sandwich.

Le commandant Dupetit-Thouars voulait réparation de cet outrage au droit public : Il signifia donc à la reine, comme ultimatum, que, sans aucun délai, on eût à lui compter 5,000 francs en piastres ; que le pavillon français flottât sur la petite île qui sert de demeure habituelle à la reine, et qu'il fût immédiatement salué de vingt-un coups de canon. De plus, le capitaine exigeait qu'on garantît à l'avenir à tout Français le libre exercice de son industrie, soit qu'il vint à Otaïti pour des affaires de négoce, soit qu'il y arrivât pour prêcher la religion de son pays.

La reine allait se soumettre ; mais les missionnaires anglais arrivèrent en toute hâte au palais, et lui représentèrent combien il serait honteux pour elle de céder à tant d'exigences ; aussi la réponse se faisant atten-



dre, le commandant de *la Vénus* annonça, que si, le lendemain, à neuf heures, les 3,000 francs n'étaient pas à bord, quelques minutes plus tard le village serait détruit.

Pendant cet intervalle, le missionnaire Pylstar, conseiller suprême de la reine, après s'être concerté avec Sa Majesté, arriva à bord de la frégate française, fit observer au capitaine que les trésors de Pomaré, sa souveraine, étaient à sec, et qu'elle s'estimerait heureuse qu'on voulût se contenter d'une indemnité de deux mille francs; mais M. Du Petit-Thouars tint ferme, et tout fut complet dans la réparation exigée.

La vie de cette reine est assez singulière et a droit à quelques lignes du voyageur. C'était naguères une jeune fille fort accorte et fort avenante, fort mauvais sujet surtout, qui avait l'adresse d'attirer à elle tous les étrangers de distinction arrivés à Otaïti. Elle ne donnait aucun sens aux mots pudeur et tendresse, et résu-mait toutes ses passions en deux seules : ambition et plaisirs. Ce que nous appelons fidélité était chose incomprise par Pomaré; mais quand les missionnaires eurent exercé sur elle un certain empire en la fesant rougir du vice et de l'odieux des liaisons trop passagères, elle consentit à prendre un époux, et depuis quelques années elle règne paisiblement sur son peuple à côté d'un gros gaillard assez bien tourné, qui partage avec elle les douceurs de l'hymen et les bienfaits de la souveraineté. Ne croyez pas, au reste, qu'elle soit honteuse de ses précédents si peu farouches; au contraire, elle en tire vanité, et sans l'œil vigilant du mission-

naire, Sa Majesté Pomaré exposerait la gravité de son mari à de rudes atteintes, car une trentaine d'années n'ont rien ôté à la princesse de sa grâce et de sa coquetterie.

Pomaré se tient le plus souvent dans l'île joyeuse qui s'élève au milieu de la rade, et dont je vous ai déjà parlé. Là est son palais et un petit château-fort armé d'une douzaine de canons qui le protègent. Dès qu'elle vient au village, un camp est établi dans une grande plaine ; ce camp est formé d'un nombre assez considérable de tentes en toiles, dans lesquelles dorment les parents et amis de la souveraine, et où sont gardés également des meubles, des cassettes et une partie de ses trésors. Quant à elle, vous la voyez presque toujours couchée sur des nattes moelleuses, et elle laisse couler ses jours dans la douceur des conversations intimes. Si la monotonie est le bonheur, la souveraine d'Otaïti est la plus heureuse des femmes.

L'omnipotence anglaise se fait partout sentir, omnipotence insolente de gouvernement à gouvernement, omnipotence rapace d'homme à homme, de comptoir à comptoir : le monde entier est un vaste bazar britannique. Dès la première apparition du culte anglican dans ces îles, ainsi que dans toutes les autres de cet immense océan, on a pu voir que les apôtres qui venaient y prêcher la paix et l'union s'emparaient d'abord avec adresse de l'esprit des puissants, les amadouaient par de légères concessions à leurs caprices, et leur imposaient plus tard un joug tyrannique. Le code, c'est la volonté de ces hommes, et la volonté de ces

hommes, c'est la fortune et la souveraineté. A eux seuls les droits et les privilèges; à eux seuls le monopole de tout ce qui produit et rapporte.

Ainsi, nul ne vendra de l'eau-de-vie sans leur permission, et comme ils ne permettent à personne..... à eux seuls tout ce commerce.

Défense aux jeunes filles d'étaler leur nudité aux regards; et comme eux seuls encore ont les bazars des étoffes, vous comprenez que ce qu'ils appellent loi de pudeur est une loi de richesses.

La sagesse est quotidiennement prêchée aux jeunes Otaïtiennes; mais hélas! les antiques habitudes du sol, l'air parfumé, les eaux diaphanes, le ciel bleu, le soleil radieux et chaud rendent inefficaces les prédications des missionnaires; et comme j'ai promis de tout dire, je me hâte d'ajouter que, du haut de sa chaire évangélique, le ministre tombe souvent vaincu par le mauvais exemple, et que, grâce à lui, le front de la jeune Otaïtienne perd petit à petit quelque chose de sa teinte cuivrée. D'autre part, et pour compléter la vérité de ma narration, je dois constater ici, quelque douloureuse qu'en soit la confidence, que les femmes légitimes et les filles des missionnaires venus d'Europe ont pris quelque chose des mœurs du pays, et que leurs enfants se colorent, je ne sais par quel miracle, d'une couleur foncée de café au lait dont un jaloux irréfléchi pourrait tirer quelque ombrage.

De tout cela résulte que la religion anglicane n'a aucune racine, et qu'elle consiste seulement en réunions du reste assez suivies dans les temples otaïtiens.



Je commence mes courses intérieures ; c'est une habitude dont je ne veux pas me défaire. Partout de belles plantations, de vastes champs de cannes à sucre, des scieries mécaniques, de nombreuses sucreries ; voyez : le commerce et l'industrie se prêtent la main.

Parmi les fruits savoureux qui croissent sans culture, la mangue moelleuse, le coco rafraîchissant, l'ongueuse banane, et surtout la goyave odoriférante enrichissent les forêts. Ne craignez pas de vous perdre dans ces campagnes riantes ; point d'insectes venimeux, point de serpents, point de bêtes fauves, toujours le calme et la tranquillité ; partout des criques paisibles pour vous délasser de la fatigue ; et si vous rencontrez sur vos pas une case isolée, pénétrez-y sans crainte, vous y trouvez des nattes, un bon accueil, une jolie fille à qui vous ne demandez rien qu'elle puisse vous refuser.

Cela est bizarre en effet de voir un peuple en apparence soumis au précepte rigoureux d'une religion nouvelle, assister aux officices divins avec une certaine dévotion, suivre assez régulièrement les pratiques qui leur sont imposées, et se hâter un instant après de rentrer dans les joies faciles des mœurs primitives de tout cet archipel.

A Mangaréva nous avons remarqué autre chose qu'une dévotion extérieure ; la foi sainte a placé son drapeau dans toutes les âmes ; la religion est plus qu'un nom, les missionnaires sont plus que des hommes, et le Dieu que ceux-ci ont appris à vénérer est un Dieu de miséricorde et de charité.

Ici le culte est un nom, le ministre moins qu'un homme, le temple un lieu de repos d'où l'on s'échappe pour reconquérir les vieux usages..... A Otaïti la nudité des femmes est voilée par de riches étoffes ; mais le vice est sans vêtements et s'y promène en plein jour. A qui la faute ? demandez-le aux prédicants sans conviction, demandez-le à leurs femmes et à leurs filles sans pudeur.

Depuis quatre ans seulement des missionnaires français ont pénétré à Mangaréva ; depuis vingt ans les Anglais trônent à Otaïti..... Il y a pourtant plus d'un siècle entre ces deux archipels.

Otaïti sera long-temps encore l'île des plaisirs faciles : le passé est prophète de l'avenir.

La rade de Matavay où nous avons mouillé est la moins fréquentée de l'île ; Papéïti est la seule que visitent d'ordinaire les navires voyageurs. Ils y trouvent en abondance des fruits délicieux, des vivres frais, un mouillage sûr, un consul qui les représente, des douanes pour assurer leurs droits, bon et cordial accueil dans toutes les demeures, oubli des fatigues passées, ressources inépuisables contre les fatigues à venir. Otaïti est jetée au beau milieu de l'Océan-Pacifique, et semble l'échelle naturelle posée là par Dieu pour venir en aide à tous les explorateurs du monde ; étonnez-vous après cela si nous la quittons avec tant de regrets.

## EN MER.

**Ile Rose. — Archipel des Navigateurs. — Hapia.**

Il y a péril dans toute navigation au milieu des archipels, il y a grand péril surtout dans ces courses aventureuses, au sein de ces roches souvent à pic et à fleur d'eau, menaçant incessamment les navires, parce que nulle carte précise n'indique leur position. Mais il y a aussi bénéfice pour l'observateur lassé d'étudier à ses pieds le passage rapide des mollusques, ou sur sa tête le vol plus rapide du goëland et de l'albatros. Variété, c'est la vie, et voilà pourquoi je ne perds pas du regard Liméo, qui s'est dressée devant nous avec une belle végétation et des sites resplendissants de fraîcheur. Là, nous a-t-on dit, sont quelques missionnai-



res avec une imprimerie et une académie d'où peut-être un jour s'échapperont des *Hugo*, des *Lamartine*, des *Béranger*, des *Châteaubriant*, des *Lamennais*.... Attendons ce jour-là.

Voici Bora-Bora, terre haute et peu fertile, couronnée par deux pitons réguliers.... Tout-à-coup le vent faiblit, le navire se repose et le voilà bientôt drossé par les courants qui peuvent le briser sur le rescif de Mopélia; le danger était grand, les manœuvres difficiles, le mouillage impossible. Tout-à-coup aussi la brise souffle de nouveau, nous relève, et bientôt nous naviguons loin des pointes madréporiques contre lesquelles il est si dangereux de se heurter.

Le ravissant moutou de Scilly se présente avec sa couronne verdoyante. Son enceinte est quelque peu rocheuse, mais les îlots du lac intérieur offrent une puissante végétation, que nous ne pouvons nous lasser d'admirer.

Est-ce encore une terre déserte? Est-ce une brillante oasis qui se peuplera plus tard? Sera-t-elle envahie par des peuplades anthropophages ou visitée par des hommes de paix qui viendront y chercher le repos et la vie? Il est impossible au navigateur qui glisse au milieu de ces dômes chatoyants de ne pas se jeter dans ces pensées philosophiques qui abrègent pour lui la monotonie de la route; et je me plais, moi, accoudé sur le bastingage et l'œil fixé sur ces terres isolées, à leur créer un berceau, une histoire forte, un avenir, une gloire.

Oh ! salut maintenant, trois fois salut à cette petite

île qui sort à peine des eaux, et que protège une longue ceinture de brisants, sur lesquels le flot se promène et s'allonge avec impétuosité ! Salut au beau nom dont elle a été dotée ! Salut à la femme courageuse, énergique et patiente, qui, comme nous, a sillonné toutes les mers ; qui, comme nous, a bravé toutes les températures ! Femme jeune, belle et forte, qu'ont épargnés les tempêtes et les naufrages et qu'une maladie affreuse enleva sitôt à ses amis, à ses admirateurs, quand sa course dans la vie venait à peine de commencer, quand sa course au milieu de tous les océans venait à peine de s'accomplir !

*L'Uranie* découvrit cette île il y a quelques années ; madame Freycinet s'appelait Rose ; son nom fut imposé au roc isolé couronné de verdure dont nous nous éloignons avec trop de rapidité.

Le 24 septembre nous changeons d'archipel ; et, sans relais nous entrons dans celui des Navigateurs naguères anthropophages, mais où pointe aujourd'hui une civilisation consolante. Léoné et Fonfouë glissent avec rapidité devant nous, mais toutefois assez courtoisement pour nous envoyer plusieurs pirogues pontées de l'avant et de l'arrière, et montées chacune par trois hommes pagayant avec une régularité admirable. Ces petits bateaux sont très élégants et rappellent ceux des Esquimaux et des Kamschatkadales, au balancier près, car celles-ci en sont dépourvues.

Nous n'avions pas le loisir d'attendre ces nouveaux visiteurs qui cherchent à nous retenir par ces mots Anglais : *Aï sé, aï sé*. (Dites-donc, dites-donc.) Et nous



comprimés déjà que, dans leur état de sauvagerie, le besoin leur a donné une industrie fort remarquable. Ainsi, sur la côte, abritée par de riches touffes de cocotiers, s'étalent des cases confortablement bâties, en face de plaines riantes que le flot caresse avec limpidité; partout, en un mot, richesse du ciel, richesse des eaux, richesse de la terre; partout ici l'homme doit dépenser la vie dans une douce et régulière mollesse.

Les naturels qui pagayaient les pirogues nous accostaient avec une adresse merveilleuse, et acceptaient nos échanges de bagatelles contre leurs cocos. Leur teint en ocre-rouge, leur nez épaté; leurs yeux sont éclatants, leurs cheveux en général flottants et noirs. Quelques-uns d'entr'eux, les chefs sans doute, sont tatoués, mais seulement sur les cuisses. Peut-être trouverons-nous dans d'autres îles une plus grande richesse de vêtements, car ce sont des vêtements en effet que ces signes bizarres et souvent très symétriquement placés, dont presque tous les naturels de l'Océanie s'harmonient les diverses parties du corps.

Un pilote anglais vient à bord et nous conduit à la baie d'Hapia, sur l'île Olopoun; car dans tout cet archipel, disons-le en passant, un grand nombre de matelots déserteurs de navires baléiniens se sont établis depuis quelques années, et profitent du passage des navires explorateurs pour leur rendre quelques services et utiliser leur expérience des localités.

Olopoun ne ressemble nullement à toutes ses sœurs voisines; jusqu'ici nous n'avons rien vu en Océanie

d'aussi riche, d'aussi fort, d'aussi florissant, et son aspect m'a rappelé la pompeuse description que Jacques Arago fait de l'île de Pissang, près de Rawak dans la Nouvelle-Guinée. C'est en effet une richesse de tons, de coloris à épouvanter l'imagination, à décourager la palette du peintre ; on dirait un seul arbre avec des feuilles longues et soyeuses, raboteuses et courtes, ciselées, aiguës, se jouant à l'air ou résistant à la brise. Des troncs séculaires d'une hauteur immense sont là, debout, pied à pied, pour ainsi dire enlacés les uns dans les autres, enchaînés par de solides guirlandes de lianes, partant des cimes les plus élevées et se promenant à travers les mille branches de cette forêt impénétrable au pas des hommes.

Un peuple immense d'oiseaux variés ravivent les profondes solitudes que le soleil peut-être n'a jamais pénétrées ; et vous vous croiriez au sein de ces forêts brésiliennes où rampe le boa, où s'agite l'alligator, et au travers desquelles la flamme seule peut vous ouvrir un passage.

Je me hâte pourtant d'ajouter que la main infatigable des habitants d'Hapia est parvenue à ouvrir des chemins délicieux au milieu de cette végétation imposante comme le désert, et que le voyageur trouve là, sous un magnifique dôme de verdure, un abri bienfaisant contre les chaleurs d'un soleil à pic. Tout auprès, coulent des eaux limpides où nous nous plaisions à venir chercher le calme et la fraîcheur.

Olopoun est semé d'un grand nombre de petits villages ; mais Hapia compte à peine une douzaine de

cases bien bâties, n'ayant pour tout meubles que quelques vases grossiers, des casse-têtes, des nattes assez soyeuses tressées en feuilles de vaquoa, et des oreillers en bois assez élégants légèrement courbés au milieu ; çà et là, dans la plupart de ces cases, nous voyons aussi des flûtes en bambou à deux ou trois trous, dont on ne joue qu'avec le nez. Un édifice arrondi et spacieux, de fort belle apparence, occupe le centre du village ; la charpente qui en supporte le dôme est remarquable de hardiesse et de solidité. C'est le lieu des réunions publiques, c'est le temple pour la prière et la prédication, c'est le point de rendez-vous pour les affaires profanes.

S'il y a de la joie dans Hapia, elle est peu bruyante ; s'il y a de la tristesse, elle ne se révèle point au dehors ; c'est une quiétude comme on doit en éprouver dans les pays équatoriaux, et que ne peuvent troubler l'appas des richesses, ni la soif de la vengeance, ni les tortures de la jalousie.

Le pasteur d'Hapia, M. Milles, est un de ces bons apôtres dont la tolérance est la première vertu, et qui se font de la religion un puissant bouclier contre les passions humaines. Sans colère, sans menaces, sans violence, il a pacifié, humanisé son village et plusieurs villages voisins, et certes ce n'est pas de sa faute si quelques bourgades plus éloignées, gardent encore le culte de sang de leurs ancêtres.

La musique et les jongleries sont les délassements journaliers d'Hapia, mais les femmes surtout excellent dans l'art de jouer de la guimbarde, et décrivent à



l'aide de trois ou quatre oranges voltigeant dans les airs, des gerbes, des courbes, des réseaux d'une admirable régularité.

Notre ami Arago en serait jaloux.

Au reste, elles sont jolies, bien faites ; elles commencent à comprendre les mots pudeur et honnêteté, et ce n'est que dans les villages voisins qu'elles se livrent encore avec abandon aux étrangers.

Vous voyez si le nom de Milles doit être conservé par l'historien voyageur.

La coquetterie qui n'est guère qu'une exquise propreté n'est point antipathique à la religion, puisque saint Augustin a dit qu'il la regarde comme une demi-virtu. Milles et Dieu ne défendent point la parure aux filles d'Hapia; elles se font de gracieux colliers et d'élégantes couronnes de fleurs jaunes, et elles entourent leurs oreilles de bouquets de fleurs rouges, encadrant leur visage d'une façon toute pittoresque. A leur exemple, et peut-être pour leur plaire, les jeunes gens se couvrent des mêmes ornements, de sorte que vous diriez, lorsque les uns et les autres glissent devant vous au milieu du crépuscule, que des jardins suspendus se promènent dans les airs. Permettez-moi un peu de poésie, car je me rappelle Hapia avec amour.

Nos courses dans ce village fortuné ne nous présentaient jamais aucun péril; autour de lui et dans les environs nous pouvions également errer à l'aventure, sans redouter la moindre attaque des naturels; mais, quand plus audacieux ou plus avides de plaisirs faciles, nous voulions visiter les villages éloignés, tout n'était

point sécurité pour nous dans ces excursions où la science avait peu de chose à gagner, et les études de mœurs beaucoup trop à recueillir. Mais telle est l'avidité curiosité des hommes, telle était la nôtre en particulier, que nos devoirs se trouvaient souvent sacrifiés à nos plaisirs, et qu'il semblait que nous avions toujours quelque chose d'intéressant à ajouter aux recherches et aux investigations de la veille.

Mon camarade Lafont me pardonnera sans doute de lui consacrer quelque chose dans mes rapides causeries ; aussi bien son infatigable activité mérite-t-elle la place que je lui garde ; je regrette pour lui que l'homme sauvage ait eu cette fois plus d'adresse et d'astuce que l'homme civilisé : l'imprudence porte son châtiment avec elle.

Donc mon ami Lafont, avide de tout voir, s'était un beau matin éloigné d'Hapia ; il allait, il allait comme si le temps ne devait pas lui faire défaut ; comme si les êtres qu'il voulait étudier étaient des intimes à qui l'on n'a qu'à tendre la main pour se trouver au milieu d'une famille de frères.

A Oupoulou il n'en est pas ainsi, et le naturel qui ne peut pas voler dans la crainte du châtiment, a recours à la ruse. La ruse est toujours un vol ; et les Mariannes appelées îles des Larrons, ne sont qu'à très peu de distance de l'archipel qui nous occupe.

Lafont était déjà loin des deux corvettes ; il cheminaient en observateur, lorsqu'un indigène s'approcha de lui avec familiarité et lui proposa de lui servir de guide dans son excursion. Lafont ne comprenait

point le vocabulaire des Oupoulouniens, mais comme il est beau, bien découpé, il dut penser qu'on allait le conduire auprès de victimes vaincues par sa démarche toute chevaleresque, ses beaux cadeaux ou son regard dominateur.

En avant ! mais Lafont est patient comme vous et moi si vous ne l'êtes pas du tout ; il demanda bientôt à son guide où et quand il pourrait s'arrêter. Celui-ci lui fit entendre que là-bas, là-bas, à quelque distance, on trouverait des hommes bons et généreux, et des femmes jeunes et confiantes. Lafont hâta le pas pour voir sans doute les hommes qu'on lui avait désignés..... Quant aux femmes il n'y pensait pas à coup sûr.

Cependant, pour arriver au lieu indiqué, il fallait traverser de petits sentiers bien propres, bien coquets, dominant de larges carrés remplis d'une eau bourbeuse dans lesquels croît le *taro*, nourriture principale des habitants de l'île. Lafont admirait en silence la majesté des arbres qui lui servaient de dômes et la richesse du sol qui nourrissait d'aussi précieux végétaux, lorsque v'lan, un coup de main du rusé sauvage le fait tomber dans le borbier. Il crie, il menace, il veut se dégager ; mais à chacun de ses efforts le terrain cède sous ses pieds, et il est sans puissance contre le bâton noueux que le sauvage agite violemment sur sa tête. Plus l'aspirant demande grâce, plus son adversaire se montre irrité. Ce qu'il faut à celui-ci, ce n'est point la mort du confiant Européen, ce sont ses vêtements. L'intelligent Lafont comprend le langage des



gestes ; il voit qu'on lui demande sa petite veste blanche ou plutôt sa petite veste boueuse, et il la donne pour rançon ; mais le naturel d'Oupoulou était rapace et flatteur à la fois ; il pense que M. Lafont doit s'estimer un peu plus que le prix d'une veste, et le voilà demandant le gilet que l'infortuné jette aux pieds du sauvage. Après le gilet il fallut donner la chemise, plus une sœur de celle-ci que le malencontreux aspirant portait en bandouillère. Le naturel allait encore demander le pantalon, quand il se ravisa généreusement, et, prenant la fuite, il laissa notre pauvre ami se débarrasser le mieux possible dans la profonde mare au taro.

Quant aux hommes, quand aux jolies femmes que Lafont voulait étudier, il n'en aperçut que de loin, et bien lui en prit ; car à coup sûr il n'eût pas fait de brillantes conquêtes dans le piteux habillement où l'avait mis le rusé insulaire. Toute science est coûteuse, et M. Lafont en fit ce jour-là une triste et douloureuse expérience.

En arrivant à bord, Lafont se plaignit de la violence et du vol dont il avait été victime. Le châtimement du coupable fut aussitôt résolu, et l'on prépara une expédition contre *Hapia* ; mais le roi donna l'assurance que le voleur n'était pas de sa tribu et fit entendre au commandant qu'il ne demandait pas mieux que des hommes armés fussent dirigés contre le village voisin. On s'y présenta en effet avec des sabres, des fusils et des cartouches ; et comme il fut impossible de livrer le coupable qui avait pris la fuite, on exigea pour ré-

paration un certain nombre de cochons qui devaient être livrés immédiatement. Une vingtaine de porcs, en effet, furent jetés dans nos embarcations, et Lafont, le premier, trouva que ses vêtements avaient été payés un peu cher.

Si cette affaire se termina sans risques, c'est grâce aux soins et à la modération du jeune et fervent missionnaire dont la parole eut plus d'éloquence que nos balles et nos baïonnettes.

Pour moi, qui avais aussi des observations à compléter et qui étudiais plutôt la nature morte que la nature vivante, je repris le cours de mes recherches aventureuses, et visitai avec soin quelques parties de l'île, accompagné d'un naturel que M. Milles m'avait présenté comme probe et courageux, et dont je n'ai jamais eu qu'à me louer. Dans une de mes promenades à droite et à gauche, et après deux heures de marche, je vis un charmant petit village dominé par un temple et bâti sur une colline délicieuse de fraîcheur et de verdure.

C'était ici comme partout sur ma route, une puissante végétation, des ruisseaux rapides serpentant selon les caprices du terrain ; c'étaient des cascades bruyantes donnant la vie à ce désert tout parfumé ; c'étaient surtout des colosses immenses dressant leurs troncs noueux jusqu'à leur tête chevelue, et semblant peser sur la terre qui les nourrit.

Dès que j'entrais dans une cabane, on m'offrait avec empressement des nattes soyeuses, des fruits rafraichissants, et ce ne fut pas sans une joie bien douce



que je vis quelques jeunes filles me montrer avec orgueil des livres dans lesquels on leur apprenait à lire, et prouver qu'elles savaient profiter des leçons de leur bon pasteur.

Du reste, ici comme à Hapia, se trouvait au milieu du village un de ces édifices taillés en cirque, servant de lieu de réunion pour les solennités du pays.

Peut-être fus-je redevable du bon accueil qu'on me fit en tout lieu à la générosité de mes procédés; je donnais toute espèce de petits objets d'échange, et je ne demeurai pas peu surpris de l'insistance de la maîtresse d'école du village dont je vous parle, pour obtenir de moi quelques-uns des crayons que j'avais emportés pour mes croquis; sa joie fut grande de les obtenir, et je me trouvai fort heureux de sa reconnaissance.

Quelque puissante qu'ait été jusqu'ici l'influence du missionnaire Milles sur les mœurs d'Hapia, il n'a pas pu l'imposer au roi lui-même, qui a persisté dans la possession des deux femmes qu'il a épousées depuis long-temps. Disons-le à la honte de cette royauté, les deux femmes dont je vous parle sont sans contredit les créatures les plus vicieuses de la contrée; l'une d'elles joue avec les étrangers un rôle honteux, l'autre trafique de ses charmes avec une impudeur révoltante. J'étais un jour chez elle occupé de la rédaction de mes notes, quand elle me fit comprendre que je pouvais mieux utiliser ma solitude et mes instants. En ce moment le roi entra, et ne fut point du tout blessé de ma présence. La reine s'accroupit, le monarque s'étendit



Grand d'après E. Le Guillou.

Lith: Rigo F<sup>ms</sup> et C<sup>re</sup> Richer. 7.

DÉLASSEMENS DE LA ROYAUTE D'HAPIA.

50-137

10-10-13

10-10-13

10-10-13

10-10-13

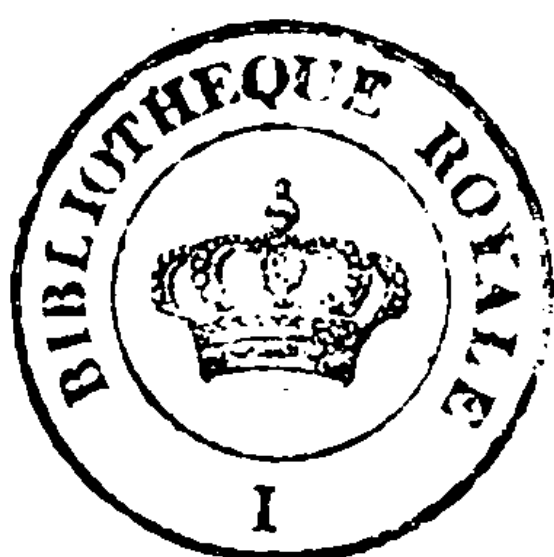
10-10-13

10-10-13



sur une natte, posa sa tête sur les genoux de sa femme, et celle-ci l'endormit en frappant des deux mains fermées de petits coups sur son front. Le front du prince en effet occupait fort l'attention de la charmante *Lota*, dont je suis bien aise de me rappeler le nom peu harmonieux. Je la recommande aux voyageurs qui viendront après moi à Hapia la fortunée.





12

## EN MER.

### Archipel des Amis. — Vavao.

Vous croyez savoir ce que c'est qu'une averse, vous qui n'avez point quitté vos zones élevées, et sur qui est tombée, comme vous dites, une *pluie battante*. Vos rues ont été submergées, vos toits meurtris, vos carreaux brisés, vos demeures envahies; soit, mais vous ignorez ce que c'est qu'un grain tropical, alors que les vents sont à peu près muets; alors que sur vous plane, dans toute son étendue, un de ces nuages vastes, lourds et cuivrés, partant de l'horizon, s'amoncelant à votre zénith, et allant s'engouffrer dans l'horizon opposé.....

1.

21



Je ne vous parle pas encore d'une tempête, d'un ouragan, d'un typhon ; ces redoutables phénomènes viendront plus tard. Il n'est question ici que d'un orage sous un ciel bas, épais, accablant ; écoutez :

C'est d'abord le silence des eaux et des airs ; puis, vous sentez une sueur glacée qui vous inonde, et vous vous croyez piqué par des milliers d'étincelles électriques. La mer clapotte fébrilement comme si un feu sous-marin la mettait en ébullition ; le jour est blafard, l'horizon douteux, le ciel pâle, le zig-zag des éclairs rapide, jetant çà et là une odeur violente de soufre. Le navire attend immobile le commencement de la lutte ; les voiles sont carguées, on mouille la chaîne du paratonnerre, le capitaine est à son poste, l'œil attentif ; le matelot au sien, les bras croisés, la poitrine impatiente ; ce sont tous les éléments déchainés qui vont fondre incessamment sur une coquille de noix perdue au milieu des flots.

De larges gouttes d'eau tombent avec une vitesse incroyable ; ce sont les premières larmes de l'orage ; petit à petit elles deviennent plus pressées ; elles se serrent les unes contre les autres ; la foudre en sillonnant la masse vésiculaire qui les emportait leur ouvre un large passage. Elles se précipitent, elles pèsent de tout leur poids sur les mâts, sur les vergues, sur les hommes aguerris au péril, sur les flots qui bouillonnent, c'est une nappe immense qui vous pénètre et vous brise ; vous diriez que la mer a quitté son empire, et qu'aspirée par une trombe fatale, elle veut rentrer dans le domaine qui lui a été assigné par l'Éternel. Le vent se

déchaîne alors; le tonnerre gronde avec plus de liberté; la colère de l'orage s'est épuisée dans ce premier effort..... Hisse les huniers! et le vaisseau reprend sa route; car au vent le ciel est d'azur, et l'orage gronde au loin lancé dans l'espace.

Notre traversée d'Hamoà à Vavao n'a duré que trois jours; mais trois jours sous des averses perpétuelles sont écrasants pour l'équipage, nous avons besoin de repos, et ce ne fut point sans une vive satisfaction que nous laissâmes tomber l'ancre le 5 octobre dans une rade large et bien fermée, où nous pouvions espérer quelque répit pour nos fatigues.

Tous les jours précédents nous avons vu diverses terres, le plus souvent régulières et basses; quelquefois aussi élevées, accidentées, verticales comme des pitons volcaniques. Je vous l'ai dit; j'aime cette navigation où le regard a quelque chose à gagner en fouillant autour de la fringante corvette; la mer a ses joies, mais la terre a aussi ses émotions et la variété est le bonheur.

Le mouillage de Vavao ne ressemble en rien à ceux que nous avons visités jusqu'ici; de tous côtés surgissent des terres plates et bien boisées, qui s'étendent par larges assises à cent, cent cinquante et deux cents mètres au-dessus du niveau de la mer; on dirait des remparts taillés par la main des hommes, et le paysage en est tout-à-fait pittoresque. Par-dessus l'horizon régulier qu'elles forment, se dessinent dans le lointain, vers le sud, d'énormes et imposantes montagnes. Les nombreux îlots du groupe de Vavao sont coupés presque vertica-



lement, leurs rivages parfaitement accores, et dans notre navigation au milieu des canaux qui les sépare, il nous est souvent arrivé de ranger la terre à moins de distance que la portée d'un pistolet; le flot ronge incessamment leur base calcaire, et il ne serait peut-être pas impossible d'assigner l'époque où chacun de ces sommets dominateurs descendra dans l'abîme.

Le pays nous semble bien habité; de toutes parts se dressent au penchant des collines des maisons régulièrement bâties, et sur les rivages de vastes hangars servent d'abris à d'immenses pirogues.

Dès que je pus me rendre à terre, je me dirigeai vers le village principal nommé *Nacafou*, demeure habituelle du roi de l'île, et résidence principale des nombreux missionnaires anglais de ce curieux archipel. Je trouvai sa majesté nonchalamment assise à côté de sa femme sous des tentes en avant de leur palais; celui-ci est une habitation plus grande que toutes les autres, solidement bâtie en pierre, et couverte de feuilles de cocotiers artistement drapés, imperméables au vent et à la pluie. L'intérieur en est propre, même coquet; d'immenses et soyeuses nattes s'étalent sur le sol; les meubles ne sont pas nombreux, des coffres, des callebasses, des oreillers en bois; du reste partout et toujours dans les îles océaniques un grand nombre de sagayes et de casse-têtes, de telle sorte qu'on pourrait dire sans exagération que chaque maison est un arsenal.

Le roi est un homme grand, robuste, prodigieusement velu des pieds à la tête; ses manières sont très affables, son abord encourageant; il m'invita à m'as-

seoir auprès de lui avec une bienveillance extrême. La reine, belle et grande personne, était peu foncée en couleur; ses traits étaient si parfaitement réguliers, que si je l'avais vue vêtue à l'euro péenne, je l'aurais prise pour une de ces élégantes créoles de la Guadeloupe ou de l'île-de-France qui font tourner tant de têtes et brûlent tant de cœurs. Ses mains étaient petites, délicates, ainsi que ses pieds; ses épaules étaient à peu près nues, mais son sein et les autres parties de son corps se voilaient sous d'énormes tapas d'une admirable élasticité.

Les cheveux de cette gracieuse princesse dont je regrette d'avoir oublié le nom, étaient longs, soyeux, noirs, brillants et relevés à la chinoise. Ses yeux avaient une expression de bonté remarquable et son sourire laissait entrevoir les plus belles dents du monde; Pradier et David en eussent fait un des plus magnifiques modèles de leurs ateliers.

Je me hâte d'ajouter que le monarque me sembla tout fier de sa possession, et reconnaissant de l'hommage de respect et d'admiration que je rendais à sa chère moitié.

Après cette visite trop courte pour mon plaisir, mais que je dus abrégér, car l'éloquence des gestes ne remplace pas toujours la valeur de la parole, et qu'au total l'admiration a besoin de repos, je visitai le village où je trouvai partout des maisons bien bâties, avec leur riche enclos de bambous devant la porte d'entrée; de véritables rues parfaitement alignées se coupent à angles droits, et partout règne un exquis confortable.

Quant à la population elle était d'une activité incroyable, et à peine se dérangeait-on du travail pour nous voir passer; celui-ci creusait un vase, celui-là équarrissait une pièce de bois; les femmes fabriquaient du tapa; les petits enfants aidaient leur mère dans ce travail facile, et je vis un grand nombre d'ouvriers employés à l'édification d'un temple ordonné par les missionnaires.

Les coqs, les poules, les pores inondaient les rues; c'était partout le travail; c'était aussi partout l'abondance, sa fille; et hors du village les yeux se reposent avec bonheur sur de riches plantations de bananiers et de cocotiers, ainsi que sur de larges carrés de manioc et de taro, base première de la nourriture de ces peuples.

Les affections des habitants de Vavao ont quelque chose de sacré, qui vous fait tout d'abord aimer ces hommes jetés si loin de tout continent; ainsi à chaque perte qui afflige une famille, à chaque mort d'un de ses membres, ceux qui restent s'amputent une phalange en signe de deuil; et quand un ami absent est en retard pour son retour annoncé, la même mutilation a lieu pour combattre les arrêts du destin. Étonnez-vous après cela si les missionnaires ont eu peu de peine à faire entendre ici des paroles de paix et d'union.

Une remarque singulière me frappa au milieu de mes courses; la plupart des enfants qui passaient auprès de moi avaient bien la couleur de la grande partie des habitants de Vavao; mais quelques-uns d'entr'eux étaient beaucoup plus noirs, et j'en appris la cause.



Les îles Fidji sont peu distantes de cet archipel; là-bas la teinte des hommes est foncée, les cheveux longs mais crépus; c'est un milieu entre le nègre et le cuivré; en outre, les naturels des Fidji, race grossière et féroce, viennent souvent jusqu'ici porter la désolation et le carnage; de là l'explication du phénomène que je vous ai signalé. D'autre part on voit souvent arriver des indigènes de Fidji, plus paisibles que leurs frères, qui s'établissent aux îles des Amis, et dont les enfants gardent cette nuance mixte qui m'avait frappé tout d'abord.

J'aurais été surpris de ne point apprendre que ce peuple si bon ne professât point un profond respect pour les morts. Chez lui le culte du passé est en grande vénération; et les demeures de ceux qui ne sont plus respectées plus encore que celles des vivants.

Sur une esplanade arrondie, bien nivelée et plus ou moins grande selon l'importance du personnage, est une bordure de gros sable; un sable plus fin est étendu à l'intérieur, et dans le milieu se dresse un monticule de pierres artistement placées, protégées par un large réseau de feuilles de cocotiers; c'est là que dorment les restes chéris de l'ami que l'on pleure, et nulle profanation n'arrive jusqu'à lui.

En regagnant le rivage après ces premières courses si intéressantes, je m'arrêtai dans un de ces grands hangars dont je vous ai parlé plus haut. Rien n'est beau comme ces doubles pirogues de plus de cinquante mètres de longueur, admirablement polies, liées l'une à l'autre par de solides madriers, et pour ainsi dire

consues assez vigoureusement pour résister à la fureur des tempêtes. Quatre pieds au plus les séparent, et dans leur intervalle est construit un véritable château-fort d'où trente à quarante hommes peuvent combattre avec facilité. Ces pirogues portent jusqu'à cent cinquante passagers ou rameurs et ne sont que très rarement gouvernées à la voile. Ici, le nombre des petites pirogues est immense, et il n'y a presque point de famille qui n'en possède au moins une pour ses promenades ou pour la pêche.

Ceci est une histoire assez curieuse ; écoutez-la :

Lors d'une précédente expédition, le commandant d'Urville relâcha à Tonga-Tabou ; en quittant le mouillage, son navire toucha les rescifs et s'appuya sur le côté ; les sauvages le voyant dans un état périlleux se dirigèrent vers la corvette, sous prétexte d'aider le capitaine à la relever, mais dans l'intention évidente de profiter du désordre et de se défaire de l'équipage pour piller le navire. Le commandant qui vit le péril, envoya un canot à terre pour prier le roi d'appeler à lui ses sujets avides de rapine ; il y eut rixe sanglante entre nos hommes et les sauvages ; le sang coula de part et d'autre, et les matelots de l'*Astrolabe* assurèrent qu'au milieu de la mêlée ils avaient vu un de leurs camarades dans les rangs des naturels, faire feu contre ses compatriotes. Quand ils arrivèrent à bord le nommé Simonet manqua à l'appel, et le chef d'expédition le porta sur les registres comme déserteur et traître.

Quinze ans avaient passé sur ce sanglant épisode ; Simonet s'était fait une vie nouvelle ; et oublieux de son pays, il avait pris femme à Tonga-Tabou, et se trou-

vait père d'une demi-douzaine de petits marmots moitié civilisés, moitié sauvages dont il se souciait fort peu de corriger les mœurs abruptes. Je ne sais par quelle suite d'événements il arriva de Tonga-Tabou à Vavao; mais ici, comme il était sans cesse en hostilité avec les indigènes qu'il voulait dominer, et les missionnaires dont il repoussait les doctrines, ceux-ci avaient cru devoir le faire arrêter et conduire en prison, et ayant appris qu'un navire français était mouillé en rade, ils voulurent se débarrasser d'un importun mauvais sujet; ils l'enlevèrent de sa prison, et l'amènèrent pieds et poings liés à bord de *l'Astrolabe*.

Quelle ne fut point la surprise du commandant, en reconnaissant dans ce mauvais sujet son ancien matelot dont il avait parlé dans ses écrits avec le mépris le plus profond.

— Ah! te voilà, drôle; tu n'as échappé à la colère des sauvages que pour mourir aujourd'hui par la justice de ton pays; tu ne descendras à terre désormais que pour être fusillé.

— Mais, commandant, un mauvais sujet n'est point un scélérat, et je ne suis coupable d'aucun crime.

— D'aucun crime, misérable! Et ta désertion?

— Je n'ai point déserté.

— Et ces coups de fusils tirés sur tes camarades?

— Je n'ai point tiré sur mes camarades.

— On l'a vu.

— On en a menti.

— Comment expliqueras-tu alors ta présence dans les rangs des sauvages?



— C'est tout simple, commandant ; nous étions descendus pour les attaquer ; chacun de nous manœuvra à sa guise ; les uns fesaient le coup de feu sur la plage, les autres derrière les broussailles. Je fus entouré, pris, je me battis en vrai gabier, mais un de ces chena-pans me fracassa le bras d'un coup de casse-tête, et je ne pus rallier les amis. Voilà.

— Dis-tu vrai ?

— Aussi vrai que je suis un brouillon.

Le commandant touché de l'accent de vérité du matelot Simonet, l'accueillit avec bonté, regretta de l'avoir flétri dans la relation de son premier voyage, en fit d'abord son canotier, son patron, son homme de confiance ; et plus tard, sur sa demande, Simonet fut débarqué à Kourouraréka, dans la baie des îles, Nouvelle-Zélande, où il est peut-être aujourd'hui le fondateur d'une riche et florissante colonie.

Quant à sa femme et ses enfants, que nous ne pûmes emmener, et auxquels il dit un douloureux *adieu*, nous les recommandâmes à la bienveillance des missionnaires qui les prirent en effet sous leur protection.

Notre relâche à Vavao ne devait pas seulement nous offrir l'intérêt des tableaux présents et variés qui se déroulaient à nos yeux. Simonet nous avait ouvert le passé ; et voilà qu'avant notre départ nous devions y fouiller encore pour une vengeance à exercer ou une justice à obtenir.

A Mangaréva déjà nous avons entendu parler d'un nommé Desbureaux, capitaine de navire pacotilleur français, qu'on nous dit avoir été massacré avec son

équipage dans l'archipel des Fidji. Nous ignorions où et comment la catastrophe avait eu lieu ; et nous avions oublié le sanglant épisode, lorsqu'il nous fut rappelé avec précision par les missionnaires de Vavao ; et d'abord quelques mots sur la vie aventureuse de Desbureaux. Il faisait un petit commerce de bois de sandal, de tripan, d'écailles de tortues, et d'huile de baleine, et le sacripant effrayé sans doute de la lenteur et de la modicité des bénéfices, se fit écumeur de mer, mais dans un genre tout nouveau. Piva, dans les Fidji, est une île rocheuse, encerclée dans une zone très large de rescifs à fleur d'eau qui la protègent à trois ou quatre milles de distance ; là vivait un roi indompté, nommé Makanassé, trônant sur des hommes de fer et de bitume. Desbureaux se présenta à lui ; et mettant le navire qu'il commandait à sa disposition, il lui dit qu'il porterait ses guerriers dans les îles voisines, qu'il les appuierait au besoin de ses hommes et de ses canons, et qu'il ne lui demandait que des perles, du bois de sandal, du tripan et des écailles de tortue en échange de ses services : marché conclu.

Desbureaux vécut ainsi en véritable spoliateur, en bandit ; et favorisant les audacieuses entreprises de Makanassé, il répandit la terreur dans tout l'archipel des Fidji. Ses bénéfices furent considérables ; mais plus les massacres étaient grands, plus ses exigences étaient impérieuses, à pirate pirate et demi. Dès que l'autorité de Makanassé fut bien reconnue, bien établie, le roi sauvage voulut s'affranchir de la contribution qui lui était imposée, et il prit à cet effet le moyen le



plus efficace. Dans une visite qu'il fit à Desbureaux en l'absence d'une partie de son équipage, les massacres commencèrent et Makanassé régna désormais sans secours étrangers.

Certes, Desbureaux était un véritable forban, mais son assassin devait être puni, et nous résolûmes une expédition sur Piva. Nous verrons plus tard comment nous l'avons entreprise et menée à bonne fin.

Nous levons l'ancre, et comme je suis en train de conter, permettez-moi de mettre à profit les heures de repos que me laisse l'excellente santé de l'équipage.

En partant de Vavao le commandant prit à sa table plusieurs missionnaires et leurs familles pour les conduire à Hapaï, où nous devions arriver le lendemain. Le trajet fut court, en effet, et nous laissâmes tomber l'ancre à Lafanga, en face d'une île basse et très boisée, ravissante de fraîcheur.

Nous descendîmes à terre, et nous trouvâmes une population bienveillante, affable, pieuse surtout, car les temples étaient encombrés de naturels priant dévotement le Dieu nouveau que leur avait prêché les missionnaires, et chantant des hymnes à sa louange. Pour l'homme exempt d'ambition, Hapaï serait un séjour de paix et de bonheur.

Les prédicants que nous y avions apportés voulurent payer leur passage, aussi on ne tarda point à bord de l'*Astrolabe* à recevoir des poules, des œufs, des porcs, en un mot des provisions de toute espèce ; car ces messieurs sont en mesure de bien faire les choses dans tous les pays où leur domination est établie. Mais soit

adresse de la part des domestiques de l'état-major, soit irréflexion, les vivres envoyés par les missionnaires n'arrivèrent point jusqu'au commandant; la table des officiers les utilisait à merveille, et l'on but à la santé des généreux pourvoyeurs.

Qu'en advint-il? Lorsque ceux-ci furent à bord, le commandant ne leur parla plus de manger à sa table, comme il le leur avait proposé; ces messieurs descendirent à l'heure du repas... aucun couvert pour eux!

Disons-le avec plus de gravité; c'est là un procédé que nous n'avons pas compris... et empressons-nous d'ajouter que les apôtres trouvèrent une gracieuse hospitalité à la seconde table d'honneur.







Legrand d'après E. Le Guillou

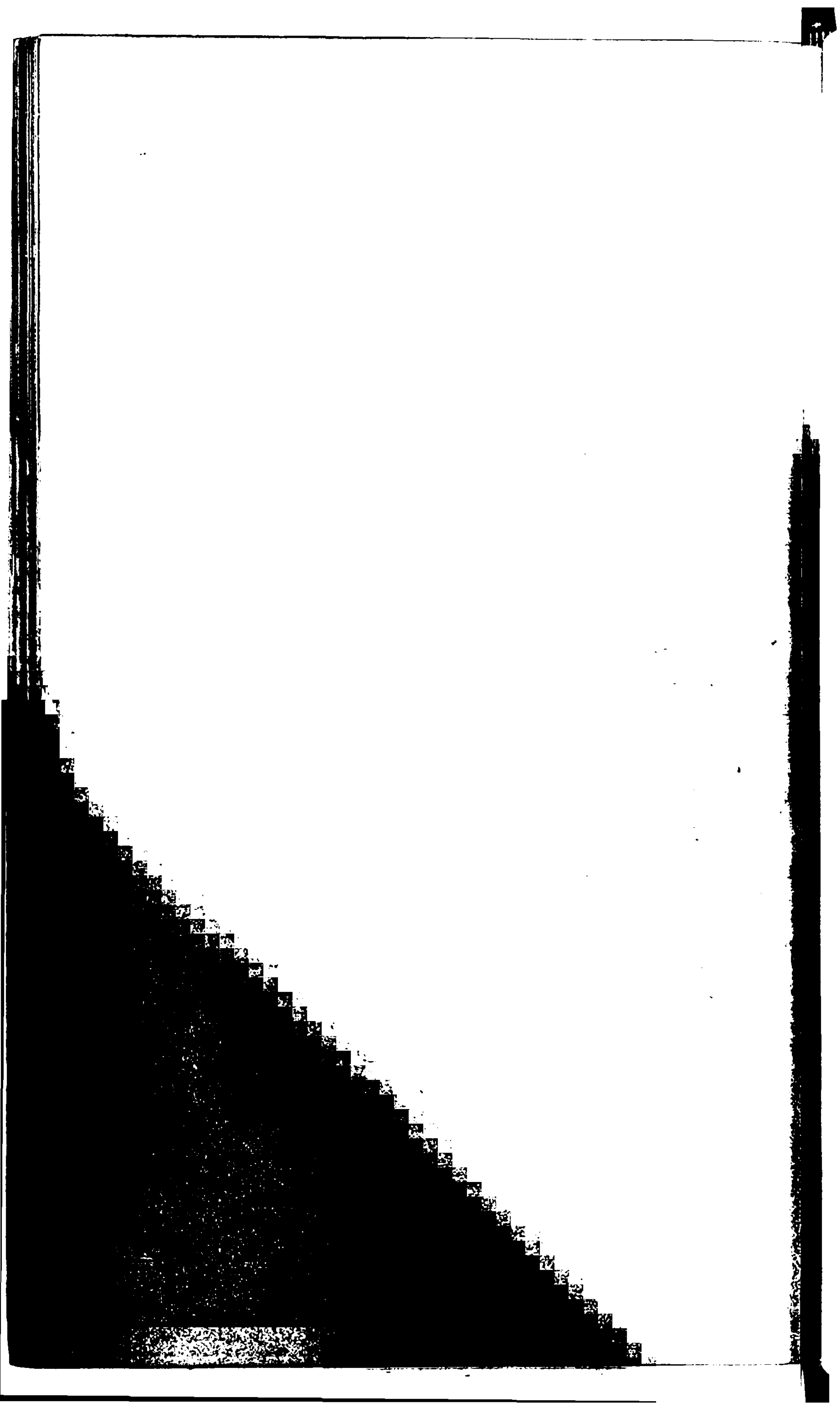
Lith. Rigo frères et C<sup>ie</sup> r. Richer 7.

NATUREL DES ILES VITI.

*Venant visiter la Corvette la Zélée.*

Berquet et Pelion, Editeurs,

11, Rue du Jardinet



## ARCHIPEL FIDJI.

**Incendie du village de Piva. — Visite  
au roi de Bao.**

Si les vents soufflaient toujours avec la même constance, il serait presque vrai de dire qu'en parcourant la zone dans laquelle nous naviguons depuis quelque temps, le matelot n'aurait qu'à laisser tomber l'ancre et à la lever. En effet, à droite, à gauche, devant nous, se montrent continuellement des îles, tantôt basses et sablonneuses, tantôt hautes et boisées, cimes d'une chaîne de montagnes courant E. et O., et dont les pieds plongent si profondément dans les abîmes.

Voici le cône de Fotoua, vomé dans un jour de colère par quelque volcan sous-marin; il a deux lieues de diamètre; quelques arbres, quelques cabanes, des hommes



qui naissent, vivent et meurent. C'est là sans doute l'histoire complète de ce piton dominateur. Si j'en parle, c'est parce que je sais qu'il ne faut mépriser personne, surtout les humbles et les petits.

Kéo, sa voisine, se dresse plus insolente. Oh ! celle-ci par exemple est à coup sûr un cratère éteint ; à quoi bon des vœux pour visiter l'île si régulièrement conique ? Le navire frétille toujours, et nous avons hâte d'arriver dans le pays où nous devons punir un meurtre. Ainsi donc le salut que nous adressons à chacun de ces points de terre qui se perdent derrière nous, est pour ainsi dire un adieu.

Veille ! veille ! nous voici bien près de rescifs et de brisants au milieu desquels est une sorte de lac immense. Quand les parois seront accrus par les madrépores, les coquillages et la végétation (et la mer crée fort vite), on verra ici un véritable *moutou* tels que nous en avons déjà admiré dans l'archipel de la Société et en plusieurs autres points de l'Océanie.

Nous mettons en panne à peu de distance d'une île nommée Laguemba, où nous devons prendre le pilote chargé de nous conduire à Piva. Le commandant met sa baleinière à flot, et nous attendons qu'elle soit de retour en continuant nos observations sur la végétation puissante, et en admirant les maisons de bonne apparence qui se dressent au rivage sous de magnifiques touffes de cocotiers.

Chaque fois que je viens à côtoyer une de ces terres si bien parées, si bien dotées par le ciel, si riche de ses fruits savoureux, de sa quiétude perpétuelle, je me de-

mande : pourquoi des milliers d'Européens, pauvres et souffreteux chez eux, n'émigrent pas pour venir chercher ici le repos et l'abondance que leur sol ne peut leur offrir. C'est en effet dans les pays civilisés seuls que l'homme meurt de misère et de faim ; les sauvages ne connaissent point ces deux infortunes humaines.

Voici le pilote qui vient à bord ; ce n'est point celui que nous attendions ; celui-ci est un chef, un chef irrité qui a lui-même une vengeance à exercer contre le coupable que nous cherchons, et il veut être avec nous de moitié dans le châtiment ; il est roi de Laguemba, et roi bien-aimé à ce qu'il paraît ; car dès que ses sujets apprennent qu'il vient avec nous pour une expédition militaire, tous demandent à grands cris à prendre sa place, désolés que leur chef coure le moindre danger.

Vains efforts ; le belliqueux monarque nous pilote, et nous naviguons, quelques instants après, sur une mer tranquille, ayant à peine notre tirant d'eau, dans des canaux de trois à quatre brasses de profondeur, longeant presque à toucher des rescifs de corail aux pointes acérées. Je ne conseille à aucun navire de se hasarder dans ces périlleux et difficiles labyrinthes, car la haute expérience de celui qui nous conduisait avait peine à surmonter les obstacles qui se dressaient devant nous. V'lan, *l'Astrolabe* talonne et n'en poursuit pas moins sa route, et nous qui étions dans ses eaux, nous voyons passer par notre travers un débris de bordage fraîchement enlevé, et notre surveillance n'en devient que plus



active ; heureusement la mer est belle et diaphane, la brise faible et régulière, et le ciel d'azur. C'est une promenade difficile, j'en conviens, mais c'est une promenade, et nous avons en perspective les chances d'une lutte dont le succès pouvait être douteux. Allons, allons ! les éléments ont trop de courtoisie pour qu'un insuccès nous soit réservé ; le pilote est là d'ailleurs qui nous promet une vengeance complète.

L'ordre nous est d'abord donné de ne laisser accoster aucune pirogue ; en second lieu, si on nous parle, nous ne devons répondre qu'en anglais, afin de laisser dormir les soupçons ; et troisièmement, si malgré toutes nos précautions un étranger parvient à se faufiler à bord, nous devons nous en assurer et le tenir au secret..... Vous le voyez, c'est une embuscade en pleine mer, ce sont les tirailleurs qui s'approchent secrètement d'un camp retranché, qu'ils cherchent à surprendre. Il y a de l'émotion parmi nous, et cette émotion est une joie ; chacun envie le poste le plus périlleux, et tous veulent y avoir le même droit, ils demandent que le sort en décide, car, disent-ils, en de telles circonstances, la faveur de combattre au premier rang ne doit pas être accordée à celui que son tour aurait appelé à la *corvée*.

Le lendemain 16 octobre, à deux heures après midi, nous mouillons devant Piva ; il y a des dates qu'il est bon de conserver intactes et précises. D'après les avis du pilote, la baleinière du commandant pique droit à Bao, ile voisine et rivale de Piva, où l'on devait prendre des renseignements sur les forces que nous aurions

à combattre. L'on nous dit que l'ennemi était disposé à nous attendre de pied ferme, mais que certainement nous en viendrions bientôt à bout avec une soixantaine d'hommes..... Décidément Aboukir et Trafalgar occuperont dans l'histoire plus d'espace que notre expédition de Piva.

Quarante hommes de chaque corvette descendirent en effet armés de fusils et de sabres ; mais comme les coraux qui bordent le rivage empêchaient les chaloupes d'aborder, officiers, matelots et volontaires se mirent à l'eau jusqu'à la ceinture et allèrent droit à l'ennemi. Cependant une sorte de rempart naturel se dresse devant eux et leur masque le terrain, ils en font le tour ; puis l'œil aux aguets et l'oreille aux écoutes, le doigt sur la détente, le fusil à l'épaule, ils avancent avec les plus grandes précautions.... Bref, ils ne trouvent à combattre qu'un village désert, et quelques touffes de cocotiers abandonnés. O gloire, qu'es-tu ? sinon de la fumée, une déception.

Cependant il fallait une vengeance à tout prix ; la flamme fit son office, toutes les maisons de la bourgade furent incendiées, et le seul trophée que nous emportâmes de notre expédition fut un porc à moitié roussi enfoui sous les décombres.

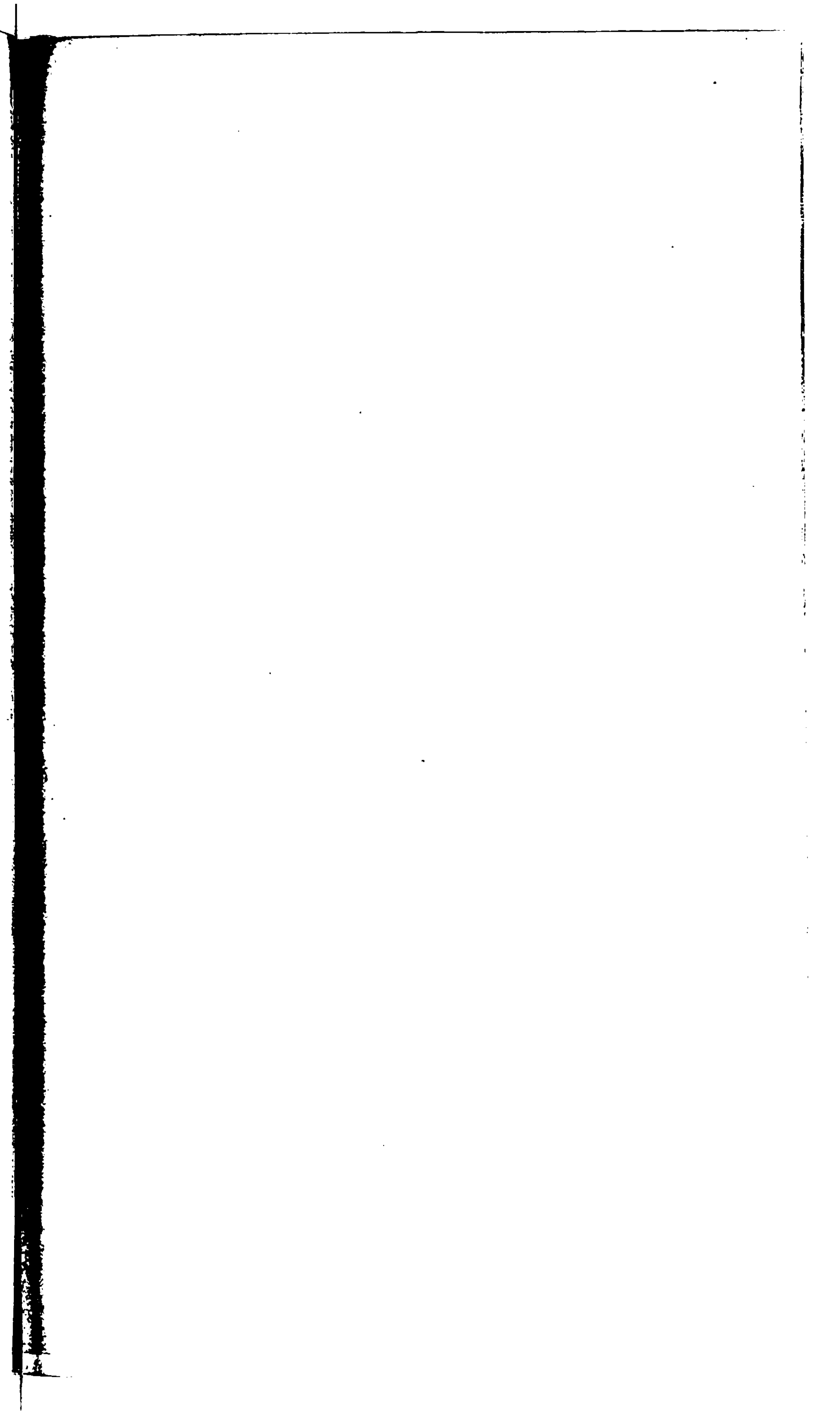
Je ne vous dirai pas les matelots et les officiers qui, en cette héroïque circonstance, ont montré le plus d'intrépidité ; ce qu'il y a de certain, c'est que lorsqu'ils arrivèrent à bord ils avaient tous l'air de vaincus, ou plutôt de renards désappointés pris au piège. Les sauvages dans l'intérieur de leur île durent bien

se moquer le lendemain de notre inutile cruauté.

Nous ne voulions pas que notre expédition, toute bouffonne qu'elle parût jusque-là, ne fût du moins utile à notre curiosité; et le commandant qui avait aussi des devoirs de politesse à remplir, et qui voulait d'ailleurs qu'à l'avenir notre pavillon fût respecté, résolut de descendre à terre avec les état-majors en grande tenue et les équipages bien armés, pour rendre visite au puissant roi de Bao, et lui inspirer la terreur du nom français par le développement de notre appareil militaire et l'aspect imposant de nos masses belliqueuses. Les embarcations furent mises à flot; mais le roi de Bao, prévenu de notre courtoisie, ne voulut pas être en reste avec nous : il ordonna à ses guerriers de se ranger en bataille, et nous attendit majestueusement sur la grande place de sa capitale... Ainsi autrefois quand Alexandre..... Quittons le langage de l'épopée, et revenons sur des faits non moins intéressants, et peut-être plus curieux.

Le monarque de Bao pouvait avoir une soixantaine d'années, il était de taille moyenne, assez laid, assez mal bâti pour un roi, et pourtant fort vénéré dans le pays; son costume est facile à dépeindre : il avait coiffé son chef d'une sorte de bonnet de matelot anglais tout bariolé, et il tenait dans sa main droite un énorme couteau de cuisine; le reste de sa personne avait adopté le vêtement de notre père Adam avant qu'il eût touché à la fatale pomme. Eh bien ! je vous assure qu'à tout prendre, ce monarque me parut parfaitement ridicule, et cependant on échangea avec lui







A i eðrand

RECEPTION DE L'AMIRAL FIMONT PERVILLE

12 Dec 1964

Lab. Rice, 1967, 1968

# History of Biology

# Introduction

des discours en style pompeux, qui nous étaient traduits immédiatement par notre pilote de Laguemba, métamorphosé ici en interprète. O Tacite ! ô Démosthènes ! ô César ! ô Napoléon !

Le roi s'assit sur un petit parapet servant d'enceinte à la place ; le chef de notre expédition se plaça à son côté gauche ; les indigènes s'accroupirent à terre ; les états-majors des corvettes fesaient un cercle de curieux ; les fusiliers de l'équipage étaient rangés en bataille ; aucune femme n'assistait à la fête, et cela parce qu'on les tient ici dans un servage très rigoureux.

Après quelques minutes de silence, le monarque bronzé adresse la parole à un de ses officiers qui commence sa harangue : je la traduis textuellement..

#### PREMIÈRE STROPHE.

« Les Français sont de grands chefs. — Voici ce qu'ont fait les Français. — Ils ont eu à se plaindre du roi Makanassé, et ils sont venus mettre Makanassé en déroute, ils ont brûlé sa ville. — Les Français sont de grands chefs. »

Les traits par lesquels je sépare le débit de cette éloquente harangue indiquent les temps de repos de l'orateur, et à la fin de chaque alinéa, un grand cri, *ou....., ou*, prolongé et poussé à haute voix par tout le peuple, semblait rendre hommage à notre vaillance.

Nous croyions en être quittes à bon compte, mais



les naturels de Bao tiennent plus qu'on ne pense du caractère de notre nation, et le bavard n'avait pas achevé sa besogne; il reprit bientôt avec la même emphase :

## DEUXIÈME STROPHE.

« Les Anglais ne sont pas de grands chefs comme les Français. — Les Anglais ont eu à se plaindre de Makanassé. — Ils ont tiré quelques coups de canon sur son île. — Ils n'ont tué personne. — Ils n'ont brûlé aucune maison. — Les Anglais ne sont pas de grands chefs comme les Français. »

Ou..... ou.

## TROISIÈME STROPHE.

« Les Américains ne sont pas de grands chefs comme les Français. — Les Américains sont venus dans nos îles chercher de l'écaille de tortue. — Ils ont emporté l'écaille de tortue sans la payer. — Les Américains ne ont pas de grands chefs comme les Français. »

Ou..... ou.

## QUATRIÈME STROPHE.

« Les Français seuls sont de grands chefs. — Les Français ont eu à se plaindre de Makanassé. — Ils ont détruit Makanassé. — Les Français sont de grands chefs. »

Ou..... ou.

## CINQUIÈME STROPHE.

« Makanassé a un cœur de cochon. — Il a fui le combat. — Makanassé a laissé brûler ses maisons. — Makanassé a un cœur de cochon. »

Ou..... ou.

Je ne réponds pas que la consonnance existe dans l'original, mais il est permis de le présumer; notre langue est moins riche que celle de Bao.

L'orateur continua :

## SIXIÈME STROPHE.

« Les Piva ont des cœurs de cochon. — Quand ils ont vu les Français se rembarquer, les Piva se sont montrés sur le rivage. — Les Français sont revenus leur présenter le combat, — et les Piva ont fui de nouveau. — Les Piva ont des cœurs de cochon. »

Ou..... ou.

## SEPTIÈME STROPHE.

« Les Français sont de grands chefs. — Ils ont marché contre Piva. — Première maison, — brûlée; — deuxième maison, — brûlée. — Tout le village, — brûlé. — Les Français sont de grands chefs. »

Ou..... ou.

La réponse du commandant fut plus courte, mais non moins emphatique; elle disait en substance :



« Que les Français s'estimaient heureux d'avoir signé un traité d'alliance et de fraternité avec le puissant roi de Bao ; elle exhortait le monarque à protéger toujours les Français qui viendraient dans ses parages, contre les rapines et les injustices ; et elle promettait en échange d'accourir au secours de l'île, si jamais un agresseur injuste venait essayer d'en faire la conquête.

Les ou... ou... des naturels suivirent cette véhémentement philippique ; et pour couronner l'œuvre, nos matelots tirèrent à la cible après quelques évolutions qui parurent fort réjouir les sauvages. Chaque fois que le but était atteint, les bruyants ou... ou... partaient de plus belle, et c'est encore avec les mêmes ou... ou... que nous reprîmes le chemin des corvettes.

Toutefois, comme pour les sauvages et les Européens l'heure de l'appétit sonne chaque jour, et que le roi de Bao avait également compris cette vérité de tous les pays, il nous fit servir un festin mirobolant et un kava gigantesque ; on apporta sur la place, dans de grandes corbeilles en arêtes de cocotiers ou en feuilles de varquois, et avec profusion, des bananes, des cocos, du taro, de la viande de porc, du poisson cuit, pêle-mêle de mets fort distingués, auxquels les Français ne touchèrent que du bout des dents.

Je n'ai pas besoin de vous répéter que les admirables ou... ou... mirent fin à la cérémonie, et qu'en quittant la magnifique île de Bao, chacun de nous emporta une grande idée de l'éloquence de ce peuple si

avancé dans la civilisation et de la magnificence de son langage si poétique.

Comme je suis très peu gastronome, surtout lorsque les Véry et les Beauvilliers n'ont pas mis la main à la pâte, j'abandonnai le festin du roi de Bao, et je parcourus pendant cette cérémonie finale le village où je devais compléter mes observations.

Les cases en sont mieux bâties que toutes celles que nous avons visitées jusqu'à ce jour; toutes renfermaient des vases en terre, fabriqués dans le pays, ainsi qu'une grande quantité d'armes, de nattes et de calebasses.

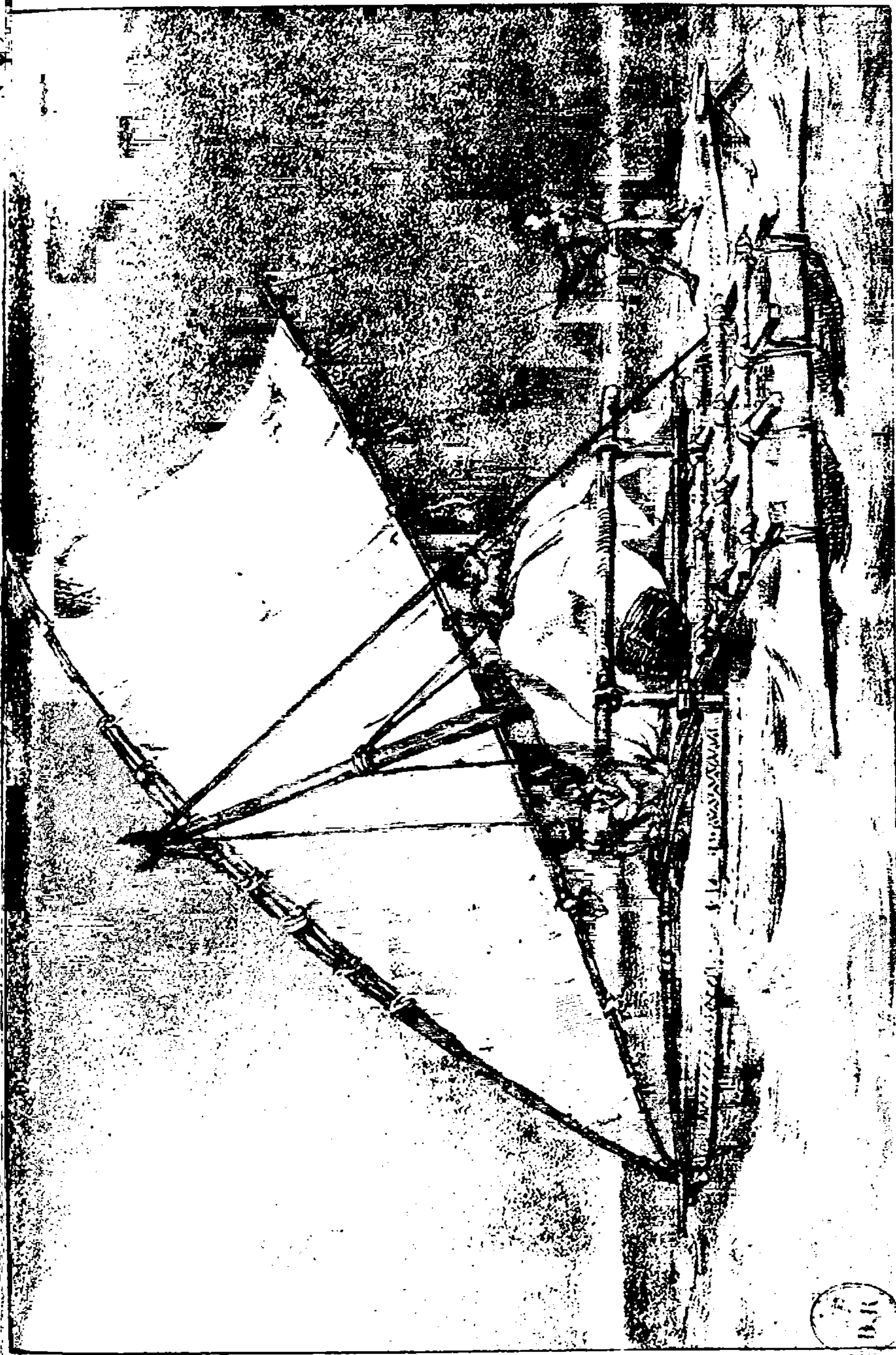
Quant aux femmes, je dois l'avouer, à la honte ou à la glorification de leurs mœurs, elles me parurent ici d'une *sauvagerie* extrême. Elles ne fuient point les étrangers, mais elles leur résistent, et cela est d'autant plus fâcheux qu'elles sont parfaitement belles.

Viennent la civilisation, et les mœurs de Bao subiront des modifications importantes; ceux qui arriveront après moi vous en diront quelque chose.

ligne imaginaire séparant une province d'une province, sépare aussi des contrastes non moins frappants, soit par les costumes, soit par le langage et les habitudes.

Les pirogues qui nous accostent sont toutes à balancier et pagayées avec une grande adresse par cinq ou six nageurs. Ces hommes sont d'une méfiance extrême dans les échanges ; leur langage est menaçant, leurs manières abruptes. *Donnant, donnant* est leur maxime, et nous comprenons que, s'ils le pouvaient, ils nous feraient leurs dupes sans le plus léger scrupule. En général, ils sont courts, trapus, mais forts, bien taillés, bien musclés. Leur teint a diverses nuances, le plus souvent couleur de suie ; leurs yeux sont vifs, leurs dents très blanches, leur langage est éclatant ; pas un ne chique ni tabac ni bétel. Peu de tatouage, seulement les femmes ont presque toutes de petits dessins bleus à chaque coin de la bouche. Leurs cheveux subissent le caprice individuel ; les uns les portent coupés courts, les autres ont la tête complètement rasée ; ceux-ci les gardent très longs et les soignent avec de l'ocre rouge ou de la chaux ; ceux-là les enveloppent dans une espèce de turban, fait avec du tapa colorié. Mais on en voit, çà et là, qui ont le chef couronné d'une sorte de crinière hérissée comme les soies d'un sanglier, ce qui leur donne une physionomie tout-à-fait farouche. Au total, c'est un fort vilain peuple, soit que son crâne se trouve dépouillé, soit que sa chevelure soit dressée en forme de casque à la romaine.... je vous abandonnerai bientôt les Fidji sans le moindre regret.





Lith. Rigo freres et C<sup>ie</sup> r. Richer 7

PIROGUE DES NATURELS DE BALAHOU.

(Pl. 300.)

A Legend.



Oh! par exemple, voici une île qui a droit à quelques détails précis et que je ne dois pas passer sous silence, c'est Ovalaou. Le village devant lequel nous laissons tomber l'ancre se nomme Lébouka et se compose d'une soixantaine de fort belles maisons, les unes bâties sur le rivage, les autres sur une colline peu élevée. Huit ou dix Anglais ou Américains habitent à Lébouka, où ils exercent une certaine influence; mais j'avoue que, tout heureux qu'ils m'ont paru l'être, je ne comprends pas qu'ils aient fait choix de cette île, où l'anthropophagie est encore en honneur.

En effet, un ennemi vaincu est toujours massacré et dévoré. Allez à Laboni, de l'autre côté de la montagne, et si vous voulez une femme, elle vous est livrée moyennant un fusil ou deux dents de cachalot, monnaie courante du pays, et dès-lors elle vous appartient corps et âme; vous en faites votre maîtresse, votre femme, votre esclave; selon votre bon plaisir, vous la tuez et vous la mangez, sans que personne ait rien à vous reprocher.

Vite donc, pieux missionnaires de Mangaréva, de Noukahiva et de l'archipel des Amis, arrivez sans retard à Ovalaou, et faites-y entendre vos paroles de paix et d'humanité! — A vous la reconnaissance de tous les peuples de la terre!

Dans leur impuissance d'obtenir l'abolition de l'anthropophagie, les Européens, établis au village devant lequel nous sommes mouillés, ont cependant réussi à forcer les sauvages à s'éloigner de leurs demeures pour consommer leurs horribles festins. C'est quelque



chose sans doute, mais on devrait plus attendre d'eux, puisqu'ils ont accepté Lébouka comme une seconde patrie.

Ce peuple est essentiellement guerrier et sans cesse en alerte contre les attaques possibles de ses voisins. Dès que la nuit est venue, roi, chefs et subordonnés, tous les hommes, en un mot, se rendent dans une même demeure et y couchent à côté de leurs armes ; c'est le sommeil de la peur, ou mieux encore, c'est le repos de la bête féroce. Cette retraite, qui est un temple, un lieu sacré, l'asile des esprits, qu'on nomme ici *Calou-Bouré* (*Rouma-Pamali* aux Moluques), est un édifice carré dont les murs en pierre ont de dix à douze pieds de hauteur. — Le toit est incliné, très élevé et recouvert de feuilles de vaquois et de cocotiers fort artistement liées entre elles. C'est en ce lieu saint que se combinent les expéditions meurtrières, que se préparent les massacres, que se consomment les sacrifices humains ! La charité européenne aurait dû depuis longtemps délivrer cet archipel de ces tribus inhospitalières.

Au reste, la culture y est en honneur, et les femmes y sont d'une exquise propreté. Tous les matins, tous les soirs vous les voyez s'élancer dans le ruisseau frais et limpide pour donner à leurs membres une élasticité toute virile, que la chaleur du climat ne tardera pas à leur ravir.

Les hommes, aussi, prennent un soin tout particulier de leur chevelure, et pour l'assujétir d'une façon pittoresque sur le sommet de la tête, ils ont recours à des préparations de chaux et de gomme qui leur ser-

vent de pommade et qui dressent cette fortification capillaire en casques, en bastions avec leurs plans verticaux ou penchés, et dans lesquels peut à peine pénétrer un peigne (je n'ai pas d'autre expression), composé d'une seule aiguille de dix à douze pouces de longueur. Cette pointe leur est commode pour la réparation de l'immense édifice, alors que quelque choc ou quelque frottement vient à en déranger l'harmonie : c'est, à vrai dire, le fer à papillottes de nos coiffeurs.

Fidèle à mes habitudes, que vous connaissez déjà, je voulus essayer une excursion dans le pays, et je m'adressai pour cela à un Anglais qui paraissait exercer ici une grande influence. Il me représenta, tout d'abord, les dangers que j'avais à courir ; mais, voyant ma résolution bien arrêtée, il me pria de l'accepter pour escorte, et nous partîmes.

A trois lieues de là, nous nous trouvâmes dans un village bâti sur une colline fort élevée, et défendu par des espèces de parapets en pierres sèches, et composé d'une centaine de maisons. Au devant du village s'étend une esplanade fort large, sur laquelle les femmes dansent le soir à la fraîche brise de mer et à la clarté de la lune, et où s'assemblent les hommes quand il s'agit d'une expédition guerrière. Partout ici des cris de carnage et de mort.

Pour pénétrer plus avant dans l'île, j'avais à franchir un petit passage étroit dominant un précipice où mon pied n'appuyait qu'avec une extrême réserve ; mais un sauvage, voyant mon hésitation, s'élance, me prend



entre ses bras, me jette sur ses épaules et m'emporte loin du danger. — Je me proposai bien à mon retour de ne plus lui demander le même service.

La fin de la journée fut orageuse ; je trouvai cependant un abri dans le village d'Ouéra-Bouti, où l'on ne m'accueillit que grâce à l'Anglais et à un second guide que j'avais pris en route. Le lendemain, j'arrivai à Laboni.

Le roi, nommé Kouli-Rakabou, me reçut avec beaucoup de bienveillance et me fit servir un kava.

Après la libation, il ordonna à ses filles de m'amuser par les danses du pays, et aussitôt, placées sur deux rangs parallèles et face à face, une vingtaine de jolies filles de dix à douze ans se mirent à entonner un chant national composé de trois ou quatre notes au plus, en frappant des mains en cadence et avec des mouvements de corps fort lascifs. Franchement, Taglioni, Essler et Carlotta ont plus de grâce que les bayadères de Laboni, et Dorus et Rossi plus de charme dans la voix.

Je fis quelques cadeaux à Sa Majesté, cadeaux somptueux, composés de colliers, de miroirs et d'une hache, à la possession de laquelle elle parut attacher un grand prix. Comme témoignage de remerciement je reçus quelques claques familières sur la cuisse, des bracelets d'ornement de danse et un casse-tête en bois de fer ; mais mon Anglais, John, me dit que j'étais en reste et que je devais à mon tour frapper légèrement les cuisses du monarque, afin de me montrer rigide

observateur du cérémonial usité en pareille circonstance.

J'obtins tout-à-fait les bonnes grâces de Kouli-Rakabou, qui, tenant à me donner une haute idée de sa puissance, me fit visiter son arsenal, sa place d'armes, ses fortifications, et qui, contre ses habitudes, devint pour moi d'une courtoisie extrême; il voulut absolument m'accompagner jusqu'à Lébouka pour protéger mon retour, et prit à cet effet une escorte de douze guerriers, au milieu desquels nous voyageâmes sans la moindre crainte pour notre vie.

Avant de partir, le roi donna quelques ordres; en venant les recevoir, les hommes qui arrivaient aux portes de sa demeure se jetaient à genoux et arrivaient jusqu'à lui à quatre pattes. En Europe ce serait de l'avilissement, ici c'est du respect; en Europe il est vrai pourtant de dire que les cœurs marchent terre à terre, alors qu'ils sont appelés auprès du trône.

Notre mouillage à Lébouka avait duré cinq jours; nous levâmes l'ancre et nous mîmes le cap sur la rade de Sandal-Wood-Bay, fréquentée jadis par les Anglais qui venaient y faire des chargements de bois de sandal, et dans laquelle nous ne séjournâmes que vingt-quatre heures; c'était beaucoup trop pour nos études et notre curiosité, car près de nous la côte est un véritable désert.

Le vent nous poussait. Nous vîmes et perdîmes bientôt de vue l'île de la Pentecôte; puis nous nous dirigeâmes vers Vanikoro afin de tâcher d'y recueillir quelques renseignements nouveaux sur l'illustre et mal-

heureux Lapeyrouse, mais d'où notre canot expéditionnaire revint sans document précis. Un village autrefois florissant avait disparu, et nous nous éloignâmes sans regret d'un pays où nous reportaient d'aussi désastreux souvenirs.

Encore un volcan, le volcan de Tinakoro, d'où s'échappent à la fois des torrents de flamme et de fumée ; car ici la mer, la terre et le feu sont en guerre permanente ; de loin on dirait un navire isolé qu'une effroyable catastrophe plonge dans les flots.

Toujours sous voiles, nous longeons quelques petites îles basses et boisées du nom de Swallow, puis l'archipel Nitendi, autrefois Santa-Cruz, célèbre par la cruauté de ses naturels, et où n'abordent jamais sans de grands périls les navires explorateurs. Les histoires contemporaines ne disent point que des missionnaires aient osé porter jusqu'ici le flambeau de la religion ; peut-être l'ont-ils essayé, mais les cadavres ne parlent pas, et probablement le sang de plus d'un martyr a rougi les mains de ces cannibales, contre lesquels sont venus vainement se heurter les efforts des nations européennes.

L'archipel des Salomon va recevoir notre visite, et en nommant les îles Anna et Catalina, vous devinez déjà que c'est là une ancienne conquête espagnole. Les pirogues qui viennent nous visiter sont d'une élégance extrême, cintrées et relevées aux deux bouts avec de gracieuses sculptures, mais sans balancier ; elles voltigent coquettement autour de la corvette, et sont montées par des hommes d'une extrême défiance ; s'ils



étaient plus forts que nous, nul doute que nous n'eussions beaucoup à souffrir des cruautés qui les ont rendus célèbres dans l'histoire des voyages.

Une remarque assez singulière me frappe : c'est que tous ces sauvages sans exception ont des cheveux longs, frisés, laineux, serrés et noirs à la base, épilés et jaunes par le bout. Est-ce une bizarrerie de leur nature ou plutôt ne serait-ce pas l'effet d'une couleur dont ils les couvrent ? Le teint des naturels est mare de café ; leurs gestes sont rapides, saccadés ; leur langage est bref, menaçant, et leur physionomie repoussante de laideur : c'est le milieu entre le singe et l'homme ; j'outrage le singe. Presque aucun échange ne s'effectue entre eux et nous, car ils veulent beaucoup pour peu de chose et ils ne méritent pas qu'on leur rende le moindre service. Au large donc ces farouches ennemis de tous les peuples, tous bariolés de blanc et de rouge !

San-Christoval se lève à l'horizon, nous en approchons avec prudence, et bientôt des pirogues visiteuses nous entourent, montées par des hommes presque noirs, mais dont le visage est blanchi de chaux ; elles ne sont élevées que par la poupe et nous paraissent manœuvrées avec une grande facilité.

Cependant, il fallait avoir quelque chose à dire de cet archipel assez curieux à étudier, et c'est pour cela sans doute que nous mouillâmes dans la baie de l'Astrolabe, canal Saint-Georges, sur l'île Guadalcanar.

Hélas ! nos espérances sont déçues, et la volonté du commandant de l'expédition se refuse tout d'abord à

satisfaire notre curiosité naturelle. Il craint, dit-il avec prudence, d'exposer les hommes en les envoyant aux villages éloignés des navires. Nous sommes réduits aux excursions de la chasse et de la pêche, auxquelles nous nous livrons avec ardeur. Néanmoins, deux ou trois d'entre nous réussissent à se faire piloter jusqu'à l'un de ces villages, où ils sont bien reçus; mais moi, quelque pressantes que devinssent mes instances auprès de mes guides, je ne pus rien obtenir d'eux, car ils avaient reçu l'ordre de refuser le passage à de nouveaux visiteurs. La défiance du chef salomonien me fut aussi funeste que la prudence du commandant français.

## SOUS VOILES.

Depuis quelques années surtout, les mers sont sillonnées par nos navires aventureux, et les archipels les plus éloignés de la métropole voient souvent flotter notre pavillon dans leurs rades à demi civilisées. La guerre a fait son office; les découvertes sont rares; il est difficile maintenant que de nouvelles îles se dressent sur les Océans, et les feux sous-marins qui vomissent à l'air quelque cône bitumineux ont perdu leur puissance depuis que d'antiques volcans laissent un libre passage à la lave bouillante.

Le tour de la science est arrivé; l'on ne voyage plus aujourd'hui que sous l'escorte infailible de ces ins-



truments précieux, à l'aide desquels l'astronomie, la physique et la chimie ont agrandi le terrain des connaissances humaines.

Les mers sont plus connues que les terres; l'Afrique intérieure, les Amériques, l'Indoustan, le Japon, la Chine ont encore bien des secrets à nous révéler; les océans seuls nous sont connus désormais, et nous pouvons nous tenir en garde contre leur silence ou leurs irritations.

Ici, le calme de ses vagues assoupies; là, les hurlements de ses flots soulevés; plus loin, les trombes ou les ravages de ses typhons, faisant tournoyer, au sein des nuages, les navires audacieux qui sont venus les braver.

Quand les années restent muettes sur un navire dont la route a été perdue, quand nul débris ne se promène sur les flots pour attester la catastrophe, soyez sûr que, tôt ou tard, des indices révélateurs diront aux hommes où s'est ouvert la quille de cuivre, où les braves matelots ont poussé leur dernier rôle.

Oui, sans doute, la mer garde bien ce qu'elle garde, mais la cime des flots a aussi ses confidences à faire, et un débris de mât, un lambeau de toile, un coffre bien cadenassé, un vase hermétiquement fermé, portent un dernier adieu de ceux qui ne sont plus à une famille en deuil, à une patrie attristée.

Ne me parlez point des courses sans périls, des bonheurs sans vicissitudes, des horizons sans orages, des zones sans tempêtes. Privé de ces caprices de l'atmosphère ou des eaux, tout voyage serait un cours de

sommeil, car rien n'endort comme le roulis d'un berceau.

Une chose m'a toujours surpris dans mes heures de méditation : c'est l'active oisiveté de ces riches du jour qui se font des plaisirs à eux, des délassements à eux, des émotions à eux, et qui prennent pour du mouvement, des voyages et de la vie, cette perpétuelle rotation qui les ramène à heure fixe, à minute précise, au point qu'ils ont quitté hier, qu'ils quitteront demain et qu'ils regagneront les jours suivants. Horloges sans âmes, machines sans intelligence, n'ayant de pensées que celles qui leur sont données par les objets qui frappent leurs regards hébétés.

Voir c'est avoir, a dit le poète. Et ils se disent riches parce qu'ils ont complété en quelques minutes le tour d'un parc royal, parce que leur agile coursier les aura fait pirouetter quelques instants autour d'une élégante calèche ou au travers des charmilles de la route. Ne me dites point que vous êtes des hommes, car je vous donnerai un démenti.

Mais votre humeur de marmotte me fatigue et me blesse; je me jette dans une véritable colère à la vue de ces êtres autrement taillés que vous, qui courent le monde parce que le repos les énerve et qui ne voient du ciel que son azur, des étoiles que leur éclat, de la mer que ses soupirs, des forêts que leur verdure. Gens affadis, qui pensent que les mondes, tourbillonnant autour d'eux, n'ont été créés que pour eux seuls, et qu'ils ne doivent point les étudier, parce qu'ils sont forcés de voyager de compagnie. Hélas! l'aiguille de



la pendule n'apprendra jamais qu'à tourner sur un pivot, et quand le ressort qui la fait mouvoir aura rempli son office, elle s'arrêtera et ne sera plus d'aucun secours.

Ainsi du voyageur qui ne lit point, dans ce monde des mondes, avec l'intelligence, cette première faculté de l'homme, ce plus riche présent du Créateur. D'abord donc la science, puis la gloire, puis la soif des richesses.

Echangez votre superflu contre le superflu des autres pays pour vous faire une existence nouvelle. Soit, vous vous êtes créé des besoins dont l'absence vous forcerait beaucoup à souffrir; à vous ces conquêtes, à moi celles plus dignes que j'ambitionne. Que ma tête se meuble, que ma raison discute, que mon âme s'agrandisse, que j'étudie, que je me souviene; voilà pour ma vieillesse.

Que leur opposez-vous, dites-moi, vous que la rafale tue dans tous vos rêves, vous qui n'arrivez souvent qu'avec un regret au cœur, une espérance au front?

Et maintenant c'est la gloire qui se promène, c'est l'honneur du pays qui étale sur tous les continents son pavillon dominateur, qui se promène pour protéger et faire respecter les droits de tous.

Comment doit voyager celui à qui est confiée une mission de cette nature? Qui prendrons-nous pour modèle? Les nobles exemples ne nous manqueraient pas. Utilisons nos souvenirs et jetons-les aux regards de ceux qui auraient besoin de leçons pour l'histoire de leur vie.

Dès que le commandant d'une expédition s'est emparé de son navire; dès que son équipage l'a salué, dès que son État-Major s'est groupé autour de lui, il faudrait qu'à eux tous ils composassent une seule et unique famille, car le même sort les attend, car les mêmes périls leur sont réservés, car la même tombe est prête à s'ouvrir pour tous.

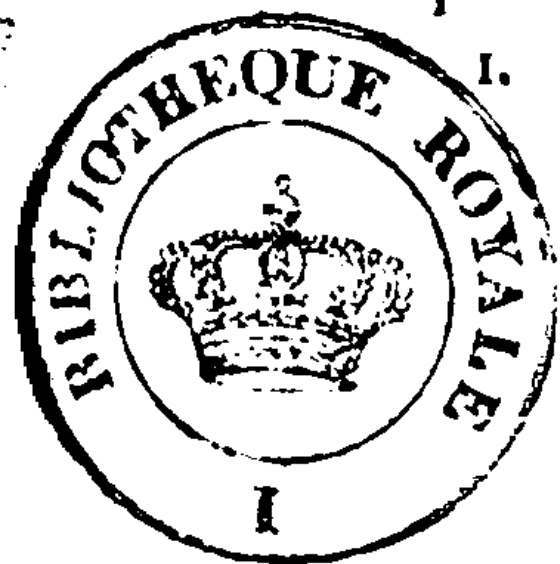
Mais, hélas! le miracle n'a jamais été opéré. Dès qu'on est chef, dès qu'on a le droit de dire *je veux*, on se hâte de prononcer ces deux grandes paroles; et de ce moment, il y a un monde entre celui qui ordonne et celui qui obéit.

Au surplus, j'ai peut-être demandé l'impossible, peut-être aussi le ridicule; et, dans un navire surtout, les rangs, les grades, l'autorité doivent être distincts, précis, déterminés.

De la volonté d'un seul dépend la sûreté de tous; et vous, qui tenez le second rang sur un vaisseau, vous qui touchez presque au commandement suprême, vous n'avez pas le droit, si le navire court sur un péril, de le faire courir à côté, à moins que le commandant ne vous l'ait permis ou ordonné.

Mais vous avez cargué vos voiles, vous arrivez dans un pays étranger, vous êtes le représentant d'une grande nation..... Prouvez à tous que vous vous sentez digne de la mission dont on vous a chargé. Point de petitesse, point de lésineries, point de calculs égoïstes et mesquins.

Ce que vous recevez de l'État, dépensez-le largement pour l'honneur et la glorification de l'État. Tout



ce que vous appelez économie, doit être regardé comme un vol fait à la dignité du représentant; et si vous acceptez un service, vous devez le rendre doublement, pour qu'un reproche de ladrerie ne vous soit pas justement adressé.

Point de trafic, point de négoce; rien qui ressemble aux boutiquiers, ce qu'on vous a donné au côté c'est une épée, sur vos épaules des épaulettes d'or, sur votre poitrine un ruban rouge. Votre mission est toute tracée par ces insignes; si l'on avait voulu le contraire, on vous aurait armé d'un mètre, on aurait chargé d'un ballot votre dos et votre bras.

Une flamme serpente, hissée au sommet de votre mâture; un noble pavillon flotte à l'arrière de votre navire, c'est à eux que vous devez tout sacrifier, absolument tout, car ce qu'on vous a donné, vous ne l'avez reçu que pour le dépenser; il est des vérités qu'on ne répète jamais trop souvent.

Le bord c'est votre maison, votre hôtel, votre palais; vous devez en faire les honneurs selon la dignité des conviés, les recevoir avec courtoisie, et prouver que, quelque éloigné que vous soyez de votre patrie, celle-ci a les bras assez longs pour vous venir en aide dans tout ce qui peut vous faciliter à lui donner de l'éclat.

Et, prenez-y garde au moins! n'allez pas au-delà de ma pensée, et ne me faites point dire que je veux votre ruine. La prodigalité est un demi-vice comme la générosité est une demi-virtu. Choisissez.

Au reste, tout est bénéfice dans cette grandeur de



manières et de procédés; vous laissez après vous des souvenirs honorables, et c'est-là une belle fortune pour votre avenir.

On demande compte au caissier d'une maison de l'emploi des fonds qui lui sont confiés; on vérifie les chiffres des dépenses du cordon-bleu ou du chef d'office, eh bien! je voudrais qu'au retour d'une campagne, le capitaine du navire fût forcé de prouver que ce qu'on appelle son traitement a été bien et largement dépensé; je voudrais un contrôle d'autant plus sévère, à cet égard, que dans toutes mes campagnes, je me suis senti humilié d'entendre les officiers de la marine Britannique regretter de ne pouvoir accepter nos offres de politesse dans la crainte de nous être à charge et de nous pousser dans des dépenses dont nous aurions à souffrir. Si je pardonne la vanité, c'est la vanité de la misère, l'orgueil dans l'opulence me blesse et m'irrite.

La brise se ralentit, les flots se nivellent, le matelot chante de l'avant, l'État-Major se recueille dans ses souvenirs, j'ai le temps d'écrire et de conter. Écoutez-moi :

L'anecdote est le Champagne de la conversation, je tiens ma plume et je tue les heures par le travail. Quand le présent est monotone, jetons-nous dans le passé, il y a chez lui tant d'utiles enseignements.

Une petite histoire :

L'un des comédiens qui ont le plus illustré la scène française, et qui, par parenthèse, ne savait pas un mot d'orthographe, Fleury avait un fils qui tout

jeune s'était montré avide de voyages et de périls. On le fit marin ; et à l'époque dont nous allons parler, il était capitaine de vaisseau et commandait une frégate mouillée à Rio-Janeiro.

Les ports du Brésil se trouvaient bloqués , et d'audacieux corsaires fesaient tous les jours de riches prises qui appauvrissaient le commerce des sujets de Bragance. Un convoi de piastres devait cependant partir pour Bahia , et le gouvernement ne semblait pas très rassuré sur le succès de l'expédition. Le ministre de la marine Portugo-Brésilienne, pria M. Fleury de venir lui parler ; et après les compliments d'usage, il lui demanda la protection de sa frégate pour le convoi qui devait mettre à la voile le lendemain.

— Votre convoi passera , monseigneur.

— Vous croyez , capitaine.

— J'en suis sûr, excellence.

— Comment cela.

— C'est qu'une frégate française qui promet aide et protection, se fait couler bas pour remplir la mission qui lui est confiée, et pendant la lutte, les navires protégés font voile et arrivent à bon port.

— Merci , capitaine , le roi mon maître compte sur vous.

— Le roi votre maître a raison.

Le lendemain en effet le convoi partit, prit le large, et l'ennemi n'osa pas l'attaquer, car la frégate Française ouvrait la marche, et le protégeait de son pavillon. Le capitaine général se rendit à bord de la frégate, remercia le commandant Fleury, et lui offrit de la part

de son souverain 200,000 francs, en récompense de sa généreuse conduite. Le commandant plus indigné que flatté d'une telle récompense, lui dit avec fierté : — Apprenez, monsieur, que le pavillon de mon pays ne vend point ses services, que ses boulets ne se vendent pas, et que les capitaines de la marine royale Française courent après la gloire, et jamais après les piastres.

Le commandant Fleury n'avait cependant pour toute fortune que sa place de capitaine de vaisseau. Ainsi, comprenons-nous qu'on doit voyager, qu'on doit agir, lorsqu'on porte une épée au côté, une épau-lette et un ruban rouge.





## HOGOLEU. — GUAM.

**Carolines. — Hogoleu. — Guam. — Détails.**

Une tache de sang va marquer ce chapitre ; il y a de la douleur dans l'âme de celui qui est forcé de retracer une catastrophe, et qui gémit des malheurs qui n'ont pas sans doute pu être évités. Quand la menace est violente, quand les ennemis sont nombreux, irrités, quand il y a des motifs de haine et de vengeance entre les adversaires, à la bonne heure ! de terribles représailles si vous êtes attaqué ; mais quand les peuples rivaux ne se connaissent pas avant la lutte, quand ceux-ci sont français et ceux-là sauvages, quand les premiers ont des armes à feu et les seconds de faibles roseaux pour sagayes, il me semble difficile qu'il n'y



ait pas un remords au cœur de celui qui, avec trop de promptitude peut-être, ne craint pas d'accepter un combat à outrance.

Arago à Ombay se sauva de la dent et du feu des anthropophages à l'aide de beaucoup de gaîté et de quelques tours d'adresse; à la presque île Péron il échappa également aux mains des naturels qui l'entouraient, et aux casse-têtes qui allaient lui ouvrir le crâne, en montrant aux sauvages la puissance de nos armes à feu, et en faisant semblant d'étendre mort à ses pieds son fidèle et courageux Marchais que vous connaissez à coup sûr.

Les sauvages sont en général de grands enfants qu'il faut se garder d'épouvanter par les menaces et la violence; sans cela une réaction peut être sanglante. Tenez-vous sur vos gardes, si vous avez affaire à des hommes dont la réputation de cruauté est venue jusqu'à vous, et entre les mains desquels le chrish et le casse-tête jouent un terrible rôle de destruction.....

Mais, Cook a eu tort à Owhyée; il a eu tort en refusant de croire à la parole d'un roi qui croyait à la sienne; et quand il a voulu forcer le monarque à le suivre à son bord, les sauvages ont eu raison de le tuer.

Hélas! avons-nous eu raison ici, nous qui nous trouvions en face d'indigènes, nombreux à la vérité, mais épouvantés du seul bruit de nos armes de guerre?

Nous étions mouillés à Hogoleu; quelques observations hydrographiques devaient être faites, et pour cela, le grand canot de l'*Astrolabe* se dirigea vers un

petit ilot, d'où les corvettes n'étaient point aperçues des Naturels. Ceux-ci surpris et peut-être épouvantés d'une arrivée aussi imprévue, se portèrent sur le rivage et lancèrent leurs pirogues à flot pour empêcher la descente, ou pour tenter de faire main basse sur l'embarcation. Quoiqu'il en fût des projets des indigènes, voici ce qui se passa :

Les sauvages, se tenant toujours à distance, firent d'abord des grimaces comme des polissons en goquette; ils tiraient la langue, gambadaient, pirouettaient sur leurs jambes grêles dans leurs embarcations, et on les laissa se divertir à leur aise. Un instant après ils lancèrent des oranges dans le canot, peut-être pour s'amuser, peut-être pour nous inviter à une riposte, comme on le fait de petits chiens qu'on veut agacer; on ne s'en effraya pas encore. Après les oranges vinrent les pierres; puis les sagayes prirent leur volée, et l'une d'elles dans sa course rasa la tête de l'ingénieur Dumoulin qui aurait pu en être légèrement blessée; c'était définitivement une attaque..... Aussitôt, nos matelots firent plusieurs décharges de mousqueterie, tirèrent un pierrier à mitraille sur la flottille de pirogues dont plusieurs chavirèrent, et douze ou quinze Naturels tombèrent morts dans les flots ou allèrent expirer sur la plage.

C'est là un bien grand malheur ! Sans doute l'intrépide Duroc a cru faire son devoir, mais son cœur généreux a dû souffrir d'en venir à cette cruelle extrémité.

Combien de temps faudra-t-il désormais pour que

les Naturels d'Hogoleu reçoivent avec confiance les Européens qui viendront mouiller dans leurs îles !

Après une si triste relâche nous levâmes l'ancre et piquâmes sur Guam, la principale des Mariannes, où le pavillon espagnol flotte sur un palais, où la sauvagerie a été vaincue par la civilisation ; mais ne perdons aucun de nos souvenirs pour jeter des paroles amies à cet excellent peuple de Carolins, qui viennent nous voir et nous saluer dans leurs pirogues rapides comme le vent.

Sont-ce des hommes, sont-ce des poissons ? La mer est leur élément autant que la terre ; ils se croient chez eux quand ils nagent au milieu des flots. Quelque redoutable que soit la tourmente, ils se jouent en riant parmi les brisants qui les poussent, au sein des lames creuses qui les couvrent, et vous diriez qu'ils sont nés dans ces luttes perpétuelles.

Comme leur joie est vive ! comme leur sourire est bienveillant ! comme leur langage a de la douceur ! Ils vous donneraient tout ce qu'ils possèdent en échange de la moindre de vos bagatelles. Ce qu'ils veulent avant tout c'est une parole fraternelle, c'est un serrement de main, c'est le frottement d'un nez contre un nez. Ils crient *lou lou, lou lou*, (fer), et comme nous leur jetons des couteaux à la mer, ils s'élancent, plongent, disparaissent, et se montrent bientôt avec leur conquête.

Quel malheur que nous passions si vite au milieu de ces hommes qu'a si bien vus mon ami Arago, qu'il a si bien étudiés, et avec lesquels il a fait de si longs voyages ! C'est à Sancor, roi de Sathoual, l'une des





A. Legrand, d'après E. Le Guillou.

Lith. Rigo Frères et C<sup>ie</sup> - Richer, 7.

NATUREL DES ILES CAROLINES,

Berquet et Fehon, Editeurs.

Allan, à la pêche.

11. rue du Jardinot

P  
R  
e  
  
L  
P  
n  
A  
L  
d  
S  
  
J  
f  
I  
c  
E  
I  
C  
I

principales Carolines, qu'il dut la vie, lorsque, près de Rotta, il chavira dans une pirogue, et alors qu'il allait être brisé contre les rochers madréporiques qui entourent l'île d'une triple ceinture de rescifs.

Les Carolins sont le peuple le plus gracieusement tatoué du monde, et rien n'est coquet comme la façon pittoresque dont ils nouent leur chevelure longue, noire et soyeuse ; je vous renvoie aux *Souvenirs d'un Aveugle*, pour de plus intéressants et plus chauds détails sur ces êtres si bons et si généreux, au milieu d'archipels peuplés d'hommes farouches qui viennent souvent jusques chez eux leur porter la guerre, les tortures et la mort.

Avant de quitter les Carolines, il ne faut pas que j'oublie de signaler une grande amélioration dans la fabrication des étoffes qui leur servent de vêtements. Le tapas est en mépris chez eux, et leurs manteaux sont de véritables tissus très fins, très élastiques, faits au métier, et coupés à peu près comme la chasuble de nos prêtres. Peut-être se sont-ils aidés du souvenir des Mariannes qu'ils vont souvent visiter et où ils apportent des pagnes, des nattes, de superbes coquillages en échange de couteaux, de scies, et surtout de haches dont ils se servent pour la construction de leurs magnifiques pros volants.

De là à Guam, notre navigation fut des plus heureuses. La mousson nous était favorable, et si les courants ne nous avaient point drossés, nous devions selon notre estime voir la terre le 4<sup>er</sup> janvier ; nous l'aperçûmes le 34 décembre, et nous saluâmes avec amour



cette île florissante où nous espérions recevoir des nouvelles de notre patrie.

La terre se dessine haute à l'horizon ; nous forçons de voiles, nous passons au sud de l'île des Cocotiers, et nous mouillons enfin dans la rade d'Umata, en face de ce célèbre *palacio* du gouverneur, dont Arago nous a fait une si curieuse description.

Je venais de lire la promenade autour du monde de celui qui plus tard nous a donné les *Souvenirs d'un Aveugle*. Ce que j'ai à constater ici, ce sont les différences, les variations presque imperceptibles apportées aux usages antiques de Chamorres, qui nous sont désormais parfaitement connus ; ma besogne sera courte.

A Guam les hommes ne changent guères plus que les demeures. Le livre de M. Arago à la main, j'ai parcouru Umata et Agagna, capitale de l'île. Ce sont toujours des maisons bâties sur pilotis, avec un arrière-jardin fort bien entretenu, de magnifiques rideaux de cocotiers, un nombre immense de coqs attachés par la patte gauche à de solides pieux, afin que la droite seule soit exercée pour être utilisée plus tard au profit de celui qui doit les faire combattre. Comme du temps d'Arago, ces combats à Guam sont appelés jeux royaux ; royaux, en effet, car ils ruinent le peuple.

Le palais du gouverneur est toujours le même ; dans toutes les rues se dressent d'énormes croix de bois ; les jeunes filles qui vont à la pêche en face de la population inattentive par la force de l'habitude, n'en con-

tinuent pas moins à étaler leurs charmes à l'air. Le *lenço* élégant les coiffe toujours avec la même grâce ; leur chevelure n'a rien perdu de sa richesse et de son éclat ; leur démarche rien de son indépendance et de sa virilité ; leur regard rien de sa provocation ; leur amitié rien de sa ferveur ; leur cigarette rien de son volume. Le Guam d'aujourd'hui est le Guam d'autrefois ; il y a quelques prêtres de plus, confrères du padre Cyriaco, qui tenait jadis une maison de jeu, et qui converti aujourd'hui à la religion vraie, religion du repentir et de la pénitence, donne l'exemple de toutes les vertus chrétiennes ; plus encore quelques années qui ont passé sur cette jeune Mariquita, logeant toujours en face du palais, et à laquelle ce pauvre Arago, qui a laissé un débris de son cœur dans toutes les parties du monde, voulut un jour sacrifier sa famille et sa patrie.

Hélas ! les ans vont vite aux Mariannes ; la vieillesse est précoce, et le temps plus encore que son amour a laissé de rudes traces sur le frais visage de la Mariquita si aimée dont on vous a dit la touchante histoire. Je lui parlai d'Arago ; elle me serra la main ; je lui donnai en son nom un rosaire béni, elle me remercia par une larme. Tout cela était touchant, c'était le culte du passé, vivant fort et puissant dans le présent, et sans doute aussi dans l'avenir.

Je reçus une hospitalité franche et empressée chez M. Calvos, récemment arrivé de Manille ; je revis le vénérable Luis de Torrès, dont m'avaient parlé MM. Quoy et Gaimard ; j'ai rencontré aussi Anderson, cet excellent matelot anglais dont il est souvent ques-



tion dans les *Souvenirs d'un Aveugle*, et qui déserta lors du mouillage de l'*Uranie* à Umata. Il est aujourd'hui pilote en chef de l'île et de l'archipel.

Si je croyais faire mieux que lui, je le tenterais ; mais trois mois entiers de séjour à Guam ont donné à M. Arago l'occasion de bien étudier les mœurs de la colonie ; et le temps seul a apporté quelques modifications au tableau varié qu'il a déroulé devant nous : ainsi la lèpre y a moins d'intensité, les ustensiles de ménage y sont façonnés avec un peu plus de goût, les prêtres ne manquent plus de vin pour dire la messe, et le gouverneur n'est plus le premier *banian* de l'île ; quant aux jeunes filles, elles ont trop à gagner à leurs anciennes habitudes pour qu'elles veuillent en changer. Laissons-les donc à leurs amours si naïves, à leurs chansons si gaies, à leurs danses si pétillantes, à leurs souvenirs si précieux à garder ; et disons-leur adieu avec toute l'affection, tout le regret qu'elles méritent.

## TERNATE.

**Gouap. — Pelew. — Mindanao. — Ternate.**

Les Mariannes ne sont ni sauvages ni civilisées; c'est un mélange ravissant des mœurs antiques des premiers peuples de cet archipel, et des nouveaux usages qu'on est venu implanter chez eux. Courez maintenant au N. ou à l'E. de ces îles, vous trouvez la civilisation avec tous ses vices, tous ses ridicules, toute son insolence. Guam est la ligne qui sépare en deux la station du progrès.

Nous aperçûmes, deux ou trois jours après notre départ, Gouap d'où se détachèrent quelques pirogues assez craintives pour ne nous parler qu'à de grandes distances; les Gouapais nous parurent bons, bien tail-

lés, et s'en retournèrent sans avoir fait avec nous aucun échange.

Voici Pelew, dont les navigateurs modernes vous disent les cruautés et les massacres. En effet, l'anthropophagie est encore en honneur dans cet archipel farouche dont les Carolins ne prononcent le nom qu'avec terreur; et cependant vous savez l'histoire du naufrage de *l'Antilope*, dont tous les récits s'accordent à constater la véracité. Ce navire explorateur fut brisé sur les roches à fleur d'eau qui entourent la principale de ces îles; l'équipage se sauva à terre dans ses embarcations, sans armes, presque sans vêtements; ils s'attendaient à une mort affreuse, lorsqu'au contraire les naturels, perdant tout à coup de leur férocité, accueillirent les malheureux matelots avec une effusion toute fraternelle, les invitèrent à rester dans leur île, et leur offrirent leurs femmes et leurs sœurs afin d'achever la séduction.

Matelots et officiers de *l'Antilope* acceptèrent l'offre; Pelew devint pour eux une nouvelle patrie; mais depuis lors le climat a tout dévoré, et nulle trace ne reste de l'équipage européen. Seulement çà et là, en quelques bourgades, des hommes, des femmes au teint moins bronzé attestent de la présence dans l'île de peuples nés sous des zones moins brûlantes.

Le navire cingla toujours, et bientôt nous nous trouvâmes en vue de Mindanao, faisant partie des Philippines, et vers laquelle l'on détacha une embarcation. Selon mon habitude, je fis partie de l'expédition, pour aller à la recherche des objets d'histoire naturelle, et,



selon mon habitude aussi, je m'enfonçai bientôt dans les terres. J'avais une heure devant moi ; mais le temps passe vite sur celui dont l'active curiosité fouille dans tous les objets qui l'entourent. Au milieu de la végétation puissante qui me couvrait de ses magnifiques parasols, j'avais oublié mes amis et la corvette ; des décharges de mousqueterie me rappelèrent au souvenir du bord et du départ, et je me remis en route vers le rivage. Le canot allait déraper sans moi, et mes camarades avaient hâte de rallier, car la-bas à l'horizon se dessinaient déjà les pros flottants, si bien armés, de quelques-unes des Philippines peuplées d'audacieux pirates ; le commandant qui voulait éviter une rencontre hasardeuse orienta sans retard, et piqua au S.

Comme tout est drame dans une navigation à travers tant d'écueils, il ne faut pas que j'oublie de vous dire que pendant cette courte traversée qui devait nous porter à Ternate, nous avons passé au centre d'un groupe de petits îlots nommés *Saingui*, repaires dangereux d'écumeurs de mer, ne vivant que de rapines et de massacres. C'est pendant ce trajet si court que nous avons échappé à l'un des plus grands périls de la campagne. La brise venait de mollir, les voiles frôlaient et coiffaient les mâts, les hautes voiles étaient silencieuses, et le courant seul marchait dans cette mer paisible comme un lac d'huile ; impossible de mouiller, impossible de manœuvrer, et nous étions drossés avec une incroyable vitesse, sur des roches à pic, contre lesquelles les corvettes se seraient infailliblement brisées. L'œil épouvanté suivait leur marche ; nous nous disions

déjà de la pensée le moment qui devait ouvrir leur robuste flanc, et, pressés sur les bastingages et les porte-haubans, nous cherchions un endroit favorable pour nous élancer et aborder de pied ferme, lorsque, par un bienfait inattendu du ciel, une brise folle suffit pour nous relever, et fraichissant petit à petit, elle nous sauva d'un naufrage certain.

Gilolo se dresse devant notre beaupré. C'est une terre haute, boisée; c'est le premier échelon de ces Moluques si vivaces, si riches de leur ciel de feu, de leur terre à demi-calcinée, de cette opulente végétation qui les écrase, de ces arômes précieux qui appellent chez elles les nations de toutes les parties du monde, et dont les solitudes sont visitées par les quadrupèdes et les reptiles les plus redoutables. Là, le boa constrictor, l'éléphant dévastateur, le rhinocéros son puissant ennemi; là aussi cette immense légion de singes qui dévorent en peu d'heures les plus riches plantations, et, planant sur eux tous, le formidable orang-outang si dangereux, si terrible quand on ose s'attaquer à sa colère ou à sa jalousie.

Mais le pavillon civilisateur des peuples européens flotte aujourd'hui sur toutes les îles de cet immense archipel, dont le front est la sauvage Bornéo. Quelques parties des côtes malaises sont pures maintenant d'anthropophages, et le bruit en a chassé les hôtes malfaites qui les visitaient.

Nous allons parcourir ces pays si curieux, nous allons étudier ces grandes choses, et nous avons besoin de nous recueillir dans notre pensée.

Ternate est pour ainsi dire un vaste cône dont les flancs et les pieds sont revêtus d'une superbe zone de verdure, mais dont la haute végétation a été dévorée par les effluves du volcan : de loin vous diriez un gigantesque bonnet avec sa fourrure à la base.

J'ai gravi le cône de lave ; mais, conformément aux usages conservateurs du pays, je fus forcé de m'adresser d'abord au Résident même, qui me permit de choisir un guide pour chef, lequel devait en prendre quatre ou cinq autres sous ses ordres. L'un se chargeait de ma carnassière, l'autre de mon marteau, le troisième de mon carton botanique, le quatrième de mon fusil, et le cinquième veillait sur la troupe.

La hiérarchie est ici en parfaite vénération ; elle va jusqu'à l'idiotisme. Ainsi, quand je trouvais une plante à ma convenance et que je la donnais à mon guide le plus voisin, le drôle la refusait parce qu'il n'était chargé que de mon marteau, et me faisait entendre que ce que j'exigeais de lui revenait de droit au porteur de mon herbier.

En ville ces hommes ont un costume assez pittoresque : un chapeau long et pointu tissé en feuilles de vaquois, recouvert souvent d'une peau vernie ; aux angles et çà et là, des verroteries, des pierres luisantes, des coquillages ; leur corps est couvert d'une chemise flottante, et leurs cuisses sont enveloppées dans des pantalons fort larges ; mais, dès qu'ils quittent la résidence, ils s'affranchissent de toute entrave, et ils cheminent presque complètement nus, sans paraître



souffrir le moins du monde des rudes atteintes d'un soleil à pic.

Rien de curieux au volcan, dont l'ascension est très fatigante; mais notre avidité se trouva parfaitement satisfaite dans le trajet. Partout une riche végétation, soutenue par de rapides courants d'eau, leur prêtant de la force et de la vie. Ça et là, de charmantes habitations autour desquelles la brise et la fraîcheur circulent en liberté; vers le milieu de la route, une très gracieuse maison de campagne où le Résident donne de véritables fêtes européennes; et au milieu de tout ce qui rappelle le mouvement, des enclos silencieux dans lesquels se dessinent ces magnifiques tombeaux chinois, dont chacun est un monument, et qu'Arago a si rigoureusement décrits dans ses *Souvenirs*.

Cinq à six mille âmes forment la population de la résidence; un tiers à peu près de Hollandais, un sixième de Chinois, le reste de Malais.

Le chef suprême est le Résident, mais la politique hollandaise s'est montrée d'une grande sagesse en conservant au Raja ou au Sultan toute son ancienne puissance sur ses sujets. Ceux-ci n'auraient peut-être pas obéi à une volonté étrangère; il a donc fallu les soumettre par la ruse, et on a parfaitement réussi. Quand le résident veut ordonner une expédition, quand il exige le paiement des impôts, ce n'est pas au sujets qu'il s'adresse, c'est au Sultan qui ne commande qu'en sous-ordre, et qui plus tard rend compte à celui à qui il a obéi. Toutefois, comme il fallait conserver à

la famille régnante une partie de ses anciens privilèges, comme aussi on ne voulait pas l'humilier dans sa grandeur, on lui a permis une nombreuse escorte-garde, un palais, une cour; mais, vous le comprenez, cette escorte, cette cour et ce palais appartiennent au Résident seul; car s'il y avait résistance ou rébellion, le canon viendrait en aide au chef européen, et la despotique domination serait bientôt rétablie.

L'accueil que nous reçûmes à Ternate fut des plus magnifiques; c'étaient tous les jours de grands diners, des fêtes somptueuses, où les vins les plus exquis nous étaient prodigués, où la bière coulait à flots mousseux, où les mets les plus délicats couvraient les tables et satisfaisaient nos appétits gloutons; disons-le en passant, la Hollande sait à merveille l'art de coloniser; elle peut en montrer sous ce rapport à l'Angleterre, si accapareuse et si avide dans ses conquêtes.

Le Sultan, enfin, voulut célébrer notre bien-venue et nous donner une brillante fête dans son palais; ce fût un thé, un thé seul accompagné de petits gâteaux et de légères sucreries; des danses assez innocentes formées d'abord par des groupes de jeunes filles, puis par des groupes de jeunes garçons coiffés de chapeaux triangulaires, de chaque angle desquels s'échappaient d'élégantes queues d'oiseaux du paradis.

Nous partîmes de chez le Résident, pour assister à la cérémonie, vers huit heures du soir, et sous l'imposante escorte de troupes régulières. Les soldats du Sultan nous attendaient en face du palais, au nombre de 250 à 500 hommes, vêtus comme les Malais, c'est



à-dire, en petite veste, en large pantalon, pieds nus, coiffés d'une calotte couvrant à peine le synciput. Nous montâmes un bel escalier en pierre pour arriver jusqu'au Sultan ; une musique *guerrière*, composée de violons, de flûtes, de clarinettes et de tambours, se faisait entendre, et ce fut au milieu de discordantes symphonies que nous fîmes notre entrée triomphante dans les salons du souverain. Quant aux danseurs et aux danseuses vêtus d'étoffes bizarres venues, je crois, de Manille ou du Pérou, il est possible que leurs figures, que leurs grimaces, leurs enlacements, fussent la représentation de quelque drame plein d'intérêt ; mais j'avoue que je n'y compris rien ; seulement, les passes rapides, les évolutions fébriles, les frénétiques trépi gnements des jeunes garçons nous amusèrent beaucoup, tant ils mirent de feu à ce singulier exercice.

Deux heures après tout était fini, et la somptueuse fête donnée par le chef suprême de Ternate aux États-Majors des deux corvettes françaises, lui coûta, tout au plus... cinq ou six piastres. A la bonne heure, des amusements qui ne ruinent ni le peuple ni le souverain. La Hollande est représentée ici avec plus de luxe et de dignité.

Je vous ai dit qu'il y avait des Chinois à Ternate ; hé bien ! vous les voyez ici ce qu'ils sont à Pékin, à Makao, à Canton, à Diély, à Coupang, ce qu'ils sont partout où on leur permet de s'établir. Jamais race humaine ne fut plus accapareuse, plus avide, plus rapace ; elle donnerait des leçons aux juifs de toute la chrétienté. Arrivés là ou là, ils se montrent d'abord

humbles, chétifs; ils ne viennent, disent-ils, que pour être utiles à leurs semblables. — qui ressemble à un Chinois! — Ils commerceront, ils troquent, ils échangeront, puis ils extorquent clandestinement; puis enfin, ils volent en plein jour; leur fortune se crée; ils dominent, ils monopolisent, ils absorbent. Le Chinois est dévorateur par nature, et par calcul à la fin. S'il veut ce que vous possédez, soyez sûr que ce que vous possédez lui appartiendra un jour: vous n'échapperez pas plus au Chinois que vous n'échapperez à la douleur et à la mort.

Ici les magasins appartiennent aux Chinois seuls; les jonques leur apportent annuellement des marchandises méprisées dans leur pays, et s'en retournent avec des piastres et des sequins: tout cela est chinois des pieds à la tête.

Comme ils veulent être exceptionnels, distincts en tout, ils ont un quartier à part, un quartier à eux, où ne loge nul Hollandais, nul indigène; mais jusqu'à présent ils n'ont pas pu obtenir la permission de se barricader, comme ils le pratiquent dans un grand nombre d'autres comptoirs plus privilégiés que celui-ci.

La population de Ternate est belle, florissante, vigoureuse comme le sol qui la nourrit; mais la lèpre, ce mal destructeur qui a fait tant de victimes; ce fléau perfide qui ronge avec d'autant plus de sûreté qu'il le fait sans douleur, semble vivre ici avec une âcreté effrayante. J'en ai vu des exemples à épouvanter le regard, à effrayer la science, à faire reculer de désespoir

le zèle et la charité. A Ternate, il y a un hôpital de lépreux, cela est horrible à voir ; et le feu purificateur devrait passer sur cet édifice putride, sur ces plaies hideuses et saignantes que la main de Dieu seul peut guérir.



## MOLUQUES.

### **Amboine. — Banda,**

Toutes les nations européennes, la France exceptée, et cela est douloureux à dire, ont eu leurs époques de conquêtes à travers les océans.

Le Portugal est le peuple qui a découvert, qui a soumis le plus d'empires; et les noms des Cabral, des Albuquerque, des Vasco de Gama, des Magellan et de tant d'autres non moins illustres, resteront toujours dans la mémoire des hommes qui font des entreprises utiles et téméraires une des gloires de leur pays.

L'Angleterre est venue plus tard planter son pavillon mercantile à côté des comptoirs rivaux; et, plus tard, ceux-ci ont été soumis par la ruse ou la force des armes.

Comme le Portugal, l'Espagne étendit sa puissante domination vers l'ouest, et vous savez que le soleil ne se couchait jamais sur ses terres, car elle posséda bientôt les Amériques, les Mariannes, les Philippines et quelques autres points de l'Afrique, dont son abaissement et ses guerres intestines l'ont dépouillée.

La Hollande, au contraire, n'a presque rien perdu de ses premières possessions, et Amboine atteste aux navigateurs l'adresse plus encore que la puissance de cette nation toute maritime. Mais, qu'arriva-t-il? Que les richesses du sol qu'il venait fouiller pour la première fois, étaient menaçantes par leur prodigalité même; la cannelle, le poivre, l'indigo, le girofle étaient des forêts immenses, dont les produits, devenus besoin chez nous, auraient inondé l'Europe. Elle ordonna donc, tous les ans, des coupes serrées, et ces spoliateurs d'une nouvelle espèce s'occupèrent si bien de leur tâche, que ce qui restait sur pied de tant de végétaux, devint une source de fortune pour les heureux spéculateurs.

Les navires partaient du nord de l'Europe; après une traversée de six à huit mois, ils arrivaient dans les Moluques. Les équipages, épuisés par une navigation lente et difficile, contraints souvent de combattre les peuples farouches qu'ils venaient soumettre, tombaient morts, moins encore par le crish empoisonné du Malais que par les fatales influences d'un ciel dévorateur.

Comptez ce qu'on rapporté les richesses de ces pays, conquis depuis si peu de siècles; calculez le sang pré-

cieux qu'y a laissé l'Europe , et vous verrez si l'humanité doit beaucoup se féliciter de ces conquêtes.

Cependant il fallait un port sûr aux navires hollandais qui avaient pris possession. Amboine fut choisie , et devint le rendez-vous, ou plutôt le point culminant de tout le commerce de cette partie des Indes-Orientales : Batavia n'existait pas encore.

Que voulez-vous que je vous dise d'une cité européenne transportée à six mille lieues de notre pays ? Ne regardez pas autour de vous, ces arbres aux feuillages si variés, ces Malais indomptés, à la peau jaune, au costume pittoresque ; ces Chinois dorés et accapareurs, sillonnant silencieusement les rues avec leur costume national qui date de quatre mille ans, et que Gengis-Kan fut forcé de respecter quand il soumit le céleste empire ; fermez l'oreille à ce langage de la Malaisie si saccadé, si éclatant, qui vient vous assourdir ; n'écoutez point la musique monotone et régulière de quelques esclaves errant çà et là, occupés à se rappeler, dans des chants bizarres, leur pays regretté, et vous vous croirez chez vous, au milieu de vos amis, au sein de votre famille, dans une opulente cité dont tous les usages vous sont connus. Dans toutes les maisons, les meubles qui vous sont familiers, les chansons et les romances que vous savez par cœur, les pianos qui ont égayé vos loisirs, l'urbanité qui vous a fait aimer la vie. On a bien lassé son corps pour arriver jusqu'ici, on a couru bien des dangers, bravé bien des tempêtes, affronté bien des écueils pour visiter Amboine... autant



valait rester chez soi ; les fatigues eussent été de moins dans l'existence.

Je l'ai dit, je crois : la civilisation est usurpatrice ; et cependant, quoi qu'elle fasse, elle ne peut pas s'implanter sans de rudes combats, sans se soumettre elle-même à de puissantes oppositions. Je vous défie, par exemple, de jamais chausser le Malais, de l'empêcher de chiquer le bétel et son tabac assaisonné de chaux et de noix d'arek ; je vous défie aussi de tuer dans son âme cette soif de vengeance qui le dévore, lorsque la loi européenne s'est trouvée inhabile à punir son outrage. La colère du Malais, ici comme partout, c'est le volcan qui se tait et qui tôt ou tard jettera au loin sa lave et son bitume.

Oh ! cela devait être beau pour les premiers conquérants de ces archipels que les luttes sanglantes qui eurent lieu sur ce sol terrifié ! Le crish flamboyant trempé dans le Bohon-Upas, la lance, la sagaye et le courage sans discernement, contre nos navires ailés, la discipline, le bronze de nos batteries. Et pourtant : je vous l'ai dit encore, combien n'avons-nous pas laissé de sang généreux dans cette partie du monde soumise enfin à notre code régénérateur.

Nos vaisseaux arrivant dans les Moluques, nos soldats et nos planteurs s'emparèrent du sol ; les uns pour en tirer des richesses, les autres pour le défendre. Nos habitudes de famille cherchèrent à donner aux naturels l'aménité qui leur manquait ; des unions sérieuses eurent lieu sous le patronage des lois entre Malais et Européens. Eh bien ! rien de tout cela, je le répète,

ne changea le caractère indompté de celui qui s'était vu dépouillé jadis de son terrain fertile, de ses cases sur pilotis, de son indépendance, de sa liberté.

Vous avez beau le traiter en ami, il s'aperçoit qu'il est votre sujet; si vous le traitez en sujet, il comprend qu'il est votre esclave. Dans tous les pays du monde, esclave et maître vivent en hostilité permanente, et, tôt ou tard, le premier tue, même alors qu'il doit craindre, pour lui la hache ou la corde.

L'histoire de tous les peuples de la terre parle de ces épouvantables réactions qui ont coûté tant de sang, fait tant de victimes, tué tant d'espérances. A Timor, les gouverneurs de Diély et de Coupang, protégés par leurs canons et leurs milices, sont contraints, chaque année, d'ordonner des expéditions militaires pour soumettre les Rajas révoltés. Ici, comme à Timor, la soumission n'est que de la crainte, et le jour de la vengeance sonnera peut-être bientôt, à moins que la race malaise ne s'éteigne petit à petit par l'émigration ou la volonté du vainqueur.

Si les fêtes de Ternate furent brillantes, celles qu'on nous a données à Amboine ont eu un degré de plus de luxe et de coquetterie. Là-bas, les hommes seuls assistaient à ces réunions joyeuses où l'Europe semblait revivre avec toutes ses folies; ici, de jeunes et belles femmes mises avec un goût exquis et parées de bijoux d'une grande richesse, présidaient, en quelque sorte, à ces réunions presque quotidiennes. Cela était attrayant sans doute, mais l'Europe civilisée ne nous appelait point si loin de notre patrie, et nous voulions d'autres



distractions que celles qui nous étaient offertes. Aussi, trop courtois pour nous refuser à cette exquise politesse dont nous étions l'objet, nous nous montrions d'autant plus empressés d'en tenir compte que nos vœux nous portaient vers des études plus profitables. L'intérieur de l'île appelait notre attention ; nous allions à la recherche de tout ce qui pouvait être profitable à nos souvenirs, et comme on nous désigna, non loin de la ville, une superbe grotte que tout étranger doit aller visiter, une expédition fut projetée pour le lendemain, sous les auspices même du Résident.

A cet effet, sa Seigneurie fit un appel à tous ses sujets, mit en réquisition leurs plus élégants palanquins, ordonna une battue dans les environs de la ville pour se procurer des porteurs, et quelques heures plus tard tout se trouva prêt pour notre excursion pittoresque et scientifique.

Une cinquantaine de palanquins fut mise à la disposition de l'Etat-Major des deux corvettes et des officiers de la garnison qui se firent un vrai plaisir de les accompagner. A eux cette course brillante et tumultueuse, à moi une visite plus réfléchie à cette profonde cavité que de violentes secousses sous-marines ont jeté à plus de deux cents mètres au-dessus des flots : je ne vois jamais bien que lorsque je vois seul, et je n'aime à recevoir d'impression de personne.

Je pris six guides, les uns portant mes marteaux, mon calepin, mon carton à botanique ; les autres des torches et des fanaux, à l'aide desquels seuls on peut étudier les curiosités de la grotte immense.

Le trajet est long, difficile, fatigant..... La première partie, toutefois, offre un paysage ravissant de fraîcheur; on parcourt un chemin uni, ombragé de vaquois, de cocotiers, d'éarquiers et de cette famille si riche des palmistes qui semblent rajeunir le ciel où se promène leur tête onduleuse. Après un quart d'heure de marche, on arrive à la résidence du gouverneur, splendide habitation parfaitement aérée, jetée au milieu d'un magnifique jardin où les fleurs et les fruits sont étalés avec une profusion incroyable, et où mille petits ruisseaux répandent en tout sens leurs ondes bienfaitrices.

Deux étages, huit croisées sur la façade principale, un toit en dos d'âne, un beau péristyle, de riches appartements, voilà pour le maître et ses amis; de chaque côté, des logements pour la servitude; en avant, un corps-de-garde commandé par un officier et une vingtaine de soldats hollandais en costume élégant et riche.

Je passais; madame Sturtz, fille du général Cock, nièce du romancier célèbre de ce nom, épouse du gouverneur actuel, me fit la politesse de m'envoyer un grand bol de café que j'acceptai avec reconnaissance. Elle comprit que je n'avais pas de temps à perdre, et ne voulut point me retenir dans la crainte de nuire à mes recherches.

Ici, le terrain se dessine tortueux et montant; çà et là, des éboulements partiels l'encombrent et vous arrêtent dans votre marche; vous diriez de récents bouleversements occasionnés par quelque déchirement du

sol ou quelque colère volcanique ; partout un mélange confus de sables, de roches dures, de coquillages brisés ; partout les traces positives d'un long séjour sous les flots ; c'est un cahos immense dont la tradition du pays ne dit point le premier jour.

Vous êtes sur la colline ; le chemin devient sinueux ; vous croyez marcher au milieu des flots pétrifiés de la mer ; et c'est ici surtout que les ondulations océaniques ont laissé des traces ineffaçables de leurs caprices. Jetez autour de vous un regard investigateur, et vous trouvez partout, se dressant, comme ils étaient sans doute au fond des abîmes, d'énormes blocs de roches madréporiques qui ne croîtront plus, aujourd'hui qu'ils ont perdu la vie en quittant le berceau dans lequel ils dormaient depuis des milliers de siècles.

Les petits coquillages sont à moitié dévorés par l'ardente végétation qui les ronge ; mais les conques marines, les vastes bénitiers, semblent ici des êtres mixtes, tenant de leur nature première et du sol qu'ils occupent actuellement. D'un côté, ce sont les rainures, l'email, les fibres transversales organiques : de l'autre, c'est le cristal avec ses facettes, ses miroitements et sa transparence. Au milieu de cette turbulence terrestre, le géologue doit s'effacer pour faire place au voyageur, dont les émotions sont aussi vives, quoique moins méditées, à l'aspect de ces luttes éternelles des éléments de notre globe.

La veille de mon ascension avait été un jour de travail pour l'escorte des chefs de la caravane, qui, par ordre du gouverneur, s'était occupé de l'applanisse-



ment du terrain et des moyens d'arriver à l'orifice de la grotte sans être contraint de laisser en route les palanquins protecteurs. Moi, je trouvai la besogne faite, le sentier tracé au milieu d'un champ cultivé, et les échelles encore debout pour descendre dans la cavité. Je ne sus gré à personne de ces attentions, mais je les mis à profit.

Mes torches, mes flambeaux allumés, je fis ouvrir la marche par un Malais; je le suivis; les autres vinrent après moi. L'ouverture de la grotte est irrégulière; tantôt on peut s'y tenir debout, tantôt on s'y glisse à quatre pattes; sa profondeur verticale est de huit à dix mètres, son étendue longitudinale en a au moins deux cents; de la base et du sol s'élancent des stalactites et des stalacmites de toute grandeur et de toute forme; et comme mon regard avide interrogeait toutes les sinuosités de la caverne, je me vis bientôt en présence d'une plaque en marbre de sept à huit pouces carrés, sur laquelle je lus : *D'Urville duce Boll.*

Grâce à cette inscription la postérité apprendra qu'un capitaine de vaisseau, conduit par M. Boll, est venu se promener ici sans fatigue, et doucement dorlotté dans un moelleux palanquin.

La science a peu de chose à recueillir de ses études au fond de cette cavité visitée par tous les voyageurs; peut-être trouverait-elle quelque secret encore dans les étroites et profondes sinuosités qui coupent latéralement la grande voûte, mais l'inutilité de ces excursions périlleuses me sembla presque démontrée, et je pensai que je pouvais mieux employer mon temps à parcourir



la chaîne de montagnes qui dominant le plateau où est située la grotte à laquelle il serait peut-être utile de donner un nom.

Mes guides moins envieux que moi, moins infatigables aussi, car ils n'étaient point dominés par l'amour de la science, m'invitaient au retour. Je feignis de ne pas les comprendre, et me dirigeant vers un village encore assez éloigné, je leur demandai comment ils l'appelaient; ils me répondirent : *Pigui poulan*, et j'inscrivis *Pigui poulan* sur mon calepin. A quelque distance de là, un nouveau village se dressa devant nous, je voulus aussi savoir son nom, et mes guides me répondirent de nouveau *Pigui poulan*; le pléonasme me parut un peu ridicule; j'allais faire la description de cette seconde bourgade, lorsqu'une troisième vers laquelle je me dirigeais s'offrit à l'horizon.

— Son nom, demandai-je encore avec des gestes à mes guides essoufflés.

— *Pigui poulan*, me répondirent-ils tous à la fois, de façon à m'assourdir... Pour le coup, je me crus l'objet d'une mystification préméditée; mais point. A mon retour à la capitale, j'appris de mon excellent confrère, le docteur Demoy, médecin en chef de la colonie, que *pigui-poulan*... voulait dire... *nous sommes éreintés... allons-nous-en*.

Je préviens donc les voyageurs futurs que les deux villages que j'avais appelés *Pigui-poulan*, doivent être débaptisés par eux.

Une page plus sérieuse maintenant; une de ces pages qui reposent la pensée et le cœur, et dont le voyageur

doit garder bon souvenir. Ceci est encore de l'histoire, et si elle ne peint qu'un individu, elle peut servir cependant à caractériser une nation.

Ne m'en veuillez pas d'avoir oublié le nom de l'homme de bien dont je vais vous parler, et que nous appelions, à Amboine, père *Zomby*. Natif de Haïti, un navire français lui avait fait doubler le cap Horn; et fatigué d'une course trop aventureuse, il s'était arrêté à Amboine, qu'il habitait depuis une vingtaine d'années. Les *Souvenirs d'un Aveugle* nous parlent d'un M. Rivière, dont le nom est vénéré de toute la colonie *Hollandaise* du cap de bonne Espérance; je dois vous parler ici, moi, de ce brave père Zomby, qui d'humeur moins belliqueuse que le colon de *Salle-Brun*, n'était pas moins de la nature la plus bienfaisante que Dieu ait jeté sur cette terre d'égoïsme.

Dans une épouvantable épidémie qui ravagea la colonie, il y a deux ans à peine, père Zomby, ardent comme la religion, zélé comme la charité, courait les cases des pauvres habitants, recueillait des malades, consolait les agonisants et faisait de sa vaste maison un véritable hôpital pour ceux qui souffraient. On le menaçait de la contagion, on lui disait que le fléau dévorateur allait sévir sur lui; il répondait que Dieu était plus fort que la maladie, et qu'il s'en rapportait à sa puissance pour l'achèvement de l'œuvre pieuse qu'il avait entreprise. Femmes, enfants, vieillards, tout le monde le bénit à Amboine, tout le monde se souvient avec amour de son dévouement et de ses sacrifices. Il garda près de lui les orphelins qui étaient



sans asile, il redoubla d'activité pour qu'ils n'eussent point à souffrir de la misère; il les appelait ses fils bien aimés, sa famille; et maintenant encore, voltige autour de sa demeure un essaim de petits garçons et de petites filles, qu'il élève dans l'amour du bien et dans la religion chrétienne.

Père Zomby fait le négoce; il vend de tout, et se sauve sur de bien petits bénéfices; il aime les Français par-dessus tout; le mot Français le fait tressaillir de joie; l'arrivée d'un Français le jette dans l'ivresse; il se dit Français presque avec autant d'orgueil qu'il se dit chrétien; il se vante d'être Français aux Hollandais qui l'entourent, aux Anglais qui lui parlent, aux bambins qui ne le comprennent pas, aux arbres, aux rochers qui ne peuvent l'entendre. Nous l'avions prié de se charger de quelques-unes de nos commissions, de nous procurer des légumes, des poules et autres provisions utiles au bord; il remplit sa tâche avec une attention si méticuleuse, avec une délicatesse si exquise qu'on eût dit qu'il nous était redevable de quelque grand bienfait. Nous avions fait marché pour des légumes de première qualité, mais comme on les lui vendait à lui un prix plus élevé que celui qui avait été convenu entre nous, il voulut d'abord nous le cacher; et père Zomby, dans sa munificence, ajoutait de ses deniers aux achats, et perdait sur chaque fourniture. Nous l'apprîmes sans qu'il s'en doutât, et quand nous lui en fîmes des reproches, il rougit d'abord, nous demanda pardon de son stratagème, et nous assura qu'à l'avenir il ne perdrait plus rien avec nous.

Zomby est un traître ; il ne tint point parole , et d'ici je lui envoie les témoignages de l'affection la plus sainte.

Un de nos braves officiers, la Farge, touché d'une générosité si parfaite, lui fit cadeau d'une histoire de Napoléon. Oh ! pour le coup, la raison du père Zomby parut courir quelque danger ; c'était une joie d'enfant, c'était une extase, un délire ; il ne pourrait jamais reconnaître un aussi grand service ; il pleurait, il priait, il bénissait ; Zomby n'avait plus rien à demander au monde. Le lendemain, il envoya à M. la Farge une belle corbeille de fleurs artificielles en plumes... L'officier refusa d'abord, mais, touché du chagrin de Zomby, il accepta. Le Haïtien se croyait encore redevable ; il voulait s'acquitter, le misérable qu'il était, et comme il craignit de s'exposer à un second refus, il attendit que la corvette mit à la voile, et fit parvenir alors à notre officier, qui ne put les renvoyer, deux plus magnifiques corbeilles que la première. Dites-moi l'européen qui aurait montré plus de délicatesse et de tact dans les témoignages de sa gratitude.

Après le désintéressement, le lucre ; après la générosité, l'avarice ; après le bienfait, la rapine.... Je vous ai dit qu'il y avait à Amboine un quartier chinois ; c'est le plus populeux, le plus mouvementé de la ville, c'est également celui où les modes et les usages sont le plus stationnaires. La Chine est uniforme depuis sa naissance, et ici, comme à la métropole, elle conserve ses usages et coutumes, sans y rien changer, sous peine d'anti-patriotisme et de dégradation. Or donc, le Chi-



nois d'Amboine est Chinois des pieds à la tête ; il est Chinois aussi par le foie et le cœur, en supposant qu'il ait un cœur et un foie. Vous entrez dans un magasin, l'homme jaune vous reçoit avec force salutations, vous diriez un ami allant serrer la main à un ami ; prenez garde à vous ; car le nouveau venu sera volé, et le visite sera voleur. Ceci, règle presque générale, et le Chinois de Coupang ou de Dielhy, le Chinois de Canton ou de Makao, ressemblent comme deux gouttes de salive à celui d'Amboine. Le marchand ne sait pas ce que vous voulez, il vous fait asseoir sur un siège fort léger en bambou, puis il vous joue un petit air de mandoline, puis il prend une table de logarithmes, c'est-à-dire un Barème, carré de bois surmonté de petits fils d'archal parallèlement placés, et dans lesquels courent de petites boules noires et jaunes, indiquant les choses vendues, les choses à vendre et le prix de chacun des objets ; on ne peut mieux comparer cet instrument qu'à celui dont on se sert dans nos cafés pour marquer les points des joueurs de billard.

Dès que ces préparatifs sont achevés, le fripon, je veux dire le Chinois, étale sur son comptoir un grand nombre de tasses et d'assiettes si petites, si petites, qu'on dirait de véritables dés à coudre ou ces petits services d'enfants qu'on trouve dans tous nos magasins à 25 sous. Dans celle-ci s'étale un grain d'opium ; dans cette autre un morceau de noix d'Arek, une troisième renferme une aromate quelconque, une quatrième de la chaux pour assaisonner la chique de bétel. Maintenant, vous trouvez encore dans ces gobe-

lets et ces vases, du thé qui n'a point été bouilli, à ce qu'ils vous disent, de bonnes et douces confitures, quelques fruits délicats, et des friandises dont nos confiseurs émérites seraient vraiment jaloux ; le Chinois a beau être Chinois, ses porcelaines, ses ivoires, ses lacques, ses incrustations et ses confitures n'en sont pas moins fort appréciés de tous les peuples de l'Europe. Quant à moi, je vous atteste que je suis prêt à faire de nouveau le voyage d'Amboine pour serrer la main au père Zomby.





## BANDA.

**Coup-d'œil rétrospectif sur Amboine.—Habitudes malaises.—Banda.—Volcan.—Le docteur Kirst.**

On croit avoir tout dit et l'on a oublié bien des choses ; d'ailleurs, au milieu d'une population nouvelle, où tout est bizarre pour l'observateur, comment se souvenir de tant de petits détails, de tant de petits faits, de tant de petits accessoires qui passent si rapidement devant vos yeux, et que votre mémoire peut à peine garder. Ce n'est que lorsque le calme a succédé à l'agitation, ce n'est que lorsqu'on jette un regard rétrospectif sur le passé, que l'on se retrouve en présence des épisodes qui vous ont échappé tout d'abord.

Aurais-je dû oublier cet Adjï, ce Musulman de la Mecque, cet Arabe brocanteur qui vient jusques dans

les Moluques vendre ses dattes et son essence de rose, en prononçant les mots *allah sidi Malek*, et ce curieux marché des Malais d'Amboine, la nuit, dans un vaste bazar, à la lueur des torches résineuses. C'est un spectacle à la Macbeth ; on dirait des fantômes zig-zagués courant çà et là, au milieu des éclairs d'une lumière blafarde, colorant de mille nuances les costumes et les faces de ces hommes de fer, nés sous un ciel de feu, et que la fraîcheur de la nuit convoque à ces espèces de saturnales. En plein air, les marchands malais vendent aux étrangers, aux habitants, des fruits, des légumes cuits, des poissons grillés, du gibier, des volatiles, enfin, toutes les productions des eaux, de la terre et des cieux. Nul voyageur ne doit passer à Amboine sans aller visiter ces bazars pittoresques, que le pinceau seul de Decamps saurait reproduire avec exactitude ; il y a là de la magie, du fantasque, du grotesque et du sérieux à la fois ; il y a là du mouvement, de l'activité, de la vie ; il y a là le commerce avec toutes ses ressources, l'industrie avec toutes ses combinaisons, l'avarice avec tous ses désirs.... Il y a là ce qu'on trouve dans les bazars et les marchés de toutes les parties du monde.

Je ne sais pourquoi j'avais oublié de vous dire aussi que le quartier malais d'Amboine est lui-même un véritable bazar ; il n'y a pas une seule maison donnant sur la rue qui ne soit essentiellement marchande, et comme tout se vend la nuit pour éviter les ardeurs d'un soleil torréfiant, il en résulte qu'on peut se passer ici de réverbères, car chaque comptoir a son fanal ou

sa torche, et vous croiriez vous promener au milieu d'une illumination qui fêterait une tête royale. Dans chaque magasin, assez vaste pour contenir trois ou quatre personnes bien serrées les unes contre les autres, se vendent les objets qui sont les délices du pays, du tabac, du bétel, de la noix d'arek, de la chaux, des peignes en bois de sandal.... Mesdames de Paris, faites une course à Amboine.

Il n'est pas de plaisir qui n'offre sa lassitude, il n'est pas de joie qui n'appelle son heure de calme; et, une nuit que, fatigué de mes courses d'observateur, je me dirigeai vers le rivage pour retourner à bord, je me trouvai attiré par une musique bizarre vers un lieu éloigné où je pensai que ma curiosité aurait quelque chose à gagner. C'était un bal malais; je me trompe, c'était un bal malais et européen à la fois, où nos contredanses et nos valsees étaient en vigueur, mais où les pieds nus fatiguaient le terrain. Quelques fashionables cependant se chaussaient d'escarpins fort bien coupés ma foi, quoiqu'ils ne coûtent ici *qu'une demi-roupie*, c'est-à-dire 20 sols : quant aux demoiselles, vêtues naguères avec des pagnes ou le *cahen-slimout* et le *cahen-sahori* des anciens, vous les voyez maintenant parées de nos robes élégantes haut montées, défroques râpées de quelques vieilles douairières dont elles cherchent à imiter la démarche et l'élégance. Vous le reconnaissez, c'est Paris ou Londres à l'antipode de la métropole.

Rien ne manquait à la fête, pas même le discordant de la clarinette, de la flûte et du violon, dont nos



guinguettes tireraient pourtant vanité ; mais vous comprendrez combien nos usages ont mis d'activité à arriver jusqu'ici, quand vous saurez que là, tout à côté de la salle du bal, un vaste festin attendait les danseurs, afin de leur donner des forces pour de nouveaux plaisirs. Ce repas était une sorte de *pique-nique*, car chacun des convives avait apporté son plat, et la galanterie malaise ne savait point affranchir les dames de cette contribution.

J'aurais peut-être trouvé encore dans mes souvenirs quelques détails curieux à constater, mais voilà qu'ils s'effacent dans l'attente des distractions qui vont m'occuper à Banda, dont le front sourcilleux se lève devant nous.

La traversée a été de trois jours. Mer tranquille, ciel azuré, brise caressante, et voilà que ce matin tout se tait autour de nous, les vents et les flots ; c'est un calme parfait, c'est le silence de toute la nature, c'est une nappe d'huile, une torpeur générale.

Banda est là, à la distance d'une lieue, et nous ne pouvons arriver à Banda, car les éléments s'y opposent. La quille des corvettes est pour ainsi dire clouée sur un roc solide, et si les pirogues qui se détachent de l'île ne viennent à notre secours, qui sait quand nos voiles enflées nous pousseront dans le port ? allons, les Malais qui nous visitent ont de l'intelligence ; ils pagaient avec vigueur, ils approchent, ils accostent et nous apprennent que leur zèle a été activé par les ordres du Résident. Des amarres leur sont jetées, les pirogues en haleine virent de bord, et les vigoureux na-

geurs, placés sur deux rangs, font filer trois nœuds à la corvette. C'était presque une entrée triomphale; on eût dit que nous venions de soumettre le vaste Océan, car les chants de nos nouveaux pilotes retentissaient éclatant dans les airs.

Je ferai remarquer ici que la musique est l'indispensable compagne des peuples de toutes les mers, dans leurs travaux comme dans leurs amusements; dans leur joie comme dans leur tristesse. Aux Sandwich, dans la Malaisie, aux Mariannes, aux Fidji, aux Carolines, partout enfin, l'homme naît, vit et meurt sous la parole cadencée de celui qui veille auprès de lui. On chante à la naissance, au baptême; on chante à l'agonie, on chante sur la tombe. Quand un corps souffre, le médecin jongleur accourt, il masse, il chante. Il regarde la musique comme un remède, et peut-être comme le plus efficace de tous; aurait-il raison?

Il était nuit quand nous arrivâmes dans la rade toute parée de navires Hollandais, Chinois, Malais, ayant leur fanaux allumés en tête pour éviter les abordages. La ville se dessinait à notre droite avec ses feux errants de croisées en croisées, à gauche était un terrain noir, élevé, obscurci encore par les ombres de la nuit qui devenaient à chaque instant plus épaisses, et devant nous se dressait un magnifique volcan vomissant des flammes; sa tête dominait les nuages, et son pied gigantesque plongeait dans la rade silencieuse.

Que vous dirai-je des mœurs et des habitants de Banda, puisque je viens de vous parler de ceux d'Am-



boine? C'est absolument le même langage, les mêmes costumes, le même commerce, la même industrie. — Ici comme là-bas, nous sommes accueillis avec une bienveillante amitié; les diners et les fêtes ne nous laissent presque point de loisir pour nos excursions, et comme la colonie est plus petite que celle d'Amboine, il résulte que nous y trouverons enfin plus d'intimité.

Le gouverneur-général des Moluques, M. de Sturz, venait de relâcher à Banda, lorsque nous y arrivâmes; vous comprenez, dès lors, que les fêtes durent être plus brillantes, plus multipliées. C'était de somptueux festins, de joyeuses courses par la ville, des promenades sur l'eau, où la curiosité trouvait son bénéfice, mais où la science n'avait presque rien à glaner. J'ai été surpris de voir ici les Chinois mêlés en quelque sorte aux Européens et aux Malais, eux qui veulent s'exceptionner toujours et partout; leur capitaine était de nos promenades; ils se mêlaient à nos conversations, ils assistaient même aux bals, mais je le déclare, à l'éternelle honte des adorateurs du feu, je n'ai jamais vu un de ces magots essayer la moindre valse ou la plus petite contredanse. Je me hâte d'ajouter cependant, que leur chef suprême et son lieutenant qui ne manquaient à aucune de nos réunions paraissaient vouloir se civiliser et comprenaient déjà que nous eussions quelque plaisir à sauter en cadence. Au reste ils se montraient très fiers des invitations qu'ils recevaient; et, à tout prendre, il me semble que le Chinois peut être parfaitement civilisé.

Toutefois, ne m'en croyez pas trop sur parole, car malgré mes plus instantes prières, malgré mon empressement tout hypocrite pour voir, ne fût-ce qu'un instant, la femme du capitaine-général, celui-ci tint ferme et me refusa cette distraction avec une cruauté tout-à-fait chinoise. Il prétexta d'abord qu'elle était occupée; je lui dis que trop de travail la fatiguerait; il m'assura qu'elle était malade; je répliquai que j'étais médecin et disposé à la guérir; peu s'en fallut alors qu'il ne m'objectât qu'elle était invisible, et je dûs renoncer au plaisir que je m'étais promis : décidément la civilisation européenne n'aura pas cours encore dans le céleste empire.

Nous n'avions pas un long séjour à faire à Banda; aussi mîmes-nous sans retard à profit la courtoisie du Résident, qui nous proposa une course sur l'eau jusqu'à Lontoir, riante bourgade située au pied de ces plateaux élevés et noirs que je vous ai signalés en entrant dans la rade. Le cortège fut magnifique, une douzaine de pirogues au moins, parfaitement armées et pavoisées de mille banderolles; un superbe canot rempli de musiciens précédait les embarcations où se trouvaient les États-Major des deux corvettes, le gouverneur-général des Moluques, le Résident de Banda et les principaux officiers hollandais. Derrière nous s'avançaient encore des pirogues, tandis qu'une musique guerrière se faisait entendre dans celles qui fermaient la marche. Autour de nous voltigeaient des pirogues plus légères, où des guerriers, armés de sabres et de sagayes, imitaient des luttes et des combats sé-

rieux ; et tout cela par un temps radieux, sous un soleil resplendissant.

En moins d'une heure nous accostâmes, et nous nous rendîmes bras dessus, bras dessous, dans un vaste musée, où sont religieusement gardées les belles armes antiques des premiers peuples de l'Archipel, rangées avec ordre le long des murs, ou placées sur des étagères ; là des crish flamboyants, onduleux, trempés dans le Bohon-Upas, des lances magnifiques, des boucliers ornés de coquillages, des ceintures, des pagnes, des bracelets, des colliers, de belles draperies, enfin, tout ce qui faisait autrefois la force de l'île, tout ce qui atteste aujourd'hui la puissance des Hollandais.

De superbes jardins, échelonnés en amphithéâtre, embellissent la colline qui domine le musée ; nous nous y rendîmes en palanquin ; et, du milieu des orangers parfumant les airs, des élégants muscadiers, des cocotiers aux palmes flexibles, nous pûmes admirer à notre aise le riche panorama qui se déployait devant nous ; le contour gracieux de la rade bien fermée, les mille mâts élancés qui fendaient les airs comme des flèches aiguës, la ville de Banda blanche, et le fort dominateur qui la protège, les innombrables pirogues qui se promènent comme des oiseaux voyageurs, le volcan jetant au ciel sa fumée et ses flammes, et dans le lointain cet horizon chaud et coloré qu'on ne trouve que dans les régions tropicales.

Nous redescendîmes, et, bien avant la nuit même, nous nous retrouvâmes dans la cité, joyeuse de nous revoir.



Nous devions mettre à la voile le surlendemain ; je n'avais pas de temps à perdre, et je devais une visite au pic dont le panache de feu dévorera peut-être un jour l'île et ses habitants. Il est là tout près des demeures ; la pente qui conduit à sa cime est entièrement ardue ; c'est un véritable pain de sucre, presque sans rugosités. Cependant je le gravis en quelques heures, et je pus en étudier toutes les bizarreries. Point d'ouverture arrondie, point de cratère proprement dit ; çà et là, vers la tête, des fumerolles embrasées sortant de crevasses assez profondes, et pour gueule ardente une énorme déchirure, d'où le feu s'échappe par intervalles, avec de sourdes détonations. Partout des cendres, de la pierre ponce, des cristaux d'alun et de soufre.

Je me garderai bien de ne pas dire aux naturalistes que j'ai trouvé dans plusieurs cavités, et vivant pour ainsi dire au milieu du feu, des insectes ailés, riches des plus belles couleurs, et à plusieurs desquels j'ai donné le baptême. Le plus beau de tous se nomme *vulcanus* : vous voyez que le latin et la mythologie viennent quelquefois en aide à l'aventureux explorateur.

En disant adieu à la colonie, que je dise aussi un adieu amical et plein de la plus vive affection au docteur saxon Kirst, médecin en chef du pays. Dès ma première visite, il s'empara de moi de vive force, comme on le fait d'un esclave fugitif, mais pour se soumettre à mes caprices ; il voulut que son appartement fût le mien, que mes joies fussent les siennes ; il était de toutes mes courses, j'étais de toutes ses visites. Si ma

conversation vous ennuie, me disait-il, je me tairai, je fumerai ma pipe, mais je ne vous quitterai pas. Vous êtes mon compatriote, mon ami, mon frère ; je suis l'aîné de ce pays, et je dois par conséquent vous aimer et vous protéger.

Je visitai les habitations à Muscade, j'en étudiai avec soin tout le mécanisme ; nous courûmes ensemble la léproserie, située hors de la rade, les hôpitaux, les casernes, les magasins chinois, les ateliers industriels. Grâce à ses soins de tous les instants, rien ne me fut caché à Banda, et l'adieu que je dis à la colonie me fut d'autant plus pénible, que je quittai le docteur Kirst, dont le talent est si distingué, dont l'amitié m'est si chère.

Il me donna rendez-vous à Dresde, chez sa mère, je lui donnai rendez-vous à Paris chez moi ; il m'attend sans doute, et je l'attends aussi.

## DÉTROIT DE TORRÈS.

**En mer. — Cap Walsh. — Détroit de Torrès. —  
Raffles-Bay. — Essington-Bay. — Iles Arrou.**

Assez de mœurs européennes comme cela ; des habits, des robes élégantes, des chaussures, des festins de Sybarites, des bals, de joyeuses courses au travers les riches plantations, des lits et des logements confortables dans les cités populeuses... Je suis las de mon active oisiveté, et le *dolce far-niente* ne va point à mes allures.

Aussi vois-je avec plaisir que nous piquons sur le détroit de Torrès, passage dangereux et difficile, borné par deux terres sauvages. D'un côté la Nouvelle-Guinée dont l'intérieur est encore un mystère pour tous les explorateurs ; de l'autre la Nouvelle-Hollande, dont le



centre immense sera encore ignoré pendant bien des siècles, et où l'on croit qu'existe une Méditerranée. Il y aura ici péril sur les eaux ; péril et curiosité à satisfaire sur le sol inhospitalier que nous allons fouler ; c'est la vie que je suis venu chercher dans cette campagne, dont j'ai à peu près achevé la première moitié.

Rien de remarquable ne nous a occupé dans cette traversée de quelques jours ; mais bientôt la teinte des eaux se modifie, les fucus se promènent autour de nous ; le plomb de sonde nous dénonce 20 brasses, et si le point est exact, nous devons nous trouver bien près du cap Walsh, qui détermine pour ainsi dire l'entrée nord du célèbre détroit... En effet, le voici devant nous, bas, vaseux, et dont une partie, sans doute, est envahie par les grandes marées.

Je vous l'ai dit, la mer a ses caprices et ses impertinences ; la voici hostile à notre marche ; la brise souffle à peine, et de rapides courants nous drossent à l'O., sans que nous puissions les vaincre ; pendant plusieurs jours c'est une lutte constante de nos bordées qui fatiguent inutilement l'équipage ; le fonds vient caresser notre quille, car nous naviguons quelquefois par quatre et cinq brasses, et les courants, toujours vainqueurs, lassent notre courage et notre persévérance. C'est là une des plus grandes déceptions du marin à qui la vapeur ne vient point en aide : il a sous ses pieds un beau navire, sous ses ordres d'excellents matelots ; une terre s'offre à quelques pas de lui, il veut y aborder, et un courant de quelques nœuds à peine le force à la retraite.

Il faut donc renoncer, pour cette fois du moins, à franchir le détroit; et, virant de bord, nous mettons le cap sur Raffles-Bay, situé sur la côte Nord de la Nouvelle-Hollande.

Remarquez bien, en passant, que partout où une puissance rivale cherche à s'établir, on ne tarde pas à voir arriver près de là, plantant son insolent pavillon sur une terre voisine, l'Angleterre ambitieuse, et disputer au premier fondateur la conquête du sol ou l'omnipotence de la mer. Un roc isolé sur le vaste Océan pacifique, deviendra pour l'Angleterre un sujet de graves discussions, et peut-être aussi de guerre européenne. Elle veut dominer là et là, partout où il y a quelque bénéfice à espérer, et je ne sais trop pourquoi nous consentons si souvent à leur donner raison.

La Hollande venait d'élever un comptoir sur le bord de la rivière Dourga, dans la Nouvelle-Guinée, près du cap Walsh. De ce point important, elle trônait pour ainsi dire sur le détroit de Torrès, et les navires voyageurs auraient pu devenir ses tributaires; l'Angleterre s'en épouvanta, et la voilà en quête d'une rade commode, cherchant à dominer le passage qui conduit d'un océan dans un autre. Il paraît que dans sa rapacité de possessions, elle calcula fort mal ses ressources, puisqu'elle se vit bientôt forcée d'abandonner la station qu'elle s'était choisie. En effet, point d'eau, point de riche terrain, point de nation généreuse à l'aide de laquelle on aurait pu cultiver la nouvelle propriété. Vaincu par ce premier obstacle, la Grande-Bretagne chercha à en soumettre un second,



et ne fut guère plus heureuse dans son choix ; car , Essington-Bay ne me semble guère propre à agrandir ses possessions déjà si vastes dans cette cinquième partie du monde ; l'avenir nous dira si mes prévisions ne sont point une erreur.

Nos corvettes mouillèrent le 27 mars à Rafflès-Bay. C'est une rade très spacieuse , très bien abritée et dans laquelle abonde le poisson de toute espèce. Mais, hélas ! point d'eau douce , si ce n'est de petits ruisseaux boueux et sans écoulement , ou plutôt quelques mares infectes dans lesquelles cependant nous remplissons plusieurs de nos caisses.

Le terrain est bas , régulier , ombragé par une belle végétation , pareille à celle qui pèse sur la magnifique colonie de Sydney, dans la Nouvelle-Galle du Sud. L'eucalyptus si élevé , le pin de Norfolk avec ses bras si velus , le casuarina avec ses petites folioles si délicates , sont jetés là par une nature bienfaisante , et il faut que les pluies et les rosées soient très riches , pour que ces forêts éternelles vivent si fraîches et si riantes.

En vain allâmes-nous à la recherche de quelques vestiges indiquant la naissance d'une colonie ; ni cabane , ni débris ne vint attester la présence d'aucun peuple dans ces parages dont nous ne voulumes pas , au reste , sonder les profondeurs , car les voyageurs nous disent que des peuplades cruelles et anthropophages les sillonnent dans tous les sens.

Quelques-uns de ces hommes noirs , à la tête monstrueuse , à l'abdomen proéminent , aux jambes et aux

bras grêles, aux mains et aux pieds d'un volume immense, vinrent à nous sans trop de frayeur et essayèrent quelques échanges; c'est la nature dans ce qu'elle a de plus pauvre et de plus imparfait; c'est le milieu entre le singe et l'homme; cela parle et l'on est étonné d'entendre des sons assez bien articulés sortir de ces fous monstrueux, caressant les oreilles; cela vous regarde, mais avec des yeux si petits, qu'on est étonné qu'ils veuillent et puissent voir; cela pense, mais avec un front si déprimé, qu'on devine que l'intelligence ne s'est jamais logée dans une si mesquine cervelle. Où sont les demeures ignorées de tous ces êtres souffreteux que le ciel a jetés là, sans doute dans un jour de colère? Nous n'avons rien trouvé dans nos courtes excursions, qui pût servir à l'histoire de ces hordes nomades du Nord de la Nouvelle-Hollande.

A l'aide des gestes, qui sont le langage universel, nous parvinmes néanmoins à nous faire comprendre de ces indigènes, marchant comme nous sur deux pieds, et dont l'instinct était parvenu jusqu'à creuser des troncs d'arbres pour s'en faire de légères pirogues aventureuses. On se sent tout à l'aise de venir en aide à tant de pauvres créatures, dont la vie est un problème, et qui portent sur leur corps déchiqueté, les traces ineffaçables des luttes ardentes qu'ils ont à soutenir contre la nature de leur sol, contre un ciel rigide et la pauvreté d'une terre marâtre. M. Arago, croit que les habitants de la presqu'île Péron ne boivent que de l'eau salée, ou tout au plus de l'eau saumâtre; à coup sûr, les naturels que nous avons étudiés

à Rafflés-Bay sont de la même nature, et je suis porté à croire que leur estomac s'est façonné aux mêmes privations, aux mêmes douleurs; ici comme là-bas les rochers sont tapissés de coquillages, principale et peut-être seule nourriture de tant d'infortunés.

J'allais retourner à bord; mais, guidé par un bruit, je me dirigeai vers le lieu où il se faisait entendre; c'était le commandant de l'expédition, que je vis occupé à fouiller le sol; je lui demandai s'il était à la recherche de quelque inscription laissée là par les Anglais.... Il me répondit qu'il était en quête de salade. L'amour de la botanique mène par fois à l'amour de la cuisine.

Pendant notre séjour à Rafflés-Bay, nous fûmes visités par une flottille de Bouguis, peuples riverains des Célèbes, qui venaient à la pêche du tripan, mets fort estimé chez eux et chez les Chinois. Leurs dix ou douze pros restèrent mouillés, les hommes descendirent, bâtirent en quelques instants un certain nombre de tentes et de fourneaux, prirent une grande quantité de poissons, les portèrent sur le rivage, les firent cuire à moitié et sécher, et en quarante-huit heures leur lucrative expédition fut accomplie. Ils reprirent le large, et nous les perdîmes de vue.

Pour compléter le tableau de cette relâche, pendant laquelle un mortel ennui nous saisit à la gorge, je dirai que le Kangaroo si bizarre y arpente les forêts, et que celles-ci sont peuplées d'une innombrable quantité de perroquets de toutes formes et de toutes couleurs, fatiguant les airs de leurs cris assourdissants. C'est, vous



le voyez, une parfaite image de cette nouvelle Galle du Sud, où s'élève Sydney, la plus belle, la plus florissante colonie du monde.

Nous allions lever l'ancre, quand nous vîmes venir à nous un petit navire bien fringant, bien coquet, ayant la flamme au grand mât et son pavillon britannique à l'arrière. Il mouilla à une encâblure des deux corvettes, puis un you-you vint à bord, et le commandant du yacht, nous dit qu'il était envoyé par M. Breamer, fondateur de la colonie d'Essington-Bay, lequel ayant appris dans ces parages l'arrivée de deux navires européens, nous offrait cordialement ses services. Nous nous mîmes en route vers son établissement, et, après avoir talonné à la sortie de la rade et nous être remis à flot à la marée montante, nous suivîmes le yacht, qui nous pilota jusqu'à Essington-Bay.

Ce sont quelques cases à peine achevées, un terrain qui commence à se défricher, des mares d'eau croupies, et peu d'espérance de succès pour l'avenir, quoiqu'en dise M. Breamer, dont le zèle est loin de rien perdre de son activité.

Les deux commandants fraternisèrent; un beau repas eut lieu dans la maison même du gouverneur, et M. Breamer, qui a sacrifié une partie de sa grande fortune à l'accomplissement de sa pensée intime, nous traita en gentleman bien élevé. Il y eut des danses imitant celle des naturels de la Nouvelle-Zélande grotesquement exécutées par le fils de M. Breamer, qui avait long-temps vécu avec les sauvages; il joua de la flûte à



nez, et, dans son enthousiasme un peu bachique, M. d'Urville s'écria qu'il préférerait l'*air nasical* à un concerto de Paganini.... Qu'on n'oublie pas que nous sommes presque à l'antipode de l'Europe civilisée, et que les idées sont parfois ici à l'envers du sens commun.

Si nous ne vîmes pas de naturels dans cette nouvelle relâche, c'est que les pêcheurs de tripan étaient arrivés quelques jours avant nous, et qu'après un combat peu meurtrier entr'eux et les indigènes, ceux-ci avaient pris la fuite et s'étaient retirés dans l'intérieur de leur solitude.

Nos adieux à M. Breamer et à ses officiers furent pleins de cordialité. Nous piquâmes de nouveau à l'E., et après une courte navigation de 8 à 10 jours, nous mouillâmes à Bodo, capitale des îles Arrou. C'est un petit Archipel de cinq ou six îlots bas, très boisés, où le constrictor a établi sa redoutable domination; le village devant lequel nous nous trouvions est composé d'une cinquantaine de maisons peu élevées, habitées par des marchands Hollandais, Bouguis ou Chinois, et échangeant contre des ustensiles européens des perles et des oiseaux de paradis.

Il y a là de bien pauvres gens, sans gouverneur, mais obéissant à des sortes de maires nommés par les Hollandais, et donnant avis au gouverneur des Moluques de toutes les fluctuations du pays. Non loin de là, se dressent sur la côte d'autres petits villages, dont les maisons, bâties sur hauts pilotis, sont faites en bois et recouvertes de feuilles de latanier; on y arrive à

l'aide d'une échelle qui est retirée la nuit, tant la crainte des pirates est grande, tant aussi on y a souvenir des massacres exercés par les écumeurs de mer de Bornéo et des Célèbes, qui ne vivent que de pillages et de dévastations à travers tous ces archipels.

Je crois que le commerce européen aurait beaucoup à gagner à un bel établissement au milieu de ces îles si fertiles, et un petit bastion bien armé mettrait fin aux rapines exercées tous les ans contre des populations inoffensives. Mais l'humanité a d'autres besoins à satisfaire, et nous sommes trop souvent de l'avis de l'opresseur, pour songer à la protection due à l'opprimé.





## NOUVELLE GUINÉE. — CÉRAM.

Nous prenions goût aux courtes traversées ; aussi fut-ce avec un grand plaisir que nous allâmes relâcher à très petite distance des îles Arrou , dans la belle rade du Triton, à l'établissement Merkus.

Nous trouvâmes là plusieurs allées de jardin régulièrement plantées, un môle, quelques débris de masures et les vestiges silencieux d'une colonie abandonnée. Notre dessert gagna quelque chose à nos petites excursions, et nous rentrâmes à bord munis d'une rafraîchissante récolte d'oranges, de citrons, de cocos que nous arrachâmes gloutonnement aux indigènes et aux oiseaux gaspilleurs.



Du reste pas d'étude à faire, tant cette partie de l'île peuplée jadis est aujourd'hui déserte. Deux pirogues vinrent cependant rôder autour du bord, et nous proposer du poisson et du gibier en échange de nos bagatelles européennes... Tout cela se fit avec indifférence de part et d'autre, et cette population noire qui était venue nous visiter, nous vit sans plaisir, et s'en retourna sans regret.

Dans une de mes excursions j'étais accompagné d'un matelot, nommé Albert, fort habile tireur, et conteur très-amusant. Il vit un oiseau de paradis perché au sommet d'une branche élevée; il fit feu, et atteignit l'élégant volatile, mais comme il resta cramponné à son gîte, Albert, qui ne voulait point gâter le riche plumage, glissa une balle dans son arme et brisa la petite branche qui tomba presque à nos pieds avec l'oiseau.

Les forêts de cette île sont riches d'hôtes curieux à étudier et dont la dépouille de la plupart sert de parure à nos dames du monde élégant. Le sol, les fleurs sont pailletés d'une immense quantité de petits insectes bleus, blancs, diaprés, dorés, chatoyans, ainsi que de papillons de toutes nuances sillonnant les airs, et peuplant ces joyeuses solitudes. Vous diriez un lambeau de cette terre si puissante et si féconde du Brésil apporté au milieu du vaste océan indien.

Autour de nous s'élevait encore un grand nombre d'îles curieuses à étudier, et ce fut avec un plaisir bien vif que nous nous dirigeâmes vers Céram, terre vaste et féconde, où les Hollandais ont établi quelques

comptoirs. Nous passâmes devant eux sans faire halte, et nous allâmes jeter l'ancre en face d'un sol moins visité, dans la rade de Warou; le village qui lui a donné son nom est élégant, coquet; il possède une mosquée, et est soumis à un délégué hollandais nommé Orang-Kaïa, c'est-à-dire, homme riche. C'est une sorte de gros marchand de bonnets de coton de la rue Quincampoix, couvert des insignes de sa dignité, insolent, voleur et rampant à la fois, et arrachant autant de piastres qu'il le peut aux étrangers visiteurs. Il lira peut-être un jour ces pages véridiques, et il verra que je l'ai parfaitement connu, et que je n'ai point été dupe de ses salutations hypocrites. La vie de cet Orang-Kaïa est un négoce de toutes les heures, il trafique jour et nuit, et avec tout le monde; il est en même temps souverain civil, et prêtre omnipotent. Il vous dit que sa religion est la religion mahométane... Du tout; son culte à lui, c'est celui du luxe et de la rapine. Quand il nous vendait certaines provisions, il nous les faisait payer plus cher que les autres habitants, et il prétendait qu'elles étaient d'une plus grande valeur parce qu'elles sortaient de chez l'Orang-Kaïa. Ainsi, selon ce maître frippon, une poule bien maigre et bien vieille venue de sa basse cour valait infiniment mieux qu'une grasse et jeune volaille achetée chez son voisin.

Une centaine de maisons bâties en pierres et en bois formant de véritables rues et jetées au milieu d'une forêt de cocotiers, d'arbres à sagou et d'un grand nombre d'autres élégants végétaux; une mosquée dominant les habitations; cinq cents indigènes au plus; des pou-

les, des coqs, des chiens, des singes et l'Orang Kaïa dont je vous ai parlé qui tient sa commission des Hollandais, voilà le village de Warou. Dans la mosquée point d'ornement, quelques petits cierges sans cesse allumés et une chaire à hauteur d'homme d'où le grand-prêtre lance sans doute ses anathèmes contre la rapine et l'astuce : vous avez tout vu. Mais les campagnes voisines pouvant offrir d'autres ressources à ma curiosité, je partis pour une excursion dans l'intérieur de l'île, et je constaterai dans mes notes scientifiques l'heureux résultat de mes recherches.

Cependant nous avions remarqué que la terre était toute labourée sur les plages découvertes, et nous ne tardâmes pas à apprendre que c'était le travail d'un grand nombre de cochons sauvages qui toutes les nuits ravageaient les cultures, et menaçaient même les citoyens dans leurs demeures. Les mahométans les laissaient faire ; car vous savez leur respect ou plutôt leur horreur pour tout animal immonde. Nous n'avions pas le même scrupule à garder et nous résolûmes de faire la chasse au sale quadrupède.

Il était nuit ; nous voilà, Dumoulin, Lafond et moi piétinant hors du village ; en deux coups de fusil nous abattîmes deux de ces plus imprudents visiteurs nocturnes, et nous revînmes prendre gîte chez l'Orang-Kaïa qui nous fit la galanterie d'un étourdissant concert de tam-tam, de cimballes et de clochettes.

Au jour, nous allâmes à la recherche, et comme les gens qui nous accompagnaient ne voulurent pas se charger des produits de notre chasse nous fûmes forcés



de les emporter sur nos épaules et d'opérer ainsi notre entrée triomphante dans la ville, semblables à Jason autrefois, après la conquête de la toison d'or.

Hélas ! nous avions oublié le dégoût ou plutôt l'horreur que nous devions inspirer à toute une population mahométane ; les hommes prenaient la fuite, les femmes se barricadaient chez elles, et peut-être aurions-nous été lapidés, si l'Orang-Kaïa, faisant taire pour quelques instants ses scrupules religieux, ne nous eût ordonné pour tout châtiment de rigides ablutions. — A cet effet nous nous dépouillâmes de nos vêtements, et à grands seaux d'eau on nous administra des douches réitérées ; ce fut en quelque sorte un second baptême, et comme la chaleur était écrasante nous ne nous repentions guères de notre faute : la propreté d'ailleurs est une demi-virtu.

Je vous ai dit l'astuce et l'ardente soif de rapine de l'Orang-Kaïa, chef de la colonie ; voici un trait qui achève de le caractériser : dans une de nos parties de chasse nous blessâmes un porc sauvage, qui, quoique atteint mortellement, se sauva dans les broussailles et échappa à nos premières recherches. Le soir l'orang-outang, je me trompe, l'Orang-Kaïa trouva la bête défunte ; et plus indulgent encore pour lui que pour nous, il la fit transporter sans ablution aucune dans sa demeure sacrée. Il savait bien, le drôle, que le porc était tombé sous une de nos balles, mais feignant de l'ignorer, il nous proposa la vente de la bête, comme si elle lui avait appartenu. Nous la lui payâmes — pas de *quiproquo* je vous prie — c'est du cochon que nous par-

lons, et le dévôt personnage se moqua le lendemain de notre confiance et de notre crédulité.

Maintenant si vous nous demandez comment nous avons appris sa friponnerie, je vous dirai que c'est par lui-même; car comme l'un de nous lui reprochait sa tolérance, il nous répondit : je ne suis pas si indulgent pour mes fautes que vous le croyez; ce n'est pas moi qui ai assassiné le porc, c'est vous; il n'est ni dans votre religion ni dans la mienne de laisser perdre un objet de tant de valeur.

La probité de l'Orang-Kaïa fut cotée ce jour là, deux livres de poudre, et le mépris que nous lui vouâmes d'un commun accord.

Cependant on se moqua de nous à bord des corvettes et M. Dubouzet, plus accessible que tous les autres à la raillerie, résolut de tirer vengeance du vol dont nous avions été victimes. En preux, en chevalier de la table ronde, il descendit avec des armes, et demanda raison le pistolet et l'épée à la main au prêtre mahométan. Celui-ci fort peu oublieux cette fois du dogme du Koran, qui dit « fais à autrui ce que tu veux qui te soit fait » obligea notre camarade à accepter un dédommagement, et les adversaires d'accord se donnèrent la fraternelle accolade.

Le pays est riche en coquillages d'une grande valeur, et cependant quelques soins que l'on mît à augmenter les collections, nous n'obtinmes aucun heureux résultat... M. d'Urville était descendu avant nous à terre, et le Jardin des Plantes se sera sans doute enrichi des coquilles précieuses qu'il a recueillies à Céram, ainsi

que de celles plus rares encore et plus coûteuses qu'il a collectées aux îles Salomon, et parmi lesquelles se trouvaient une douzaine de porcelaines aurore.

Lors des premières conquêtes hollandaises, les établissements du vainqueur durent se poser sur le rivage, afin que la protection des navires pût leur permettre de se consolider; il y eut lutte acharnée entre les nouveaux venus et ceux à qui l'on venait disputer une patrie. Le bronze plus puissant que la flèche parla le dernier, et les hommes de feu et d'indépendance qui ne voulurent pas se soumettre, se réfugièrent dans l'intérieur des terres. Aujourd'hui encore une distinction frappante se fait remarquer entre les naturels qui vivent au milieu des forêts, ou sur les montagnes, et ceux qui plus craintifs se sont soumis au dominateur.

Les Malais avaient commencé l'œuvre que les Hollandais sont venus achever en soumettant à leur tour la race qui avait vaincu les Alfourous. Les premiers sont jaunes, athlétiques; les autres aussi vigoureux, aussi bien taillés, mais plus noirs et avec les cheveux à demi crépus. Du reste leur courage est indompté; ils se servent de l'arc avec une adresse merveilleuse, et rien ne les arrête quand il s'agit d'une vengeance à exercer.

Toute jeune fille alfourouse qu'un guerrier demande en mariage, exige pour présent de noces de son adorateur au moins une demi-douzaine de têtes ennemies. Si le nombre est plus grand, l'amour est mieux compris, et la fiancée soumise.

Voici de la passion comme la comprennent ces hom-



mes dont le sang pétillait sous un soleil de feu. C'est une histoire qui ne date pas de loin et dont on garde à Warou un terrible souvenir. Le héros de ce drame de sang est toujours plein de vie et de force, il ne quitte point les forêts qu'il dispute aux bêtes venimeuses, et lorsqu'une expédition est ordonnée contre lui, agile comme le chamois, rapide comme l'aigle, il se perche sur les montagnes les plus escarpées, et les soldats envoyés à sa poursuite ne rentrent pas tous, je vous l'atteste, pour rendre compte de leur mission.

Barowa dont le nom seul est encore une menace pour les habitants de Warou, aimait une jeune fille qu'un puissant Malais lui avait disputée. Celle-ci déclara aux deux rivaux, en présence, qu'elle appartenait à celui d'entre eux qui lui donnerait la plus grande preuve d'attachement.... A l'instant même, le Malais tomba frappé à mort d'un coup de crish dans la poitrine.

— Cela est bien, dit la jeune Alfourouse, sans s'émouvoir; mais il me faut d'autres preuves de ton courage, et les Malais nos ennemis sont trop nombreux dans notre île.... Va et reviens.

A quelques jours de là, Barowa reparut dans la case de Bouni Bouni apportant trois têtes de Malais assassinés.

— Il m'en faut d'autres, lui dit-elle; il m'en faut trois encore, ou j'appartiens à un Alfourous qui est venu hier me déclarer sa passion.

— Tu les auras.

— J'y compte.







Légrand d'après E. Le Guillou.

Lith. Rigo l<sup>re</sup> et C<sup>ie</sup> à Richer.

## LE CADEAU DE NOCE.

de Boni Boni.

Berquet et Petit-Déteurs.

11, rue du Jardinot.

— Mais quel est ce rival qui a osé dire après moi qu'il t'aimait ?

— Un homme jeune, grand, fort, aussi beau que toi.

— Je le tuerai.

— Tu ne le tueras point ; c'est ton frère.

— C'est différent ; mais je t'apporterai demain trois têtes ennemies.

Le lendemain, en effet, Barowa revit Bouni-Bouni, mais il lui apportait quatre têtes ; la première celle de son frère même.

Le mariage de Barowa et de Bouni-Bouni eut lieu sous ces magnifiques auspices, et chefs d'une tribu nomade, ils saccagèrent à tour de rôle les habitations peu défendues. On leur dressa des embûches, on fit contre eux des expéditions militaires ; vains efforts, Barowa sortait toujours vainqueur de toutes les luttes, et sa femme pouvait dormir ayant pour oreiller les têtes des ennemis vaincus.

Cependant, un jour que, seule, Bouni-Bouni errait pensive sur le rivage, à quelque distance de son mari, quatre Malais aux aguets, s'élancèrent sur elle pour gagner la récompense promise, la baillonnèrent, lui lièrent les mains et la poussant dans une pirogue cachée au fond d'une crique, ils la conduisirent à l'Orang-Kaïa qui eut beaucoup de peine à la sauver de la fureur du peuple.

Un jugement en forme fut prononcé. On condamna Bouni-Bouni à être suspendue par le poignet à un arbre, et à mourir de faim, ou sous les étreintes du constrictor. Un des affidés de Barowa instruisit ce

redoutable chef de la sentence qui venait d'être rendue contre sa femme; et celui-ci envoya au gouverneur un courageux Alfours qui vint lui faire entendre ces paroles :

— Songes-y bien ; si Bouni-Bouni meurt, les soldats de mon maître brûleront ton village et te hacheront en morceau. Si tu lui rends la liberté, il viendra lui-même se livrer à toi, et ne te demandera point grâce de la vie... qu'as-tu à me répondre?

— Dis à Barowa qu'il vienne d'abord.

— Il ne viendra pas.

— Et si je te fesais pendre.

— Tu n'en saurais pas davantage ; et d'ailleurs dans un instant je serai mort.

— Comment cela.

— C'est qu'avant de venir ici, prévoyant les supplices que tu me réservais sans doute, j'ai avalé du poison.

Peu d'instant après en effet, l'envoyé expira tordu par la douleur, et pendant la nuit Barowa, à la tête des siens, fit irruption sur le village, arriva dans la prison qui gardait sa femme, l'enleva et regagna avec elle ses impénétrables forêts.

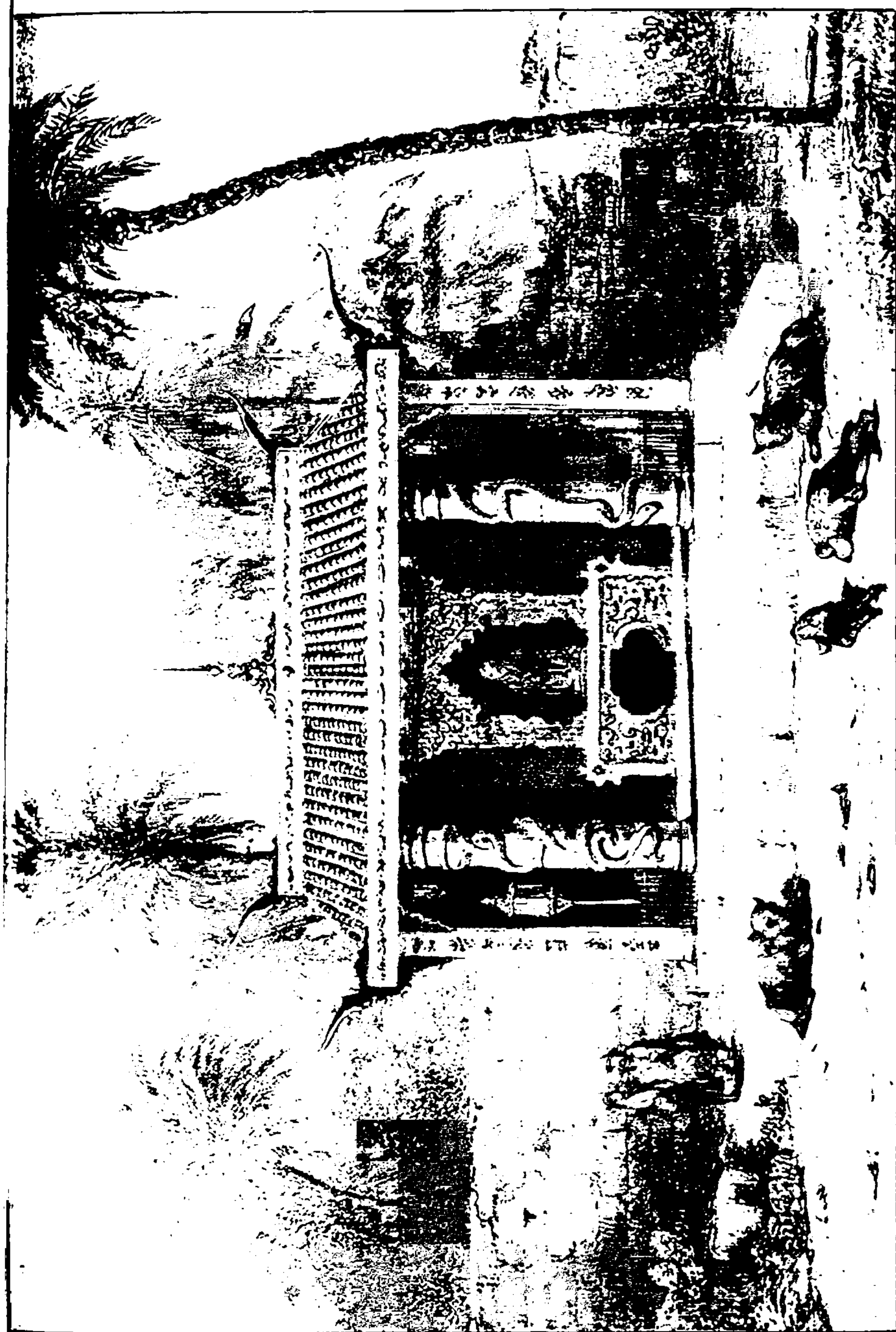
L'Orang-Kaïa de Warou a vainement essayé, depuis lors, la soumission de Barowa, qu'il n'a jamais pu atteindre; sa femme accompagne le farouche Alfours dans toutes ses expéditions, et il n'est pas de semaines que quelque crime nouveau, quelque nouvelle dévastation ne dise l'énergie de cet homme indompté et de cette fille belliqueuse qui jettent l'épouvante dans tous les villages.



Pendant mon séjour à Céram, j'ai tenté quelques courses intérieures afin d'étendre mes études de naturaliste; mais la crainte de Barowa retenait toujours mes guides, et jamais je ne pus les décider à franchir le ruisseau qui, à une lieue de Warou, séparait les Alfours des Malais.

Au surplus, je ne dois pas négliger de dire que l'union paraissait régner entre les deux peuples, et que j'ai vu des Alfours venir sans crainte se promener à Warou. Le nom seul de Barowa répandait partout la terreur : la mort de cet être farouche sera un jour de réjouissance publique pour toute l'île de Céram.

[illegible]



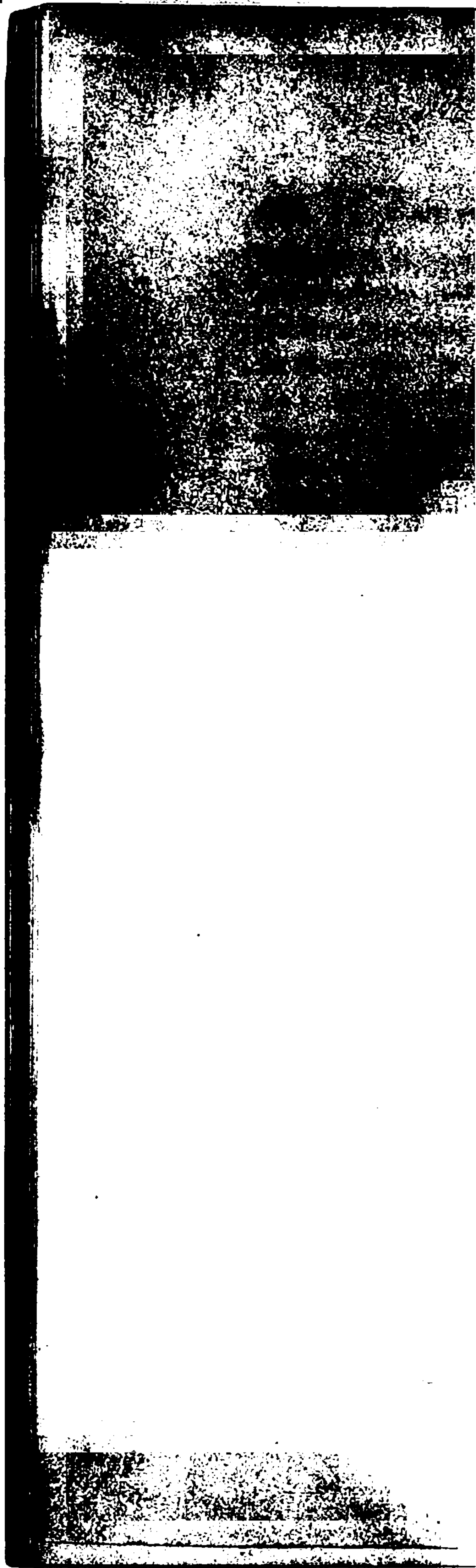
Cirard d'après E. Le Guillou.

Lith. Rigo fr<sup>m</sup> et C<sup>m</sup> r Richer. 7.

# KAO-TANG.

Temple Chinois à Macassar. (Île Célèbes.)





## MAKASSAR.

— Mai 1839. —

**Bourou. — Célèbes. — Makassar, — Goa, —  
Tombeaux arabes.**

Nous naviguons sur des mers peu houleuses, car les grosses lames sont amorties par les îles et les archipels qui viennent les briser. Dans ces parages tropicaux on n'avance guère qu'à l'aide des courants, des brises folles ou des typhons dévastateurs qui décapitent les forêts, comme pour leur arracher quelque chose de leur éternelle verdure. C'est une navigation monotone j'en conviens, mais elle a aussi son charme, car elle laisse à l'étude toute sa sévérité, à l'observation tous ses loisirs. Quand la manœuvre occupe l'équipage, quand un coup de mer envahit le navire et le couvre de bout en bout, quand les hommes perchés



au bout des vergues serrent les voiles, quand le terrible commandement de *laisse porter* lutte de retentissement avec l'ouragan qui vient de se déclainer, tous les esprits sont au présent qui se dresse avec tant de menace, à l'avenir si incertain.... et le passé s'efface dans les horreurs de la tempête.

Mais quand une brise généreuse fait dresser le front à la corvette endimanchée de toutes ses toiles, et que fringante et coquette elle glisse devant une île nouvelle; oh! alors accoudé sur le bastingage, l'homme aux occupations sérieuses, celui qui ne veut pas retourner seul dans sa patrie, étudie du regard et de la pensée la large crique qui s'ouvre, le promontoire qui lève ses épaules, le cap qui trône sur les flots, le port où l'on se repose, et le village hospitalier qui fait bénir les voyages. Oh! alors, la tête est tout entière au présent, et rien n'est là pour la distraire ou lui tronquer la vérité: on ne voit bien que dans le calme de la nature et de l'âme, et si vous voulez écrire un naufrage, attendez que la vague vous ait jeté sur la rive tranquille.

Comment voulez-vous que j'échappe à ces réflexions lorsqu'à notre côté la terre de Mysol et le village de Dishendi étalent leur splendeur; là, dominant les habitations, plusieurs mosquées disent le culte des habitants, c'est-à-dire la soumission des premiers peuples, et la religion du prophète étendant ses bras éthiques sur l'Océan qu'elle n'a pu convertir; partout ici de superbes forêts, des plantations magnifiques, une plaine immense s'allongeant jus-

qu'aux pieds de hautes montagnes également envahies par les grands végétaux dont la chevelure épaisse et variée réjouit les airs. Un nombre considérable de pirogues aventureuses viennent le long du bord, fort habilement pagayées ; et dans toutes, se font entendre des musiciens si habiles que nos Aubert, nos Rossini, nos Meyerbeer, nos Halévi, nos Adam seraient à coup sûr désolés d'entendre leurs discordantes symphonies.

Les colères de l'Océan ne sont pas toujours les terribles raz de marée qui le gonflent, ou les frémissements de la rafale qui le creusent, mais le plus souvent dans ces contrées, son mutisme, son immobilité. Un calme plat nous arrête encore aujourd'hui au milieu de notre route, et la chaleur accablante qui pèse sur nos têtes nous fait désirer une navigation plus rapide à sec de voiles. Mais ce qui vaut mieux encore, c'est la brise légère qui vient nous visiter et nous pousser vers la rade d'Avaye, où se dessinent deux forts assez imposants que les Hollandais y ont bâtis pour soutenir avec avantage une guerre de tous les jours contre les Malais indociles qui avaient établi dans cette île le siège de leur piraterie.

Nous ne faisons point halte ici, car le temps nous presse, et nous saluons avec bonheur cette île riante et féconde nommée Bourou, c'est-à-dire, Oiseau, et que toutes les espèces ailées des moluques ont prises pour domicile. La pintade, la lyre, le six-filets, la tourterelle à calotte purpurine raniment la nuit et le jour l'atmosphère endormie ; et quand tous ces plu-

images si variées passent devant vos yeux, vous diriez de brillants éclairs sillonnant les touffes d'arbustes élan-  
cés au milieu desquels vous promenez votre rêverie  
ou votre avidité d'observateur. Jetez un vaste réseau  
sur cette île pailletée, et vous peuplerez tous les mu-  
sées du monde. Aussi c'est avec un bien vif regret que  
nous avons vu nos sveltes corvettes glisser devant elle,  
et la perdre bientôt de vue derrière nous.

Les deux détroits de Wangui-Wangui et de Saleyer,  
larges à peine de six à huit milles, doivent être évités  
par les vaisseaux marchands, car de toutes parts sur  
ces terres basses et fertiles que les flots océaniques  
feraient bien de dévorer un jour, sont perpétuellement  
en alerte d'avidés pirates, sans pitié pour le vaincu,  
sans miséricorde pour le prisonnier qu'ils égorgent  
alors que nulle rançon ne leur est assurée.

En guerre les uns avec les autres ils se liguent au  
jour du péril, et ils font cause commune pour vaincre  
un ennemi qu'ils ne peuvent soumettre que par le  
nombre ; le moment du partage arrivé, les querelles  
éclatent entre eux plus ardentes, le sang coule, et la  
haine qu'on se porte ici de village à village devient  
plus chaude et plus vivace que jamais.

Qu'ils vivent donc ainsi de leurs rapines, ces éter-  
nels ennemis de toutes les nations, puisque les peuples  
civilisés y consentent et qu'ils ne se liguent pas aussi  
pour les soumettre.

Du reste, par intervalle, vous voyez pointer sur  
quelques hauteurs des fortins hollandais avec quelques  
canons pour imposer à la rapine, seul moyen de vivre



de ces hommes de fer qui ne veulent pas comprendre que le sol sur lequel ils ont été jetés leur donnerait une vie longue, heureuse et puissante.

Le 20 mai 1859, vers le soir, nous découvrîmes la terre des Célèbes, magnifique archipel, si voisin de celui devant lequel nous venons de glisser avec tant de lenteur, et cependant si distinct par ses mœurs et sa civilisation.

Chez nous un peuple se reflète d'un autre ; le commerce, les arts, l'industrie sont des liens protecteurs de tous les intérêts, et si les rois consentaient à ne plus vouloir être envahisseurs, les guerres qui déciment les cités seraient moins longues et moins fréquentes. Ici une île paraît, non-seulement indépendante de sa voisine, mais les mœurs s'y trouvent souvent complètement opposées. Quand l'homme trouve à côté de lui les biens nécessaires à son existence, il est rare que la paresse, fille des climats torréfiés, n'arrête point ses vœux à son horizon. Il ne comprend point le superflu, quand le nécessaire remplit sa vie, et le travail est une douleur.

Avec notre industrie, nous avons apporté ici des besoins ; les peuples primitifs de tous ces archipels étaient couverts d'étoffes grossières ou de pagnes pour la saison des pluies, mais aux belles journées ils erraient sans vêtement sur la plage, dans les forêts et sur les montagnes. Aujourd'hui la couleur seule de la peau distingue l'Européen du Malais, et il n'y a que le Chinois qui ait conservé son éternel uniforme.

Tenez, je vais vous montrer, à Makassar où nous mouillons, une colonie puissante de ces hommes jaunes, dont l'astuce est le principal négoce, et qui, dans ce pays comme partout où ils ont posé le pied, ont trouvé le moyen de vivre et de bien vivre aux dépens des autres peuples.

La ville peut avoir un mille et demi dans sa plus grande longueur, et la moitié tout au plus dans sa largeur la plus étendue. Elle est baignée par les flots de la mer, et l'on y voit des rues très bien alignées. Dans le fond, derrière une allée très régulière, où l'œil et l'odorat sont flattés de la présence d'un grand nombre de fleurs d'une blancheur éclatante, sont bâties les maisons des Européens, protégées par le fort hollandais hérissé de canons. Au centre de la ville est le quartier des chinois, le plus beau, sans contredit, le plus riche et le plus vivant. Leurs demeures, en pierres de taille, se trouvent protégées par des barrières en bois que nul ne peut franchir la nuit. A eux seuls le commerce de la cité, à eux seuls les bénéfices, à eux seuls les privilèges.

Dans un vaste bazar en plein air, ou dans des cahutes, les Malais vendent, comme ils le peuvent, les produits de leur pêche ou de leur chasse. Tant pis pour eux si le vent disperse leur richesse, si la pluie les inonde; mais le Chinois a son magasin à lui bien clos, bien disposé. L'étranger qui arrive à Makassar ne peut s'adresser à d'autres, et il emporte des boules d'ivoire ciselées, du thé, de belles laques et des épices, en

échange de ses piastres ou de ses roupies. Le Chinois est le juif des Indes orientales.

La citadelle peut avoir une longueur de cinq cents mètres. Dans l'intérieur sont élevés de passables logements pour les soldats; six à huit cents hommes au moins y seraient aisément casernés, et je doute fort qu'avec cette faible garnison elle pût être jamais soumise par les Chinois ou les Malais révoltés.

J'allai visiter un beau temple chinois, dont on m'avait fort vanté la richesse et le grandiose; vaste, en effet, puisqu'il peut contenir soixante personnes au plus, magnifique et curieux, mais seulement par sa simplicité, car hormis leur dieu *Bouda*, espèce de magot au ventre immense, deux colonnes en granit de huit pieds de haut et d'un demi-pied de diamètre, et une pièce carrée également en granit, située au centre de l'édifice, on ne voit que des murs sans ornements, un temple sans majesté.

Il était naturel qu'après le temple où se dit la prière, j'allasse visiter le lieu du repos éternel. Ici, pêle-mêle, sans distinction de culte ni de dignités, vous voyez tombeaux mahométans, ou malais, ou hollandais, et même comme si le défunt avait quelque chose à enlever à ses voisins, une certaine quantité de tombes chinoises avec leur grave majesté. Il paraît que l'usage des distiques et des madrigaux, dans ces asyles de pieux recueillement, est venu jusqu'aux climats éloignés, puisque sur un grand nombre de pierres tumulaires vous lisez des inscriptions hollandaises, chinoises ou arabes, disant sans doute à ceux qui leur sur-



vivent les mérites et les vertus de ceux qui ne sont plus.

Les fleurs les plus variées, les bosquets les plus frais et les plus odorants, les guirlandes les plus coquettes ornent ces tombeaux, comme si l'on avait voulu mêler la joie à la douleur, ou plutôt ne serait-ce pas pour réjouir les âmes de ceux qui ont dit au monde un éternel adieu. Du reste, point de cyprès, point de saules-pleureurs, rien de ce qui peut attrister le cœur ou le regard.

Lorsque la métropole envoie des résidents ou des gouverneurs dans ces îles éloignées, elle choisit de préférence des jeunes gens sans famille, car rien ne les attachant au sol qu'ils abandonnent, il semble naturel qu'ils consacrent plus tard presque toutes leurs affections au nouveau pays qu'ils viennent habiter. Jusqu'à présent, nous n'avons guère vu de gouverneurs mariés, grâce à la facilité qu'ils ont de se choisir une ou plusieurs femmes, d'en changer selon leur caprice ou leurs passions ; ils vivent en concubinage, et vous comprenez qu'ils ne veulent pas nous donner le spectacle de leurs folies, alors qu'ils tiennent à nous montrer leur dignité ; aussi, les femmes ont-elles joué jusqu'à présent un rôle bien secondaire dans les brillantes fêtes dont nous avons été l'objet au milieu de tant d'archipels, mais aujourd'hui nous sommes amplement dédommagés par le tout gracieux accueil qui nous est fait chez madame Bousquet, épouse *légitime* du Résident de Makassar.

C'est une jeune dame de vingt à vingt deux ans,

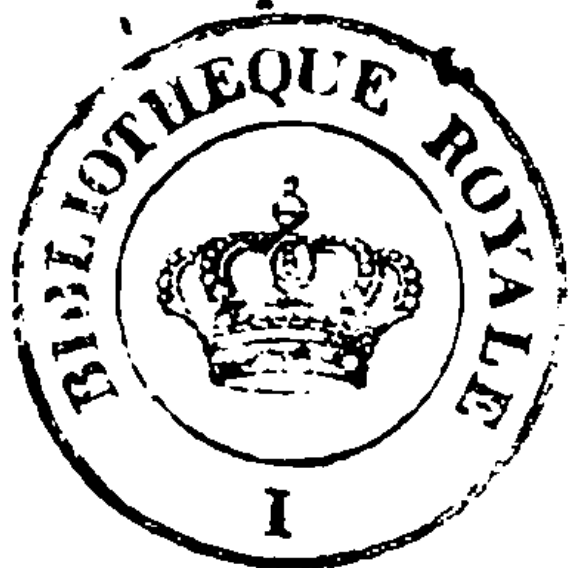
fraîche et riante, au profil et au regard italiens, aux manières engageantes et sans afféterie ; ses dents sont d'une blancheur éblouissante, ses cheveux d'un noir d'ébène, et son langage coloré a quelque chose de poétique qui séduit au premier abord.

Fille, je crois, d'un ancien résident de Java elle aime avant tout les Européens, elle parle, elle chante le français, comme une citoyenne de Paris, où elle a fait ses premières études. Je devais ces lignes à la grâce toute particulière avec laquelle elle nous a réunis.

Chaque soir tous les officiers des deux corvettes se rendaient chez elle, où le thé était servi au milieu d'une des plus aimables causeries ; et la fraîcheur de la brise nous caressait sous une spacieuse galerie où elle se jouait en liberté.

La sœur de madame Bousquet, dont le cœur battait d'impatience pour un hymen projeté, et dont le joyeux fiancé se plaisait à exciter la tendresse, était un des principaux ornements de cette réunion de famille, et ce n'est pas sans une vive émotion que nous l'avons retrouvée plus tard à Samarang *complètement* mariée avec *M. Wolf*, tout orgueilleux de sa belle conquête. Oh ! si l'amitié n'avait pas ses privilèges de délicatesse, avec quel bonheur chacun de nous aurait-il fait sa cour à la sœur du Résident, avec quel désintéressement le plus heureux d'entre nous aurait-il dit adieu à la patrie !

Monsieur Two-Water, ministre hollandais récemment arrivé dans la colonie, a droit aussi à un de mes plus fervents souvenirs ; c'est un de ces hommes droits,





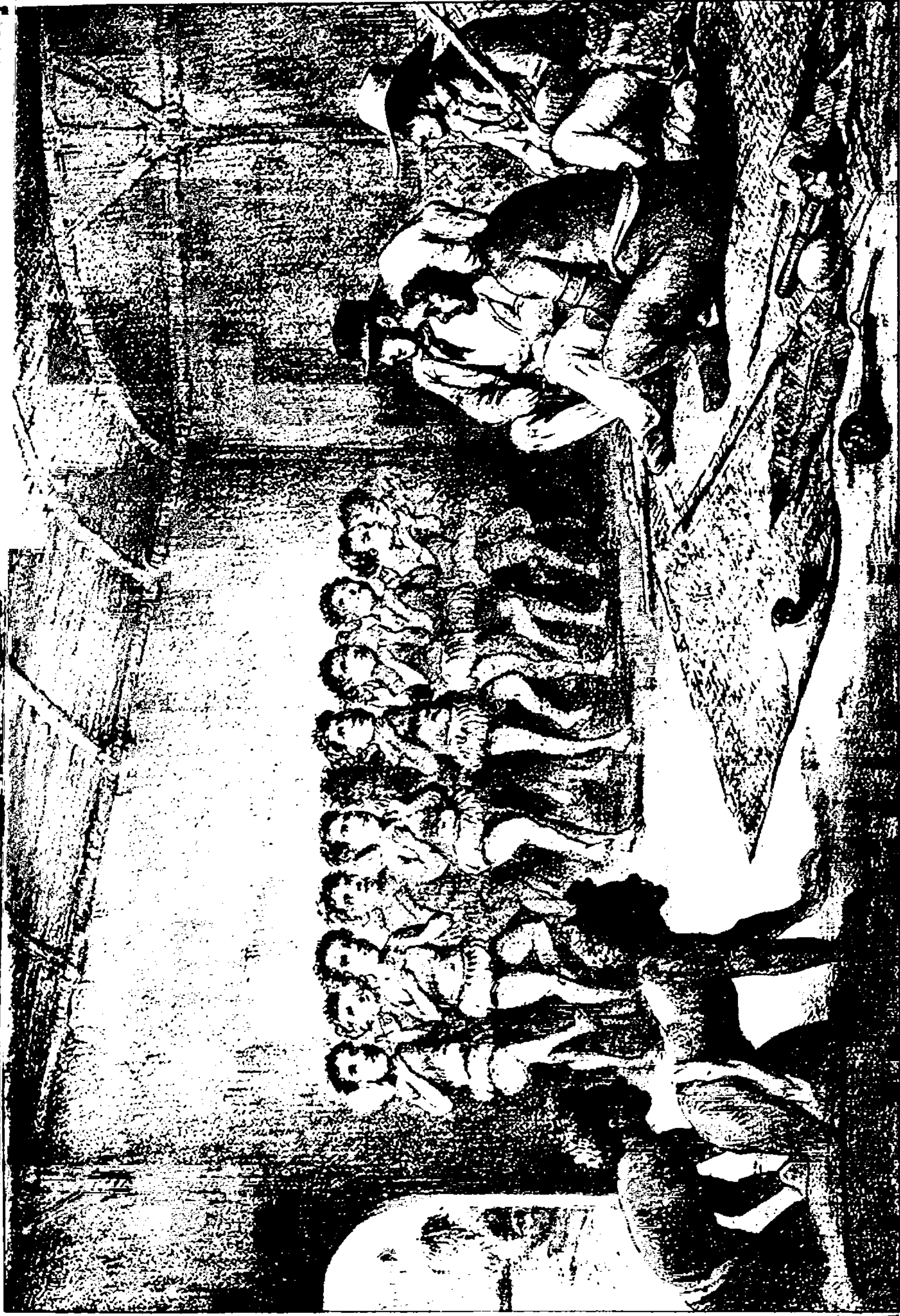
bons et loyaux, un de ces esprits supérieurs auprès desquels le cœur est à son aise, et que l'on quitte toujours trop tôt et avec regret. Compagnon bienveillant de toutes mes courses, il n'a cessé de me donner pendant mon séjour à Makassar des témoignages de la plus vive affection. Je dois à ses confidences les plus curieux détails sur l'origine des langues et les idiômes de la Malaisie, et un jour peut-être en ferai-je l'objet d'un mémoire qui ne sera pas lu sans intérêt.

Je ne vous dis rien de sa femme, douce et charmante créature dont chaque mot était une faveur, et qui allait bientôt donner un enfant à celui qu'elle avait voulu accompagner presque à l'antipode de son pays.

A une lieue environ de Makassar, c'est-à-dire après la limite du terrain qui appartient rigoureusement à la Hollande, est un petit village, puissant jadis, et gouverné maintenant par un roi indépendant des Européens; ce village se nomme Goa; nous nous y rendîmes, M. Two-Water et moi, par la côte.

Pour y arriver nous traversâmes plusieurs bourgades: l'une entre autres nommée Rouma-Guaran, gouvernée par un sous-chef affranchi également du joug de la Hollande; une seconde, appelée Goupan, près de la rivière de Goa, courant d'eau bourbeux et profond, asile redouté du kaïman qui atteint ici sa plus effrayante dimension.

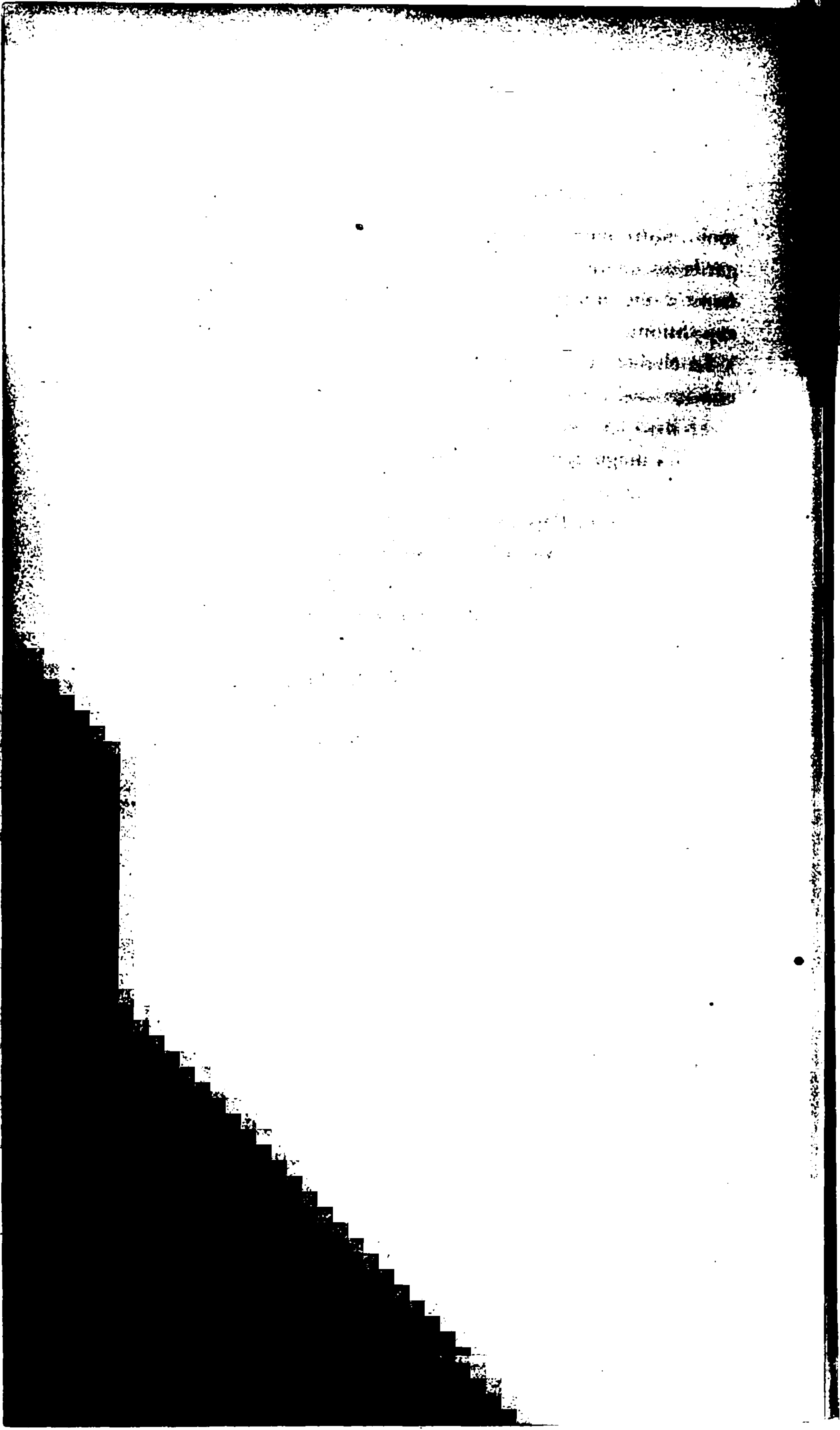
Non loin de là s'élève le village de Baran-Barou, restes imposants de l'ancienne capitale de Makassar, détruite jadis par le canon de l'amiral Spilmann, et où nous faisons aujourd'hui, M. Two-Water et



Tiny d'après E. Le Guillou.

Lith: Rigó Fr<sup>re</sup> et C<sup>ie</sup> p. Richer, 7.

VISITE AU ROI DE LAPONIE.  
Ile Goulfaou, Archipel d'été.





moi , notre entrée triomphale , suivis d'une arrière-garde de quatre domestiques et d'un interprète qui nous a été d'une grande utilité dans cette courte expédition.

La chaleur était écrasante ; nous fîmes halte dans une maison d'assez belle apparence où nous bûmes d'excellent lait , et d'où nous pûmes admirer , à notre aise , les magnifiques buffles qui erraient çà et là dans les pâturages.

Près de Baran-Baroa s'élève une magnifique briquetterie fort productive , et d'où Goa et Makassar tirent presque toutes leurs toitures. Autre part ces détails seraient sans intérêt , ici ils m'ont paru assez curieux pour mériter de ne pas être oubliés.

Comme l'un de nos guides nous apprit que dans l'intérieur et à peu de distance se trouvaient les vestiges de l'ancienne Goa , véritable souveraine de cette partie de l'île au temps de sa splendeur ; je m'y rendis par des chemins délicieux au milieu de superbes plantations , et à travers des terres parfaitement cultivées. Cette capitale était bâtie sur un monticule dominant la plaine ; on y voit encore les restes du fossé protecteur chargé de la défendre , un amas confus de ruines éparses çà et là , et les tombeaux encore respectés des anciens conquérants.

J'avoue avoir oublié le nom malais de cette capitale jadis si florissante , et où notre ministre n'entra qu'avec une grande répugnance ; car il craignait qu'on ne nous y fît un fort mauvais accueil ; il n'en fut pas ainsi. A notre approche les habitants accoururent avec

des transports d'allégresse en poussant jusqu'au ciel des cris étourdissants, et avec les signes les moins équivoques du respect et de la vénération. Ils tournaient en gambadant autour du ministre, ils pirouettaient en le précédant, et ils lui demandaient sa bénédiction paternelle ; ce que mon compagnon de voyage leur accordait avec une générosité tout-à-fait évangélique.

Chaque habitant de cette capitale détruite se disputa l'honneur de nous accueillir ; nous fîmes avec humilité choix d'une des plus modestes maisons, et dès que nous nous fûmes assis pour un repas dont nous avions grand besoin, la porte de notre appartement se trouva encombrée d'une foule si prodigieuse que le jour nous arrivait à peine. On tenait à savoir comment pouvait manger un *savant* européen, c'est ainsi qu'ils m'appelaient, et le ministre d'un Dieu tout-puissant ; et je suis convaincu que l'on dut avoir de nous une excellente opinion, car nous dévorâmes tout ce qui nous fut offert avec une voracité sans exemple.

Il paraît que le culte des morts est ici en grande vénération, et c'est une remarque que j'ai déjà faite dans tous les archipels océaniques. Après le repas je m'acheminai vers des tombeaux que j'avais remarqués en route, sorte de *tumuli* dans le goût égyptien, dont quelques-uns encore étaient intacts et attestaient une antique origine. M. Two-Water, qui craignait sans doute une émeute populaire, comme on aurait dit en Europe, me pria de borner là mes investigations, s'estimant déjà fort heureux, me disait-il, du bon accueil que nous avions reçu ; mais

je lui fis observer qu'il en est de la politesse comme de la colère, qu'une fois en route les passions bonnes ou mauvaises ne s'arrêtent jamais à mi-chemin, et que puisque nous avions une fois conquis l'estime et l'amitié de ces braves gens, nous pouvions désormais tout essayer sans crainte.

Vaincu par une logique si concluante, mais plus encore par la jovialité des figures qui nous environnaient, le ministre se laissa séduire d'autant plus facilement que, numismate passionné, il aurait voulu fouiller comme moi dans les tombeaux.

Nous nous mîmes donc en route; mais, en nous voyant prendre le chemin du cimetière, les indigènes firent halte; puis, presque effrayés, ils semblèrent vouloir par leurs gestes nous empêcher d'aller au-delà. J'usai de ruse, je feignis de partager leur effroi; mais bien résolu à ne rien céder à la superstition, j'invitai, avec quelque violence, l'un des plus craintifs à m'accompagner. Soumis par ma réthorique qu'il ne comprenait pas, et surtout par ma volonté dont mon bras lui disait l'énergie, il me suivit d'abord en tremblant, et finit enfin par s'habituer au péril. A son exemple quelques-uns de ses camarades arrivèrent avec nous jusqu'aux tombeaux, et les autres, restés en arrière, durent être bien surpris, à notre retour, d'apprendre que la foudre ne nous avait pas écrasés.

Cet asile du repos est vaste, placé sur un tertre d'où le paysage se dessine grandiose; les tombes, je vous l'ai dit à peu près, sont des quadrilatères bien découpés aux angles, surmontés d'un dôme dominé lui-même



par un croissant ou un kaftan ; quelques-uns de ces attributs sont placés aux coins du monument et en détruisent l'harmonie.

En visitant le sol, en fouillant autour de moi, je vis un fragment de pierre tumulaire parfaitement sculptée ; je résolus de l'emporter, malgré la vive opposition de M. Two-Water ; je le saisis de mes deux mains, et m'approchant des indigènes épouvantés, je priai hardiment d'un d'eux de m'aider à transporter ce trophée à la corvette. Il s'y refusa d'abord, mais il comprit que toute résistance serait inutile, et je fis la conquête d'un assez curieux fragment antique dont j'ai doté le musée de Paris.

Rien n'encourage au crime comme le crime, le vol est la plus contagieuse des passions ; et la science est un fléau plus dévastateur que la guerre. Ici je ne fus pas coupable d'une seule rapine, je le fus de deux ; mon exemple pervertit le ministre hollandais ; ses regards de convoitise découvrirent à ses pieds une pierre six fois plus grande que la mienne avec une inscription bien conservée, il voulut s'en emparer, et j'aurais, en ce moment, vainement essayé de combattre sa résolution ; il se baissa, se saisit du précieux fragment avec une vivacité qui me fit craindre qu'il me soupçonnât de vouloir le lui ravir :

— A chacun sa conquête, lui dis-je, j'ai mon trésor.

— Et moi le mien. Je vais étudier ces caractères et essayer de les traduire.

— Me ferez-vous part de votre découverte ?

— Oui quand je serai certain de ne pas m'être trompé.

Il paraît que M. Two-Water le Champollion de la Malaisie n'a pas résolu le problème, car j'attends encore. Qui sait? peut être était-ce un précieux document pour l'histoire de ces pays si curieux, peut-être aussi n'était-ce qu'une de ces phrases banales, dont l'Europe civilisée dégrade l'asile sacré des morts.

Quoi qu'il en soit, M. Two-Water trouva deux indigènes disposés à le délasser de son fardeau, et le lendemain nous commençâmes nos recherches qu'il achèvera peut-être un jour à lui tout seul.

Nous étions trop courtois pour quitter le pays sans visiter le monarque; aussi nous rendîmes-nous en toute hâte à un palais où nous trouvâmes le Résident hollandais, les Commandants et les États-Major des deux corvettes.

Ce palais est une grande case en bois, précédée d'une vaste cour dans laquelle stationnaient en ce moment une trentaine de cavaliers, escorte obligée du Résident.

Nous le gravâmes, ou plutôt nous l'escaladâmes à l'aide d'une pente fort rapide aboutissant à une grande porte, unique entrée d'une très vaste salle. Les officiers européens entouraient une grande table bien servie; des pâtisseries délicates, d'excellents fruits, des vins choisis, du chocolat et du thé formaient une collation très confortable; et le monarque au milieu de nous tous, enveloppé dans une robe noire pareille à celle de nos juges, et la tête coiffée d'une toque ronde à galons d'or, nous montrait avec orgueil les annales glorieuses de son pays



tracées en deux espèces de caractères, anciens et nouveaux, conservant religieusement les beaux faits d'armes de sa famille.

Tout cela était sérieux et solennel, je vous assure; tout cela était plein de dignité. Les deux filles du roi jeunes, gentilles et vêtues à la malaise, ajoutaient encore à l'aspect imposant de la cérémonie, par leur grâce naturelle et la fierté qu'elles éprouvaient à se voir l'objet de nos plus avides regards.

Après les compliments d'usages, c'est-à-dire après force salutations et serrements de main, on se sépara très contents les uns des autres, et moi plus empressé que mes camarades, je pris un temps de galop, et j'arrivai bien vite à Makassar, où m'attendait le brillant dîner de la Résidente.

Vous voyez que l'illustre Vatel est mon patron : trois grands repas en un jour !

## MAKASSAR.

**Makassar. — Mariage et enterrement chinois. —  
Excursion dans l'île. — Détails.**

Les Hollandais ont eu beau assurer leur conquête par la force des armes et le pouvoir de la persuasion, rien ne leur appartient réellement dans l'île, que les petits points qu'ils occupent cernés par des limites très resserrées. Hors de là, il y a péril pour eux comme pour les autres étrangers dans toutes les excursions. Chaque roitelet, chaque prince est indépendant de son voisin, et il serait imprudent au voyageur d'aller étudier les secrets du pays sans une bonne escorte, ou plutôt sans cette affabilité et cette confiance qui sont en tout lieu les plus sûres armes du faible contre le fort.

Les sauvages, — et le peuple de Makassar est farouche

par instinct, — les sauvages, dis-je, sont de grands enfants qu'on apprivoise plutôt avec de la douceur qu'avec de la crainte. Si vous les opprimez dans votre puissance, soyez sûrs que tôt ou tard une vengeance leur sera acquise, et le crish du Malais ne dort pas toujours inutile dans son fourreau de bois.

Je savais tout cela quand je suis venu étudier les peuples des archipels jetés au milieu des océans, je savais tout cela, et cependant j'ai vu et bien vu ce que je voulais voir. C'est que jamais je ne me suis fait précéder par la menace, c'est que toujours j'ai pris à tâche de répondre à un service par un bienfait, et cela m'a parfaitement réussi dans toutes mes excursions.

Je dis à mes confrères qu'à mon exemple ils ne doivent jamais faire de longues courses sans s'être munis d'objets d'échange. Les objets d'échange en effet sont partout monnaie courante, et avec un mouchoir, une paire de ciseaux, des boutons brillants ou un couteau, vous obtiendrez presque toujours ce qu'une ou plusieurs piastres ne vous donneraient pas. Et puis encore, remarquez que l'acquisition d'un objet quelconque à l'aide de l'argent, n'entretient aucun commerce amical entre l'acheteur et le vendeur, car la pataque, le sequin, la piastre ou la roupie sont parfaitement semblables en tous les pays, et ne rappellent point la personne à qui vous les devez, tandis qu'au contraire un objet d'échange tel que aiguilles, boîtes, rasoirs ou hache, dit toujours les rapports d'une personne à une autre, et c'est en quelque sorte un souvenir d'affection. J'ai là dans mon bureau plusieurs pièces de mon-



naies apportées de tous les pays de la terre ; je ne sais plus de qui je les tiens. Je possède là aussi des casse-têtes, des sagayes, des armes, des étoffes, des colliers ; je me rappelle parfaitement la figure, le nom et les qualités de ceux qui me les ont donnés. L'achat est souvent une friponnerie ; l'échange ne l'est presque jamais, ou si vous êtes dupe, c'est que vous le voulez bien.

Rentrons dans le récit. J'appris à la table de la Résidente qu'un mariage solennel devait avoir lieu le surlendemain entre deux Chinois de distinction, et je n'étais pas homme à laisser échapper une occasion si favorable à mes études sur ce peuple répandu dans toute l'Inde, et cependant si inconnu dans ses usages et ses mœurs.

Depuis plusieurs jours, le tam-tam résonnait autour de l'habitation du fiancé ; depuis plusieurs jours de nombreux galas avaient lieu dans sa demeure ; toute la population jaune de Makassar se promenait dans une agitation fébrile, prélude d'un grand événement, et les adorateurs du feu s'accostaient dans les rues en se serrant la main, se parlaient à voix basse, se séparaient mystérieusement et semblaient aller porter autre part la nouvelle qu'ils avaient apprise.

Chez nous, l'époux se serait vivement offensé de tout ce commérage ; il aurait cru qu'on en voulait à son bonheur à venir, ou qu'on menaçait sa félicité présente par le récit de quelque fredaine passée ; mais ici le bienheureux mari se sentait ravi au troisième ciel de tout ce remue-ménage, et il voyait arriver avec une ivresse

sans égale le jour qui devait lui livrer les charmes ronds de la belle Kaï-Foë.

Voici l'heure : minuit sonne, la lune trône majestueuse au firmament, la lune en plein, Messieurs, — car le croissant porte malheur dans toutes les parties du monde —. Le tam-tam vibre plus pénétrant que jamais, le bruit des clarinettes et surtout des hauts-bois envahit les airs en sons discordants. La foule accourt, se presse, usurpe la maison nuptiale illuminée par une grande quantité de fanaux et de lanternes de toutes couleurs, suspendus aux murailles ; un calme assez religieux règne partout, on dirait le prélude d'une grande catastrophe. Bientôt la porte s'ouvre ; le mari sort, coiffé d'un immense chapeau chinois, — non à cornes, mais pointu ; — il est couvert d'un cahen-slimout plein d'élégance, de finesse et richement brodé ; il chemine lentement, très lentement, suivi de ses amis d'abord, puis des curieux attirés par la gravité de la cérémonie.

La distance qui séparait la maison du futur de celle de sa fiancée était de cent cinquante pas au plus ; on mit près d'une demi-heure à la franchir, comme si l'on craignait d'atteindre trop tôt le bonheur. Le marié entre chez sa femme qui l'attendait, revêtue de magnifiques habits blancs et la tête pompeusement parée d'un grand nombre de colifichets d'or, d'ivoire ou de bois de sandal ; il lui lance un regard provocateur, lui décoche quelques paroles amoureuses ; puis, lui prenant la main, il la baise avec respect. Cela fait, il se place à côté de sa femme, sans doute en signe d'égalité conjugale. Le cortège se mettant en marche,

l'homme reprend sa dignité, se tient au premier rang, sa femme à deux pas derrière lui ; devant eux sont échelonnés les musiciens ; derrière, la foule immense des invités et des curieux.

La tortue ne chemine pas plus lentement que ne le fit le cortège de Kaï-Foë ; on ne marchait point, on glissait pour ainsi dire imperceptiblement sur le sol, et de temps à autre le cortège s'arrêtant, l'époux se retournait, jetait un regard de convoitise sur celle qu'il allait posséder, reprenait sa position naturelle et continuait sa route. Une heure et demie après on arriva à la maison du fortuné mari.

Là, il se retourna de nouveau, étendit gravement son bras éthique sur sa moitié ; ils entrèrent, se prosternèrent devant le petit autel protecteur de toutes les familles chinoises, et se dirigèrent vers la chambre nuptiale..... le grand rideau fut tiré ; le silence succéda au bruit, et le lendemain Kaï-Foë n'osa pas se montrer aux regards indiscrets de ses compagnes. Ce ne fut que trois jours après la bénédiction nuptiale que l'épouse se permit de sortir de son appartement.

Si je n'avais su que je venais d'assister à un mariage, et cela parce que j'étais placé assez près des époux, j'aurais cru, comme je vous l'ai dit, me trouver à une cérémonie de deuil ; mais le hasard devait me favoriser pour un spectacle de cette nature, et deux jours après le mariage de Kaï-Foë, je fus témoin de l'enterrement d'une de ses amies.

C'était une tristesse solennelle, un recueillement à briser l'âme ; nulle parole n'était prononcée, nulle mu-



sique religieuse ne se faisait entendre ; le silence de la tombe n'est pas plus imposant.

Deux cloisons de la demeure mortuaire avaient été abattues pour recevoir la foule empressée ; et, morne, on entraît un à un sans se rien dire, à pas lents et à reculons jusqu'auprès du lit funéraire ; là on se retournait vers le cadavre dont la figure et les épaules seules étaient visibles ; on s'agenouillait, les deux bras pliés et tournés en haut parallèlement, les deux mains fermées, et l'index montrant le ciel. On se relevait, on serrait la main au premier rang des assistants, et on allait s'asseoir par terre, sur une natte, à une place indiquée par le chef de la cérémonie, vêtu de noir avec des bordures d'or sur le cahen-slimout, et le cahen-sahori. Sur les murs de l'appartement, et placés dans des candélabres en roseau, brûlaient un grand nombre de cierges de toutes couleurs, mais surtout rouges et noirs. Deux chapeaux chinois, naguère magnifiques et placés aux pieds de la défunte, étaient frappés du talon par chaque personne qui entraît, et chose remarquable chez ce peuple si jaloux, hommes et femmes se trouvaient pêle-mêle pendant la cérémonie. Sur des étagères placées aux quatre coins de la vaste salle, s'étalait une quantité immense de petites tasses auprès desquelles des domestiques debout semblaient vouloir servir le thé. Dès qu'un homme ou une femme s'était assis, le serviteur allait à lui, le touchait légèrement sur l'épaule, lui présentait la tasse, et celui-ci par un geste de tête répondait qu'il n'acceptait pas.

Quand tout le monde fut placé, quand le silence le plus

imposant régna dans l'assemblée, un prêtre richement vêtu, mais la tête pelée, et ne gardant qu'une mèche de cheveux partant du synciput et descendant, à l'aide de petits rubans, jusqu'aux talons, s'avança avec gravité, les coudes au corps et les mains placées comme on représente les magots. Il baisa le cadavre au front; armé d'un pinceau de bambou, il lui mit du rouge sur chaque pommette, et brisa le pinceau qu'il jeta à terre; il fit le tour du cénotaphe, qui n'était qu'un échafaudage de bambou, recouvert de belles étoffes de soie, orné de dragons impériaux jaunes et noirs, alla aux pieds de la défunte, souleva les voiles qui les couvraient, les baisa, les recouvrit, et se cachant la face de ses deux mains, il poussa de lugubres gémissements. Toute l'assemblée l'imita, et quand les mains eurent cessé de voiler les figures, je vis de grosses larmes couler de bien des yeux; il y avait toute une religion dans cette cérémonie, la religion du regret, la douleur de l'adieu éternel.

Avant de descendre le cadavre dans le cercueil orné de dessins et de sculptures que le prêtre et un assistant tirèrent de dessous le cénotaphe pour le placer à côté, les domestiques donnèrent à chacun des assistants une petite baguette embaumée, allumée à l'instant même dans un réchaud d'argent qui leur était présenté; on tenait cette baguette devant soi à la hauteur du front; et la fumée montait à la voûte en longue spirales.

Un voile noir jeté sur la figure de la jeune fille réveilla le tam-tam endormi; ce fut un frémissement



universel ; nul autre bruit ne s'entendit pendant la cérémonie.

Le cadavre dévotement saisi par les épaules et les pieds, fut déposé avec un soin extrême dans la bière ; on posa sur lui des amulettes de riches étoffes soigneusement pliées, des bijoux, les élégantes baguettes du repas, de magnifiques petits vases de porcelaine, et à un signal donné par le Grand-prêtre, le couvercle de la bière roula sur sa charnière dorée et tomba silencieusement. Il fut fermé à l'aide de petits crochets et remplacé un instant après sur le cénotaphe.

Tous les assistants, les uns à la suite des autres, et moi parmi eux, firent le tour du cercueil et allèrent se placer sur deux rangs dans la maison mortuaire ; douze seulement restèrent dans la grande chambre ; ils glissèrent six larges courroies en cuir doré sous le cercueil, un grand anneau était à chaque extrémité de cette courroie, les douze Chinois y passèrent leurs têtes, et le cadavre soulevé et porté sur les épaules, prit lentement le chemin du repos éternel, suivi de la foule recueillie.

Avant de le confier à la terre, chacun passa devant lui comme on l'avait fait dans la chambre ardente ; chacun s'agenouilla et prononça quelques paroles à demi-voix ; le prêtre poussa la bière, ferma le cachot..... tout fut dit et fait ; Chinois et Chinoises se prirent par le bras deux à deux et rentrèrent dans leur demeure. Moi, le calepin et le crayon à la main, je décrivis la cérémonie, dont aucun détail intéressant ne put m'échapper.

Le voyageur n'a jamais perdu sa journée quand il a été témoin d'un fait propre à peindre les mœurs et les usages d'un pays ; j'avais été heureux d'assister à un mariage, je venais d'être témoin d'un enterrement, j'aurais voulu voir un baptême ; cela ne me fut pas permis à Makassar ; peut-être serai-je plus heureux dans ma nouvelle relâche. La naissance, le mariage, la mort, trois sujets de méditation pour l'observateur qui veut apprendre l'histoire philosophique des hommes.

La ville ne m'offrait plus rien à étudier, je résolus d'interroger la campagne, et je me préparai à une expédition dans l'intérieur des terres. Le Résident qui l'apprit chercha d'abord à me dissuader, en m'assurant que de grands dangers me menaçaient, que les hommes au milieu desquels j'allais me trouver étaient de hardis coquins, qu'ils venaient même par fois exercer leurs rapines au milieu de la ville, et il me conseillait le repos après tant de courses. Mais comme il me vit décidé à ne tenir aucun compte de ses avis, il m'offrit gracieusement des guides, des soldats pour me défendre, et il choisit parmi eux ceux qui parlaient l'idtôme des districts que nous allions traverser. Je me mis donc en route sous bonne escorte, et toujours à côté de ce brave M. Tow-Water, dont la touchante amitié voulait être de moitié dans mes joies et dans mes fatigues de naturaliste.

Nous partîmes de très grand matin, car la chaleur de chaque journée était écrasante. L'île est sillonnée par un grand nombre de petits sentiers couronnés

d'une végétation vigoureuse, au milieu de laquelle le peuple ailé fait entendre ses cris et ses gazouillements. Une heure après notre départ, nous arrivâmes sur le bord de la rivière de Telho, très large nappe aux berges vaseuses et étendues, au milieu desquelles nous vîmes les débris d'une forteresse, détruite avant même l'arrivée des Hollandais dans la colonie.

Plusieurs habitants, plusieurs naturels qui vinrent nous voir, nous offrirent, moyennant rançon, leur pros pour nous conduire de l'autre côté de la rivière; le marché conclu, nous nous abandonnâmes aux pagayeurs, et en dix minutes nous atteignîmes le bord opposé.

Un chemin ferré qui conduit au village de Paran-Loï, a été placé là pour résister à l'envahissement des eaux, et je conseille à tout piéton qui viendra, comme moi, visiter les curiosités de ce pays, de ne cheminer jamais que sur le milieu de la chaussée, car le monstrueux kaïman s'élance souvent du sein de la vase, et déjeune peu d'instant après, au fond des eaux, à l'aide de la victime qu'il y a entraînée. Le nombre des crocodiles, pataugeant dans les marais de Telho, est immense, et il n'y a pas de jour qu'on ne déplore ici quelque désastreuse catastrophe. Les pagayeurs nous prévinrent sagement des dangers que nous allions courir, et nous dirent que, quelques jours avant notre arrivée, un passager dont le bras caressait le flot, fut saisi par un kaïman et entraîné dans le gouffre. Ils nous assurèrent aussi qu'un cheval passant sur le chemin ferré



fut saisi au ventre, et qu'il périt victime de la voracité d'un de ces redoutables amphibiens.

Ce serait le cas ici de raconter à mon tour quelques scènes d'un drame fait à plaisir, mais je dois à la vérité de dire que nul de ces monstres ne vint assez près de nous pour nous causer un sérieux effroi, et que je ne fus témoin d'aucun repas de kaïman. Vous voyez que les voyageurs ont aussi leurs heures de modestie.

Nos coursiers allaient bon train, et comme j'admirais la belle tenue des soldats de notre escorte :

—Oh ! ce sont d'excellents cavaliers, me dit M. Two-Water ; ils sont voleurs et maquignons à la fois ; quand ils s'approchent de la ville pour leurs rapines, ils y viennent montés sur de jeunes et fringantes cavales ; celles-ci hennissent, l'étalon s'élance, le vol est fait.

Bientôt nous trouvâmes au village Paran-Loï une trentaine de maisons, autant de familles, deux cents individus, quelques tombeaux mahométans pareils à ceux que nous avons déjà étudiés, voilà tout.

La journée était avancée ; un soleil à pic crevassait la peau, et ce ne fut pas sans un vif plaisir que nous arrivâmes à Jéné-Talassa, vaste maison, qui servait habituellement de repos de chasse au roi de Telho.

Nous dessellâmes les chevaux, et nous montâmes à l'aide d'une échelle extérieure dans cette maison bâtie en bambou, plancher, dôme et murailles. Pour accompagner l'excellent repas qui nous avait été généreusement préparé d'avance par madame Bousquet, et dont nos guides étaient porteurs, on nous servit, en échange de quelques bagatelles européennes, des bananes, du

lait de coco et du vin de sagou, sorte de breuvage mousseux fort estimé des Malais et des Hollandais.

De toutes les religions, celle qui naît de la peur est la plus cruelle et la plus stupide à la fois. J'avais vu au coin de l'appartement d'énormes bamboux creux, et je demandai quel était leur usage; on me répondit que c'étaient les instruments des sacrifices faits au kaïmans; qu'on les remplissait de provisions pour ces monstrueux ennemis, qu'on portait ces vivres au bord des marécages, et que, vaincus par cette générosité, les crocodiles consentaient à ne point attaquer les hommes. La faim était satisfaite, le kaïman heureux; et vous comprenez dès-lors pourquoi il ne change pas de domicile.

Je savais que le Malais indompté de Timor, celui de Denka, de Bao, de Sara, de Baly et d'Ombay, ne craignait pas sur terre et dans les eaux de déclarer une guerre à mort au redoutable amphibie, et que presque toujours, ce dernier était vaincu dans la lutte. Ici le courage fait défaut aux habitants, et il y a autant de kaïmans dans les marais et les rivières qu'il y a d'indigènes dans les villes et les bourgs. Les ennemis sont toujours en présence et l'homme est victime de l'amphibie.

Nous avons hâte du retour, mais tout près de nous se dessinant les cases de Kalan-Toubou, de Kampon-Patiro, et Kampon-Kédini, je résolus de les visiter. M. Two-Water céda quoiqu'avec regret à mes instances, et pour ne point lasser son amitié je repris le chemin de Makassar, sans avoir rien vu de remarquable

dans ces trois bourgades démolies. Hâtons-nous, me disait Two-Water, le soleil est couché, les marécages sont surtout dangereux la nuit, et le kaïman est plus audacieux encore à la clarté de la lune qu'aux rayons du soleil. Plusieurs de ces monstrueux amphibiens firent en effet entendre, non loin de nous, les clapotements de leurs évolutions, mais nous arrivâmes sans encombre auprès de la forteresse où nous avions fait notre première halte, et nous suivîmes d'un œil attentif et inquiet la barque aventureuse qui regagnait l'autre bord.

Fatigués, si vous voulez, mais l'instruction avant tout; je n'avais garde de me trouver à Makassar sans fouiller dans l'intérieur de ces terres silencieuses; j'ai donc étudié les ruines attestant dans cette île la domination Mahométane, ses courants d'eau infectés de crocodiles, ses magnifiques plantations, sa végétation forte et puissante qui pèse sur le sol, ses troupeaux de buffle qui le parcourent, et je n'ai pas vu sans intérêt le héron descendu du haut des airs, se poser sur le dos du terrible quadrupède, et achever là son repas, comme dans un gîte assuré, des insectes qui se promènent sur sa peau gluante et vaseuse.

Nous aurions voulu faire l'hydrographie d'une partie de la côte de Makassar; mais les audacieux pirates qui nous avaient été désignés par le Résident, nous forcèrent à borner à deux lieues d'exploration les études de nos observateurs.

Nous ne quittâmes pas la ville sans y laisser quelques regrets de notre passage; nous n'en partîmes point



sans que notre cœur eût à souffrir des douces affections auxquelles nous devions dire peut-être un éternel adieu.

Les magnifiques armes que nous reçûmes en cadeaux ou en échanges, attestent l'industrie et l'ardeur belliqueuse de ce peuple que la civilisation a tant de peine à soumettre.

## SOUS VOILES.

Le Christ, l'or, la parole et le canon, voilà les quatre redoutables puissances qui ont soumis le monde; et malheureusement, il n'est pas de rocher conquis, d'îlot civilisé, d'archipel vaincu, de continent sillonné, qui n'ait coûté des flots de sang au dominateur ou à l'esclave.

Chaque nation européenne a eu ses époques de gloire et de deuil dans ses courses à travers tous les océans; et maintenant que la civilisation est devenue citoyenne de l'univers, il serait aisé, à l'observateur qui a étudié la philosophie de l'histoire, de deviner à quel peuple revient le triomphe acheté dans tel ou tel



pays, par l'inspection seule des lois, des usages, des mœurs ou des édifices qui frappent ses regards ou sa pensée.

Je ne sache pas une terre au monde qu'on ait soumise sans réaction. Comme l'hypocrisie joue un grand rôle dans la vie humaine, c'est elle peut-être qui a fait le plus de victimes ; car elle vient toujours au secours de la faiblesse enchaînée. La force parle à haute voix ; l'astuce rampe, mord et tue.

Le canon a du retentissement, le venin glisse sans bruit dans le sang qu'il brûle ; le bronze et le poison sont les deux plus puissants auxiliaires de la mort.

On peut dire aujourd'hui que le monde entier est connu, à part quelques centaines de lieues dans cette Afrique sauvage et terrifiée dont on a tort de ne pas étudier les profondeurs ; et vraiment les rois d'Europe ressemblent à ces bambins à qui l'on dit : Prenez ce livre nouveau, lisez ; et qui vous répondent : J'aime mieux celui-ci que je connais déjà et qui m'amuse. Les navires partent pour étudier des régions explorées, et le cours de Niger, celui de la Nigritie ou du Sénégal sont inconnus ; les sources du Nil sont toujours un problème ; les déserts africains ont leurs éternels mystères ; et les nations nomades qui s'enfoncent dans les sables mouvants du Sahara viennent trafiquer avec nous sur les côtes connues, pour insulter à notre impuissant orgueil ; car nous sommes vaincus dès que nous perdons de vue nos vaisseaux dans la rade.

Si la soif des découvertes vous aiguillonne, si vous voulez soumettre, posséder ou pacifier, abandonnez

désormais, croyez-moi, ces explorations inutiles des mers qui ont été sillonnées par tant de navires, ces archipels indiens ou océaniques que nous savons par cœur, ces glaces australes ou boréales que Ross-l'Indompté a si énergiquement trouées pour étudier leurs profondeurs, et les montagnes mouvantes des deux pôles, où la science n'a rien à faire désormais. Organisez une expédition au milieu des solitudes du Brésil ou du Canada ; élancez-vous, courageux, vers les cîmes imposantes des Cordilières américaines, où Humboldt a laissé encore quelque chose d'utile à tenter ; donnez à vos intrépides les moyens de parcourir les crêtes ignorées de l'Himalaya qui ont détrôné depuis peu d'années le Chimborazo et le Cotopaxi, et poussez la science investigatrice, infatigable, vers cette Tombouctou mystérieuse dont tout le monde parle, que personne n'a encore vue, et qui n'existe peut-être pas plus que l'Eldorado des siècles passés.

Ne me dites pas que les périls sont grands et les bénéfices douteux dans de semblables expéditions, car je vous répondrai que la dysenterie dépeuple, que le scorbut, que vous puisez sous les tropiques ou dans les zones élevées, fait aussi de nombreuses victimes ; que les roches sous-marines sont rudes dans leur choc contre les carènes de cuivre ; que le typhus est dévorateur dans ses colères, que les calmes imposants du vaste Océan pacifique ont valu bien de la pâture aux requins ; et que je crois le crish des Malais, le casse-tête zélandais, ou le serpent noir de la Nouvelle Hollande, aussi meurtriers que le sirocco du désert, l'yatagan de l'Arabe



et le tigre ou le lion qui réveille les continents que je signale à votre convoitise.

Les hommes sont prêts, les courages à l'épreuve, dites un mot, un seul mot, et ils partent. S'il y a un retour pour les voyageurs, vous aurez appris quelque chose dont le commerce, les arts, l'industrie et la science pourront du moins tirer quelque bénéfice.

Mais je parle à des sourds ou plutôt à des pusillanimes. Ce que vous voulez c'est une fatigue sans but, une absence sans résultat. Les Mongo Parck, les Boutin, les Major-Laing, les Lander's, les Clapperton, les Belzoni morts sur le sol africain, que je vous indique du doigt, vous épouvantent par leurs désastres; mais encore une fois, dites-moi le bénéfice sans fatigue, la gloire sans pèri'; montrez-moi un soleil à pic dont les rayons ne crevassent point la peau.

Me voici pourtant un peu loin du but de ce chapitre, revenons sur nos pas et jetons-nous dans les études du présent et du passé si prophétiques de l'avenir.

De tous les peuples, le Hollandais, je crois vous l'avoir dit autre part, est celui dont l'histoire rappelle le moins de cruautés. Son omnipotence dans les comptoirs indiens a coûté du sang généreux; mais si la résistance des Malais, par exemple, eût été moins vigoureuse, la crainte du boulet n'aurait point armé si longtemps les indigènes. Ce n'était pas un pavillon rouge qui flottait sur les remparts nouvellement bâtis, c'était un drapeau de paix; tout ennemi qui venait se soumettre était accueilli comme un frère, et profitait à l'instant même des bénéfices du vainqueur. La famille s'agran-



dissait par les liens qui, chez nous, unissent les hommes : de bizarres cérémonies de mariage furent mises en vigueur ; les enfants cimentèrent la paix et la concorde, et les exploitations se firent du consentement des deux partis.

Le commerce devint un échange où les droits de tous semblaient respectés, mais dont le principal bénéfice revenait en effet à la Hollande seule ; les navires partaient avec une régularité qui disait à la Métropole le succès de la conquête, et la confiance régnait dans le commerce agrandi.

Mais le climat dévorateur des Moluques se fit cruellement sentir ; bientôt les vaisseaux, chargés au départ d'hommes forts et pleins de vie, s'en retournèrent les vergues en pantène, et ne repartirent pour de semblables messages qu'après avoir livré à la sépulture immense des flots, les équipages qu'on leur avait confiés.

La Hollande s'épouvanta , mais l'appas des richesses l'emporta sur les craintes du péril, et les émigrations continuèrent.

De larges coupes réglées ouvrirent passage aux brises bienfaisantes. Les marais furent desséchés , la science et le zèle apprirent le secret de la guérison des maladies équatoriales, et le soleil de feu qui pesait sur ces contrées perdit de sa vigueur et de son âcreté.

L'exemple du passé venait en aide au présent, et l'on comprit que soumettre les hommes ce n'était pas les civiliser. La religion , cette puissante reine du monde, ne fit point parler la menace ; elle chercha à convaincre

et non à dominer; et quand les anciens cultes se dressaient contre le nouveau, on laissait les indigènes à leurs vieilles croyances, on abandonnait au temps, à la raison éclairée, le soin des victoires ultérieures.

La Hollande était donc une puissance de domination et de pacification à la fois; aussi n'a-t-elle jamais été détrônée que par la force brutale des nations jalouses. Le Cap de Bonne-Espérance est encore aujourd'hui une colonie Hollandaise plutôt qu'Anglaise, et le peuple n'y témoigne aucun respect pour le léopard dominateur.

Ce que les Hollandais ont su conquérir par la force de la persuasion, a été bien gardé par eux, sauf quelques points isolés que des traités de commerce leur ont enlevé. Ce que les Anglais ont acquis, ce qu'ils gardent encore, ne leur appartient guère que par le droit de la force, à moins que vous ne me parliez des comptoirs ou établissements qu'ils n'ont disputés qu'au sol et aux sauvages habitants dont les seules armes étaient la faiblesse et l'idiotisme. Aussi, voyez-vous la Nouvelle-Hollande se parer vaniteusement de sa magnifique et splendide cité, et dire au monde civilisé qu'elle a porté l'Europe à l'antipode de l'Europe.

Ici elle a raison : en peu d'années Sydney-Cove est devenue une colonie aussi belle, aussi florissante que les plus belles et les plus anciennes. Naguère encore, lors du dernier voyage de J. Arago en 1820, nulle route ne conduisait du port Jakson à Bathurst, à Paramata, au torrent de Kinkam, à Botany-Bay. Aujourd'hui quatorze malles-postes partent quotidienne-

ment de Sidney et sillonnent une grande partie E. de cet immense pays dont l'intérieur seul est encore ignoré. Les montagnes Bleues qui ont fatigué tant de courages, ne sont plus que des buttes faciles où croissent nos plus utiles végétaux, où se pavanent avec orgueil de grands arbres fruitiers, d'élégantes maisons de campagne, et où nos modes, notre coquetterie arrivent à tire d'aile plus rapidement qu'elles ne vont de Paris au fond d'une de nos provinces.

La vapeur, les chemins de fer rapprochent les distances. A la Nouvelle-Hollande, à la terre de Van-Diemen, les arts sont en honneur, les sciences en progrès, et la sauvagerie n'existe plus dans ces contrées où l'anthropophagie régnait il y a peu d'années avec toutes ses cruautés.

Mais à côté de ce tableau riant et fidèle, jetons une page ténébreuse, et sachons si l'Angleterre se montrera enfin plus traitable, plus juste dans ses prétentions. Il est des enseignements si terribles, que l'humanité n'a plus qu'à gémir sur la catastrophe et que toute idée de réaction, serait le prélude fatal des plus épouvantables calamités.

Au moment où nous traçons ces lignes, l'Inde est reconquise par ses premiers possesseurs, le sang anglais rougit le sol... des armées entières ont été taillées en pièces, et à peine deux cents soldats sur quinze mille ont-ils pu échapper au massacre, comme pour venir en attester la terrible réalité.

C'est que le bronze qui a la voix si retentissante ne porte pas la conviction avec lui; c'est que toute nation,



même avant la gloire , veut du pain et la liberté ; c'est qu'il est toujours dans la vie de l'homme une heure solennelle où il sent sa dignité , où il comprend l'outrage qu'on lui inflige , où il brise ses chaînes pour en écraser son oppresseur.

Je dois le dire avec toute l'humilité de l'historien qui veut accomplir sa tâche de vérité : la France ne sait point coloniser, quoique dans presque toutes ses conquêtes d'outre-mer elle se soit montrée plus généreuse que les nations rivales. Mais, nous sommes ainsi faits que nous semblons ne nous intéresser qu'aux objets qui frappent nos regards. Tout ce qui vient de loin nous trouve sans aucune sympathie, et nous apprenons avec une indifférence, qui touche à la cruauté ou au mépris, les catastrophes des pays dont nous sommes séparés par le diamètre de la terre.

On l'a mille fois répété sans que la France se soit levée pour la réparation de l'outrage ; nous formions un établissement au nord de la Nouvelle-Zélande, l'Angleterre qui ne voulait pas un de nos comptoirs, une de nos relâches, un de nos ports si près de Sidney, s'en émut, ses navires mouillèrent en face du terrain qui nous appartenait par droit de conquête ; on nous dicta des lois sévères, hostiles à notre commerce, injurieuses à notre dignité ; l'établissement fut à-peu-près abandonné, et la Grande-Bretagne régna seule dans cette île imposante d'où elle chassa l'anthropophagie, où s'élèvent déjà de belles plantations, et où les navires pêcheurs trouvent un abri sûr contre les tempêtes australes.

Que fessons-nous du Sénégal, inhabile même à protéger notre commerce? Quel profit tirons-nous de la Guyanne Française? Qu'est-ce que Madagascar, où nous envoyons tous les ans des hommes forts et robustes, et d'où tous les ans aussi, on ramène des cadavres de planteurs découragés, à demi vaincus par le climat? Ce serait pourtant là une colonie à utiliser au bénéfice de notre code pénitencier, et nous le signalons au législateur, s'il ne veut point accepter la magnifique et saine position que nous lui avons montrée du doigt dans le détroit de Magellan.

Piquez vers le N.-E., et touchez à Pondichéry, à Chandernagor. Hélas! deux points imperceptibles des Grandes-Indes Orientales, où tant de nations ont des comptoirs protecteurs, et si je vous ai fait passer sans vous y arrêter devant Bourbon, c'est que là aussi nous n'avons aucun abri contre les ouragans ou les redoutables raz-de-marée qui vomissent à la côte cadavres d'hommes et de navires, et que l'Ile-de-France, sa sœur et sa voisine, ne nous appartient plus.

Ne cherchez point d'ici à l'Atlantique un coin de terre, un rocher, un îlot qui nous appartienne, et ne tirez aucune vanité d'avoir doté là-bas, sur un terrain aride, sans végétation, sans habitants, quelques galets, criques, pointes ou caps, des noms historiques de nos gloires scientifiques ou militaires. La presqu'île Peron est un pays inhabité, inhabitable, où le requin seul et la baleine trouvent un port assuré dans ses eaux silencieuses.

Et maintenant, rétrogradez encore, et voyez com-



ment l'Espagne a conquis et perdu ces terres immenses, ces royaumes si vastes que de hardis aventuriers lui avaient donnés, et qu'elle s'est laissé prendre dans son apathie et ses guerres intestines. Vous savez les massacres qui ont souillé ses premières découvertes. Le Mexique, le Pérou, le Chili, se sont déclarés indépendants de la métropole; leurs races se sont croisées, les intérêts se sont confondus, et l'étendard de la révolte n'a été déployé que parce qu'on a voulu se faire des pays de là-bas une ressource et non des alliés.

Ce que les Hollandais ont obtenu par le commerce, les Anglais par la force des armes, les Français par de fausses amitiés, l'Espagne a cherché à le conquérir par la religion. Chez elle le Christ seul a parlé quand le bronze est resté muet; le fanatisme a lancé ses anathèmes, il s'est emparé des populations abruties et a voulu les soumettre par la violence; de là des massacres, des cruautés sans exemple dans l'histoire des peuples. Le sang coula de toutes parts sur les plages abandonnées, dans les forêts profondes, sur les montagnes les plus escarpées, et c'est au nom d'un Dieu de miséricorde que les villes étaient détruites, les habitants trainés dans les cachots ou jetés aux flammes; et l'Espagne pacificatrice ne régnait plus que sur des ruines et dans un désert.

Cependant les prédications perdent petit à petit de leur énergie, j'allais dire de leur fureur, on rebâtit ce que l'on avait renversé, on interroge les terres et on leur demande de l'or, la plus pauvre des richesses, on creuse les montagnes, on y engloutit des hommes, et les galions du Pérou disent à l'Europe émerveillée

et jalouse, que l'Espagne sera bientôt la nation la plus opulente du monde.

Aussitôt, mille navires sillonnent l'Atlantique, et les peuples rivaux se posent près de vous pour vous disputer vos nouvelles possessions. Des limites sont tracées, on les élargit, on les restreint selon la puissance des armes. Ce ne sera pas le juste qui possédera le plus, ce sera le fort; et les vainqueurs qui en viennent aux mains laissent enfin respirer les peuplades sauvages devenues les tributaires des uns et des autres.

Que rapportent aujourd'hui à l'Espagne les colonies qui lui appartiennent encore? Interrogez ses finances. Manille lui est à charge, et les Mariannes sont un inutile port de relâche pour les navires explorateurs. Le Chili, le Pérou, le Mexique, le Paraguay se sont déclarés indépendants; et de toutes les conquêtes achetées par la violence des prédicants, rien n'est debout.

Dans toute tentative, il est un moment d'arrêt pendant lequel le progrès et la décadence se disputent chaudement le terrain; nous en sommes arrivés là pour la plupart des archipels océaniques; nos vices sociaux ne sont guère, à proprement parler, préférables aux mœurs et aux habitudes des sauvages insulaires auxquels nous sommes venus nous imposer, et il pourrait bien se faire que, convaincus une bonne fois de notre hypocrisie, de notre rapacité, ils répudiassent un jour les principes et les dogmes que nous leur avons apportés.

C'est aux missionnaires vraiment apostoliques à veiller maintenant, à prévoir cette réaction qui serait

si fatale aux deux partis ; mais par malheur les querelles intestines qui les divisent et les font ennemis les uns des autres, ne tendent guère à assurer cette tranquillité et ce bonheur si nécessaires à l'émancipation des peuples.

Au reste , plus les nations européennes vivront en désaccord , plus il y aura calme et quiétude dans les colonies et les archipels éloignés. A ce compte nous ne désespérons pas de l'avenir et de la gloire de l'Océanie.

Le Portugais est sans contredit le peuple qui a soumis le plus de terres à la domination européenne ; ici une foule de noms illustres se pressent sous la plume de l'historien ; les Cabral , les Dyaz de Solis , les Camoëns, les Albuquerque ont immortalisé leur pays, et le vainqueur de Goa venant redemander à l'Inde une de ses moustaches laissée en gage de sa bonne foi, est un des plus beaux faits à consigner dans les glorieuses annales de toutes les nations.

Le Portugal a perdu ses belles possessions; la décadence de la métropole a été la ruine de ses colonies, et si dans tous les Océans on parle encore l'idiôme portugais , c'est en souvenir des premières conquêtes , car le pavillon de Bragance y flotte inactif ou dédaigné; témoin Diélhy sur Timor qui tremble à une seule parole menaçante du gouverneur de Coupang.

Et maintenant, quels sont les premiers insulaires qui lèveront l'étendart de l'indépendance ? Dieu le sait ; mais quand la liberté étend ses ailes de feu, elle embrâse le monde, et si quelque jour un cri de guerre



s'échappe des poitrines océaniques , il y aura écho dans tous les archipels , et sanglantes hécatombes sur toutes les mers.

Non certainement, les peuples jetés par leur caprice ou la volonté de l'ouragan sur toutes les cimes boisées qui ont leurs pieds au fond des abîmes , ne redeviendront point sauvages, comme aux temps primitifs; non certainement la force brutale, la cruauté dans le massacre et l'antropophagie ne seront plus en honneur chez les hommes qui ont conquis la civilisation ; mais cette civilisation même , cela est à craindre, sera funeste aux peuples qu'elle est venue visiter, et, comme Saturne , elle dévorera ses enfants , car elle ne prend point le rôle de médiateur ; elle subjuge, elle domine, elle trône à l'aide du bronze plutôt qu'avec le secours de la parole ; elle excite, elle ravive les haines ; et comme le maître et l'esclave ne peuvent point s'appeler amis, celui-ci tuera l'autre dès que l'impunité lui sera acquise.

La paix règne aujourd'hui dans presque tous les archipels de la grande mer pacifique, mais c'est une paix européenne , une paix qu'un seul mot peut rompre , qu'un seul geste peut transformer en une guerre sanglante.

Oui sans doute , le présent des indigènes de toutes ces contrées que nous venons de visiter est plus calme, plus heureux que leur passé, mais leur avenir est gros de tempête, et le jour n'est peut-être pas loin où vainqueurs et vaincus changeront de rôle. Les conséquences de la civilisation sont partout les mêmes , partout inévitables.



## BORNEO.

(Juin 1859.)

**Traversée. — Banjer-Massim. — Détails.**

Les navires courent bon train, toutes voiles dehors, et bientôt nous nous trouvons, pour ainsi dire, au milieu de rescifs dont quelques-uns se dessinent en îles assez florissantes. Cependant, comme le fond montait toujours et que le plomb de sonde nous indiquait des bancs de sable, nous crûmes qu'il était prudent de mouiller pendant la nuit, et nous laissâmes tomber l'ancre par dix brasses. Autour de nous, à peu de distance, pointaient des pitons menaçants, la mer clapotait, et je ne saurais trop recommander une grande sagesse aux vaisseaux qui prendront la même route.

Le 50 mai au matin, nous levâmes l'ancre, et glissâ-



mes, sans nous arrêter, auprès de quelques terre basses qui semblaient ne rien offrir de curieux au naturaliste ou au navigateur.

Deux jours après, une ligne se dresse vers l'horizon, à gauche ; une ligne plus étendue et plus accidentée se montre à droite, c'est Bornéo ; Bornéo, île féconde parmi les plus fécondes, riche entre toutes par sa végétation magnifique, par ses trésors enfouis dans la terre, par les insectes microscopiques qui la pavent, par les monstrueux serpents qui la sillonnent, par les terribles quadrupèdes qui la dévastent, et par cette immense quantité de singes de toutes formes, de toutes grandeurs, sur lesquels trône avec une supériorité incontestable le terrible orang-outang, roi des forêts.

Ici, du fer, de l'argent, de l'or, de l'étain, du cuivre, des pierres précieuses, des diamants aussi purs que ceux de Golconde ; ici, des richesses tropicales pareilles à celles du Brésil, et répandues peut-être avec plus de profusion encore. Levez la tête, des myriades d'oiseaux, dotés des plus élégantes formes et des couleurs les plus variées ; baissez le regard, et vous suivez, sous les monceaux de feuilles sèches et de branches abattues par les tempêtes, l'effroyable sillage du boa qui ne manque pas de vivres dans les solitudes impénétrables, au milieu desquelles il a établi son empire.

Écoutez maintenant : c'est un bruit pareil à celui de la cataracte, ce sont les troncs d'arbres qui se dérachent, c'est la terre qui gémit ; c'est le rhinocéros cuirassé, en lutte contre l'éléphant, son rival en puissance ; et, comme si Dieu avait voulu qu'un seul fléau

manquât à cette terre si féconde en opulence et en misères, il en a chassé la panthère, le lion, le tigre, le léopard, races maudites qui infectent l'Afrique sauvage et les déserts de l'Indoustan.

Bornéo et Madagascar sont les deux plus vastes îles du monde ; dans celle-ci, le crocodile et les fièvres ; dans la première, le crocodile, les fièvres pestilentielles et les dangereux ennemis dont je viens de vous parler. Ce n'est pas tout, lorsque vous pénétrez dans l'intérieur de ces forêts silencieuses, qui touchent la côte, vous trouvez, solitaires, au milieu d'une plaine sans végétation, un arbre debout, au feuillage terne, au tronc lisse, auprès duquel cadavres de quadrupèdes et cadavres d'oiseaux gisent pêle-mêle. Cet arbre de mort, qui n'est plus une fiction depuis que la science a osé l'étudier, c'est le Bohon-Upas. Il en découle un mastic gluant, poison subtil, qui donne une mort presque instantanée, et duquel s'échappe, comme des marais Pontins qui désolent la ville des Papes et des Césars, des émanations meurtrières devant lesquelles succombent tout ce qui vit, tout ce qui est, tout ce qui se meut, tout ce qui respire.

Croyez, si vous le voulez, à cette véhémence de l'orang-outang qui vient la nuit enlever de force, par la menace ou par la ruse, les femmes isolées des bourgades sans défense, et qui les tiennent captives au milieu de leurs bois et dans des demeures qu'ils se dressent en habiles architectes.

Je n'accepte nulle croyance qu'après mûre réflexion ; je ne repousse aucune tradition antique qu'après étu-



des sérieuses; et puis, Bornéo est le pays des merveilles. Quand l'ouragan y gronde, les forêts sont décapitées; quand y mugit la tempête, les mornes sont envahis; quand les volcans menacent, la terre tremble et semble vouloir rentrer dans les abîmes; quand le choléra y étend ses ailes, les populations y disparaissent; et lorsque dans l'atmosphère la brise est muette, un soleil dévorateur y lance ses flèches les plus ardues, et crevasse le sol et les hommes jusque dans leurs demeures les mieux abritées.

Bornéo est le pays de la science; mais la science n'a ni des trésors, ni des armées à son service, et les secrets de cette île immense seront long-temps encore des mystères pour la civilisation.

Nul comptoir européen, si ce n'est deux ou trois établissements *imperceptibles* que les Hollandais gardent à grand'peine. Auprès d'eux, une colonie chinoise, tolérée sans doute parce qu'elle ne cherche pas à se défendre, et que, satisfaite des bénéfices de son commerce, elle subit, sans en être humiliée, les lois qui lui sont imposées par les naturels. Hors de là, tout est sauvage, tout est inconnu dans un pays vers lequel des expéditions royales devraient être dirigées.

Si nous en croyons certains récits, peut-être empreints de merveilleux, l'intérieur de l'île est peuplé d'hommes farouches, indépendants, mais civilisés, ayant à eux et pour eux de grandes cités, de beaux édifices, des armes, des lois, une industrie..... Mais n'anticipons pas sur notre récit, et disons d'abord ce que nous avons vu.

Que vous ai-je annoncé ? Voici déjà la réalisation des menaces du ciel. De gros nuages se dressent à l'horizon. lourds, cuivrés, ils envahissent l'espace, la mer clapotte et paraît en ébullition, la chaleur est étouffante..... Tout à coup la rafale carabinée se déchaîne plus rapide que le boulet; elle éclate, elle tombe, elle fait crier les mâts, elle penche les corvettes, elle tourbillonne au milieu des forêts de la côte, elle soulève les flots, elle les fait bondir, elle les écrase; et, comme si sa puissance ne lui suffisait pas pour détruire, elle appelle à son secours des torrents de pluie qui tombent comme des flèches aiguës ou des projectiles meurtriers, et nous forcent à nous abriter dans les entreponts.

A la bonne heure, ces phénomènes météorologiques que nous sommes venus chercher si loin de notre patrie ! à la bonne heure, ces querelles ardentes de tous les éléments, contre ceux qui osent les braver ! nous sommes las, ballottés, tiraillés, tordus, mais les ancrs tiennent ferme, mais les chaînes violentées résistent à tous les assauts, et la tempête épuisée va porter plus loin ses ravages.

Le ciel est redevenu bleu, les colères de l'Océan se changent en soupirs qu'il est aisé de vaincre, le sol ne garde presque plus d'empreinte des pluies rapides qui l'ont fouetté, car l'ouragan a aussi passé par là; les farouches naturels doivent s'être retirés dans leurs demeures bien closes, nous pouvons descendre et toucher de la main les richesses que nous dévorions du regard.

Il y eut désertion à bord, désertion presque complète, tant nos têtes ardentes rêvaient de curieux phénomènes. On eût dit une foule d'avidés créanciers amentés contre un débiteur prêt à prendre la fuite ; mais Bornéo a résisté à de plus violentes secousses que celles que nous venions de subir, et la raison calma un peu notre effervescence.

Cependant, dès nos premiers pas dans l'île, il nous fut aisé de nous convaincre que rien n'est exagéré dans les relations des voyageurs qui ont le mieux étudié cette terre de prédilection.

Sur la plage, au jusant surtout, vous trouvez laissé là par le flot, en grande quantité, du jayet et de l'ambre dont on pourrait faire des bijoux précieux, des argiles à porcelaine, des troncs d'arbres nuancés des plus riches couleurs.

En fouillant dans le sable, nul doute que le lapidaire n'y trouvât des diamants et une fortune.

Les insectes curieux, brillent de mille reflets, aux formes les plus bizarres, les plus fantastiques ; les fleurs réveillant les sens par leurs parfums, leur élégance et la richesse de leurs couleurs, et de leurs feuilles tantôt soyeuses et rondes, tantôt veloutées et aiguës ; des arbres gigantesques aux troncs raboteux et lisses, aux immenses parasols, ou aux folioles tremblantes ; la riche famille des palmistes toujours verte, les grandes fougères en arbres, les lianes immenses serpentant comme des guirlandes, ou plutôt comme le constrictor dont elles ont le volume et la souplesse ; les myriades d'oiseaux faisant bruire le haut feuillage, et atteints dans leur vol



par le plomb des chasseurs; les ruisseaux murmurants, première source de vie de tant de choses jetées là par le Créateur; tout cela nous remplit d'enthousiasme; tout cela nous fait ardemment désirer de longues courses sur cette terre féconde, inépuisable, et dont nous aurions voulu étudier les secrets au péril même de nos jours.

Ne criez pas à l'exagération, vous qui n'avez connu le monde que dans des livres incomplets, et jusqu'à l'horizon de votre ville natale; car ce que j'ai à vous dire est de l'histoire, ce qu'il y a de plus vrai dans l'histoire universelle. Le multipliant règne dans les solitudes de Bornéo; or, le multipliant forme, à lui seul, une forêt entière. De chacune de ses hautes branches tombent des boutures vigoureuses qui descendent, descendent encore, ouvrent le sol, le creusent, y prennent racine, et forment à leur tour de nouveaux troncs donnant naissance à des branches nouvelles, non moins riches et non moins capricieuses que leurs aînées, de telle sorte que vous faites quelquefois une lieue de chemin sous le même arbre, abrité par les mêmes feuilles; mais hélas! c'est auprès de cet immense végétal que rampe souvent le boa, et c'est à ses branches qu'il se suspend avant de se jeter à ses joûtes amoureuses.

Vainement dans nos courses çà et là, le long de la grève ou dans les bois, avons-nous cherché des habitants ou des cabanes; nulle trace de pied humain n'est empreinte dans cette partie de l'île, et peut-être sommes-nous les premiers hommes qui ayons visité ces côtes silencieuses.

Un Koro-Koro élégamment voilé passa cependant entre la terre et les corvettes ; mais, soit dédain, soit crainte, soit insouciance, les naturels ne voulurent point nous accoster ; ils revenaient sans doute d'effectuer quelques échanges au comptoir Hollandais situé à quatre lieues de là, un peu au-dessus de l'embouchure de la rivière de Banjer-Massim.

Deux ou trois mouillages effectués sur Bornéo à d'autres époques, et dont nous aurons occasion de reparler plus tard, ne nous ont rien appris sur les naturels de cette île aussi vaste qu'un continent ; mais je peux dès aujourd'hui suppléer à mon impuissance personnelle à l'aide de curieux détails, qui m'ont été fournis à Samarang, par M. le docteur de Calonne, chirurgien des troupes hollandaises, et qui avait tenu garnison pendant sept à huit ans au comptoir même de Banjer-Massim.

En général quand on n'a point de parfaites notions sur un pays, peut-être vaudrait-il mieux les garder en portefeuille, que de les jeter en pâture à la curiosité publique. Le voyageur n'est déjà que trop porté au mensonge ou à l'exagération ; enrichi ou plutôt appauvri par des documents inexacts, il lui est très aisé, avec le secours de ces demi-vérités, de créer des mœurs, des usages, un peuple, une histoire ; et vous savez que l'erreur enfante l'erreur.

Mais nous, fidèles à la marche droite que nous nous sommes tracée, fidèles à la bonne foi que nous nous sommes imposée dès les premiers pas de notre long pèlerinage, nous jeterons dans les lignes qui vont

suivre la fable à côté de la vérité, ou plutôt le doute en contact avec la certitude.

Et d'ailleurs, qu'est-ce donc que cinq ou six points imperceptibles visités par l'investigateur dans un immense pays où tout est mystère encore, où les naturels de la côte sont intéressés à vous laisser dans l'ignorance des faits de l'intérieur? Il faut, dans des excursions aussi périlleuses, plus que de la science pour arriver à un succès; il faut plus que du courage, plus que de la témérité. La prudence, une prudence de chaque jour, de chaque heure doit venir à l'appui du visiteur toujours indiscret, souvent ennemi.

Si les naturels de Bornéo voulaient voir le monde et l'étudier, s'ils n'étaient pas heureux dans leurs retraites ignorées, s'ils sentaient le besoin de nouveaux pays, de nouvelles relations, d'un nouveau ciel, ils prendraient comme nous leur volée; certes l'industrie que nous leur connaissons, le courage dont ils ont déjà si souvent donné tant de preuves, et jusqu'à cette férocité qui atteste leur indépendance, leur auraient appris le secret des constructions navales, et, comme les Carolins, ils auraient étudié la marche des astres pour sillonner les mers, pour étudier notre continent.

Mais non; l'habitant de Bornéo vit, croît, multiplie et meurt chez lui. Si vous allez le visiter, il vous fuit, ou vous combat et vous tue. S'il prend les richesses que vous lui présentez, en échange de celles que vous venez mendier chez lui, il vous croit son obligé et vous n'êtes pas quittes encore. L'indigène de Bornéo est l'être à part dans l'histoire de la civilisation ou de la



sauvagerie des peuples. L'intérieur du Canada ou du Brésil est plus accessible que l'intérieur de ses forêts éternelles ; cet homme , voyez-vous , c'est le Chinois des océans , vous ne fouillerez avec sécurité dans les secrets de sa demeure retirée , que lorsqu'il n'y aura là ni Bohon-Upas , ni flèches aiguës , ni bras pour les lancer , ni maladies pestilentielles pour vous arrêter dans votre marche.....Vous voyez que Bornéo nous sera toujours inconnu.

Voici pourtant des faits , des faits certains , attestés par un esprit droit, loyal, par un homme qui convient n'avoir pas vu grand-chose, et qui , en conséquence , ne doit et ne peut être réfuté.

Au nord de Banjer-Massim est une peuplade sauvage appelée *Biadjous* ; elle vient rarement sur la côte ; au milieu de ses riches cultures, elle vit heureuse de sa chasse, de sa pêche dans les marécages et dans les rivières auprès desquels est bâtie sa capitale , et ne reçoit les rares visiteurs qui viennent y proposer des échanges , qu'avec une défiance extrême.

Les hommes de cette partie de Bornéo , et sans doute tous ceux de l'île, sont grands, forts, taillés en athlètes, plus actifs encore que les Malais ; ils doivent sans doute cette puissance d'organisation, qui les distingue, à leur sobriété naturelle et à la pureté de leurs mœurs. Là on ne se marie jamais avant l'âge de vingt ans ; l'homme n'a qu'une femme ; et , phénomène curieux à citer, cette femme est presque toujours fidèle à ses devoirs. Je ne sais point la punition infligée à celle qui se rend coupable d'une trahison ; peut-être le législateur des

Biadjous n'y a-t-il pas plus pensé que le législateur d'Athènes n'avait songé au parricide. Ce serait bien honorable pour le beau sexe de Bornéo.

Femmes et hommes y sont sans vêtements. Une étroite ceinture, faite avec l'écorce d'un arbre, couvre seulement les parties sexuelles, et comme si ce peuple voulait en tout s'exceptionner, hommes et femmes y vivent en commun, pêle-mêle, se partageant les travaux du ménage et ceux de la culture : à la bonne heure ! cette égalité existe dans la nature comme dans la morale.

La ville est bâtie sur pilotis, c'est-à-dire sur des arbres portant les édifices. Une seule maison à quarante pieds de hauteur sert de refuge à six ou sept cents familles (je crains l'exagération). On n'y entre que par une seule porte, quelques rares croisées, pratiquées à de longs intervalles, ne suffisent pas à renouveler une atmosphère épaisse.....Des coches, échelonnées à un arbre immense, sont le chemin difficile par où l'on arrive à ces maisons aériennes, sous lesquelles sangliers, cerfs et buffles vivent aussi comme enfants d'une même famille. Des exhalaisons fétides en bas, des exhalaisons fétides chez les maîtres, et avec cela la souplesse dans les membres, la force dans les muscles ;.....il faut que les Biadjous soient un peuple singulièrement privilégié.

Leur nourriture consiste en riz, sel, chair de sanglier et surtout d'orang-outang ; le serpent boa leur est aussi un délicieux régal, et ils s'en saisissent lorsque le reptile fait sa digestion dans les bois silencieux.



Les fièvres désolent le pays et les naturels eux-mêmes en subissent les redoutables influences. Ils reconnaissent quatre principes à leurs maladies : le vent, le froid, la chaleur, et le Diable.....Je leur conseille de se tenir en garde contre les trois premiers.

Pour en délivrer le moribond, quatre Baliannes, (ou danseuses et chanteuses), voltigent autour du corps en faisant force grimaces et force contorsions ; si l'esprit malin est tenace et refuse de déménager, elles font de larges incisions à ce corps endolori, afin d'ouvrir une voie nouvelle à l'esprit des ténèbres, qui ne manque jamais, comme vous pensez bien, de céder à ces moyens violents. — Pauvre humanité, comme on te tiraille dans tous les pays de la terre !

La variole est un des plus redoutables fléaux des Biadjous ; dès qu'un individu en est atteint, on jette son corps hors de la maison commune, et nul soin ne lui est prodigué ; c'est la peste que l'on chasse de la société ; mais la charité dira peut-être plus tard à ce peuple farouche, que d'autres devoirs sont imposés aux hommes, et qu'en ce monde de calamités nous devons tous nous traiter comme des frères.

Une des principales causes des maladies des Biadjous, c'est l'usage immodéré des boissons spiritueuses ; on dirait qu'ils ont le palais pavé de lave, et les entrailles inaccessibles à la flamme. Lorsque quelques-uns de ces êtres viennent au comptoir européen, ils avalent autant d'eau-de-vie et de rhum qu'on leur en présente ; mais chez eux se fabrique aussi une certaine liqueur nommée *Nagi*, brûlante, corrosive, compo-

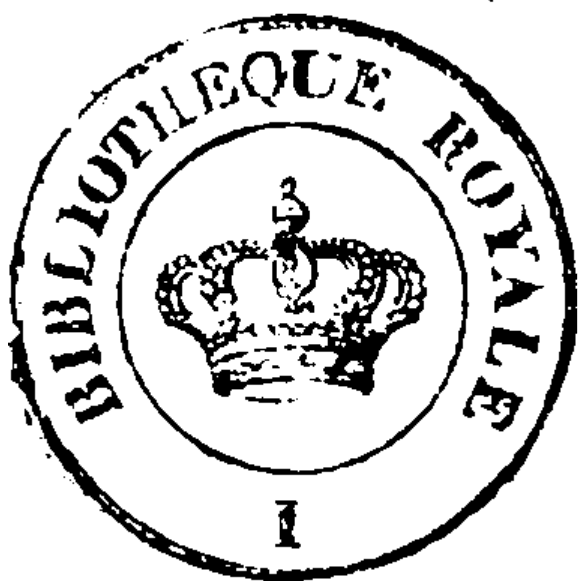
sée avec du riz et différents fruits et feuilles sauvages qu'ils pétrissent dans un même vase, et qu'ils font cuire à un feu doux.

Le matelot Marchais, ce redoutable compagnon de voyage de mon ami Arago, en aurait pu avaler à peine deux ou trois gorgées sans grimacer.

Ce sont encore les Baliannes qui ont mission de soulager les femmes en couche, aussi la douleur n'y est-elle pas moins intense qu'en Europe, et Dieu a voulu que dans tous les pays de la terre sa parole fût immuable et sacrée.

Le manuscrit qui m'a été confié par M. de Calonne ne me dit rien des armes de guerre des Biadjous; mais à coup sûr, ils ont des flèches, et des crish trempés dans le bohon-upas; les blessures qu'ils font sont mortelles; l'homme atteint semble frappé de vertige, et pousse quelques minutes après son dernier râle dans d'horribles convulsions.

Voyageurs, explorateurs, allez fouiller dans l'intérieur de Bornéo pour la recherche des précieux métaux et des diamants si nécessaires à votre luxe, et vous connaîtrez aussi l'âcreté du bohon-upas, lorsqu'il se sera mêlé à votre sang : toute conquête est coûteuse.



FIN DU PREMIER VOLUME.





**NOTES**  
**SCIENTIFIQUES.**



## AVERTISSEMENT.

1847  
1848

Nous n'avons pas seulement écrit ce volume pour les hommes privilégiés que la science a déjà doté de ses trésors, mais encore pour ceux qui, novices dans la carrière, cherchent à se faire un nom au milieu des périls de toutes les zones, de tous les océans. L'illustre secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, M. Arago, ne se contente pas d'adresser des questions à résoudre aux jeunes explorateurs qui vont sillonner les mers ; il les aide dans leur marche, il leur tend une main amie, il leur dit la route la plus facile et la plus sûre à suivre ; il leur montre du doigt le but à atteindre ; et vous savez si ce savant privilégié possède surtout le talent de faire comprendre aux autres ce qu'il sait si bien lui-même.



La solution des divers problèmes qu'il propose viendra en son lieu et place; aujourd'hui nous devons, pour nous d'abord, et pour ceux qui viendront après nous, publier les précieux documents qui nous ont été transmis. Ce n'est pas tout que de partir avec un monde nouveau devant les yeux, avec de nouvelles terres, des étoiles nouvelles, il faut encore déterminer la marche de celles-ci, et savoir où doit surtout fouiller l'œil du géologue et du naturaliste, où doit observer et penser la tête de l'historien et du philosophe. Les pages qui vont suivre furent rédigées spécialement pour le voyage de *la Bonite*, en 1835. Plus tard nous reçûmes des exemplaires à bord de nos corvettes, et désormais elles serviront sans doute à toutes les expéditions savantes, elles seront, si je puis m'exprimer ainsi, le livre de poste de la science; qu'on les lise, on aura déjà beaucoup appris.

# INSTRUCTIONS

CONCERNANT

LA PHYSIQUE DU GLOBE,

RÉDIGÉES PAR M. ARAGÓ.

---

PHÉNOMÈNES MÉTÉOROLOGIQUES.

En météorologie, on doit savoir se résigner à faire des observations qui, pour le moment, peuvent ne conduire à aucune conséquence saillante; il faut, en effet, songer à pourvoir nos successeurs de termes de comparaison dont nous manquons nous-mêmes; il faut leur préparer les moyens de résoudre une foule d'importantes questions qu'il ne nous est pas permis d'aborder, parce que l'antiquité ne possédait ni baromètre ni thermomètre. Ces simples réflexions suffiront pour expliquer comment nous demandons que *pendant toute la durée du voyage de la Bonite, de jour comme de nuit, et d'heure en heure*, il soit tenu note de la température de l'air, de la température de la surface de la mer,



et de la pression atmosphérique. Elles suffiront aussi pour nous faire espérer que ce cadre d'observations sera rempli avec le zèle dont les officiers de *l'Uranie*, de *la Coquille*, de *l'astrolabe*, de *la Chevette* et du *Loiret* ont donné l'exemple. Toutefois, si des circonstances qu'il ne nous est pas donné de prévoir, venaient à exiger l'abandon d'une portion de ce travail, il serait bon que le sacrifice portât de préférence sur les parties les moins essentielles. Les détails dans lesquels nous allons entrer, nous sembleraient propres à diriger, en pareil cas, le choix du commandant de l'expédition.

La terre, sous le rapport de la température, est-elle arrivée à un état permanent?

La solution de cette question capitale, semble ne devoir exiger que la comparaison directe, immédiate, des températures moyennes *du même lieu*, prise à deux époques éloignées. Mais, en y réfléchissant davantage, en songeant aux effets des circonstances locales, en voyant à quel point le voisinage d'un lac, d'une forêt, d'une montagne nue ou boisée, d'une plaine sablonneuse ou couverte de prairies, peut modifier la température, tout le monde comprendra que les seules données thermométriques ne sauraient suffire; qu'il faudra s'assurer, en outre, que la contrée où l'on a opéré et même que les pays environnants n'ont subi dans leur aspect physique et dans le genre de leur culture aucun changement trop notable. Ceci, comme on voit, complique singulièrement la question: à des chiffres positifs, caractéristiques, d'une exactitude susceptible d'être nettement appréciée, viennent maintenant se mêler des aperçus vagues en présence desquels un esprit rigide reste toujours en suspens.

N'y a-t-il donc aucun moyen de résoudre la difficulté? Ce moyen existe et n'est pas compliqué: il consiste à observer la température *en pleine mer, très loin des continents*. Ajoutons que si l'on choisit les régions équinoxiales, ce ne seront pas des années de recherches qu'il faudra; que les températures maxima, observées

dans deux ou trois traversées de la ligne, peuvent amplement suffire. En effet, dans l'Atlantique, les extrêmes de ces températures, déterminées jusqu'ici par un grand nombre de voyageurs, sont 27° et 29° centigrades. En faisant la part des erreurs de graduation, tout le monde comprendra qu'avec un bon instrument, l'incertitude d'une seule observation du maximum de température de l'océan atlantique équatorial, ne doit guère surpasser un degré, et qu'on peut compter sur la constance de la moyenne de quatre déterminations distinctes, à une petite fraction de degré. Ainsi, voilà un résultat facile à obtenir, directement lié aux causes calorifiques et refroidissantes dont dépendent les températures terrestres, et tout aussi dégagé qu'il est possible de l'influence des circonstances locales. Voilà donc une donnée météorologique que chaque siècle doit s'empresse de léguer aux siècles à venir. Les officiers de *la Bonite* ne négligeront certainement pas cette partie de leurs instructions. Les excellents instruments qui leur seront confiés, nous permettent d'ailleurs d'espérer toute l'exactitude que l'état de la science réclame et comporte aujourd'hui.

De vives discussions se sont élevées entre les météorologistes, au sujet des effets calorifiques que les rayons solaires peuvent produire par voie d'absorption dans différents pays. Les uns citent des observations recueillies vers le cercle arctique, et dont semblerait résulter cette étrange conséquence : *le soleil chauffe plus fortement dans les hautes que dans les basses latitudes*. D'autres rejettent ce résultat ou prétendent, du moins, qu'il n'est pas prouvé : les observations équatoriales prises pour terme de comparaison, ne leur semblent pas assez nombreuses ; d'ailleurs, ils trouvent qu'elles n'ont point été faites dans des circonstances favorables. Cette recherche pourra donc être recommandée à MM. les officiers de *la Bonite*. Ils auront besoin, pour cela, de deux thermomètres, dont les récipients, d'une part, absorbent inégalement les rayons solaires, et de l'autre, n'éprouvent pas trop fortement les influences refroidissantes des courants d'air. On satisfera assez bien à cette double condition, si, après s'être muni de deux ther-

momètres ordinaires et tout pareils, on recouvre la boule du premier d'une certaine épaisseur de laine blanche et celle du second d'une épaisseur égale de laine noire. Ces deux instruments exposés au soleil, l'un à côté de l'autre ne marqueront jamais le même degré : le thermomètre noir montera davantage. La question consistera donc à déterminer si la différence des deux indications est plus petite à l'équateur qu'au cap Horn.

Il est bien entendu que des observations comparatives de cette nature, doivent être faites à des hauteurs égales du soleil, et par le temps le plus serein possible. De faibles dissemblances de hauteur n'empêcheront pas, toutefois, de calculer les observations, si l'on a pris la peine, sous diverses latitudes, de déterminer depuis le lever du soleil jusqu'à midi, et depuis midi jusqu'à l'époque du coucher, suivant quelle progression la différence des deux instruments grandit durant la première période ; et comment elle diminue pendant la seconde. Les jours de grand vent devront être toujours exclus, quel que soit d'ailleurs l'état du ciel.

Une observation qui ne serait pas sans analogie avec celle des deux thermomètres vêtus de noir et de blanc, consisterait à déterminer le maximum de température que, dans les régions équinoxiales, le soleil peut communiquer à un sol aride. A Paris, en 1826, dans le mois d'août, par un ciel serein, nous avons trouvé, avec un thermomètre couché horizontalement, et dont la boule n'était recouverte que de 1 millimètre de terre végétale très fine,  $+54^{\circ}$ . Le même instrument, recouvert de 2 millimètres de sable de rivière, ne marquait que  $+46^{\circ}$ .

Les expériences que nous venons de proposer doivent, toutes choses d'ailleurs égales, donner la mesure de la diaphanéité de l'atmosphère. Cette diaphanéité peut être appréciée d'une manière en quelque sorte inverse et non moins intéressante, par des observations de rayonnement nocturne que nous recommanderons aussi à l'attention de l'état-major de *la Bonite*.

On sait, depuis un demi siècle, qu'un thermomètre placé, par un ciel serein, sur l'herbe d'un pré, marque  $6,7^{\circ}$ , et même,  $8^{\circ}$  centi-



grades *de moins* qu'un thermomètre tout semblable *suspendu dans l'air* à quelque élévation au-dessus du sol ; mais c'est depuis peu d'années qu'on a trouvé l'explication de ce phénomène ; c'est depuis 1817 seulement, que Wells a constaté, à l'aide d'expériences importantes et variées de mille manières, que cette inégalité de température a pour cause *la faible vertu rayonnante d'un ciel serein*.

Un écran placé entre des corps solides quelconques et le ciel, empêche qu'ils ne se refroidissent, parce que cet écran intercepte leurs communications rayonnantes avec les régions glacées du firmament. Les nuages agissent de la même manière ; ils tiennent lieu d'écran. Mais, si nous appelons *nuage* toute vapeur qui intercepte quelques rayons solaires venant de haut en bas, ou quelques rayons calorifiques allant de la terre vers les espaces célestes, personne ne pourra dire que l'atmosphère en soit jamais entièrement dépouillée. Il n'y aura de différence que du plus au moins.

Eh bien ! Ces différences, quelques légères qu'elles soient, pourront être indiquées par les valeurs des refroidissements nocturnes des corps solides, et même avec cette particularité digne de remarque, que la diaphanéité qu'on mesure ainsi est la *diaphanéité moyenne* de l'ensemble du firmament, et non pas seulement celle de la région circonscrite qu'un astre serait venu occuper.

Pour faire ces expériences dans des conditions avantageuses, il faut évidemment choisir les corps qui se refroidissent le plus par rayonnement. D'après les recherches de Wells, c'est le duvet de cigne que nous indiquerons. Un thermomètre, *dont la boule devra être entourée de ce duvet*, sera placé dans un lieu d'où l'on aperçoive à peu près tout l'horizon, *sur* une table de bois peint supportée par des pieds déliés. Un second thermomètre *à boule nue* sera suspendu dans l'air à quelque hauteur au-dessus du sol. *Un écran le garantira de tout rayonnement vers l'espace*. En Angleterre, Wells a obtenu, entre les indications de deux thermomètres ainsi placés, jusqu'à des différences de 8°, 3 centigrades. Il serait certainement étrange que dans les régions équinoxiales, tant vantées

pour la pureté de l'atmosphère, on trouvât toujours de moindres résultats. Nous n'avons pas besoin, sans doute, de faire ressortir toute l'utilité qu'auraient ces mêmes expériences, si on les répétait sur une très haute montagne telle que le Mowna-Roa ou le Mowna-Kaah des îles Sandwich.

La température des couches atmosphériques est d'autant moindre que ces couches sont plus élevées. Il n'y a d'exception à cette règle, que *la nuit, par un temps serein et calme* ; alors, jusqu'à certaines hauteurs, on observe une progression croissante ; alors d'après des expériences de Pictet, à qui l'on doit la découverte de cette anomalie, un thermomètre suspendu dans l'air à 2 mètres du sol, peut marquer, toute la nuit, 2° à 5° centigrades *de moins* qu'un thermomètre également suspendu dans l'air, mais 13 à 20 mètres plus haut.

Si l'on se rappelle que les corps solides placés à la surface de la terre, passent *par voie de rayonnement* quand le ciel est serein, à une température notablement inférieure à celle de l'air qui les baigne, on ne doutera guère que cet air ne doive, à la longue et par voie de contact, participer à ce même refroidissement, et d'autant plus qu'il se trouve plus près de terre. Voilà, comme on voit, une explication plausible du fait curieux signalé par le physicien de Genève. Nos jeunes navigateurs lui donneront le caractère d'une véritable démonstration, s'ils répètent l'expérience de Pictet en pleine mer ; si, par un ciel serein et calme, ils comparent de nuit, un thermomètre placé sur le pont avec un thermomètre attaché au sommet du mât. Ce n'est pas que la couche superficielle de l'Océan n'éprouve les effets du rayonnement nocturne, tout comme l'édredon, la laine, l'herbe, etc. ; mais dès que sa température a diminué, cette couche se précipite parce qu'elle est devenue spécifiquement plus dense que les couches liquides inférieures. On ne saurait donc espérer, dans ce cas, les énormes refroidissements locaux observés par Wells sur certains corps placés à la surface de la terre, ni le refroidissement anomal de l'air inférieur qui en semble être la conséquence. Tout porte donc à croire que la progres-

sion croissante de température atmosphérique observée à terre, n'existera pas en pleine mer ; que là, le thermomètre du pont et celui du mât, marqueront à peu près le même degré. L'expérience toutefois, n'en est pas moins digne d'intérêt : aux yeux du physicien prudent, il y a toujours une distance immense entre le résultat d'une conjecture et celui d'une observation.

Dans nos climats, la couche terrestre qui n'éprouve ni des variations de température diurnes, ni des variations de température annuelles, se trouve située à une fort grande distance de la surface du sol. Il n'en est pas de même dans les régions équinoxiales ; là d'après les observations de M. Boussingault, déjà il suffit de descendre un thermomètre à la simple profondeur de  $\frac{1}{3}$  de mètre, pour qu'il marque constamment le même degré, à un ou deux dixièmes près. Nos voyageurs pourront donc déterminer très exactement la *température moyenne* de tous les lieux où ils stationneront entre les tropiques, en plaine comme sur les montagnes, s'ils ont la précaution de se munir d'un *fleuret de mineur*, à l'aide duquel il est facile, en peu d'instant, de pratiquer dans le sol un trou d'un tiers de mètre de profondeur.

On remarquera que l'action du foret sur les roches et même sur la terre, donne lieu à un développement de chaleur, et qu'on ne saurait se dispenser d'attendre qu'il se soit entièrement dissipé, avant de commencer les expériences. Il faut aussi, pendant toute leur durée, que l'air ne puisse pas se renouveler dans le trou. Un corps mou, tel que du carton, recouvert d'une grande pierre, forme un obturateur suffisant. Le thermomètre devra être muni d'un cordon avec lequel on le retirera.

Les observations de M. Boussingault, dont nous venons de nous étayer, pour recommander des forages à la faible profondeur d'un tiers de mètre, comme devant conduire, très expéditivement, à la détermination des températures moyennes sur toute la largeur des régions intertropicales, ont été faites, dans des lieux abrités, dans des rez-de-chaussée, sous des cabanes d'Indiens, ou sous de simples hangars. Là, le sol se trouve à l'abri de l'échauffement direct pro-



duit par l'absorption de la lumière solaire, du rayonnement nocturne et de l'infiltration des pluies. Il faudra conséquemment se placer dans les mêmes conditions, car il n'est pas douteux qu'en plein air, dans des lieux non abrités, on serait forcé de descendre à plus d'un tiers de mètre de profondeur dans le sol, pour atteindre la couche douée d'une température constante.

L'observation de la température de l'eau des puits d'une médiocre profondeur, donne aussi, comme tout le monde sait, fort exactement et sans aucune difficulté, la température moyenne de la surface; nous ne devons donc pas oublier de la faire figurer au nombre de celles que l'Académie recommande.

Nous insisterons aussi, d'une manière spéciale, sur les *températures des sources thermales*. Si ces températures, comme tout porte à le croire, sont la conséquence de la profondeur d'où l'eau nous arrive, on doit trouver assurément fort naturel que les sources les plus chaudes soient les moins nombreuses. Toutefois, n'est-il pas extraordinaire qu'on n'en ait jusqu'ici observé *aucune* dont la température approche du terme de l'ébullition à moins de *vingt degrés* centigrades \*? Si quelques relations vagues ne nous trompent pas, les Philippines et l'île de Luçon en particulier, pourraient bien faire disparaître cette lacune. Là, au surplus, comme dans tout autre lieu où il existe des sources thermales, les données à recueillir les plus dignes d'intérêt, seraient celles d'où pourrait résulter *la preuve* que la température d'une source très abondante varie ou ne varie pas avec la suite des siècles, et surtout les observations locales qui montreraient *la nécessité* du passage du liquide émergent à travers des couches terrestres très profondes.

Si la relâche de *la Bonite* aux îles Sandwich doit avoir quelque durée, il pourra paraître convenable de mesurer le *Mouna-Roa* barométriquement. Les observations thermométriques faites au

\* Nous ne comprenons pas ici dans la catégorie des sources thermales, les Geysers d'Islande et d'autres phénomènes analogues qui dépendent évidemment de volcans actuellement en activité. La plus chaude source thermique proprement dite qui nous soit connue, celle de *Chaudes-Aigues*, en Auvergne, marque  $+ 80^{\circ}$  centigrades.

sommet de cette montagne isolée, comparées à celles du rivage de la mer, donneront, sur le décroissement de la température atmosphérique et sur la limite des neiges perpétuelles, des résultats que l'éloignement des continents rendra particulièrement précieux.

L'officier qui gravira le *Mowna-Roa* ne devra pas négliger de noter, à chacune de ses stations, *la direction du vent* \*.

#### *Baromètre.*

Il y a peu d'années on se serait fortement récrié contre toute idée d'une différence permanente entre les hauteurs barométriques correspondantes aux diverses régions du globe, au niveau de la mer. Aujourd'hui de telles différences sont regardées non-seulement comme possibles mais encore comme probables. MM. les officiers de *la Bonite* doivent donc s'attacher, avec un soin scrupuleux, à conserver leurs baromètres en bon état afin que les observations de toutes les relâches soient parfaitement comparables. Il ne faudra jamais négliger de tenir note de la hauteur exacte de la cuvette du baromètre au-dessus du niveau de la mer.

Il existe de nombreux mémoires sur la *variation diurne du baromètre*; ce phénomène a été étudié depuis l'équateur jusqu'aux régions les plus voisines des pôles; au niveau de la mer, sur les immenses plateaux de l'Amérique, sur des sommets isolés de très hautes montagnes et néanmoins la cause en est restée jusqu'ici ignorée.

Il importe donc de multiplier encore les observations. Dans nos climats, le voisinage de la mer semble se manifester par une diminution sensible dans l'amplitude de l'oscillation diurne; en est-il de même entre les tropiques?

#### *Pluie.*

Les navigateurs parlent des pluies qui, parfois, tombent sur leurs

\* Voir plus bas, le motif de cette dernière recommandation.



bâtiments pendant qu'ils traversent les régions équinoxiales, dans des termes qui devraient faire supposer qu'il pleut beaucoup plus abondamment en mer qu'à terre. Mais ce sujet est resté jusqu'ici dans le domaine des simples conjectures; rarement on s'est donné la peine de procéder à des mesures exactes. Ces mesures, cependant, ne sont pas difficiles. Nous voyons, par exemple, que le capitaine Tuckey en avait fait plusieurs pendant sa malheureuse expédition au fleuve *Zaire* ou *Congo*. Nous savons que *la Bonite* sera pourvue d'un petit udomètre. Il nous semble donc convenable d'inviter son commandant à le faire placer sur l'arrière du bâtiment, dans une position où il ne pourra recevoir ni la pluie que recueillent les voiles, ni celle qui tombe des cordages.

On ajouterait beaucoup à l'intérêt de ces observations, si l'on déterminait en même temps la température de la pluie, et la hauteur d'où elle tombe.

Pour avoir, avec quelque exactitude, la température de la pluie, il faut que la masse d'eau soit considérable relativement à celle du récipient qui la reçoit. L'udomètre en métal ne satisferait pas à cette condition. Il vaudrait infiniment mieux prendre un large entonnoir formé avec une étoffe légère, à tissu très serré, et recevoir l'eau qui coule par le bas dans un verre à minces parois renfermant un petit thermomètre. Voilà pour la température. L'élévation des nuages où la pluie se forme, ne peut être déterminée que dans des temps d'orage; alors, le nombre de secondes qui s'écoulent entre l'éclair et l'arrivée du bruit multiplié par 337 mètres, vitesse de la propagation du son, donne la longueur de l'hypoténuse d'un triangle rectangle dont le côté vertical est précisément la hauteur cherchée. Cette hauteur pourra être calculée, si à l'aide d'un instrument à réflexion, on évalue l'angle que forme avec l'horizon la ligne qui partant de l'œil de l'observateur, aboutit à la région des nuages où l'éclair s'est d'abord montré.

Supposons, pour un moment, qu'il tombe sur le navire de la pluie plus froide que ne doivent l'être les nuages d'après leur hauteur et la rapidité connue du décroissement de la température atmosphé-

rique; tout le monde comprendra quel rôle un pareil résultat jouerait en météorologie.

Supposons d'autre part, *qu'un jour de grêle* (car il grêle en pleine mer) le même système d'observations vienne à prouver que les grêlons se sont formés dans une région où la température atmosphérique était supérieure au terme de la congélation de l'eau, et l'on aura enrichi la science d'un résultat précieux auquel *la théorie à venir de la grêle* devra satisfaire.

Nous pourrions, par bien d'autres considérations, faire ressortir l'utilité des observations que nous venons de proposer; mais les deux qui précèdent doivent suffire.

Il est des phénomènes extraordinaires sur lesquels la science possède peu d'observations, par la raison que ceux à qui il a été donné de les voir, évitent d'en parler de peur de passer pour des rêveurs sans discernement. Au nombre de ces phénomènes, nous rangerons certaines pluies des régions équinoxiales.

Quelquefois, entre les tropiques, *il pleut*, par l'atmosphère la plus pure, par un ciel du plus bel azur! Les gouttes ne sont pas très serrées; mais elles surpassent en grosseur les plus larges gouttes de pluie d'orage de nos climats. Le fait est certain; nous en avons pour garant et M. de Humboldt, qui l'a observé dans l'intérieur des terres, et M. le capitaine Beechey, qui en a été témoin en pleine mer; quant aux circonstances dont une aussi singulière précipitation d'eau peut dépendre, elles ne nous sont pas connues. En Europe on voit quelquefois, par un temps froid et parfaitement serein, tomber lentement en plein midi de petits cristaux de glace dont le volume s'augmente de toutes les parcelles d'humidité qu'ils congèlent dans leur trajet. Ce rapprochement ne mettrait-il pas sur la voie de l'explication désirée? Les grosses gouttes n'ont-elles pas été dans les plus hautes régions de l'atmosphère, d'abord, de très petites parcelles de glace excessivement froides; ensuite, plus bas, par voie d'agglomération, de gros glaçons; plus bas encore des glaçons fondus ou de l'eau. Il est bien entendu que ces conjectures ne sont consignées ici que pour montrer sous quel point de vue le phéno-

mène peut être étudié ; que pour exciter, surtout, nos jeunes voyageurs à chercher avec soin si pendant ces singulières pluies, les régions du ciel d'où elles tombent n'offriraient pas quelques traces de halo. Si ces traces s'apercevaient, quelques légères qu'elles fussent, l'existence de cristaux de glace dans les hautes régions de l'air serait démontrée.

Il n'est presque pas de contrée où maintenant l'on ne trouve des météorologistes ; mais, il faut l'avouer, ils observent ordinairement à des heures choisies sans discernement et avec des instruments inexacts ou mal placés. Il ne semble pas difficile, aujourd'hui, de ramener les observations d'une heure quelconque, à la température moyenne du jour ; ainsi, un tableau météorologique, quelles que soient les heures qui y figurent, aura du prix à la seule condition que les instruments employés auront pu être comparés à des baromètres et thermomètres étalons.

Nous croyons que l'on doit recommander ces comparaisons à MM. les officiers de *la Bonite*. Partout où on les aura effectuées, les observations météorologiques locales auront du prix. Une collection des journaux du pays suppléera souvent à des copies qu'on obtiendrait difficilement.

#### *Magnétisme terrestre.*

La science s'est enrichie, depuis quelques années, d'un bon nombre d'observations de variations diurnes de l'aiguille aimantée ; mais la plupart de ces observations ont été faites ou dans les îles ou sur les *côtes occidentales* des continents. Des observations analogues, correspondantes à des *côtes orientales*, seraient aujourd'hui très utiles ; elles serviraient, en effet, à soumettre à une épreuve presque décisive la plupart des explications qu'on a essayé de donner de ce mystérieux phénomène.

L'itinéraire de l'expédition ne permet pas de supposer que *la Bonite* puisse relâcher ou du moins séjourner quelque temps, dans des points situés entre l'équateur terrestre et l'équateur magnétique,



tels que Fernambouc, Payta, le cap Comorin, les îles Pelew. Sans cela, nous eussions recommandé d'une manière particulière, d'y établir *solidement*, et loin de toute masse ferrugineuse, le bel instrument de M. Cambey, et de suivre les oscillations de l'aiguille avec un soin scrupuleux \*.

\* A tout événement, nous poserons ici le problème qui serviraient à résoudre des observations faites dans les points que nous venons de nommer.

*Dans l'hémisphère nord*, la pointe d'une aiguille horizontale aimantée, *tournée vers le nord*, marche

De l'est à l'ouest, depuis 8 h 1/4 du matin jusqu'à 1 h 1/4 après midi;

De l'ouest à l'est, depuis 1 h 1/4 après midi jusqu'au lendemain matin.

Notre hémisphère ne peut avoir, à cet égard, aucun privilège; ce qu'y éprouve la pointe nord, doit se produire sur la pointe sud, au sud de l'équateur. Ainsi,

*Dans l'hémisphère sud*, la pointe d'une aiguille horizontale aimantée, *tournée vers le sud*, marchera

De l'est à l'ouest, depuis 8 h 1/4 du matin jusqu'à 1 h 1/4 après midi;

De l'ouest à l'est, depuis 1 h 1/4 après midi jusqu'au lendemain matin.

L'observation, au surplus, s'est trouvée d'accord avec le raisonnement.

Comparons maintenant les mouvements simultanés des deux aiguilles, en les rapportant à la même pointe, à celle qui est *tournée vers le nord*.

*Dans l'hémisphère sud*, la pointe *tournée vers le sud*, marche

De l'est à l'ouest, depuis 8 h 1/4 du matin jusqu'à 1 h 1/4 après midi;

donc la pointe nord de la même aiguille éprouve le mouvement contraire; ainsi définitivement,

*Dans l'hémisphère sud*, la pointe *tournée vers le nord*, marche

De l'ouest à l'est, depuis 8 h 1/4 du matin jusqu'à 1 h 1/4 après midi;

c'est précisément l'opposé du mouvement qu'effectue, aux mêmes heures, la même pointe nord dans notre hémisphère.

Supposons qu'un observateur partant de Paris s'avance vers l'équateur. Tant qu'il sera dans notre hémisphère, la *pointe nord* de son aiguille effectuera tous les matins un mouvement *vers l'occident*; dans l'hémisphère opposé, la *pointe nord* de cette même aiguille éprouvera tous les matins un mouvement *vers l'orient*. Il est impossible que ce passage du *mouvement occidental* au *mouvement oriental* se fasse d'une manière brusque; il y a nécessairement entre la zone où s'observe le premier de ces mouvements, et celle où s'opère le second, une ligne où, le matin, l'aiguille ne marche ni à l'orient, ni à l'occident, c'est-à-dire reste stationnaire.

Une semblable ligne ne peut pas manquer d'exister, mais où la trouver? Est-elle l'équateur magnétique, l'équateur terrestre, ou bien quelque courbe d'intensité?

Des recherches faites, pendant plusieurs mois, sur des points situés dans l'un des espaces que l'équateur terrestre et l'équateur magnétique comprennent entre eux, tels que Fernambouc, Payta, la Conception, les îles Pelew, etc., conduiraient certainement à la solution désirée; mais plusieurs mois d'observations assidues seraient nécessaires, car, malgré l'habileté de l'observateur, les courtes relâches de M. le capitaine Duperrey, à la Conception et à Payta, faites à la demande de l'Académie, ont laissé subsister quelques doutes.

En général, dans les lieux où l'expédition ne séjournera pas une semaine entière, il serait peu utile de se livrer à l'observation des variations diurnes de l'*aiguille aimantée horizontale*. Il n'en est pas de même des autres éléments magnétiques. Partout où *la Bonite* s'arrêtera, ne fût-ce que quelques heures, il faudra, si c'est possible, mesurer la déclinaison, l'inclinaison et l'intensité.

En cherchant à concilier les observations d'inclinaison, faites à des époques éloignées dans diverses régions de la terre peu distantes de l'équateur magnétique, on avait reconnu, depuis quelques années, que cet équateur s'avance progressivement et en totalité de l'orient à l'occident. Aujourd'hui on suppose que ce mouvement est accompagné d'un changement de forme. L'étude des lignes d'égale inclinaison envisagée sous le même point de vue, n'offrira pas moins d'intérêt. Il sera curieux, quand toutes ces lignes auront été tracées sur les cartes, de les suivre de l'œil dans leurs déplacements et dans leurs changements de courbure; d'importantes vérités pourront jaillir de cet examen. On comprend maintenant pourquoi nous demandons autant de mesures d'inclinaison qu'on en pourra recueillir.

Les observations d'intensité ne datent que des voyages de d'Entrecasteaux et de M. de Humboldt; et cependant elles ont déjà jeté de vives lumières sur la question si compliquée, mais en même temps si intéressante, du magnétisme terrestre; et cependant à chaque pas le théoricien est arrêté par le manque de mesures exactes. Ce genre d'observations mérite, au plus haut degré, de fixer l'attention des officiers de *la Bonite*.

Quant à la déclinaison, son immense utilité est trop bien sentie des navigateurs, pour qu'à cet égard toute recommandation ne soit pas superflue.

Les voyages aérostatiques de MM. Biot et Gay-Lussac, exécutés jadis sous les auspices de l'Académie, étaient en grande partie destinés à l'examen de cette question capitale : la force magnétique qui, à la surface de la terre, dirige l'aiguille aimantée vers le nord,

a-t-elle exactement la même intensité à quelque hauteur que l'on s'élève?

Les observations de nos deux confrères, celles de M. de Humboldt faites dans les pays de montagnes ; les observations encore plus anciennes de Saussure, semblèrent toutes montrer qu'aux plus grandes hauteurs qu'ils soit permis à l'homme d'atteindre, le décroissement de la force magnétique est encore inappréciable.

Cette conclusion a récemment été contredite. On a remarqué que dans le voyage de M. Gay-Lussac, par exemple, le thermomètre qui, à terre, au moment du départ, marquait  $+ 34^{\circ}$  centigrades, s'était abaissé jusqu'à  $- 9^{\circ},0$  dans la région aérienne où notre confrère fit osciller une seconde fois son aiguille ; or il est aujourd'hui parfaitement établi, qu'en un même lieu, sous l'action d'une même force, une même aiguille oscille d'autant plus vite que sa température est moindre. Ainsi, pour rendre les observations du ballon et celles de terre comparables, il aurait fallu, à raison de l'état du thermomètre, apporter une certaine diminution à la force que les observations supérieures indiquaient. Sans cette correction, l'aiguille semblait également attirée en haut et en bas ; donc, malgré les apparences, il y avait affaiblissement réel.

Cette diminution de la force magnétique avec la hauteur, semble aussi résulter des observations faites en 1829, au sommet du mont Elbrouz (dans le Caucase), par M. Kupffer. Ici l'on a tenu un compte exact des effets de la température, et cependant diverses irrégularités dans la marche de l'inclinaison, jettent quelque doute sur le résultat.

Nous croyons donc que la comparaison de l'intensité magnétique, au bas et au sommet d'une montagne, doit être spécialement recommandée aux officiers de *la Bonite*. *Le Mowna-Roa*, des îles Sandwich, semble devoir être un lieu très propre à ce genre d'observations. On pourrait aussi les répéter sur *le Tacora*, si l'expédition s'arrête seulement trois ou quatre jours à *Arica*.

On a souvent agité la question de savoir si, en général, dans un lieu déterminé, l'aiguille d'inclinaison marquerait exactement le



même degré à la surface du sol, à une grande hauteur dans les airs et à une grande profondeur dans une mine. Le manque d'uniformité dans la composition chimique du terrain, rend la solution de ce problème très difficile. Si l'on observe en ballon, les mesures ne sont pas suffisamment exactes. Quand le physicien prend sa station sur une montagne, il est exposé à des attractions locales; des masses ferrugineuses peuvent alors altérer notablement la position de l'aiguille sans que rien en avertisse. La même incertitude affecte les observations faites dans les galeries de mines. Ce n'est pas qu'il soit absolument impossible de déterminer en chaque lieu la part des circonstances accidentelles; mais il faut pour cela avoir des instruments très parfaits; il faut pouvoir s'éloigner de la station qu'on a choisie, dans toutes les directions, et jusqu'à d'assez grandes distances; il faut enfin multiplier les observations beaucoup plus qu'un voyageur n'a ordinairement les moyens de le faire. Quoiqu'il en puisse être, les observations de cette espèce sont dignes d'intérêt. *Leur ensemble* conduira peut-être un jour à quelque résultat général.

#### [MÉTÉORES LUMINEUX.]

##### *Étoiles filantes.*

Depuis qu'on s'est avisé d'observer quelques étoiles filantes avec exactitude, on a pu voir combien ces phénomènes si long-temps dédaignés, combien ces prétendus météores atmosphériques, ces soi-disant traînées de gaz hydrogène enflammé, méritent d'attention. Leur parallaxe les a déjà placés beaucoup plus haut que dans les théories adoptées, les limites sensibles de notre atmosphère ne sembleraient le comporter. En cherchant la direction suivant laquelle les étoiles filantes se meuvent *le plus habituellement*, on a reconnu, par une autre voie, que si elles s'enflamment dans notre atmosphère, elles n'y prennent pas du moins naissance, qu'elles viennent du dehors. Cette direction *la plus habituelle* des étoiles filantes *semble*

*diamétralement opposée au mouvement de translation de la terre dans son orbite !*

Il serait désirable que ce résultat fût établi sur la discussion d'une grande quantité d'observations. Nous croyons donc qu'à bord de *la Bonite*, et pendant toute la durée de sa navigation, *les officiers de quart* devront être invités à noter l'heure de l'apparition de chaque étoile filante, sa hauteur angulaire approchée au-dessus de l'horizon, et surtout *la direction de son mouvement*. En rapportant ces météores aux principales étoiles des constellations qu'ils traversent, les diverses questions que nous venons d'indiquer peuvent être résolues d'un coup-d'œil ; voilà donc un sujet de recherches qui n'occasionnera aucune fatigue. En tout cas, pour que nos jeunes compatriotes s'y attachent, il nous suffira de leur faire remarquer combien il serait piquant d'établir que la Terre est une planète par des preuves puisées dans des phénomènes tels que les étoiles filantes, dont l'inconstance était devenue proverbiale. Nous ajouterions encore, s'il était nécessaire, qu'on n'entrevoit guère aujourd'hui la possibilité d'expliquer l'étonnante apparition de bolides, observée en Amérique dans la nuit du 12 au 13 novembre 1853, si ce n'est en supposant qu'outre les grandes planètes (et dans ce nombre nous comprenons même Cérès, Pallas, Junon et Vesta), il circule autour du Soleil des milliards de petits corps qui ne deviennent visibles qu'au moment où ils pénètrent dans notre atmosphère et s'y enflamment ; que ces *astéroïdes* (pour nous servir d'une expression d'Herschel) se meuvent en quelque sorte par groupes ; qu'il en existe cependant d'isolés ; et que l'observation assidue des étoiles filantes sera, à tout jamais, le seul moyen de nous éclairer sur ces curieux phénomènes.

Nous venons de faire mention de l'apparition d'étoiles filantes observée en Amérique en 1853. Ces météores se succédaient à de si courts intervalles qu'on n'aurait pas pu les compter ; des évaluations modérées portent leur nombre à des centaines de mille. On les aperçut le long de la côte orientale d'Amérique, depuis le golfe du Mexique jusqu'à Halifax, depuis neuf heures du soir jusqu'au lever



du soleil, et même, dans quelques endroits, en plein jour, à huit heures du matin. *Tous ces météores partaient d'un même point du ciel* situé près de  $\gamma$  du Lion, et cela, quelle que fût d'ailleurs, par l'effet du mouvement diurne de la sphère, la position de cette étoile. Voilà assurément un résultat fort étrange; eh bien! citons-en un second qui ne l'est pas moins.

La pluie d'étoiles filantes de 1833 eut lieu, nous l'avons déjà dit, dans la nuit du 12 au 13 novembre.

En 1799, une pluie semblable fut observée en Amérique par M. de Humboldt; au Groënland par les Frères Moraves; en Allemagne par diverses personnes.

La date est la nuit du 11 au 12 novembre.

L'Europe, en 1832, fut témoin du même phénomène, mais sur une moindre échelle.

La date est encore la nuit du 12 au 13 novembre.

Cette presque identité de dates nous autorise d'autant plus à inviter nos jeunes navigateurs à veiller attentivement à tout ce qui pourra apparaître dans le firmament du 10 au 13 novembre, que les observateurs qui, favorisés par une atmosphère sereine, ont attendu le phénomène l'année dernière (1834), en ont aperçu des traces manifestes, dans la nuit du 12 au 13 novembre\*.

\* Depuis que ce rapport a été lu à l'Académie, M. Bérard, l'un des officiers les plus instruits de la marine française, m'a fait l'amitié de m'adresser l'extrait ci-après du journal du brick *le Loiret*. M. Bérard était le commandant de ce navire.

« Le 11 novembre 1833, à 4 heures du matin, le ciel était parfaitement pur, la rosée très abondante; nous avons vu un nombre considérable d'étoiles filantes et de météores lumineux d'une grande dimension: pendant plus de 3 heures, il s'en est montré, terme moyen, deux par minute. Un de ces météores qui a paru au zénith, en faisant une énorme traînée dirigée de l'est à l'ouest, nous a présenté une bande lumineuse très large (égale à la moitié du diamètre de la lune), et où l'on a très bien distingué plusieurs des couleurs de l'arc-en-ciel. Sa trace est restée visible pendant plus de six minutes.

« Nous étions alors sur la côte d'Espagne, près de Carthagène:

Thermomètre dans l'air... 17°,0

Températ. de la mer... 10°,5 centig.

Baromètre..... 28,05 lig,0. »

Ainsi se confirme, de plus en plus, l'existence d'une zone composée de millions de petits corps dont les orbites rencontrent le plan de l'écliptique vers le point que la terre va occuper tous les ans, du 14 au 15 novembre. C'est un nouveau monde planétaire qui commence à se révéler à nous.

*Lumière zodiacale.*

*La lumière zodiacale*, quoiqu'elle soit connue depuis près de deux siècles, offre encore aux cosmologues un problème qui n'a pas été résolu d'une manière satisfaisante. L'étude de ce phénomène, par la nature même des choses, est principalement réservée aux observateurs placés dans les régions équinoxiales; eux seuls pourront décider si Dominique Cassini s'était suffisamment défié des causes d'erreur auxquelles on est exposé dans nos atmosphères variables; s'il avait pris en assez grande considération la pureté de l'air, lorsque dans son ouvrage il annonçait :

Que la lumière zodiacale est constamment plus vive le soir que le matin ;

Qu'en peu de jours sa longueur peut varier entre 60 et 100° ;

Que ces variations sont liées à l'apparition des taches solaires, de telle sorte, par exemple, qu'il y aurait eu dépendance directe et non pas seulement coïncidence fortuite, entre la faiblesse de la lumière zodiacale en 1688, et l'absence de toute tache ou facule sur le disque solaire, dans cette même année ?

Il nous semble donc que l'Académie doit désirer que les officiers de *la Bonite*, pendant toute la durée de leur séjour entre les tropiques, et quand la lune n'éclairera pas, veuillent bien, soir et matin, après le coucher du soleil ou avant son lever, prendre note des constellations que la lumière zodiacale traversera ; de l'étoile qu'atteindra sa pointe, et de la largeur angulaire du phénomène près de l'horizon, à une hauteur déterminée. Il serait sans doute superflu de dire qu'il faudra tenir compte de l'heure des observations. Quant à la discussion des résultats, elle pourra, sans aucun inconvénient, être renvoyée à l'époque du retour.

Nous n'ignorons pas, et déjà, comme on a pu voir, nous l'avons insinué, que de très bons esprits regardent les résultats de Dominique Cassini comme peu dignes de confiance. Il leur répugne d'admettre que des changements physiques sensibles puissent s'opérer

simultanément dans l'étendue immense que la lumière zodiacale embrasse : suivant eux, les variations d'intensité et de longueur signalées par ce grand astronome n'avaient rien de réel, et il ne faut en chercher l'explication que dans des intermittences de la diaphanéité atmosphérique.

Il ne serait peut-être pas impossible de trouver dès ce moment, dans les observations de *Fatio*, comparées à celle de Cassini, la preuve que des variations atmosphériques ne sauraient suffire à l'explication des phénomènes signalés par l'astronome de Paris ; quant à l'objection tirée de l'immensité de l'espace dans lequel les changements physiques devraient s'opérer, elle a perdu toute sa gravité depuis les phénomènes du même genre dont la comète de Halley vient de nous rendre témoins.

Nos jeunes compatriotes peuvent donc se livrer avec zèle aux observations que nous leur signalons. La question est importante, et personne jusqu'ici ne peut se flatter de l'avoir définitivement résolue.

#### *Aurores boréales.*

Il est assez bien établi, maintenant, que les aurores polaires ne sont pas moins fréquentes dans l'hémisphère sud que dans l'hémisphère nord. Tout porte à penser que les apparitions des aurores australes et celles dont nous sommes témoins en Europe, suivent les mêmes lois. Cependant, ce n'est là qu'une conjecture. Si une aurore australe se montrait aux officiers de *la Bonite* sous la forme d'un arc, il serait donc important de noter exactement les azimuths des points d'intersection de cet arc avec l'horizon, et, à leur défaut, l'azimuth *du point le plus élevé*. En Europe, ce point le plus élevé paraît toujours situé dans le méridien magnétique du lieu où se trouve l'observateur.

De nombreuses recherches, faites à Paris, ont prouvé que toutes les aurores boréales, voire même celles qui ne s'élèvent pas au-dessus de notre horizon et dont nous ne connaissons l'existence



que par les relations des observateurs situés dans les régions polaires, altèrent fortement la déclinaison de l'aiguille aimantée, l'inclinaison et l'intensité. Qui oserait donc arguer du grand éloignement des aurores australes, pour affirmer qu'aucune d'elles ne peut porter du trouble dans le magnétisme de notre hémisphère? En tout cas, l'attention que nos voyageurs mettront à tenir une note exacte de ces phénomènes, pourra répandre quelques lumières sur la question. Des dispositions sont déjà prises, en effet, afin que pendant toute la durée de la circumnavigation de *la Bonite*, les observations magnétiques soient faites à Paris à des époques fort rapprochées et de manière qu'aucune perturbation ne puisse passer inaperçue.

*Arc-en-ciel.*

L'explication de l'arc-en-ciel peut être regardée comme une des plus belles découvertes de Descartes ; cette explication, toutefois, même après les développements que Newton lui a donnés, n'est pas complète. Quand on regarde attentivement ce magnifique phénomène, on aperçoit sous le rouge de l'arc intérieur, plusieurs séries de vert et de pourpre formant des arcs étroits, contigus, bien définis et parfaitement concentriques à l'arc principal. De ces arcs *supplémentaires* (car c'est le nom qu'on leur a donné), la théorie de Descartes et de Newton n'en parle point ; elle ne saurait même s'y appliquer.

Les arcs supplémentaires paraissent être un effet d'*interférences lumineuses*. Ces interférences ne peuvent être engendrées que par des gouttes d'eau d'une certaine petitesse. Il faut aussi, car sans cela le phénomène n'aurait aucun éclat, il faut que les gouttes de pluie, outre les conditions de grosseur, satisfassent, du moins pour le plus grand nombre, à celle d'une égalité de dimensions presque mathématiques. Si donc, les arcs-en-ciel des régions équinoxiales, n'offraient jamais d'arcs supplémentaires, ce serait une preuve que les gouttes d'eau s'y détacheraient des nuages, plus grosses et plus

inégales que dans nos climats. Dans l'ignorance où nous sommes des causes de la pluie, cette donnée ne serait pas sans intérêt.

Quand le soleil est bas, la portion supérieure de l'arc-en-ciel, au contraire, est très élevée. C'est vers cette région culminante que les arcs supplémentaires se montrent dans tout leur éclat. A partir de là, leurs couleurs s'affaiblissent rapidement. Dans les régions inférieures, près de l'horizon et même assez haut au-dessus de ce plan, on n'en aperçoit jamais de traces, du moins en Europe.

Il faut donc que pendant leur descente verticale, les gouttes d'eau aient perdu les propriétés dont elles jouissaient d'abord; il faut qu'elles soient sorties des conditions d'interférences *efficaces*; il faut qu'elles aient beaucoup grossi.

N'est-il pas curieux, pour le dire en passant, de trouver dans un phénomène d'optique, dans une particularité de l'arc-en-ciel, la preuve qu'en Europe la quantité de pluie doit être d'autant moindre, qu'on la reçoit dans un récipient plus élevé?

L'augmentation de dimension des gouttes, on ne peut guère en douter, tient à la précipitation d'humidité qui s'opère à leur surface à mesure qu'en descendant de la région froide où elles ont pris naissance, elles traversent les couches atmosphériques de plus en plus chaudes qui avoisinent la terre. Il est donc à peu près certain que, s'il se forme dans les régions équinoxiales des arcs-en-ciel supplémentaires, comme en Europe, ils n'atteindront jamais l'horizon; mais la comparaison de l'angle de hauteur sous lequel ils cesseront d'y être aperçus, avec l'angle de disparition observé dans nos climats, semble devoir conduire à des résultats météorologiques qu'aucune autre méthode, aujourd'hui connue, ne pourrait donner.

#### *Halos.*

Dans les latitudes élevées, dans les parages du *cap Horn*, par exemple, le soleil et la lune paraissent souvent entourés d'un ou de deux cercles lumineux, que les météorologistes appellent des

*halos*. Le rayon du plus petit de ces cercles est d'environ  $22^\circ$  ; le rayon du plus grand diffère à peine de  $46^\circ$ . La première de ces dimensions angulaires est à peu de chose près la déviation minimum que la lumière éprouve en traversant un prisme de glace de  $60^\circ$  ; l'autre serait donnée par deux prismes de  $60^\circ$  ou par un seul prisme de  $90^\circ$ .

Il semblait donc naturel de chercher, avec Mariotte, la cause des halos, dans des rayons réfractés par des cristaux flottants de neige, lesquels présentent ordinairement, comme tout le monde sait, des angles de  $60$  et de  $90^\circ$ .

Cette théorie, au surplus, a reçu une nouvelle vraisemblance, depuis qu'à l'aide de la polarisation chromatique, on est parvenu à distinguer la lumière réfractée de la lumière réfléchie. Ce sont, en effet, les couleurs de la première de ces lumières (de la lumière réfractée) que donnent les rayons polarisés des halos. Que peut-il donc rester à éclaircir dans ce phénomène ? Le voici :

D'après la théorie, le diamètre horizontal d'un halo et le diamètre vertical devraient avoir les mêmes dimensions angulaires ; or, on assure que ces diamètres sont quelquefois notablement inégaux !

Des mesures peuvent seules constater un pareil fait ; car si, par hasard, on n'avait jugé de l'inégalité en question qu'à l'œil nu, les causes d'illusion ne manqueraient pas pour expliquer comment le physicien le plus exercé aurait pu se tromper. Les cercles de Borda à réflexion se prêtent à merveille à la mesure des distances angulaires en mer. Nous pouvons donc, sans scrupule, recommander à MM. les officiers de *la Bonite*, d'appliquer les excellents instruments dont ils seront tous pourvus, à la détermination des dimensions de tous ces halos *qui leur paraîtraient elliptiques*. Ils verront bien eux-mêmes, que le bord intérieur du halo, le seul qui soit nettement terminé, se prête beaucoup mieux à l'observation que le bord extérieur ; mais il faudra, quant au soleil, qu'ils ne négligent pas de noter s'ils ont pris le centre ou le bord pour terme de comparaison. Nous regarderions aussi comme indispensable que, dans



chaque direction, on mesurât les deux rayons diamétralement opposés, car certains observateurs ont cité des halos circulaires, dans lesquels, à les en croire, le soleil n'occupait pas le centre de la courbe.

#### VENTS.

##### *Vents alisés.*

Peut-être s'étonnera-t-on de nous entendre annoncer que les *vents alisés* peuvent être encore l'objet d'importantes recherches; mais il faut remarquer que la pratique de la navigation se borne souvent à de simples aperçus dont la science ne saurait se contenter. Ainsi il n'est point vrai, quoi qu'on en ait dit, qu'au nord de l'équateur ces vents soufflent constamment du nord-est; qu'au sud ils soufflent constamment du sud-ouest. Les phénomènes ne sont pas les mêmes dans les deux hémisphères. En chaque lieu ils changent d'ailleurs avec les saisons. Des observations journalières de la direction réelle, et, autant que possible, de la force des vents orientaux qui règnent dans les régions équatoriales, seraient donc pour la météorologie une utile acquisition.

Le voisinage des continents, celui des côtes occidentales surtout, modifie les vents alisés dans leur force et dans leur direction. Il arrive même quelquefois qu'un vent d'ouest les remplace. Partout où ce renversement du vent se manifeste, il est convenable de noter l'époque du phénomène, le gisement de la contrée voisine, sa distance, et, quand on le peut, son aspect général. Pour faire sentir l'utilité de cette dernière recommandation, il suffira de dire qu'une région sablonneuse, par exemple, agirait plutôt et beaucoup plus activement qu'un pays couvert de forêts ou de tout autre nature de végétaux.

La mer qui baigne la côte occidentale du Mexique, de Panama à la péninsule de Californie, entre 8° et 22° de latitude nord, donnera aux officiers de *la Bonite* l'occasion de remarquer une inversion complète de l'alisé; ils trouveront, comme nous l'apprend M. le ca-

pitaine Basil Hall, un vent d'ouest à peu près permanent, là où l'on pouvait s'attendre à voir régner le vent d'est des régions équinoxiales. Dans ces parages, il sera curieux de noter jusqu'à quelle distance des côtes l'anomalie subsiste ; par quelle longitude le vent alisé reprend pour ainsi dire ses droits.

D'après l'explication des *vents alisés* le plus généralement adoptée, il doit y avoir constamment, entre les tropiques, un *vent supérieur* dirigé en sens contraire de celui qui souffle à la surface du globe. On a déjà recueilli diverses preuves de l'existence de ce contre-courant. L'observation assidue des nuages élevés, de ceux particulièrement qu'on appelle *pommelés*, doit fournir des indications précieuses dont la météorologie tirerait parti.

L'époque, la force et l'étendue des *moussons*, forment, enfin, un sujet d'étude dans lequel, malgré une foule d'importants travaux, il y a encore à glaner.

#### PHÉNOMÈNES DE LA MER.

##### *Courants.*

L'Océan est sillonné par un grand nombre de courants. Les observations astronomiques faites à bord des navires qui les traversent servent à déterminer leur direction et leur vitesse. Il n'est pas moins curieux de rechercher d'où ils émanent, dans quelle région du globe ils prennent naissance. Le thermomètre peut conduire à cette découverte.

Tout le monde connaît les travaux de Franklin, de Blagden, de Jonatham Williams, de M. de Humboldt, du capitaine Sabine, sur le *Gulph-Stream*. Personne ne doute aujourd'hui que ce *Gulph-Stream* ne soit le courant équinoxial, qui, après s'être réfléchi dans le golfe du Mexique, après avoir débouché par le détroit de Bahama, se meut du sud au nord à une certaine distance de la côte des États-Unis, en conservant, comme une rivière d'eau chaude, une portion plus ou moins considérable de la température qu'il avait entre les



tropiques. Ce courant se bifurque. Une de ses branches va, dit-on, tempérer le climat de l'Irlande, des Orcades, des îles Shetland, de la Norwège; une autre s'infléchit graduellement, et finit, en revenant sur ses pas, par traverser l'Atlantique du nord au sud à quelque distance des côtes d'Espagne et de Portugal. Après un bien long circuit, ses eaux vont donc rejoindre le courant équinoxial d'où elles étaient sorties.

Le long de la côte d'Amérique, la position, la largeur et la température du *Gulph-Stream*, ont été assez bien déterminées sous chaque latitude pour qu'on ait pu, sans charlatanisme, publier un ouvrage avec le titre de Navigation thermométrique (*Thermometrical Navigation*, à l'usage des marins qui atterrissent sur ces parages. Il s'en faut de beaucoup que la branche rétrograde soit connue avec la même certitude. Son excès de température est presque effacé quand elle arrive par le parallèle de Gibraltar, et ce n'est même qu'à l'aide des moyennes d'un grand nombre d'observations qu'on peut espérer de le faire nettement ressortir. Les officiers de la *Bonite* faciliteront beaucoup cette recherche, si depuis le méridien de Cadix jusqu'à celui de la plus occidentale des Canaries, ils déterminent, *de demi-heure en demi-heure*, la température de l'Océan avec la précision des dixièmes de degré.

Il vient d'être question d'un courant d'eau chaude; nos navigateurs rencontreront, au contraire, un courant d'eau froide, le long des côtes du Chili et du Pérou. Ce courant, à partir du parallèle de Chiloé, se meut rapidement du sud au nord et porte jusque sous le parallèle du cap Blanc, les eaux refroidies des régions voisines du pôle austral. Signalé, pour la première fois, quant à sa température, par M. de Humboldt, le courant dont nous venons de parler a été étudié avec un soin tout particulier pendant le voyage de la *Coquille*. Les observations fréquentes de la température de l'Océan que les officiers de la *Bonite* ne manqueront certainement pas de faire entre le cap Horn et l'équateur, serviront à perfectionner, à étendre

ou à compléter les importants résultats déjà obtenus par leurs devanciers et en particulier par M. le capitaine Duperrey.

Le major Rennel a décrit, avec une minutieuse attention, le courant qui venant de la côte sud-est de l'Afrique, longe le banc des *Agullas*. Ce courant, d'après les observations de M. John Davy, a une température de 4 à 5 centigrades supérieure à celle des mers voisines. Cet excès de température mérite d'autant plus de fixer l'attention des navigateurs, qu'on a cru y trouver la cause immédiate de l'enveloppe de vapeurs appelée *la Nappe* et qui se montre toujours au sommet de la montagne de *la Table* quand le vent souffle sud-est.

On ne peut pas espérer qu'un bâtiment tel que la *Bonite*, qui paraît avoir pour mission spéciale d'aller porter des agents consulaires sur les points les plus éloignés du globe, arrêtera jamais sa marche dans la vue de se livrer à une expérience de physique. Toutefois, comme des heures et même des journées entières d'un calme plat, doivent entrer dans les prévisions du navigateur, surtout lorsqu'il est destiné à traverser fréquemment la ligne, nous croyons que la nouvelle expédition agira sagement si elle se munit de thermomètres et d'appareils de sondage qui pourront lui permettre de faire descendre ces instruments en toute sûreté, jusqu'aux plus grandes profondeurs de l'Océan. Il n'est guère douteux aujourd'hui que les eaux froides inférieures des régions équinoxiales n'y soient amenées par des courants *sous-marins* venant des zones polaires; mais la solution même complète de ce point de théorie, serait loin d'enlever tout intérêt aux observations que nous recommandons ici. Qui ne voit, par exemple, que la profondeur où l'on trouvera le maximum de froid, nous dirons plus, tel ou tel autre degré de température, doit dépendre, sous chaque parallèle, d'une manière assez directe de la profondeur totale de l'Océan, pour qu'il soit permis d'espérer que cette dernière quantité se déduira tôt ou tard de la valeur des sondes thermométriques?

*Jonathan Williams* reconnut que l'eau est plus froide sur les bas-fonds qu'en pleine mer. MM. de Humboldt et John Davy con-

firmèrent la découverte de l'observateur américain. Sir Humphry Davy attribuait ce curieux phénomène, non à des courants sous-marins qui arrêtés dans leur marche remonteraient le long des accores du banc et glisseraient ensuite à sa surface, mais au rayonnement. Par voie de rayonnement, surtout quand le ciel est serein, les couches supérieures de l'Océan doivent certainement se refroidir beaucoup; mais tout refroidissement, si ce n'est dans les régions polaires où la mer est à peu près de 0° de température, amène une augmentation de densité et un mouvement descendant des couches refroidies. Supposez un océan sans fond; les couches en question tombent jusqu'à une grande distance de la surface et doivent en modifier très peu la température; mais sur un *haut-fond*, lorsque les mêmes causes opèrent, les couches refroidies s'accumulent et leur influence peut devenir très sensible.

Quoiqu'il en soit de cette explication, tout le monde sentira combien l'art nautique est intéressé à la vérification du fait annoncé par Jonathan Williams et que diverses observations récentes ont semblé contredire; combien aussi les météorologistes accueilleront avec empressement des mesures comparatives de la température des eaux superficielles prises en pleine mer et au-dessus du haut-fond; combien surtout ils doivent désirer de voir déterminer à l'aide du thermométographe, la température de la couche liquide *qui repose immédiatement* sur la surface des hauts-fonds eux-mêmes.

#### *Hauteur des vagues.*

Les jeunes officiers dont se compose l'état-major de *la Bonite*, seront probablement bien surpris, si nous les avertissons qu'aucun de leurs devanciers n'a résolu d'une manière complète les questions suivantes : Quelle est la plus grande hauteur des vagues pendant les tempêtes? quelle est leur plus grande dimension transversale? Quelle est leur vitesse de propagation?

La hauteur, on s'est ordinairement contenté de l'estimer. Or, pour montrer combien de simples évaluations peuvent être en erreur;



combien sur un pareil sujet l'imagination exerce d'influence, nous dirons que des marins également dignes de confiance ont donné pour la plus grande hauteur des vagues, les uns, *cinq* mètres, et les autres *trente-trois*. Aussi, ce que la science réclame aujourd'hui, ce sont, non des aperçus grossiers, mais des mesures réelles dont il soit possible d'apprécier l'exactitude numériquement.

Ces mesures, nous le savons, sont fort difficiles; cependant les obstacles ne paraissent pas insurmontables, et, en tout cas, la question offre trop d'intérêt pour qu'on doive marchander les efforts que sa solution pourra exiger. Nous ne doutons pas qu'en y réfléchissant, nos jeunes compatriotes ne trouvent eux-mêmes les moyens d'exécuter les opérations que nous sollicitons de leur zèle; au reste quelques courtes réflexions pourront les guider.

Supposons un moment que les vagues de l'Océan soient immobiles, pétrifiées; que ferait-on sur un navire également stationnaire et situé dans le creux de l'une de ces vagues, s'il fallait en mesurer la hauteur réelle, s'il fallait déterminer la distance verticale de la *crête* et du *creux*? Un observateur monterait graduellement le long du mât, et s'arrêterait à l'instant où la ligne visuelle *horizontale*, partant de son œil, paraîtrait tangente à la crête en question; la hauteur verticale de l'œil, au-dessus de la surface de flottaison du navire, toujours situé, par hypothèse, dans le creux, serait la hauteur cherchée. Eh bien! cette même opération, il faut essayer de la faire au milieu de tous les mouvements, de tous les désordres d'une tempête.

Sur un navire en repos, tant qu'un observateur ne change pas de place, l'élévation de son œil au-dessus de la mer reste constante et est très facile à trouver. Sur un navire battu par les flots, le roulis et le tangage inclinent les mâts, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. La hauteur de chacun de leurs points, celle des huniers, par exemple, varie sans cesse, et l'officier qui s'y est établi ne peut connaître la valeur de sa coordonnée verticale, au moment où il observe, que par le concours d'une seconde personne, placée sur le pont, et dont la mission est de suivre les mouvements du mât. Quand on

borne sa prétention à connaître cette coordonnée, à la précision d'un tiers de mètre, par exemple, le problème nous semble complètement résolu, surtout si l'on choisit pour observer les moments où le navire se trouve à peu près dans sa position naturelle; or, il est précisément ainsi au creux de la vague.

Reste maintenant à trouver le moyen de s'assurer que la ligne de visée aboutissant au sommet d'une crête, est horizontale.

Les crêtes de deux vagues contiguës sont à la même hauteur, au-dessus du creux intermédiaire. Une ligne visuelle horizontale, partant de l'œil de l'observateur, quand le navire est dans le creux, va je suppose raser la crête de la vague qui s'approche; si l'on prolonge cette ligne du côté opposé, elle ira aussi toucher seulement à son sommet, la crête de la vague déjà passée. Cette dernière condition est nécessaire et elle suffit pour établir l'horizontalité de la première ligne de visée; or, avec l'instrument connu sous le nom de *secteur de dépression* (*deep sector*), avec les cercles ordinaires armés d'un miroir additionnel, on peut voir en même temps, dans la même lunette, dans la même partie du champ, deux mires situées à l'horizon, l'une en avant et l'autre en arrière. Le secteur de dépression apprendra donc à l'observateur s'élevant graduellement le long du mât, à quel instant son œil arrive au plan horizontal tangent aux crêtes de deux vagues voisines. C'est là précisément la solution du problème que nous nous étions proposé.

Nous avons supposé qu'on voulait apporter dans cette observation, toute l'exactitude que les instruments de marine comportent. L'opération serait plus simple et d'une précision quelquefois suffisante, si l'on se contentait de déterminer, même à l'œil nu, jusqu'à quelle hauteur on peut s'élever le long du mât, sans jamais apercevoir, quand le navire est descendu dans le creux, d'autre vague que la plus voisine de celles qui s'approchent ou s'éloignent. Sous cette forme, l'observation serait à la portée de tout le monde; elle pourrait donc être faite pendant les plus fortes tempêtes, c'est-à-dire dans les circonstances où l'usage des instruments à réflexion présenterait quelques difficultés, et lorsque, d'ailleurs, toute autre per-

sonne qu'un matelot ne se hasarderait pas peut-être impunément à grimper le long du mât.

Les dimensions transversales des vagues se déterminent assez bien en les comparant à la longueur du navire qui les sillonne ; leur vitesse, on la mesure par les moyens connus. Nous n'avons donc, en terminant cet article, qu'à signaler de nouveau ces deux sujets de recherches à l'attention de M. le commandant de *la Bonite*.

#### *Visibilité des écueils.*

Le fond de la mer, à une distance donnée d'un vaisseau, se voit d'autant mieux que l'observateur est plus élevé au-dessus de la surface de l'eau ; aussi lorsqu'un capitaine expérimenté navigue dans une mer inconnue et semée d'écueils, il va quelquefois afin de pouvoir diriger son navire avec plus de certitude, se placer au sommet du mât.

Le fait nous semble trop bien établi pour que nous ayons, à ce sujet, rien à réclamer de nos jeunes navigateurs quant au point de vue pratique ; mais ils pourront, en suivant les indications que nous nous permettrons de leur donner ici, remonter peut-être à la cause d'un phénomène qui les touche de si près, et en déduire pour apercevoir les écueils, des moyens plus parfaits que ceux dont une observation fortuite leur a enseigné à faire usage jusqu'ici.

Quand un faisceau lumineux tombe sur une surface diaphane, quelle qu'en soit la nature, une partie la traverse et une autre se réfléchit. La portion réfléchie est d'autant plus intense que l'angle du rayon incident avec la surface est plus petit. Cette loi photométrique ne s'applique pas moins aux rayons qui venant d'un milieu rare rencontrent la surface d'un corps dense, qu'à ceux qui se mouvant dans un corps dense, tombent sur la surface de séparation de ce corps et du milieu rare contigu.

Cela posé, supposons qu'un observateur placé dans un navire, désire apercevoir un écueil un peu éloigné, un écueil sous-marin situé à 50 mètres de distance horizontale, par exemple. Si son œil



est à un mètre de hauteur au-dessus de la mer, la ligne visuelle par laquelle *la lumière émanée de l'écueil*, pourra lui arriver après sa sortie de l'eau, formera avec la surface de ce liquide un angle très petit; si l'œil, au contraire, est fort élevé, s'il se trouve à 50 mètres de hauteur, il verra l'écueil sous un angle de  $45^{\circ}$ . Or, l'angle d'incidence intérieure, correspondant au petit angle d'émergence, est évidemment moins ouvert que celui qui correspond à l'émergence de  $45^{\circ}$ . Sous les petits angles, comme on a vu, s'opèrent les plus fortes réflexions, donc l'observateur recevra une portion d'autant plus considérable de la lumière qui part de l'écueil, qu'il sera lui-même placé plus haut.

Les rayons provenant de l'écueil sous-marin ne sont pas les seuls qui arrivent à l'œil de l'observateur. Dans la même direction, confondus avec eux, se trouvent des rayons de la lumière atmosphérique réfléchis extérieurement par la surface de la mer. Si ceux-ci étaient soixante fois plus intenses que les premiers, ils en masqueraient totalement l'effet : l'écueil ne serait pas même soupçonné. Posons une moindre proportion entre les deux lumières, et l'image de l'écueil ne disparaîtra plus entièrement; elle ne sera qu'affaiblie. Rappelons maintenant que les rayons atmosphériques renvoyés à l'œil par la mer, ont d'autant plus d'éclat qu'il sont réfléchis sous un angle plus aigu, et tout le monde comprendra que deux causes différentes concourent à rendre un objet sous-marin de moins en moins apparent, à mesure que la ligne visuelle se rapproche de la surface de la mer, savoir, d'une part, l'affaiblissement progressif et réel des rayons qui émanent de cet objet vont former son image dans l'œil; de l'autre une augmentation rapide dans l'intensité de la lumière réfléchie par la surface extérieure des eaux, ou bien, qu'on me passe cette expression, dans le rideau lumineux à travers lequel les rayons venant de l'écueil doivent se faire jour.

Supposons que les intensités comparatives des deux faisceaux superposés soient, comme tout porte à le croire, l'unique cause du phénomène que nous analysons, et nous pourrions indiquer à MM. les officiers de *la Bonite* un moyen d'apercevoir les écueils sous-marins,

mieux et beaucoup plus facilement que ne l'ont fait tous leurs devanciers : ce moyen est très simple ; il consiste à regarder la mer, non plus à l'œil nu , mais à travers une lame de tourmaline taillée parallèlement aux arêtes du prisme et placée devant la pupille dans une certaine position. Deux mots encore , et le mode d'action de la lame cristalline sera évident.

Prenons que la ligne visuelle soit inclinée à la surface de la mer de  $37^{\circ}$ . La lumière qui se réfléchit sous cet angle à la surface extérieure de l'eau, est complètement polarisée. La lumière polarisée, tous les physiciens le savent , ne traverse pas les lames de la tourmaline convenablement situées. Une tourmaline peut donc éliminer en totalité les rayons réfléchis par l'eau qui , dans la direction de la ligne visuelle , étaient mêlés à la lumière provenant de l'écueil , l'effaçaient entièrement , ou du moins l'affaiblissaient beaucoup. Quand cet effet est produit , l'œil placé derrière la lame cristalline , ne reçoit donc qu'une seule espèce de rayons : ceux qui émanent des objets sous-marins ; au lieu de deux images superposées , il n'y a plus , sur la rétine , qu'une image unique ; la visibilité de l'objet que cette image représente , se trouve donc notablement facilitée.

L'élimination *entière, absolue*, de la lumière réfléchie à la surface de la mer, n'est possible que sous l'angle de  $37^{\circ}$ , parce que cet angle est le seul dans lequel il y ait *polarisation complète* ; mais sous des angles de  $10$  à  $12^{\circ}$  plus grands ou plus petits que  $37^{\circ}$ , le nombre de rayons polarisés contenus dans le faisceau réfléchi, le nombre de rayons que la tourmaline peut arrêter, est encore tellement considérable , que l'emploi du même moyen d'observation, ne saurait manquer de donner des résultats très avantageux.

En se livrant aux essais que nous venons de leur proposer, MM. les officiers de *la Bonite* éclairciront une question curieuse de photométrie ; ils doteront probablement la navigation d'un moyen d'observation qui pourra prévenir maint naufrage ; en introduisant enfin *la polarisation* dans l'art nautique , ils montreront , par un nouvel exemple , à quoi s'exposent ceux qui accueillent sans cesse



les expériences et les théories sans applications actuelles, d'un dédaigneux *à quoi bon?*

*Trombes.*

L'électricité joue-t-elle quelque rôle dans la production des trombes? Une réponse nette, catégorique à cette question, aurait un grand intérêt. Ainsi MM. les officiers de *la Bonite* devront s'attacher, quand ce phénomène se présentera à eux, à découvrir s'il s'y engendre des éclairs et du tonnerre.

*Dépressions de l'horizon.*

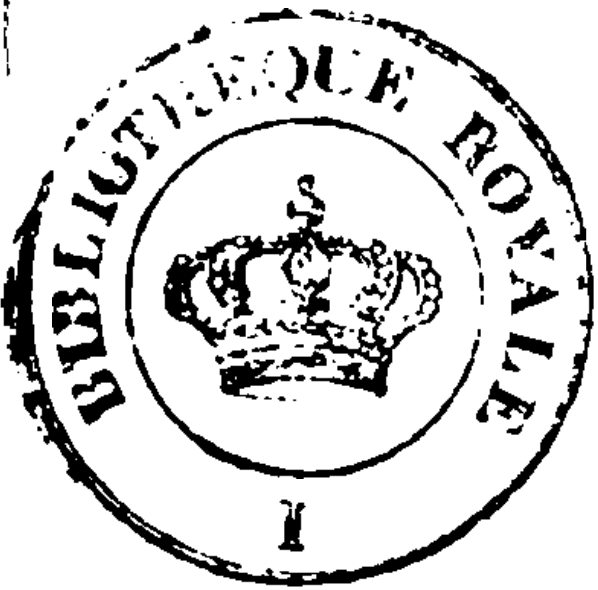
La ligne bleue, assez bien définie, séparation apparente du ciel et de la mer, à laquelle les marins rapportent la position des astres, n'est pas dans l'horizon mathématique; mais la quantité dont elle se trouve en-dessous, et qu'on appelle *la dépression*, peut être exactement calculée; puisqu'elle dépend seulement de la hauteur de l'œil de l'observateur au-dessus des eaux et des dimensions de la terre. Il n'est malheureusement pas aussi facile d'apprécier les effets des réfractions atmosphériques. Il faut même dire que dans le calcul des tables de dépression généralement employées, on n'a tenu compte que de la *réfraction moyenne* relative à un certain état du thermomètre et du baromètre. Des officiers très habiles, le capitaine Basil Hall, le capitaine Parry, le capitaine Gauttier, ont déterminé, par l'observation, les erreurs auxquelles le navigateur est exposé quand il se conforme à la règle commune. Il leur a suffi de mesurer, les uns avec le *deep sector* de Wollaston, les autres avec les instruments ordinaires armés d'un miroir additionnel, et cela dans les circonstances atmosphériques les plus variées, la distance angulaire d'un point de l'horizon au point diamétralement opposé. En admettant, comme il est presque toujours permis de le faire, que l'état de l'air et celui de la mer soient les mêmes tout autour de l'observateur, la différence de la distance mesurée à 180°, est évi-

demment le double de la dépression réelle de l'horizon. La moitié de cette différence comparée à la dépression des tables, donne donc l'erreur possible de toute observation angulaire de hauteur faite en mer.

Dans les régions boréales, les erreurs positives et négatives, observées par le capitaine Parry, ont été comprises entre  $+ 39''$  et  $- 53''$ ; Dans les mers de la Chine et des Indes orientales, le capitaine Hall trouva des écarts plus grands : de  $+ 1'. 2''$  à  $- 2'. 55''$ . Le capitaine Gauttier, dans la Méditerranée et la mer Noire, alla plus loin encore : de  $+ 3'. 55''$  à  $- 1'. 49''$ . Si l'on se rappelle que la variation d'une seule minute en latitude, correspond sur le globe à un déplacement de 2000 mètres environ, chacun reconnaîtra combien la recherche dont nous venons de rendre compte était digne d'attention.

En discutant avec soin toutes les observations de MM. Gauttier, Hall et Parry, on a reconnu que *l'erreur de la dépression calculée n'est positive, que cette dépression ne surpasse celle qu'on observe, qu'autant que la température de l'air est supérieure à celle de l'eau*. Quant aux *erreurs négatives*, elles se sont présentées indistinctement dans tous les états thermométriques comparatifs de la mer et de l'atmosphère, sans qu'on ait pu attribuer ces anomalies à aucune cause apparente, et en particulier au degré de l'hygromètre.

Voilà donc un curieux problème à résoudre. Il intéresse également le physicien et le navigateur.



PIN DES NOTES DU TOME PREMIER.





## TABLE DES MATIÈRES.

---

|                                                                                        | Pages. |
|----------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| 1. DÉPART. — Toulon. — Baléares. — Cap de Gates. — Gibraltar. — Ténériffe.             | 1      |
| 2. TÉNÉRIFFE. — Excursion dans l'île. — Détails.                                       | 7      |
| 3. TÉNÉRIFFE. — Ascension au pic. — Détails.                                           | 21     |
| 4. EN MER. — Passage de la ligne. — Détails. — Côtes du Brésil. — Détroit de Magellan. | 35     |
| 8. DÉTROIT DE MAGELLAN. — Cap Froward. — Port Galant. — Détails.                       | 85     |

|                                                                                                                           | Pages. |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| 6. SOUS VOILES. — GLACES. — En mer. — Navigation dans les glaces. — Archipels. — Détails. — Scorbout. — Arrivée au Chili. | 69     |
| 7. CHILI. — Talchauano. — Voyage aux Cordillères — Mœurs. — Épisodes.                                                     | 87     |
| 8. CHILI. — MANGARÉVA. — Départ de Talchauano. — Valparaiso. — Ile de Juan Fernandez. — Arrivée à Mangaréva.              | 103    |
| 9. NOUKAHIVA. — Sauvages. — Les femmes. — Détails.                                                                        | 113    |
| 10. TAITI. — Généralités. — Mœurs. — Détails.                                                                             | 141    |
| 11. EN MER. — Ile Rose. — Archipel des Navigateurs. — Hapia.                                                              | 133    |
| 12. EN MER. — Archipel des Amis. — Vavao.                                                                                 | 169    |
| 13. ARCHIPEL FIDJI. — Incendie du village de Piva. — Visite au roi de Bao.                                                | 185    |
| 14. ARCHIPEL FIDJI — Lébouka. — Toumouna. — Laboni. — Sandal-Wood Bay. — Vanikoro. — Nitendi. — Archipel Salomon.         | 193    |
| 15. SOUS VOILES.                                                                                                          | 203    |
| 16. HOGOLEU. — GUAM. — Carolines. — Hogoleu. — Guam. — Détails.                                                           | 213    |
| 17. TERNATE. — Gouap. — Pelew. — Mindanao. — Ternate.                                                                     | 223    |
| 18. MOLUQUES. — Amboine. — Banda.                                                                                         | 233    |
| 19. BANDA. — Coup-d'œil rétrospectif sur Amboine. — Habitudes malaises. — Banda. — Volcan. — Le docteur Kirst.            | 249    |
| 20. DÉTROIT DE TORRÈS. — En mer. — Cap Walsh. — Détroit de Torrès. — Rafflès-Bay. — Essington-Bay. — Iles Arrou.          | 259    |
| 21. NOUVELLE GUINÉE. — CÉRAM.                                                                                             |        |
| 22. MAKASSAR. — Bourou. — Célèbes. — Makassar. — Goa. — Tombeaux arabes.                                                  | 281    |

# TABLE DES MATIÈRES.

381

|                                                                                                | Pages. |
|------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| 23. MAKASSAR. — Makassar. — Mariage et enterrement chinois. — Excursion dans l'île. — Détails. | 297    |
| 24. SOUS VOILES.                                                                               | 311    |
| 25. BORNEO. — Traversée. — Banjer-Massim. — Détails.                                           | 323    |
| NOTES SCIENTIFIQUES.                                                                           | 366    |
| Avertissement.                                                                                 | 341    |
| Instructions concernant la physique du globe.                                                  | 343    |
| Phénomènes météorologiques.                                                                    | ib.    |
| <i>Baromètre. — Pluie.</i>                                                                     | 351    |
| <i>Magnétisme terrestre.</i>                                                                   | 353    |
| Météore lumineux. — <i>Étoiles filantes.</i>                                                   | 358    |
| <i>Lumière zodiacale.</i>                                                                      | 361    |
| <i>Aurores boréales.</i>                                                                       | 362    |
| <i>Arc-en-ciel.</i>                                                                            | 363    |
| <i>Halos.</i>                                                                                  | 364    |
| Vents. — <i>Vents alisés.</i>                                                                  | 366    |
| Phénomènes de la mer. — <i>Courants.</i>                                                       | 367    |
| <i>Hauteur des vagues.</i>                                                                     | 370    |
| <i>Visibilité des écueils.</i>                                                                 | 373    |
| Trombes. — Dépressions de l'horizon.                                                           | 376    |



LIBRARY OF THE

UNIVERSITY OF CHICAGO

1891

RECEIVED

LIBRARY

CHICAGO

LIBRARY

CHICAGO



LIBRARY

CHICAGO

LIBRARY

CHICAGO

LIBRARY

1891  
1892  
1893  
1894  
1895  
1896  
1897  
1898  
1899  
1900